



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

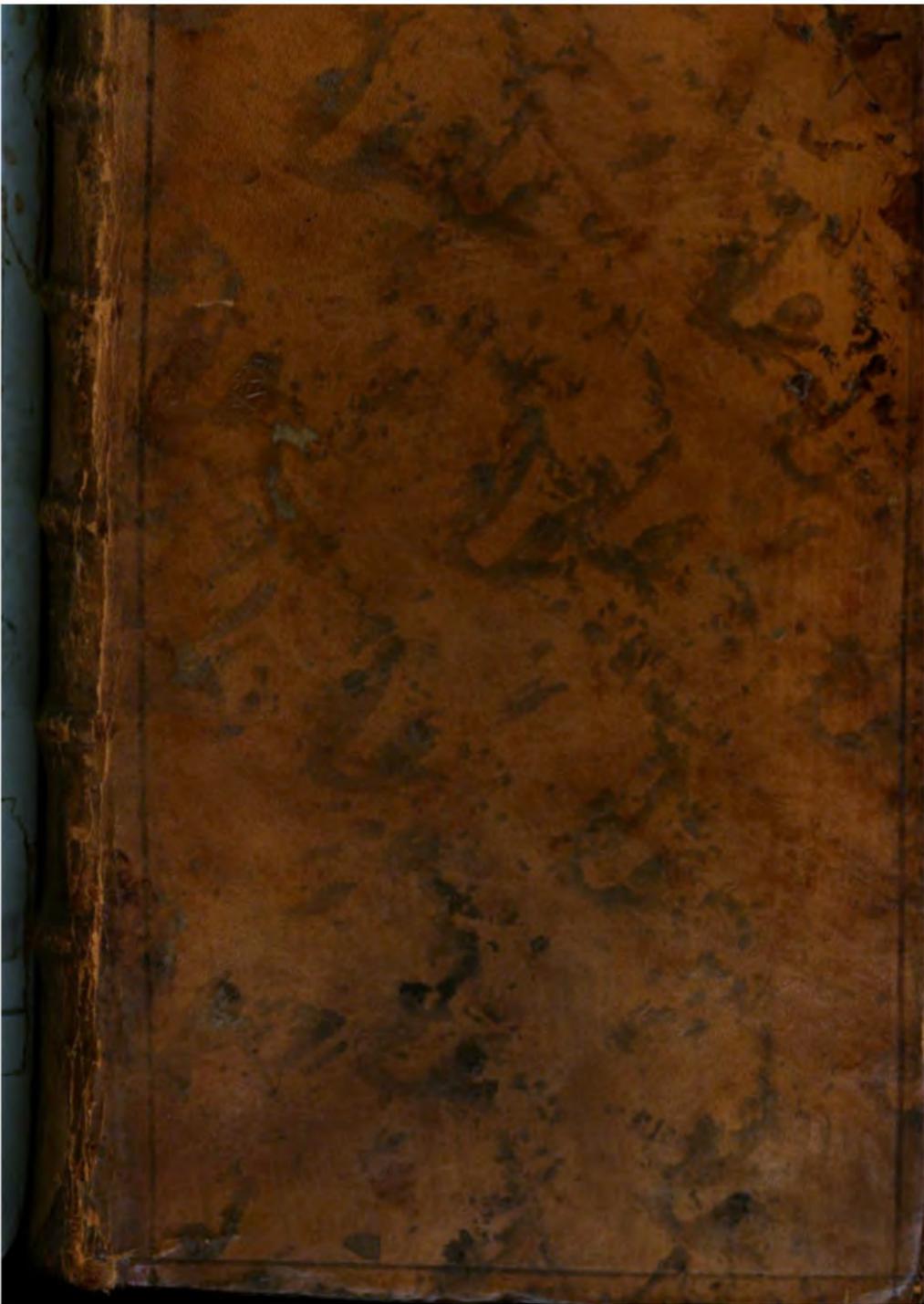
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>















# ŒUVRES DU COMTE ALGAROTTI.

*Dulces ante omnia Musæ.*

TRADUIT DE L'ITALIEN.

*Acheté pour la Bibliothèque de Lyon, par Delandine.*



VOLUME III.

A B E R L I N,  
Chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.

1 7 7 2.



**E S S A I S**  
SUR  
**DIVERS SUJETS.**

---

---

*Floriferis ut apes in saltibus . . . .*

LUCRET. Lib. III.

---

---



*Volume III.*

A 2



Æ S S A Æ

SUR

LA NÉCESSITÉ D'ÉCRIRE  
EN SA PROPRE LANGUE.

---

---

*Atque ego cum Græcos facerem natus  
mare citra*

*Verficulos, vetuit me tali voce Quirinus.*

HORAT. Lib. I. Sat. 10.

---

---



A 3





AU RÉVÉREND PÈRE  
XAVIER BETTINELLI,

de la Compagnie de Jésus.



FRANÇOIS ALGAROTTI.

*Rien au monde ne seroit plus propre à m'inspirer de l'orgueil, que le jugement favorable que vous avez porté du petit ouvrage que je me suis hasardé de composer en François. Rien surtout ne seroit plus capable de m'engager à cultiver cette belle langue, que vous avez étudiée avec tant de succès, & qui semble faire vos plus chères délices. Mais je n'ai*

A 4

*que trop éprouvé combien il est difficile de plaire à des oreilles aussi délicates que le sont les vôtres, & celles des Parisiens. Cela m'a fait connoître le péril où l'on s'expose en écrivant dans une langue qui nous est étrangère. J'ai fait à ce sujet quelques réflexions, que je vous envoie. Mon dessein n'est certainement pas de vous détourner d'écrire en François, ou en telle autre langue que vous jugerez à propos: les Héros ne s'effrayent point à la vue des dangers. Ce que je souhaiterois, ce seroit de vous porter à enrichir notre langue des productions de votre génie; & à augmenter le nombre des modèles qui la rendent si digne d'être étudiée par les étrangers.*

A Potzdam

ce 8. Nov. 1750.



**ESSAI**  
SUR  
*LA NÉCESSITÉ D'ÉCRIRE*  
*EN SA PROPRE LANGUE.*

---

**C**'est un sentiment assez généralement reçu parmi les sçavans, que les anciens avoient sur nous beaucoup d'avantages, tant physiques que moraux, pour ce qui regarde les Belles-Lettres, surtout l'Éloquence & la Poësie: & c'est à ces avantages, qu'on attribue principalement le degré de perfection où ils ont porté ces deux arts.

Un de ces avantages les plus considérables est peut-être, qu'ils n'étoient pas distraits, comme nous le sommes, par différens genres d'études; & particulièrement que sans s'occuper des langues étrangères, ils n'avoient d'autre soin que celui de connoître à fond celle de leur pays.

Chez les Grecs, la langue vulgaire, & celle des sçavans étoit la même. Ils ne faisoient ce que c'étoit qu'une langue morte que les enfans dussent apprendre presque avant leur langue maternelle. Leur mépris pour toutes les nations qui parloient une autre langue que la Grecque, étoit sans doute un effet de leur orgueil, mais peut-être, en même temps, une des principales causes de leurs progrès dans les Lettres. N'étant pas obligés de lire beaucoup, ils pouvoient réfléchir d'avantage; & le temps qu'ils n'étoient pas dans la nécessité d'employer à l'étude des mots, ils le donnoient tout entier à celle des choses; ou du moins ils travailloient à connoître, à cultiver, à embellir leur langue, ce qui est le premier pas vers l'Éloquence & la Poésie.

Il est vrai, que pour se mettre en état de faire des progrès dans les Sciences, & dans les Arts, les Romains se virent forcés d'apprendre la langue des Grecs, qui devenus leurs sujets par le droit de la guerre, régnoient sur-eux par l'esprit, & par le savoir. Mais quoique les Romains fussent & étudiaissent, avec soin, les beaux ouvrages que la Grèce avoit produits, ils n'écrivirent jamais qu'en leur propre langue, langue victorieuse & triomphante, qui du haut du Capitole dictoit des lois à l'univers.

Il en est tout autrement des modernes. Ils sont dans l'obligation d'apprendre les diverses langues reçues chez diverses nations unies par les liens des traités, de la littérature, du commerce; qui ne veulent céder l'une à l'autre, ni du côté de l'esprit, ni du côté de la puissance. Il leur faut, outre cela, étudier la langue Latine & la langue Grecque, qui sont comme la base de toutes nos connoissances (1).

(1) *In early days, mankind had little else to study but a few maxims of life, or rules of conduct; which from their fewness and simplicity,*

Tel est le fardeau que nous impose une certaine nécessité littéraire & politique, (s'il m'est permis de parler ainsi), qui résulte de la constitution présente des choses.

Il doit donc y avoir bien de la différence entre les anciens & nous par rapport aux belles-lettres. Ils n'écrivoient que dans leur langue; au lieu que souvent nous aimons mieux faire usage d'une langue étrangère, soit que nous la croyions plus belle que la

*it was easy both to learn and to practise. When arts and sciences began to spread through a larger circle, as they did in Greece, still people could learn the whole Encyclopedia in their own language. And even at Rome, when they set about studying Greek, as it was then a living language, spoken in a neighbouring country, they could have little more trouble in learning it, than we have in learning French. It was reserved for modern times to have two or three dead languages to learn. So that during the greatest part of that time, in which the antients were teaching their children to be citizens, we are teaching ours to be little better than parrots. A new Estimate of manners and principles; or a comparison between ancient and modern times, in the three great articles of Knowledge, Happiness, and Virtue. Part III.*

nôtre, ou qu'elle nous paroisse plus universelle. D'un autre côté, ceux qui s'attachent véritablement à l'étude, & que nous honorons du titre de sçavans, ne daignent déposer leurs pensées que dans le sanctuaire des langues mortes, qui ont, disent-ils, le privilège d'être entendues dans tous les pays, qui fixées par des règles certaines ne craignent aucun changement, & sont en quelque manière devenues le langage de l'univers, & celui de l'éternité.

Ces raisons peuvent paroître spécieuses à un grand nombre de gens de lettres, qui s'imaginent qu'en faisant usage des langues savantes, ils atteindront à la réputation des anciens, & que comme eux, ils se feront universellement admirer. Mais, avec tout cela, nous dirons que c'est une extrême imprudence que de composer dans une langue qui n'est pas la nôtre, qui ne nous est pas comme naturelle. Chaque nation pense, imagine différemment; chacune a sa façon particulière de concevoir les choses, de les arranger, de les exprimer. De là vient que chaque langue a son génie ou sa forme propre, par où elle diffère essentiel-

lement de toute autre langue : & cette forme est le résultat de la nature du climat, du genre d'études, de la religion, du gouvernement, de l'étendue du commerce, de la grandeur de l'état, en un mot, de ce qui constitue le caractère national. Tout cela doit nécessairement produire une diversité infinie de peuple à peuple, de langue à langue : les politiques regardent même comme naturellement ennemies les nations qui parlent des langues différentes.

Les orientaux ont des métaphores qui semblent tenir de la chaleur du ciel sous lequel elles sont nées. La langue Latine, que parloit un peuple guerrier, n'est ni aussi sonore, ni aussi douce que la Grecque ; mais elle est plus hardie, & plus concise. Horace compare l'une au vin de Falerne, qui est fort, & même un peu dur, & l'autre à celui de Chio, qui a du feu, & de la douceur (1). Notre langue est maniable, remplie d'images, harmonieuse ; la Française dégagée, & agréable : l'une & l'autre porte comme l'empreinte de la nation qui

(1) .... *At sermo lingua concinnus utraque,  
Suavior, ut Chio nota si commissa Falerni est.*

Lib. I. Sat. 10.

la parle. Les Espagnols, maîtres de tant de pays ont une langue grave & soutenue. Les Anglois se servent de beaucoup d'expressions tirées du commerce, du sein des sciences, & surtout de la navigation, qu'ils cultivent avec tant de soin. Leur langue, aussi libre que ceux qui la parlent, souffre plus impatiemment que toute autre, le joug de la Grammaire.

Or, pour écrire avec succès dans une langue qui n'est pas la nôtre, il faudroit, comme un autre Protée, pouvoir changer de forme, & s'en approprier une qui dépend d'un gouvernement, d'un climat, d'un système de choses qui nous sont étrangers : il faudroit pouvoir se dépouiller de sa forme naturelle, toujours prête à se montrer, malgré qu'on en ait, & à triompher des efforts qu'on lui oppose.

On parle avec étonnement de ce fameux Grec qui dans Athènes ne se distinguoit pas moins par la délicatesse de son esprit, qu'à Sparte par l'austérité de ses mœurs ; qui avec les Asiatiques sembloit oublier qu'il fût né en Europe, & savoit se naturaliser dans tous les pays. Ennius, qui possédoit

trois langues se vançoit d'avoir trois  
 • cœurs (1) : *Dīs geniti potuere.*

Il y eut, au dernier siècle, plusieurs beaux esprits François qui essayèrent d'écrire en Italien; en ce temps notre réputation étoit si grande au-delà des monts qu'on ne pouvoit passer pour homme poli, sans avoir les manières Italiennes, ni pour savant, sans s'être rendu nos auteurs familiers. Quelques-uns d'entr'eux, à force d'étudier & d'imiter, vinrent à bout de donner des ouvrages assez approchans du génie de notre langue: telles sont les vies de Léonard de Vinci, & de Léon Baptiste Alberti, par Raphaël du Fresne: telles sont surtout plusieurs pièces de Ménage (2); il n'y eut que peu de nos auteurs qui fussent l'Italien mieux que lui. Mais de tous les François celui qui l'écrivit le plus purement, ce fut l'abbé Régnier Desmarais. Il présenta à  
 l'Aca-

(1) Q. *Ennius tria corda habere se dicebat, quod loqui Græce, Osce, & Latine sciret.* Aul. Gell. Noct. Attic. Lib. XVII. Cap. 17.

(2) On loue, entr'autres, son Madrigal, qui commence par *Q'frana forte e ria &c.*

l'Académie de la Crusca une Ode de sa façon, comme si c'étoit un ouvrage de Pétrarque; & l'Académie y fut trompée. Il a enrichi notre langue d'une traduction d'Anacréon, qui l'emporte sur toutes celles que les Toscans ont faites. Mais on peut, avec raison, dire de Régnier ce qu'on a dit du Poussin par rapport à la peinture, qu'il étoit François par sa naissance, Italien par ses ouvrages; tant il s'étoit nourri de la lecture de nos écrivains: outre qu'un assez long séjour en Italie l'avoit mis à portée d'apprendre bien des choses.

Au reste, il est bien moins difficile d'écrire, comme il faut, en une langue étrangère, mais vivante, qu'en une langue morte, & qui ne subsiste plus que dans les livres. Car enfin, la façon de penser, la manière d'étudier, la nature du gouvernement des diverses nations de l'Europe ne sont pas si absolument différentes qu'il n'y ait entr'elles beaucoup d'analogie; & puis quels secours ne vous fournit pas le commerce avec ceux qui parlent la langue dans laquelle vous voulez écrire?

Mais toutes ces ressources manquent dans une langue morte, dans le Latin par exemple, dont les savans se servent par prédilection. L'éducation des Romains étoit fondée sur des principes de Religion, sur des maximes, des études, des usages, des manières avec lesquelles les nôtres n'ont rien de commun. Ainsi les expressions qui y répondoient, ne sauroient s'appliquer à notre temps. *Litare Diis Manibus*, comme dit Bembo, pour signifier la messe des morts: *interdicere aqua & igni*, pour excommunier: *collegium augurum* pour le consistoire des Cardinaux, sont des expressions aussi peu convenables que le seroit la Toge Romaine sur les épaules de nos Docteurs, & sur nos autels la statue de Vénus Anadyomène, ou celle de Mars Vengeur.

*Non mihi mille placent, non sum desultor  
amoris (1),*

*Speclatum satis, & donatum jam rude  
queris,*

(1) Ovid. *Amorum Lib. I. Eleg. 5.*

*Mærenas, iterum antiquo me includere  
ludo (1)*

étoient, chez les Romains, des images vives & animées, celle-là d'un amant qui n'est point volage, celle-ci d'un homme qui après de longs services, veut se retirer, & vivre en repos. Mais comme nous n'avons plus de spectacles de gladiateurs, & que nous avons perdu de vue le manège des anciens, nous ne saurions les entendre sans commentaire. Si un poëte moderne vouloit se servir de ces figures, on les trouveroit hors de leur place; & notre imagination n'en seroit pas plus frappée que celle d'un Lappon ou d'un Samoyède, si on lui lisoit une de nos descriptions fleuries du printemps, qui sur l'aile des Zéphirs vient réveiller la nature, & parfumer nos riantes campagnes.

D'un autre côté, la grandeur de l'empire Romain, si supérieure à celle des états d'aujourd'hui, fournissoit des expressions

B 2

(1) Horat, Lib. Ep. 1.

nobles & majestueuses, qui ne conviennent plus de nos jours: elles répondoient aux idées d'une nation qui voyoit des rois mendier la protection de ses citoyens, de simples particuliers faire bâtir douze-mille salles pour donner un festin au peuple, & des triomphes sur les trois parties du monde célébrés en un même jour. C'est ce qui fit dire à un homme d'esprit que quand il lisoit ce qu'ont fait les Romains, il s'imaginait être un moineau qui lisoit l'histoire des aigles. Se peut-il donc rien de plus ridicule que les faits de gens obscurs écrits en phrases de Tite-Live, ou de Jules-César; que d'entendre un pédant haranguer ses écoliers avec la gravité d'un Consul parlant au Sénat; de voir les entreprises de nos jours exprimées par *Regna adsignata, Orbis restitutori, Pace terrâ marique partâ Janum clusit*, ou d'autres semblables inscriptions, & le langage majestueux du peuple Roi dégradé par des applications aussi gauches?

Mais je veux que l'écrivain ait assez de jugement pour éviter ces termes pompeux, si naturels aux auteurs Latins; qui

fera assez hardi pour décider de la Latinité, au point d'être sûr d'avoir saisi le mot propre à faire naître dans l'esprit de l'auditeur, ou du lecteur, l'idée précise qu'on y doit exciter? C'est pourtant là ce qui importe le plus à celui qui écrit, & qui produit dans un ouvrage le même effet que l'intonation, où la touche, dans la Musique. Pour y réussir, il faut autre chose que des livres; & le peuple y est souvent d'un plus grand secours que les auteurs les plus corrects. Pour mettre dans tout son jour, & pour censurer, en même temps, la présomption de ceux qui se piquoient d'écrire en Latin, le Satyrique François composa un Dialogue, où Horace est introduit parlant François. Il a appris cette langue dans le loisir des champs Élysées, par la lecture de la Grammaire, & celle des ouvrages classiques. Malgré cette étude, & malgré tout son esprit, il ne laisse pas de faire bien des fautes: il dit, par exemple, *la cité de Rome*, au-lieu de *la ville de Rome*, le *pont nouveau* pour le *pont neuf*, & fait plusieurs autres barbarismes. Un François qui s'entretient avec lui, ne peut s'em-

pécher d'en rire, il veut cependant le corriger. Horace se défend : mais à toutes les autorités qu'il allègue, le François oppose l'usage, qui est le vrai maître des langues.

*Quem penes arbitrum est, & jus, & norma loquendi.*

Le poëte Latin, battu par ses propres armes, se retire tout confus, & va dans l'heureux Élysée, rejoindre sa compagnie.

Mais, sans avoir recours aux Apologues ni aux fictions, ne sommes-nous pas, tous les jours, les témoins de cette vérité? ne voyons-nous pas que les ouvrages de nos compatriotes, souvent remplis de termes affectés, de mots extraordinaires, d'expressions impropres, déplaisent aux personnes qui ont du goût? D'où cela vient-il, si non de ce qu'au lieu de s'attacher à l'usage présent, les auteurs se piquent d'imiter nos anciens écrivains? Ce n'est pas ainsi qu'agirent l'Arioste, Caro, Chiabrera, Guarini, Castiglione, ni Bembo. Quoique nés & élevés dans le cœur de l'Italie, ils crurent, pour se rendre capables d'écrire

purement en Italien, ne pouvoir se dispenser d'aller faire quelque séjour à Florence.

Outre le danger, où s'exposent ceux qui écrivent en latin, de ne pas se servir des termes propres, il en est un autre tout aussi considérable: c'est que leur style ne sauroit être naturel, ni avoir l'unité requise. Comme il faut chercher les expressions dans un petit nombre d'auteurs; dont le génie & le style sont très-différens; & qu'on ne peut pas consulter l'usage; qu'il faut, pour parler avec Davanzati, recueillir, goutte à goutte, les eaux qui tombent du toit, sans pouvoir s'abreuver à la fontaine publique; il arrive nécessairement que ces diverses phrases, ramassées de côté & d'autre, quoique Latines en elles-mêmes, font un ensemble qui n'est point du tout Latin: *unus & alter assuitur pannus*. De là il ne peut résulter qu'un style décousu, peiné, & qui ne coule pas de source. C'est ce qui fit dire à Gelli, en parlant des auteurs de son temps, qui se piquoient d'écrire en Latin: ils ont beau se tourmenter, on ne trouvera jamais dans leurs ouvrages cette netteté, cette di-

ction qui n'appartient qu'aux vrais Latins.

Dans l'état présent où est la langue Latine, bornée, comme nous l'avons déjà dit, à un petit nombre d'auteurs, elle ne fourniroit pas aux Romains mêmes assez de termes pour exprimer toutes leurs pensées. Comment donc est-il possible qu'elle nous suffise, à nous qui avons un plus grand nombre d'idées à rendre? Depuis que cette langue est morte, combien n'a-t-on pas découvert de choses dans les Arts & dans les Sciences, aussi bien qu'en fait de Commerce, de Politique, & de Religion? Il faut leur trouver des noms; & cette langue n'étant plus vivante, il n'est pas permis d'y rien ajouter. Les langues naissent pauvres, dit Bernard Tasso (1): & de même que les souverains donnent aux particuliers des biens & des charges; les grands génies, les savans judicieux donnent aux langues des termes, des locutions, des figures, que leur autorité y conserve à jamais. Le but de cet excellent esprit étoit d'encourager

(1) Lettres de Bern. Tasso au Caro. Vol. I. Lettre 1.

le Caro à augmenter & à enrichir notre langue par de nouvelles expressions, & à lui prêter de nouvelles beautés. Il se seroit bien gardé de lui donner le même conseil à l'égard de la langue Latine, qui ne nous appartient plus, & sur laquelle nous n'avons aucun droit. Tout ce que nous pouvons faire, & dans cette langue, & dans toutes les langues mortes, c'est d'examiner les richesses & les privilèges qu'elles tiennent de la libéralité des Anciens. Nous ne sommes pas autorisés à y rien mettre du nôtre : tout ce qu'on voudroit ajouter à ces vieilles chartes, seroit rejeté comme interpolé, faux, & apocryphe.

Voilà une partie des difficultés qu'ont à surmonter ceux qui écrivent en prose Latine : elles ne sont certainement pas médiocres ; mais il y en a encore de bien plus grandes pour ceux qui veulent écrire en vers. La Poësie demande beaucoup de force, ou beaucoup de délicatesse, dans les expressions : il lui faut, en toute chose, les termes les plus choisis. Or, comment faire ce choix, si l'on n'a pas tous les mots, toutes les façons de parler, toutes les fi-

gures, enfin toutes les richesses de la Langue en sa disposition? Les locutions mêmes des anciens ne suffisent pas toujours; on est quelquefois obligé de se créer comme une nouvelle langue, pour faire pénétrer l'expression dans l'ame, pour l'*empêcher d'être superficielle* (1), & pour donner un plein effort à l'enthousiasme dont le poète est agité. Nous savons que c'étoit là l'usage des poètes Latins, non seulement dans les temps où leur langue étoit encore pauvre, mais au siècle d'Auguste, qui la vit en sa plus haute perfection. Pour donner plus de force à leurs pensées, ils inventoient de nouveaux mots; pour rendre leurs expressions plus vives & plus animées, ils se servoient d'Hellénismes, qui leur prêtoient de nouvelles grâces; on voit briller partout, dans leurs ouvrages, des métaphores, qui partent de leur génie comme des éclairs. Mais que peuvent faire ceux qui veulent aujourd'hui composer des vers en une langue resserrée dans les bornes étroites que les anciens auteurs ont prescrites, qu'ils ne sauroient manier à leur gré, où au lieu

(1) *Essais de Montaigne. Livre II. Chap. 5.*

d'oser se permettre des hardieffes, ils doivent à chaque instant trembler qu'il ne leur échappe quelque faute; où ils sont continuellement entre le Dictionnaire & la Grammaire, comme entre l'enclume & le marteau? Ils se trouvent réduits à la dure nécessité d'étouffer le feu de leur enthousiasme, de marcher tristement sur les traces d'autrui, & de grossir la foule servile des imitateurs.

Et dans la plus exacte vérité, les poëtes Latins modernes, sans en excepter ceux qui ont le plus de réputation, ne méritent guères d'autre titre que celui de Rhapsodistes: ils ne paroissent avec avantage qu'autant qu'ils sont couverts des dépouilles ou plutôt des livrées d'autrui; c'est de quoi l'on ne peut manquer de s'appercevoir, pour peu qu'on soit au fait de la Poësie Latine: & au-lieu que les pensées devroient déterminer l'expression, & l'amener après elles; on voit très-souvent les expressions, que les modernes trouvent toutes préparées dans les Anciens, forcer & entraîner leurs pensées. Tel, qui eût été un chaste disciple de Platon, s'il avoit écrit en

langue Italienne, devient un Épicurien licencieux, dès qu'il compose en Latin; & cela seulement en vertu d'une phrase de Catulle, ou d'Ovide, qu'il a pris pour ses maîtres, & pour ses modèles.

S'il en est qui veulent exprimer les pensées de leur esprit, & les mouvemens de leur cœur, en se livrant aux impressions de leur génie, ils n'ont jamais qu'un succès au-dessous du médiocre. Il n'est pas possible qu'une langue morte depuis tant de siècles nous fournisse des termes qui répondent exactement à nos pensées, & à l'état actuel des choses, trop différentes aujourd'hui de ce qu'elles étoient autrefois. Loin de pouvoir assortir les couleurs aux images, il faut que nous assujettissions les images au peu de couleurs que nous avons: & voilà pourquoi tout ce que nous produisons, est obscur, froid, & languissant.

Malheur au divin Arioste, s'il eût suivi les avis de Bembo, qui lui conseilloit d'abandonner les Muses Italiennes pour les Muses Latines. Le style du Dante ne seroit ni si énergique, ni si pittoresque, s'il avoit écrit en Latin: & il eût infailli-

blement manqué le chemin de la gloire, s'il eût continué son poëme dans le même ton qu'il l'avoit commencé :

*Infera regna canam supero contermina mundo.*

On objectera peut-être, que Pétrarque fut solennellement couronné au Capitole, pour son poëme Latin de l'*Afrique*. Mais on doit se souvenir que dans ce siècle ignorant on regardoit comme des prodiges ceux qui savoient coudre quatre vers de suite en cette langue. D'ailleurs, à bien examiner la chose, Pétrarque n'est lu, admiré, étudié que pour ses poësies Italiennes.

Concluons donc, malgré tout ce que les Aldes, les Amaseus, & les autres zélés partisans de l'antiquité peuvent dire en faveur de la langue Latine, qu'on ne sauroit trop applaudir à l'usage qui semble aujourd'hui prévaloir, d'écrire en sa langue maternelle, surtout quand il s'agit de sujets où l'imagination a beaucoup de part. C'est là seulement qu'on peut déployer toutes ses forces, comme le peut un soldat dont l'armure est faite à son corps; au lieu qu'avec la cuirasse & les brassards d'un autre, tous

ses mouvemens feroient gênés & faux. Sans ce moyen, nous espérierions en vain d'égaliser les Grecs & les Romains, qui n'écrivoient que dans leurs langues, parce que ces langues étoient les seules qui répondissent à leur manière de concevoir, d'apprendre, de sentir, & qui fussent les instrumens naturels de leurs pensées. Alors seulement, on pourra s'approprier ce que dans des vers admirables le Dante dit de lui-même : qu'il écrit sous l'inspiration, & sous la dictée de la Nature ; & qu'il produit ses conceptions au dehors comme elle les a façonnées dans son ame (1). Et véritablement, il n'y a point d'autre route pour atteindre au sublime de l'Art.

(1) *I' mi son un, che quando  
Natura spira, noto, ed in quel modo  
Che detta dentro, vo' significando.*



ESSAI

SUR

LA LANGUE FRANÇOISE.

---

---

..... *Secūntem lævia nervi  
Deficiunt animique.*

HORAT. in *Arte poet.*

---

---

2.

A M. LE MARQUIS  
**SCIPION MAFFEI.**

FRANÇOIS ALGAROTTI.

*I*l arrive quelquefois qu'un homme à qui une affaire est étrangère, en juge plus sainement que ceux qui y sont intéressés ; à peu près comme les habitans de la Lune pourroient faire la carte de notre globe beaucoup plus exacte que nous ne la ferions - nous mêmes.

Je n'ai pas assez de présomption pour croire avoir eu le même succès dans le jugement que je porte sur la Langue Française, que vous savez qui m'est étrangère. Tout ce que j'assurerais, c'est que par les entretiens que j'ai eus avec de très-habiles François, & par la lecture que j'ai faite de leurs ouvrages, je me suis aperçu que mes réflexions sur la force, la portée, & le caractère de leur langue, étoient assez conformes à ce qu'ils en pensoient eux-mêmes. C'étoient pourtant des gens que leur profond savoir avoit mis au-dessus des préventions nationales, & qui voyant leur pays comme dans un lointain, étoient d'autant plus en état de juger sainement, & sans partialité, de ce qui le regarde.

Ce sont ces réflexions que je vous présente, comme à un homme distingué dans la

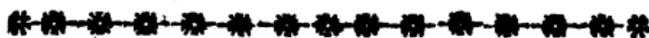
Volume III.

C

*République des Lettres, & comme à mon ami.  
Je n'imagine m'entretenir avec vous, & j'aime  
rappelle cet heureux temps où je vous vis, en  
France & en Angleterre, faire tant d'honneur  
à l'Italie. Vous pesiez, avec le discernement  
le plus juste, le mérite des savans, le différent  
génie des nations, les divers caractères des lan-  
gues. Vous étiez au milieu des gens de lettres  
comme un nouvel Ulysse, & vos discours n'étoient  
ni moins sages, ni moins éloquens que les siens.*

*Vous n'avez pas encore vu les contrées de  
l'Europe que j'habite depuis quelque temps.  
J'ai peine à croire que vous les priviez du  
plaisir de vous admirer. Elles ouvreroient un  
vaste champ à vos méditations. Vous y ver-  
riez briller la vertu héroïque des anciens, les  
Lettres familiarisées avec les armes, un Sage  
sur le trône. Vous entendriez cette langue  
qui fait l'objet de mes réflexions, prendre dans  
sa bouche une nouvelle énergie, pour expliquer  
avec netteté les choses les plus difficiles, &  
peindre avec noblesse les choses communes.  
Vous verriez les pensées sortir de son esprit  
revêtues des expressions les plus vives; com-  
me on a dit que Minerve sortit toute armée  
du cerveau de Jupiter.*

*A BERLIN,  
ce 10. Mars 1750.*



# ESSAI

SUR

*LA LANGUE FRANÇOISE.*

---

**E**n comparant le sort de la Langue Françoise avec celui de la Langue Italienne, bien des gens de lettres s'étonnent que la première, que parle, depuis tant de siècles, une nation réunie sous un même sceptre, toujours incertaine & sujette à mille changemens, n'ait commencé que depuis peu à prendre de la consistance; tandis que l'autre, quoique ce soit la langue d'un pays divisé en plusieurs états, fut fixée presque dès son berceau, & assujettie à des règles certaines, qui se sont conservées jusqu'à nous sans aucune variation. Mais cet étonnement diminuera, ou cessera même, quand on aura examiné, avec attention, l'histoire de ces deux Langues, & qu'on aura remonté à leur origine.

C 2

Il me semble qu'une langue est formée, lorsqu'elle a des écrivains qui, tant en prose qu'en vers, fournissent des expressions pour tous les objets, & pour toutes les pensées. Voilà précisément ce qui est arrivé en Italie, où des les premiers temps parut le Dante qui dans son poëme, si surprenant & si singulier, entreprit, comme il le dit lui-même, de nous faire connoître le fond de toute chose. Enrichi de toutes les connoissances que comportoit le siècle où il a vécu, doué d'une imagination vive & féconde, qui faisoit fortement les objets, il joignit à ces heureux talens celui de s'approprier, avec choix & avec jugement, les expressions des différens idiomes de l'Italie qui pouvoient rendre ses pensées avec le plus d'énergie. Sans prévention pour aucune province en particulier, il fit comme un corps de toutes ces diverses façons de parler, & forma un trésor national des richesses qu'il avoit ramassées de tous côtés. C'est ce qui à juste titre l'a fait nommer le père & le roi de notre langue. Immédiatement après lui vinrent les Villani, les Passavanti, & quelques autres écrivains très-châtiés. Le mé-

me siècle vit naître Boccace & Pétrarque, qui travaillant sur des sujets plus riens, & plus susceptibles de grâces, achevèrent de donner à cette langue un tour aisé & délicat. On peut les comparer à Raphaël, qui perfectionna la Peinture, en joignant la douceur, & la délicatesse, à la majesté, & à la force de Michel-Ange. Le mérite supérieur de ces premiers écrivains, & surtout du Dante, de Boccace, de Pétrarque, qui sont comme les Triumvirs de l'art de parler, & l'étude qu'on fit de leurs ouvrages, donnèrent une forme stable à la langue Italienne, & la fixèrent.

La langue Françoisé n'eut pas cet avantage. Quoique plus ancienne que la nôtre, elle n'eut, avant François I, ni règles, ni grammaire, ni auteur qu'on puisse citer. Elle ne subsistoit que par la nécessité où sont les hommes de se servir de mots pour se communiquer réciproquement leurs pensées. François I, que la France appelle le père des Lettres, travailla à civiliser ses sujets, & à améliorer leur langue. A l'exemple des princes d'Italie, qui se distinguoient, dans ces temps-là, par leur

goût, & leur politesse, il favorisa les savans, les poètes, & les artistes en tout genre. Il engagea les Evêques à paroître à sa cour, qu'il voulut aussi embellir par la présence des principales Dames de son royaume: il crut qu'il n'étoit rien de tel que la conversation du beau sexe, pour adoucir le langage & les mœurs d'une nation qui ne connoissoit encore que le métier des armes. Les sages mesures que lui inspira son amour pour les Lettres, allèrent jusqu'à ordonner que les actes judiciaires, qui s'étoient toujours faits en Latin, ne se fissent désormais qu'en François: ordonnance qui contribua beaucoup au progrès de la langue, qu'elle mit en crédit, & qu'elle rendit plus respectable aux yeux du peuple. Le succès répondit en partie aux vues de ce généreux monarque. Sous son règne, la nation se polit, la langue fut cultivée, & il se forma des écrivains que l'aimable simplicité, & les grâces naturelles de leurs ouvrages font encore regarder comme des modèles dans leur genre.

La langue Française tendoit déjà, à grand pas, à sa perfection, lorsque ses

progrès trouvèrent des obstacles du côté des Italiens qui avoient suivi en France Catherine de Médicis, belle-fille de François I. Cette princesse, nommée Régente après la mort de son époux, confia une grande partie de son autorité aux gens de son pays, qui se trouvant à la tête des affaires donnèrent le ton à la cour, & par leur crédit mirent en vogue tout ce qui avoit le moindre rapport à eux. S'ils ne parvièrent pas à introduire généralement en France l'usage de la langue Italienne; au moins furent-ils cause qu'elle communiqua à la Française quantité d'expressions, & de façons de parler. A peine une phrase étrangère étoit-elle sortie de la bouche d'un ministre, qu'elle passoit dans la bouche des courtisans, & dès lors devenoit la phrase à la mode. La Langue Française se corrompit donc, & se remplit de tant d'Italianismes que le célèbre Henri Étienne ne put s'empêcher de s'élever contre cette maladie épidémique, qui d'au-delà des Alpes étoit venue se répandre dans sa patrie: en qualité de bon François, il se crut obligé d'écrire contre toute la Toscane, & d'attaquer un abus si grand & si universel.

Comme la domination des étrangers ne fut pas de longue durée, le désordre qui en étoit la suite, finit avec elle. Dans ce même temps parut Ronfard, qu'on regarda alors comme le prince des poètes, & à qui pendant sa vie on accorda des honneurs qu'Homère n'a reçus qu'après sa mort. Cet écrivain ne se contenta pas de chercher à ramener la Langue à ses principes, & à la purger des locutions étrangères qui s'y étoient glissées, & que les gens éclairés nommoient barbaris: il prétendit la tirer de la pauvreté où elle étoit, de l'enrichir, & de la rendre égale aux langues les plus savantes, & les plus chères aux Muses. Il y introduisit les inversions, les mots composés, lui donna un tour entièrement neuf, & voulut la faire parvenir au point que pour la hardiesse, l'énergie, l'abondance, elle pût aller de pair même avec la langue Grecque. D'après ces idées, il composa, en François, des essais de poésie dans le goût de Pindare, de Callimaque, de Théocrite, & d'Homère. Si Ronfard avoit moins embrassé de choses, peut-être eût-il eu plus de succès; mais

il entreprit trop, & il lui arriva comme à ceux qui voulant tout d'un coup changer une forme de gouvernement à laquelle une nation est accoutumée depuis long-temps, ne font pour l'ordinaire que l'affermir d'avantage. Et de fait, tandis que les savans élevoient jusqu'au ciel ce poëte & son génie, le public fut choqué de voir des constructions inouïes jusqu'alors, d'entendre des mots extraordinaires & pédantesques, qui n'avoient de François que la terminaison, tels, par exemple, que ceux de ce vers si connu,

*Ocymore, dyspotme, oligochronien.*

Ronsard enchassoit ces termes dans sa langue, comme autant de bijoux étrangers: & il faut convenir que si son autorité eût été assez grande pour les faire recevoir, il n'auroit pas rendu la langue Françoisé moins ridicule par ses locutions Grecques, que ne l'avoient fait les courtisans de Catherine de Médicis par leurs Italianismes (1).

C 5

(1) „ Ronsard avoit trop entrepris tout à coup. Il avoit forcé notre langue par des

Les règnes des deux Henris, qui l'un après l'autre succédèrent à Charles IX, sous lequel avoit fleuri Ronfard, furent tellement agités par les guerres civiles, qu'on vit en France plus de chefs de factions en campagne que de savans à la tête de la Littérature. Il faut pourtant faire ici mention de Malherbe, poète exact, mais d'une imagination peu féconde. Il s'attacha à régler la versification; il défendit aux vers d'en-

„inversions trop hardies & obscures. C'étoit  
 „un langage cru & informe. Il y ajoutoit trop  
 „de mots composés, qui n'étoient encore point  
 „introduits dans le commerce de la nation. Il  
 „parloit François en Grec, malgré les François  
 „mêmes. Il n'avoit pas tort, ce me semble,  
 „de tenter quelque nouvelle route pour enri-  
 „chir notre langue, pour enhardir notre poé-  
 „sie, & pour dénouer notre versification nais-  
 „sante. Mais, en fait de langue, on ne vient  
 „à bout de rien sans l'aveu des hommes pour  
 „lesquels on parle. On ne doit jamais faire  
 „deux pas à la fois, & il faut s'arrêter dès que  
 „l'on ne se voit pas suivi de la multitude. La  
 „singularité est dangereuse en tout; elle ne peut  
 „être excusée dans les choses qui ne dépendent  
 „que de l'usage". Fénelon, *Lettre à l'Académie  
 Française*. Art. 5.

jamber les uns sur les autres, il voulut que chacun renfermât un sens entier, & qu'ils fussent comme parallèles entr'eux. Il introduisit dans le style poétique l'accord & la symétrie que le Nôtre a depuis fait entrer dans les jardins, qui doivent, ainsi que la Poësie, seconder & exprimer les plus beaux effets de la nature (1).

(1) „ Malherbe a toujours passé pour le plus  
 „ excellent de nos poëtes; mais plus pour le  
 „ tour, & pour l'expression, que par l'inven-  
 „ tion & les pensées . . . Saint Évremond, Tome  
 V. *Jugement sur quelques auteurs François.* „ Mal-  
 „ herbe est inimitable dans le nombre & dans la ca-  
 „ dence de ses vers; mais comme Malherbe avoit  
 „ plus d'oreille que de génie, la plupart des stro-  
 „ phes de ses ouvrages ne sont recommandables  
 „ que par la mécanique, & par l'arrangement  
 „ harmonieux des mots, pour lequel il avoit un  
 „ talent merveilleux. On n'exigeoit pas même  
 „ alors que les poëtes ne fussent composées, pour  
 „ ainsi dire, que de beautés contiguës; quel-  
 „ ques endroits brillans suffisoient pour faire ad-  
 „ mirer toute une pièce. On excusoit la foibles-  
 „ se des autres vers, qu'on regardoit seulement  
 „ comme étant faits pour servir de liaison aux  
 „ premiers, & on les appelloit, ainsi que nous  
 „ l'apprenons des Mémoires de l'Abbé de Marol-  
 „ les, des vers de passages” . . . . . Du Bos,

Enfin, sous le règne de Louis XIII, tout étant pacifié, le Cardinal de Richelieu, qui avoit fait de si grandes choses pour la gloire de la monarchie Française, se proposa d'en faire autant pour la Langue. Il fonda à Paris une Académie sur le plan de celle qui étoit déjà établie à Florence sous le nom de la *Crusca*: il la chargea du soin de veiller sur ce qui regardoit l'art de parler & d'écrire correctement.

Mais si l'établissement de ces deux Académies fut fait dans les mêmes vues, il est certain qu'elles parurent dans des temps, & dans des circonstances bien différentes. Quand la nôtre fut fondée, il y avoit déjà plus de deux siècles que notre langue étoit formée, & soumise à des règles, par des écrivains d'une grande célébrité. Le Dante, Pétrarque, & Boccace, qu'on appelle les trois lumières de l'Italie, furent immédiatement suivis par des auteurs qui marchèrent sur leurs traces. Le siècle suivant ne fut pas moins fertile: il produisit, en-

*Réflexions critiques sur la Poësie & sur la Peinture. Part. II. Sect. 13.*

tr'autres, Politien, qui dans ses Stances approcha de Virgile par le brillant de l'expression, & Pulci, qui dans son *Morgant*, ne le cède pas à Homère pour la clarté du style. Quels excellens hommes ne vit-on pas sous Léon X? Castiglione, qui voulut faire en prose ce que le Dante avoit fait en vers, écrire dans une langue commune à toute l'Italie; Guichardin, dont le style est si plein & si majestueux; le Secrétaire Florentin, si ferré & si nerveux; le Berni, qui ne respire que grâces & gaieté, si souvent imité, & toujours inimitable. Et sans parler d'un grand nombre d'autres, le Bembo, d'après nos meilleurs classiques, étudiés avec soin, avoit dès ce temps-là donné les règles de notre langue, & l'avoit réduite en système. Ainsi l'Académie de la *Crusca* n'eut qu'à consulter les écrivains qui durant un si long intervalle avoient formé, enrichi, ennobli la langue Italienne, qu'à en tirer les mots, & les façons de parler, & à les enrégistrer dans son Dictionnaire. De sorte qu'on pourroit dire que lorsque les Médicis créèrent un corps de Trésoriers, le trésor étoit déjà en très-bon état.

Il n'en fut pas de même de l'Académie Françoise. Dans le temps que le Cardinal de Richelieu la fonda, la France ne comptoit presque point de bons auteurs. Ronfard, qui avoit tant travaillé pour la langue, & au tombeau duquel on avoit dit que les dévôts des Muses iroient un jour en pèlerinage pour obtenir le don de la poësie, étoit oublié dans ce même tombeau, & les fleurs que ses contemporains y avoient jetées à pleines mains, s'étoient flétries. Les seuls qui eussent alors quelque réputation, ce furent Marot, dont le style gracieux subsistoit comme un monument de la protection que François I avoit accordée aux Lettres; Montaigne, peut-être aussi licencieux dans ses écrits que libre dans sa manière de penser; Malherbe, qui avoit réglé la poësie Françoise, comme Balsac, qui vivoit encore, avoit réglé la prose; l'un orateur enflé & plein de vent; l'autre poëte sec, & sans invention. Le grand Corneille, qui fait l'époque littéraire de la France, n'avoit pas atteint ce degré de gloire où il s'est élevé depuis: il ne faisoit que commencer à paroître, & met-

toit sur le théâtre François d'ingénieux sujets tirés de l'Espagnol. On ne connoissoit encore ni Racine, cet écrivain élégant & pur, qui savoit si bien trouver le chemin du cœur, & qui a enrichi la scène Française des dépouilles de celle d'Athènes; ni la Fontaine, qui, dans ses Fables, fait parler les animaux avec tant de grâces & de naïveté; ni Pascal, dont les écrits, composés depuis un siècle, n'ont pas un seul terme qui ait vieilli; ni Despréaux, qu'on appelle le poète de la raison, & qui adoucit souvent le style mordant de Juvenal par l'aménité de celui d'Horace; ni Molière, dont les ouvrages immortels sont assaisonnés d'un sel mieux préparé que celui de Plaute, qui traite si judicieusement tous ses sujets, & qui fut en France pour les productions de l'esprit, ce que Turenne fut pour la guerre; ni tous les autres écrivains du siècle de Louis XIV, dont les ouvrages ont peut-être porté plus loin la gloire de la France, que ne l'ont fait les conquêtes de ce monarque.

Les Lettres se trouvant en France dans l'état que nous venons d'exposer, il n'étoit

pas possible à l'Académie Française d'imiter celle de la Crusca, ni de puiser dans des écrivains qui n'existoient pas encore. Elle s'occupa donc à dégrossir, à épurer, à former la Langue en faveur de ceux qui écrivoient dans la suite. Elle retrancha plusieurs expressions qu'elle jugea trop hardies, surannées, peu sonores, désagréables. Elle supprima les superlatifs, presque tous les diminutifs (1), quantité d'adjectifs qui exprimoient la qualité des choses, & quelques relatifs qui contribuoient

cepen-

(1) „ Un écrivain ingénieux & poli loue la  
 „ langue Française moderne d'avoir banni l'u-  
 „ sage des diminutifs, blâme l'ancienne de les  
 „ avoir admis, & n'approuve pas leur grande  
 „ abondance dans la langue Italienne. Pour  
 „ moi, je pense différemment; je crois qu'on  
 „ doit regarder les diminutifs comme faisant par-  
 „ tie des richesses d'une langue, & qu'ils font  
 „ un très-bon effet, pourvu qu'on sache les pla-  
 „ cer à propos, & avec jugement. La langue  
 „ Italienne non seulement a des diminutifs, mais  
 „ encore des diminutifs de diminutifs, qu'elle pouf-  
 „ se quelquefois jusqu'à la troisième & quatrième  
 „ génération“. . . Rédi, note sur le mot *Brit-  
 tantuzzo*, dans sa pièce de *Bacchus en Toscane*.

pendant à la clarté du style. Elle voulut rendre la langue plus simple, plus unie, plus dégagée qu'elle n'étoit auparavant; elle lui donna une marche toujours égale, de sorte que dans la période l'arrangement des parties du discours fût toujours le même. Enfin elle l'assujettit aux loix sévères d'une Grammaire inexorable. Ce qui fit dire à bien des gens que l'Académie, en donnant la Grammaire aux François, leur avoit ôté la Poësie & la Rhétorique.

Les Académies dont le but est de régler la Langue, ont toujours donné lieu à bien des murmures chez les nations où on les a établies: & rien n'est plus naturel; puisque c'est le but de leur institution de donner des loix aux membres d'une république qui se pique de vivre dans l'indépendance. C'est peut-être cette raison qui a empêché les Anglois de fonder une Académie comme celle de la *Crusca*; quoique Sprat l'eût déjà proposé du temps de Charles II, & que le célèbre Swift en ait renouvelé la proposition sous la Reine Anne. Cette nation a cru devoir en cela suivre l'exemple des Grecs & des Romains, dont les langues

ne seroient peut-être jamais parvenues à un si haut point de perfection, si elles eussent été gênées par les décisions des Académies. Plusieurs même parmi nous ont cru que le Dictionnaire de la *Crusca* avoit fait tort à notre langue ; qu'il semble qu'on a voulu en arrêter l'effort, & en lui fixant des bornes, lui prescrire de ne pas s'étendre d'avantage. Mais on ne doit pas présu-mer que ç'ait été l'intention des Académiciens : il n'y a pas d'apparence qu'ils imaginassent que compter nos richesses ce fût les diminuer, ou nous ôter les moyens de les accroître. Ils pensèrent plutôt que, quoique l'usage soit le maître absolu des langues, & qu'il puisse, à son gré, bannir ou adopter un mot, il est pourtant à propos qu'il y ait une espèce de magasin général de la langue. Ils jugèrent que dans les doutes qui peuvent naître sur une expression, l'autorité des auteurs vraiment classiques doit être ce que dans le militaire est le drapeau, auprès duquel les soldats doivent se rassembler en cas d'allarme, ou de désordre.

Les plaintes qui s'élevèrent contre l'Académie Française, furent peut-être mieux

fondées. Elle ne régla la Langue, ni d'après l'usage, auquel on eut peu d'égard, ni sur l'autorité d'auteurs classiques, car il n'en existoit point: le goût des Académiciens d'alors décida de tout. Outre Vaugelas, qui eut le soin principal du Dictionnaire, & de la Grammaire, on voyoit à la tête de ce tribunal, les Chapelain, les Faret, les Desmarets, les Colletet, les Saint Ammand, les Baudouin, les Godeau, auteurs qui sont ou tombés dans l'oubli, ou ne sont connus que par les satyres de Boileau, qui les a condamnés à un ridicule éternel. Il étoit bien étrange que de pareils personnages fussent les législateurs de l'art de parler. Entr'autres choses, on censura beaucoup la manière dont ils réglèrent la construction. Le Nominatif, tenant son Adjectif par la main, commence toujours la période: ensuite vient le Verbe, suivi de son fidelle Adverbe: & la marche finit par un Accusatif, qui pour tout au monde ne quitteroit pas son poste. On disoit que c'étoit réduire la Langue à une marche uniforme, comme celle des Séminaristes, dont les plus petits vont les pre-

miers, & sont successivement suivis des plus grands, après lesquels vient le Préfet à la queue; qu'en ôter les inversions, c'étoit la rendre froide & ennuyeuse, la borner au style simple de la conversation, & la faire tomber dans la bassesse. Ce vers d'Horace, par exemple,

*Quo teneam vultus mutantem Protea nodo?*

ne deviendroit-il pas trivial & languissant, si selon les lois d'une grammaire rigoureuse on étoit obligé de dire,

*Quo nodo teneam mutantem Protea vultus?*

On pourroit citer mille exemples de cette nature, & même en notre langue. Tant il est vrai que l'arrangement des mots a beaucoup de force, & que si on les déplace, il ne reste dans le discours ni harmonie, ni grâce, ni suspension, ni noblesse. Voilà ce que l'on disoit contre les nouvelles règles de l'Académie (1). On

(1) „ L'excès choquant de Ronsard nous a un  
„ peu jetés dans l'extrémité opposée. On a ap-  
„ pauvre, desséché, & gêné notre langue. Elle  
„ n'ose jamais procéder que suivant la méthode la

objectoit encore que c'étoit une espèce de chicane que de livrer à des corrections trop scrupuleuses, à des censures injustes, toutes les façons de parler qui avoient quelque chose d'irrégulier (1); que la plupart des figures sont effectivement des fautes contre la Langue, mais des fautes commises par

## D 3

„ plus scrupuleuse, & la plus uniforme de la  
 „ Grammaire. On voit toujours venir d'abord  
 „ un Nominatif substantif, qui mène son Adjectif  
 „ comme par la main. Son Verbe ne manque  
 „ pas de marcher derrière, suivi d'un Adverbe,  
 „ qui ne souffre rien entre deux, & le Régime  
 „ appelle aussitôt un Accusatif, qui ne peut ja-  
 „ mais se déplacer. C'est ce qui exclut toute  
 „ suspension de l'esprit, toute attente, toute sur-  
 „ prise, toute variété, & souvent toute magni-  
 „ fique cadence". Fénelon *Lettre à l'Acad.*  
 Art. 5.

(1) „ Je lui soutiens (à Vaugelas) que les  
 „ corrections scrupuleuses, les censures injustes,  
 „ & les règles fautives qui se trouvent dans ces  
 „ Remarques, encore qu'il y en ait beaucoup  
 „ d'autres très-bonnes, vont à la ruine totale  
 „ non seulement de notre éloquence, mais même  
 „ de notre langage ordinaire, qu'il réduit à la  
 „ mendicité". La Motte le Vayer, *Lettre 60.*

des gens qui connoissent le caractère, & le langage des passions, & qui savent que le véritable art d'écrire consiste à imiter la nature. On ajoutoit qu'autant Ronfard avoit cherché de donner à la Langue du nerf, de la vie, de la variété; autant l'Académie l'avoit effectivement rendue timide, foible, uniforme (1); qu'en voulant préparer des matériaux à l'éloquence Française, on avoit ôté à l'expression bien des agrémens, & bien des façons de parler à la Langue; que les renards de Samson, (ce sont les termes de la Motte le Vayer), ne mirent pas tant de désolation dans la moisson des Philistins, que les décisions de l'Académie en avoient causé dans la Langue (2):

(1) „Notre langue manque d'un grand nombre de mots & de phrases: il me semble même qu'on l'a gênée & appauvrie, depuis environ cent ans, en la voulant purifier . . . . . On a retranché, si je ne me trompe, plus de mots qu'on n'en a introduits” . . . . . Fénelon, *Lettre à l'Acad. Française*. Art. 3.

(2) „On dit indifféremment: je le vous dirai, & je vous le dirai. Toutes les langues ont cette variété de locutions pour ornemens; & c'est une pure fantaisie de la vouloir ôter de la

& sans parler de la pasquinade, ou de la comédie dans le goût d'Aristophane, que Saint-Évremond fit contre les Académiciens (1), on ne sauroit douter que Mo-

D 4

„ nôtre. *Lettre 58* Mais encore n'étoit-il pas  
 „ juste de laisser établir, sans dire mot, de certai-  
 „ nes maximes, qui vont à la destruction de notre  
 „ langage. Vous avez vu le nombre prodigieux  
 „ de dicions & de phrases qu'il veut abolir. Ja-  
 „ mais les renards de Samson ne firent tant de dé-  
 „ solation dans la moisson des Philistins que ces  
 „ Remarques sont capables d'en causer parmi  
 „ tout ce que nous avons d'ouvrages d'éloquen-  
 „ ce. Et à laisser aller les choses de la sorte,  
 „ nous tomberions bientôt dans la disgrâce dont  
 „ Sénèque s'est plaint, où il commence une de  
 „ ses Épîtres de la sorte: *Quanta verborum nobis*  
 „ *paupertas, imo egestas sit, numquam magis quam*  
 „ *hodierno die intellexi.* Ep. 50. Quintilien en  
 „ a fait la même complainte en ces termes: *Ini-*  
 „ *qui judices adversus nos sumus, ideoque inopia*  
 „ *sermonis laboramus*”. *Lettre 69.*

(1) *Les Académiciens* Tome I. Le titre étoit d'abord, *Comédie des Académistes, pour la réformation de la langue Françoisse.* Voyez la vie de St. Évremond par M. Des Maizeaux, année 1643. Les interlocuteurs sont M. le Chancelier Séguier, Godeau, Évêque de Grasse, Des Marets, Chapelain, Colleter &c.

lière ne les eût en vue, lorsqu'il fait dire à une de ses femmes savantes, que leur Académie solennifera son ouverture par des proscriptions de noms & de verbes qu'elles s'abandonnent réciproquement, & dont elles veulent purger la prose & les vers (1).

Ce ne fut pas seulement dans les premiers temps, où toute nouveauté est odieuse, qu'on cria contre la nouvelle réforme; on cria après, & l'on crie encor aujourd'hui. Outre Molière, qui, quoique comédien de profession, ne reprenoit jamais que ce qui étoit repréhensible, Racine avoue que la grâce du vieux style ne

(1) *Pour la langue on verra dans peu nos réglemens,*

*Et nous y prétendons faire des remuemens.  
Par une antipathie, ou juste ou naturelle,  
Nous avons pris chacune une haine mortelle  
Pour un nombre de mots, soit ou verbes,  
ou noms,*

*Que mutuellement nous nous abandonnons.  
Contre eux nous préparons de mortelles sentences:*

*Et nous devons ouvrir nos doctes conférences.  
Par les proscriptions de tous ces mots divers,  
Dont nous voulons purger & la prose & les vers.*

Femmes savantes, Acte III. Scène 2.

sauroit être égalée par le langage moderne (1). Madame Dacier, toujours d'accord avec son savant époux, se plaint de l'esclavage où l'on a réduit la Langue, & dit que si on y trouve les couleurs fortes & principales; au moins y manque-t-on des teintes les plus délicates; & que si maniée par Racine ou par Despréaux, elle a pu rendre deux, quatre, ou six vers d'Homère, il n'est pas possible que cela continue, & qu'elle succombera à la longue: *impar congressus Achillei* (2). D'autres auteurs ont

## D 5

(1) „ Le lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles (de Plutarque), telles qu'Amyot les a traduites; car elles ont une grâce dans le vieux style de ce traducteur que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langage moderne“. *Préface de Mithridate.*

(2) „ Jamais langue n'a été si sage, ni si retenue, ou plutôt si gênée, & si esclave que la nôtre“. . Dacier dans la note au vers, *quid autem Cacilio*. . . de l'Art Poétique d'Horace. „ Que doit-on attendre d'une traduction dans une langue comme la nôtre, toujours sage, ou plutôt toujours timide, & dans laquelle il n'y a presque point d'heureuse hardiesse, parce que toujours prisonnière dans ses usages, elle n'a

renouvelé ces plaintes, que répéta aussi M. Boyer quand il essaya de rendre en prose Françoisé les vers forts & nerveux où Addison représente la mort généreuse de Caton (1). Que de choses sur la pau-

„ pas la moindre liberté“. Préface de l'Iliade p. 37, édit. d'Amsterdam 1731 „ Mais cette „ composition mêlée, (qui tient de l'austère & du „ fleuri), source de grâces, est inconnue à notre „ langue; elle n'admet point toutes ces différen- „ ces, elle ne fait que faire d'un mot bas, dur, „ désagréable; elle n'a rien, dans ses trésors, „ qu'elle puisse employer pour cacher ce qui est „ défectueux; elle n'a ni ces particules nombreu- „ ses dont elle puisse soutenir ses termes, ni „ cette différente harmonie qui naît du différent „ arrangement des mots; & par conséquent elle „ est incapable de rendre la plupart des beautés „ qui éclatent dans cette poésie“. Ibid. p. 42. „ Notre poésie n'est pas capable de rendre toutes „ les beautés d'Homère, & d'atteindre à son élé- „ vation; elle pourra le suivre en quelques en- „ droits choisis; elle attrapera heureusement „ deux vers, quatre vers, six vers, comme M. „ Despréaux l'a fait dans son Lutrin, & M. Ra- „ cine dans quelques-unes de ses Tragédies; „ mais à la longue le tissu sera si foible, qu'il „ n'y aura rien de plus languissant. Ibid. p. 48.

(1) „ La langue Angloise, rivale de la Grec- „ que & de la Latine, est également fertile &

vreté où est réduite la langue Françoisé, n'ont pas dites, & l'élégant Sanadon (1), & Charles Rollin, ce judicieux compilateur

„ énergique. Elle est de plus ennemie de toute  
 „ contrainte, de même que la nation qui la par-  
 „ le: elle se permet tout ce qui peut contribuer  
 „ à la beauté & à la noblesse de l'expression. Au  
 „ lieu que la Françoisé, énervée & appauvrie  
 „ par le raffinement, toujours timide, & tou-  
 „ jours esclave des règles & des usages, ne se  
 „ donne presque jamais la moindre liberté, &  
 „ n'admet point d'heureuses témérités. Ainsi,  
 „ plus un original Anglois est parfait dans le  
 „ grand, & dans le sublime, plus il est rempli  
 „ d'images vives & de métaphores hardies; &  
 „ plus il perd en François, où les figures un  
 „ peu fortes, & les faillies de l'imagination sont  
 „ regardées comme des défauts, pour ne pas  
 „ dire comme des extravagances“ . . . Dans  
 la Préface qui est au devant de sa traduction  
 de *Caton*.

(1) On trouve dans nos écrivains des siècles  
 „ précédens quantité de termes & de manières de  
 „ parler, tantôt nobles, tantôt concises, souvent  
 „ naïves & élégantes, qui nous ont échappé, &  
 „ qui n'ont point été remplacées“ . . . Dans la  
 note sur le vers, *obscurata diu &c.* de l'Épi-  
 tre 2 du Livre II d'Horace.

des anciens (1), & Pierre Bayle, ce célèbre philosophe moderne (2)? L'Abbé du Bos, secrétaire de l'Académie Française, & un des hommes les plus sensés qu'ait produit sa

(1) „ Je ne le lis jamais (*Amyot*), sans regretter la perte d'une infinité de bons mots de „ ce vieux langage, presque aussi énergiques que „ ceux de Plutarque. Nous laissons notre langue „ s'appauvrir tous les jours; au lieu de songer, „ à l'exemple des Anglois nos voisins, à découvrir des moyens de l'enrichir. On dit que „ nos Dames, par trop de délicatesse, sont cause, „ en partie, de cette disette où notre langue „ court risque d'être réduite. Elles auroient grand „ tort, & devroient bien plutôt favoriser par „ leurs suffrages, qui en entraînent beaucoup „ d'autres, la sage hardiesse d'écrivains d'un certain rang, & d'un certain mérite: comme „ ceux-ci, de leur côté, devroient aussi devenir „ plus hardis, & hazarder plus de nouveaux mots „ qu'ils ne font, mais toujours avec une retenue „ & une discrétion judicieuse“. Tome XII de l'Histoire Ancienne. *Des historiens Grecs*. Plutarque. Voyez aussi Tome XI. *Des Philosophes*. Plin l'Ancien. dans une note.

(2) „ Il seroit à souhaiter que les auteurs „ les plus illustres de ce temps-là se fussent vigoureusement opposés à la proscription de plusieurs mots qui n'ont rien de rude, & qui ser-

nation, se moque avec raison du bon homme Pasquier, qui s'étoit figuré que la langue Françoise n'étoit pas moins propre que la Latine à rendre les belles images de la Poësie. Il fait voir au contraire que par sa mécanique actuelle, elle ne sauroit être ni pittoresque ni musicale; c'est-à-dire, qu'elle n'est pas bonne pour la Poësie (1): & de nos jours Voltaire, ce génie heureux qui réussit également & en vers & en prose, & qui en tout genre de style fait tant d'honneur à la langue Françoise, l'a taxée de manquer de précision, de force, & d'abondance (2).

„ viroient à varier l'expression, à éviter les con-  
 „ sonances, les vers, & les équivoques. La fausse  
 „ délicatesse, à qui on lâcha trop la bride, a  
 „ fort appauvri la langue. Les meilleurs écrivains  
 „ s'en plaignent, je dis les auteurs qui sont le  
 „ moins incommodés de cette indigence, & qui  
 „ trouvent dans le fond fertile de leur génie de  
 „ quoi la réparer. *Dictionnaire*, art. *Gournai*,  
 remarque (H.)

(1) Voyez les *Réflexions critiques sur la Poësie*, & sur la *Peinture*. Partie I. Sect. 35.

(2) „ Une langue à peine tirée de la barba-  
 „ rie, & qui polie par tant de grands auteurs,

Ceux mêmes qui ne manient pas cette langue, & qui ne sont pas en état d'en connoître, par expérience, les beautés & les défauts, ne sauroient pourtant en juger autrement; tant la chose est visible. Pour peu qu'on se familiarise avec les auteurs François, on s'apperçoit facilement que dans les ouvrages qui ont précédé la réforme de l'Académie, la langue Française n'étoit pas bien différente de la nôtre: c'étoient presque la même construction, les mêmes façons de parler, le même caractère. Et ce n'est pas à l'empire passager que les Italiens eurent en France sous la régence de Catherine de Médicis, qu'on doit uniquement l'attribuer. Long-temps avant cette époque, nos anciens poètes avoient étudié les Provençaux, alors maîtres de toute gentillesse, & avoient enrichi notre langue d'expressions Provençales. Les François, de leur côté, sous le règne de François I, étudièrent nos auteurs, & en tirè-

„manque encore pourtant de précision, de force „& d'abondance“. *Eptre à Madame la Duchesse du Maine*, au-devant de la Tragédie d'Orreste: édit. de Dresde 1752.

rent bien des choses, qu'ils transportèrent dans leur langue. Elle prit ainsi peu à peu le génie de la nôtre, & s'y conforma tellement que, sans choquer nos oreilles, on pourroit traduire, presque mot à mot, en Italien, les livres François de ce siècle-là. Quoique Montaigne accuse la langue de son temps de n'être pas assez maniable, & de ne pouvoir pas seconder une imagination forte & vigoureuse (1); il est pourtant vrai qu'elle avoit alors plus de variété, plus de vivacité, plus de force, qu'elle n'en a aujourd'hui.

Il semble que dans ces temps-là elle s'accordoit mieux avec le génie, & le caractère de la nation qui la parloit. N'est-il pas surprenant de voir une langue si régulière, si bornée, si timide, & telle qu'elle est aujourd'hui, dans la bouche d'une nation aussi vive, aussi prompte, aussi courageuse? C'est peut-être ici l'ex-

(1) „ Je le trouve (le langage François)  
„ suffisamment abondant, mais non pas maniant &  
„ vigoureux suffisamment: il succombe souvent  
„ à une puissante conception. *Essais. Livre III.*  
*Chap. 3.*

emple le plus mémorable du pouvoir qu'a la Législation de vaincre la nature. Malgré le caractère des François, malgré les plaintes des plus illustres écrivains, l'Académie établie au Louvre est comme une citadelle littéraire, qui domine sur l'esprit & sur l'imagination de la France entière. Fondée par Louis XIII, dans un temps où le Cardinal de Richelieu avoit fait main basse sur la liberté des François, elle participa du despotisme qui s'établissoit, & se fit obéir. Toutes les expressions qui avoient quelque chose de mâle & de vigoureux, parurent trop hardies dans un pays subjugué par le gouvernement monarchique, & amolli par l'esprit de la Cour, & par l'esclavage qui en est la suite. L'Académie proscrivit surtout Montaigne, comme un auteur factieux, comme un libertin en fait de langage: elle eût pourtant pu profiter de ses ouvrages, & quelqu'un même avoit dit que sans lui elle ne feroit que de l'eau claire. Les règles grammaticales devinrent toujours plus rigoureuses à mesure que le gouvernement devint plus absolu: & ces règles à la main, l'Académie fait encore aujourd'hui

d'hui le procès aux plus fameux écrivains du siècle de Louis XIV. On seroit tenté de la comparer à ces anciens Pédans qui accusoient Cicéron de ne pas savoir le Latin.

Un Anglois a dit au sujet des règles trop sévères de la Poétique Françoisé, que les Muses de la Seine, semblables aux oiseaux à qui on a coupé les ailes, peuvent bien voltiger çà & là; mais qu'elles n'ont pas la force de s'élever, & de prendre un noble essor. (1) On auroit peut-être plus de raison de dire au sujet des règles trop sévères de leur grammaire, & des bornes dans lesquelles on a resserré leur langue, que les esprits François ressemblent à ces excellens capitaines qui ne peuvent pas diriger leurs opérations suivant les vrais principes de l'Art de la guerre, parce qu'ils sont trop gênés par les ordres du cabinet. On leur a laissé en effet trop peu de carrière; & au lieu de songer à faire un beau coup, ils sont réduits, sans cesse, à chercher des expédiens pour sortir avec honneur

(1) Voyez la Préface sur les *Tragédies-Opéra*, par Mylord Lansdown. *Idée de la Poësie Angloise*, par M. l'Abbé Yart. Tome VIII.

d'un mauvais pas, & pour vaincre des difficultés toujours renaissantes. ( 1 )

Ces plaintes amères sortirent de la plume de l'illustre Fénelon, qui, continuant l'Odyssée, entreprit de décrire les aventures du fils d'Ulysse. Ce grand génie sentit les défauts de sa langue, ainsi que tant d'autres avoient fait avant lui; mais ne se bornant pas à les sentir, il tâcha d'y apporter du remède. Il se présenta à l'Académie, avec un écrit solide & raisonné, où

(1) „La sévérité de notre langue contre  
 „presque toutes les inversions des phrases aug-  
 „mente encore infiniment la difficulté de faire  
 „des vers François. On s'est mis, à pure perte,  
 „dans une espèce de torture pour faire un ou-  
 „vrage. Nous serions tentés de croire qu'on a  
 „cherché le difficile plutôt que le beau. Chez  
 „nous, un poète a autant besoin de penser à  
 „l'arrangement d'une syllabe, qu'aux plus grands  
 „sentimens, qu'aux plus vives peintures, qu'aux  
 „traits les plus hardis. Au contraire, les An-  
 „ciens facilitoient, par des inversions fréquen-  
 „tes, les belles cadences, la variété, & les ex-  
 „pressions passionnées. Les inversions se tour-  
 „noient en grandes figures, & tenoient l'esprit  
 „suspendu dans l'attente du merveilleux”. *Lettre  
 à l'Acad Fr. Art. 5.*

il expose le triste état, & la disette où se trouve réduite une langue que parle, dit-il, une nation sortie à peine de la barbarie. Il fait voir qu'en voulant la perfectionner on n'avoit fait que la gâter, & que l'unique fruit des remèdes dont on s'étoit servi jusqu'alors, avoit été d'aigrir le mal; que les premiers qui s'étoient assis sur un tribunal si terrible aux écrivains, avoient porté la sévérité trop loin; que connoissant les mauvaises suites qu'elle avoit eues, il falloit l'adoucir un peu; qu'on devoit faire un usage raisonnable de la liberté dont Ronfard avoit abusé, prendre de tous côtés des termes, des expressions, des façons de parler, & après un juste choix en faire comme un magasin, pour y avoir recours au besoin. Par là on refondroit, en quelque façon, la langue Française; on pourroit lui donner une harmonie, une abondance de mots, tant simples que composés, une liberté, une variété, une grâce, qui la feroient aller de pair avec les langues anciennes, & avec les plus belles des modernes. Et il n'y auroit, ajoute-t-il, aucun inconvénient à craindre,

pourvu que le choix des nouveaux termes, & des expressions qui nous manquent, se fit avec jugement, & qu'au lieu de défigurer notre langue, ils contribuassent à la nourrir, & à l'orner. Si les esprits les plus polis commençoient à les employer avec retenue, le goût de la nouveauté les feroit répéter aux autres, & les mettroit à la mode; comme un nouveau sentier qu'on ouvre dans un champ, devient bientôt le chemin le plus battu, quand l'ancien se trouve & plus long, & plus difficile. (1)

Il n'est pas aisé de dire si une réforme si sentée peut avoir lieu dans une langue déjà formée, & à laquelle tant d'ex-

(1) „ Mais il faut se ressouvenir que nous  
„ sortons à peine d'une barbarie aussi ancienne  
„ que notre nation.

*Sed in longum tamen ævum*

*Manferunt, hodieque manent vestigia ruris.*

*Serus enim Græcis admovit acumina chartis &c.*

Horat. Lib. II. Ep. 1.

„ Mais le vieux langage se fait regretter, quand  
„ nous le trouvons dans Marot, dans Amyot,  
„ dans le Cardinal d'Osat, dans les ouvrages les

cellens auteurs semblent avoir mis le sceau. L'autorité d'un homme aussi éclairé que Fénelon devrait faire pencher pour l'affirma-

## E 3

„plus enjoués, & les plus sérieux. Il avoit, je  
„ne fais quoi de court, de neuf, de hardi, de  
„vif, & de passionné”.

„Un terme nous manque, nous en sentons  
„le besoin : choisissez un son doux, & éloigné de  
„toute équivoque, qui s'accommode à notre  
„langue, & qui soit commode pour abréger le  
„discours. Chacun en sent d'abord la commo-  
„dité. Quatre ou cinq personnes le hazardent  
„modestement en conversation familière; d'au-  
„tres le répètent par le goût de la nouveauté;  
„le voilà à la mode. C'est ainsi qu'un sentier  
„qu'on ouvre dans un champ, devient bientôt  
„le chemin le plus battu, quand l'ancien chemin  
„se trouve raboteux, & moins court”.

„Il nous faudroit, outre les mots simples &  
„nouveaux, des composés, & des phrases, où l'art  
„de joindre les termes qu'on n'a pas cou-  
„tume de mettre ensemble, fit une nouveauté  
„gracieuse.

*Dixeris egregie, notum si callida verbum*

*Reddiderit junctura novum. Horat. Art. poet.*

„Prenons de tous côtés ce qu'il nous faut pour  
„rendre notre langue plus claire, plus précise,  
„plus courte, & plus harmonieuse. . . . .  
Fénelon. Ibid. Art. 3.

tive; ce qu'il y a de sûr, c'est que tout bon François a lieu de le souhaiter. Les écrivains de cette nation auroient une carrière plus vaste, & leur langue ne les obligeroit pas à s'alembiquer l'esprit pour trouver les termes. Elle ne céderoit ni à l'Italienne pour l'abondance, & la flexibilité, ni à l'Espagnole pour la gravité, ni à l'Angloise pour l'énergie. Plus harmonieuse & plus variée, capable de se plier suivant les passions, musicale & pittoresque, elle seroit plus convenable au génie des François, & plus agréable à l'oreille des étrangers.



**E S S A Y**

**SUR**

**L A R I M E.**

---

*For dances, flutes, Italian songs, and Rhime  
May keep up sinking Non-sense for a time.*

**DUKE of Buckingham, Essay on Poetry.**

*Plurima, quæ invident pure apparere tibi rem.*

**HORAT. Lib. I. Sat. 2.**

---



A MONSIEUR  
**THOMAS VILLIERS,**

Membre du Parlement, un des Seigneurs  
 de l'Amirauté; à présent Mylord Hyde.

FRANÇOIS ALGAROTTI.

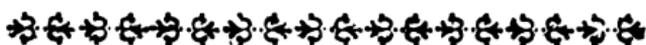
*D*e tous les pays de l'univers, votre heureuse patrie est celui qui nous retrace l'image la plus fidelle de l'ancienne Rome. La forme de votre gouvernement assure la liberté du citoyen, permet à tous les talens de se déployer, & ne blesse jamais la dignité de l'homme. Ceux qui sont au timon des affaires, savent mêler l'étude des Belles-Lettres aux soins de l'Etat, & font voir autant d'éloquence dans leurs discours que de fermeté dans leurs actions. Vous êtes du nombre de ces grands hommes; & plus d'une fois les Cours d'Allemagne ont admiré en vous les vertus, & le mérite de votre nation. Vous avez su plaire à un Roi qui se connoît en génies, qui protège & anime les Sciences, & dont le front

E 5

*est couronné de lauriers toujours verts. Les Muses n'ont pas peu contribué à vous rendre les délices de la Cour de Berlin. Vous ne quittez leur compagnie que rarement, & lorsque le bien public exige ce sacrifice. Au milieu même des occupations les plus sérieuses, vous faites des vers, comme un autre Polion. C'est donc à vous, comme à un juge éclairé, que j'adresse cet Essai sur la Rime. Il servira du moins à entretenir cette amitié que vous m'avez souvent témoignée, & dont le souvenir m'est si cher.*

A BERLIN,

le 14 Décembre 1752.



# ESSAI

SUR

*L A R I M E.*



**D**ans ce grand nombre de choses qui concourent à produire le doux charme de la Poësie, celle qui plaît aujourd'hui d'avantage, & qui l'emporte sur toutes les autres, c'est la Rime, ou le retour des mêmes sons à la fin du vers. Les anciens poëtes, qui chantèrent dans les langues harmonieuses de la Grèce & du *Latium*, ne la regardoient pas comme une beauté; ils Pévitoient avec le même soin que les modernes mettent à la chercher. Mais lorsque la ruine de l'empire Romain entraîna celle des Beaux-Arts, & que les Goths corrompirent la langue Latine, la Rime s'introduisit dans le monde, avec le duel, & le droit Féodal, comme

une agréable contagion, dit Salvini (1) qui fortie des vers Léonins, infecta toutes les langues vulgaires (2).

Il y en a quelques-unes où elle est si nécessaire à la versification, que sans la Rime la Poësie seroit confondue avec la Prose, & n'auroit plus ni noblesse ni dignité. C'est ce qu'entr'autres le Président Bouhier assura qui arriveroit à la langue Françoisë, si on affranchissoit les vers de la Rime, comme on avoit déjà essayé de le faire (3). Tel étoit aussi le sentiment de Fénelon, qui avoit approfondi, mieux que personne, le génie d'une langue qu'il

(1) Tome II. Discours 2.

(2) *Then all the Muses in one ruin lye,  
And Rhime began t'enervate Poetry.  
Thus in a stupid military state  
The pen, and pencil find an equal fate.*  
Dryden, to Sir Godfrey Kneller.  
*Till barb'rous nations, and more barb'rous times*

*Debas'd the maiesty of verse to rhimes.*

Id. to the Earl of Roscommon, on his excellent Essay on translated Verse.

(3) Dans la Préface du *Recueil de traductions en vers François*. „Nos vers, affranchis de la Rime, ne paroissent différens en rien

illustra si fort par ses ouvrages ( 1 ). Enfin le peu d'harmonie, la trop grande régularité, l'uniformité de la marche, & les autres défauts de cette langue ont fait porter le même jugement à Voltaire, ce grand juge dans un art où il excelle ( 2 ).

„ de la prose : la cadence du vers François est peu  
 „ sensible par le grand nombre de nos e muets. ”  
 M. Prevôt, *Pour & Contre*. No. 29.

( 1 ) „ Je n'ai garde néanmoins de vouloir  
 „ abolir les rimes. Sans elles notre versification  
 „ tomberoit. ” Lettre à l'Acad. Fr. art. 5.

( 2 ) „ Les Italiens & les Anglois peuvent  
 „ se passer de rimes, parce que leur langue a des  
 „ inversions, & leur poésie mille libertés qui nous  
 „ manquent. Chaque langue a son génie, déterminé par la nature de la construction de ses  
 „ phrases, par la fréquence de ses voyelles ou  
 „ de ses consonnes, ses inversions, ses verbes  
 „ auxiliaires &c. Le génie de notre langue est la  
 „ clarté & l'élégance : nous ne permettrons nulle  
 „ liberté à notre poésie, qui doit marcher, comme  
 „ notre prose, dans l'ordre précis de nos idées.  
 „ Nous avons donc un besoin essentiel du retour  
 „ des mêmes sons, pour que notre poésie ne soit  
 „ pas confondue avec la prose. ” Dans la Préface de l'*Oedipe*. „ Malgré toutes ces réflexions  
 „ & toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais  
 „ secouer le joug de la Rime; elle est essentielle

La langue Italienne, fille aînée de la Latine, & qui a quelque affinité avec la Grecque, n'est pas soumise à cette nécessité. Elle abonde en mots sonores, & d'une harmonie variée; sa prosodie est bien marquée, sa syntaxe libre & peu gênante; elle admet volontiers les figures de grammaire; riche en termes & en expressions, elle ne manque pas de hardiesse; elle a un dictionnaire tout poétique:

*Omnia transformat se se in miracula rerum* (1).

Cela fait que dans nos vers, indépendamment de la Rime, & de son pouvoir ma-

„à la Poësie Françoisè. Notre langue ne comporte  
 „point d'inversions, nos vers ne souffrent point  
 „d'enjambement, nos syllabes ne peuvent pro-  
 „duire une harmonie sensible par leurs mesures  
 „longues ou brèves; nos césures, & un certain  
 „nombre de pieds ne suffiroient pas pour distin-  
 „guer la prose d'avec la versification: la Rime  
 „est donc nécessaire aux vers François.' . . .  
 Dans *le Discours sur la Tragédie*, à Mylord Bol-  
 lingbroke.

(1) „Or, s'il y a en Europe une langue  
 „propre à la Musique, c'est certainement l'Ita-  
 „lienne; car cette langue est douce, sonore,

gique sur l'oreille, on ne laisse pas de trouver & de la cadence, & tous les traits de la Poësie. Il y en a même qui ont voulu absolument bannir la Rime de la versification Italienne comme une chose gênante

„harmonieuse, & accentuée, plus qu'aucune autre.” . . . M. Rousseau, *Lettre sur la Musique Française*. „La principale chose à laquelle je me suis appliqué, a été de conserver la précision, la noblesse, & la brièveté de l'original, autant que me l'a permis mon peu de talent pour lutter contre un écrivain tel que Tacite, & le foible secours d'une langue aussi difficile à manier que la nôtre, aussi ingrate, aussi traitante, & aussi sujette aux équivoques. . . . De toutes les langues cultivées par les gens de lettres, l'Italienne est la plus variée, la plus flexible, la plus susceptible des formes différentes qu'on veut lui donner. Aussi n'est-elle pas moins riche en bonnes traductions qu'en excellente Musique vocale, qui n'est elle-même qu'une espèce de traduction. Notre Langue, au contraire, est la plus sévère de toutes dans ses lois, la plus uniforme dans sa construction, la plus gênée dans sa marche. Faut-il s'étonner qu'elle soit l'écueil des traducteurs, comme elle est celui des poètes” ? M. D'Alembert *Mélanges de Littérature*. Tome III. *Observations sur l'art de traduire*.

& ennuyeuse. Ce ne fut en effet que pour la cacher du mieux qu'il pouvoit, que le plus grand de nos poètes inventa les Ter-cets; car il jugea qu'elle faisoit plus de mal que de bien aux vers: & l'on donne les plus grands éloges au Trissin, pour avoir le premier fait voir qu'on pouvoit s'en passer, & pour avoir délivré notre langue de ce joug ( 1 ).

Il est certain qu'à proportion que les nations ont été plus civilisées, & ont eu plus de goût pour la Poësie, au lieu de chercher à embarrasser le poëte par des difficultés superflues, elles l'en ont affranchi le plus qu'il leur a été possible, croyant avec raison que cette liberté le mettroit en état de mieux imiter la nature, & d'atteindre plus facilement au vrai. Les Grecs, à la vérité, étoient, dans leur versification, assujettis à la quantité des syllabes, & au nombre des pieds. Mais, outre qu'ils pouvoient combiner ces pieds en différentes manières, surtout dans le vers hexamètre,

ou

(1) Gravina, *Raison poétique*. Livre II. Art. 2. & 17.

ou héroïque, qui étoit le plus en vogue, & tenoit le premier rang, ils avoient la ressource d'une foule immense de figures de Grammaire, le Métaplasme, la Prosthèse, l'Aphérèse, la Syncope, l'Épenthèse, l'Apocope, l'Antithèse, la Métathèse, la Synalœphe, la Paragoge, l'Anadiplose (1) : ils étoient les maîtres d'enchasser çà & là leurs particules explétives, qui ne signifioient rien, mais qui étoient d'un grand secours au poëte ; il leur étoit permis de se servir des différens Dialectes, Ionique, Dorique, Éolique, Attique, selon qu'ils en avoient besoin. Cela leur donnoit les moyens de changer, à leur gré, la quantité des syllabes, de raccourcir ou d'allonger les mots, de rendre le son plus ou moins doux, en un mot de mettre dans

(1) Métaplasme, *quævis mutatio per poeticam licentiam* : Prosthèse, μικρός pour μικρός : Aphérèse, ἄρτη pour ἑρτή : Syncope, ἀλένητο pour ἑγενήσατο : Épenthèse, ἔλλαβε pour ἔλαβε : Apocope, δῶ pour δῶμα : Antithèse, θάλαττα pour θάλασσα : Métathèse, κάρτος pour κράτος : Synalœphe τοῦνομα pour τὸ ὄνομα : Paragoge, ἴσα pour ἴς : Anadiplose, κεκάμωσι pour κάμωσι.

Volume III.

F

leurs vers cette harmonie qui exprimoit le mieux l'image des choses, ou satisfaisoit d'avantage la délicatesse de leur oreille. C'est ainsi que cette nation travailloit à soulager ses poètes. Les Latins, qui n'avoient pas la même finesse de goût, leur accordèrent moins de liberté; & c'est peut-être la raison pourquoi on trouve dans Virgile, bien plus que dans Homère, de ces choses qui ne sont dites que pour remplir la mesure du vers. Les peuples modernes, héritiers de la barbarie des Goths dont ils descendent, assujettirent leurs langues à la Rime, qui est assurément la chaîne la plus pesante dont on pût charger les poètes (1), en supposant même que le son qu'elle rend, ne soit ni fort dur ni fort désagréable. Ce qui contribua encore à l'introduire, ce fut l'usage des mêmes définences devenu commun chez les Latins, lorsque l'Éloquence vint à déchoir, & que

(1) „ Leur versification (*des Grecs & des Latins*) étoit sans comparaison moins gênante „ que la nôtre: la Rime elle seule est plus difficile „ que toutes leurs règles ensemble”. Fénelon, *Lettre à l'Acad. Fr. Art.* 5.

le style affecté prît la place du style noble & naturel.

La Rime a assez de rapport avec l'Acrostiche, dont les vers doivent commencer par certaines lettres données, & avec d'autres productions barbares, ou jeux étudiés de cette espèce: il semble qu'on faisoit alors consister toute la beauté de la Poësie dans la difficulté de faire les vers. Ainsi on ne sauroit douter que l'opinion de ceux qui voudroient bannir la Rime de notre versification, ne soit appuyée sur un grand nombre de raisons. Une des principales est que la Rime ne permet de dire que ce que l'on peut, & presque jamais ce que l'on veut ( 1 ),

*Poscentique gravem persæpe remittit acutum ;*  
 qu'elle entraîne toujours le poëte plus loin qu'il ne faudroit, & souvent hors du droit chemin; que bien des fois elle cache la

F 2 .

( 1 ) „ Un poëte Anglois, disois-je, est un „ homme libre qui asservit la langue à son génie ; „ le François est un esclave de la Rime, obligé „ de faire quelquefois quatre vers pour exprimer

pensée, ou change le sens; pour ne pas ajouter avec le Satyrique François:

La raison dit *Virgile*, & la rime *Quinault*.

Combien en effet de vers superflus ou postiches, de circonlocutions vicieuses, d'expressions impropres, d'épithètes oisives ou foibles, de mots vuides de sens, & mis uniquement pour remplir le vers, ne trouve-t-on pas & dans nos poètes & dans les poètes étrangers, dans ceux même qu'on regarde comme les favoris des Muses, & comme des maîtres qui commandent à la Rime? Tant il est vrai que

*medio de fonte leporum  
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus  
angat.*

C'est là une suite nécessaire de l'obligation où se trouve le poète de prendre un long détour, afin de pouvoir attraper un mot de telle définence, & le coudre au bout du

„une pensée qu'un Anglois peut rendre en une  
„seule ligne. L'Anglois dit tout ce qu'il veut;  
„le François ne dit que ce qu'il peut.” . . .  
Voltaire, *ubi supra*.

vers (1). On fait un vers pour le sens, disoit un homme d'esprit, & un autre pour la rime (2), à moins qu'on ne prenne la

F 3

(1) *And Dryden oft' in Rhime his weakness hides.*  
Smith, in a poem to the memory of M. Philips.

„ Nos plus grands poètes ont fait beaucoup  
„ de vers foibles. . . . Ils sont pleins d'épithè-  
„ tes forcées pour attraper la rime. En retran-  
„ chant certains vers, on ne retrancheroit aucune  
„ beauté. . . . Souvent la rime qu'un poète va  
„ chercher bien loin, le réduit à allonger & faire  
„ languir son discours. Il lui faut deux ou trois  
„ vers postiches pour en amener un dont il a be-  
„ soin." Fénelon *ubi supra. art. 5.* „ En ef-  
„ fet nous n'apercevons guères dans les poètes  
„ Latins les plus médiocres des épithètes oiseuses,  
„ & mises en œuvre uniquement pour finir les  
„ vers: mais combien en voyons-nous dans nos  
„ meilleures poësies que la seule nécessité de ri-  
„ mer y a introduites?" . . . Du Bos *Ré-  
flexions critiques &c. Partie I. Sect. 35.*

(2) *But those that write in rhyme, still make  
The one verse for the other's sake,  
For one for sense, and one for rhyme,  
I think's sufficient for a time.*

Buttler, *Hudibras*, P. II. Ch. 1: & ailleurs il dit:  
*For rhyme the rudder is of verses,  
With which, like ships, they steer their courses.*  
P. I. Ch. 1.

liberté de forger de nouveaux mots, ou même de changer la signification de ceux qui sont en usage. Le Dante avoit pris ce dernier parti, si l'on peut ajouter foi à ce qu'avance un ancien commentateur : il prétend avoir ouï assurer à ce grand poëte, que jamais la Rime ne l'avoit forcé de dire plus qu'il ne vouloit; mais qu'il avoit souvent donné aux mots un sens tout autre que celui qu'on leur donnoit ordinairement (1). C'eût été là une chose bien difficile, & dont il n'est guères possible qu'un homme, quelque autorité, & quelque réputation qu'on lui suppose, puisse jamais venir à bout. Tout ce qu'on en doit conclure, c'est que le Dante prenoit de grandes licences; & c'est de quoi l'on s'apperçoit facilement, pour peu qu'on lise sa *divine Comédie*; mais on auroit grand tort de se croire en droit de l'imiter, & de vouloir se permettre de nos jours ce

(1) *Ancien Comment. de Dante.* Enf. X. Cah. 26. Tabl. 40. de la bibliothèque Médicis-Laurentienne, cité dans la Préface du Tome IV des *Proses Florentines.*

que pouvoit se permettre le père, le maître, le créateur de notre Poësie.

Mais je veux que la Rime ne mette pas le poëte dans la nécessité de se servir d'expressions impropres, d'allonger sa phrase, ou de tomber dans d'autres défauts essentiels; au moins n'est-il pas aisé qu'il se garantisse de toute faute dans l'arrangement des mots; en quoi pourtant consiste la principale énergie de la prose aussi bien que des vers. Le même effet à peu près que produit en grand la juste distribution des différentes parties d'un discours, où l'exorde, par exemple, précède la narration, & ainsi du reste, doit aussi naître de l'arrangement des mots dans chaque partie du discours, dans chaque période, dans chaque phrase. C'est ce qui prépare l'esprit de l'auditeur à ce qui suit; c'est ce qui fait que tantôt suspendu, tantôt secondé, tantôt surpris & frappé lorsqu'il s'y attend le moins, il reçoit à chaque instant les impressions que l'orateur veut lui donner. Or il est bien difficile que la structure & l'harmonie des vers n'obligent le poëte à placer quelquefois ses mots dans un ordre qui

n'est ni le plus naturel, ni celui qui répond le mieux à ses pensées: que dis-je? il feroit presque impossible qu'il n'y fût jamais forcé par la nécessité de la Rime, jointe à celle de la mesure du vers. Ainsi tout homme qui veut écrire avec justesse, & un peu correctement, aura bien des fois sujet de s'écrier avec un de nos poètes; qu'après la question il n'y a point de plus grand tourment que la Rime.

Ajoutons qu'elle fait souvent pressentir la pensée du poète. Ce pressentiment fait quelquefois plaisir, parce que l'on s' imagine avoir inventé ce qu'on n'a fait que deviner; mais la plupart du temps il est une source d'ennui; parce qu'on ne se soucie guères d'entendre ce que l'on fait d'avance.

*Where-e'er you find the cooling western  
breeze,*

*In the next line it whispers thro' the trées,  
If crystal streams with pleasing murmur  
creep,*

*The reader's threaten'd (not in vain) with  
sleep (1).*

(1) *Essay on Criticism.*

Ces fortes de mots apparentés qui, au dire de Pope, rendent les Rimes Angloises si dégoûtantes, ne manquent point dans les autres langues. Si un vers François finit par le mot *Ame*, on peut parier presque à coup sûr, que le suivant finira par *flamme*. Et chez nous, dès que vous entendez *amore*, vous pouvez compter que *cuore* ou *dolore* ne sont pas loin. La rime est alors légitime, dit Fontenelle, mais c'est presque un mariage, & ces mots ne sont pas étonnés, mais ennuyés de se rencontrer (2). Il est vrai qu'il arrive quelquefois que la Rime fait naître dans l'esprit du poëte une expression frappante, une idée neuve; ou qu'elle lui fournit le moyen de terminer ses vers par des mots que l'on ne voit pas souvent ensemble, & dont l'association pourroit se comparer à une rencontre imprévue de deux amans. Mais le cas est rare; & pour un terme heureux, pour une belle pensée que la Rime fera trouver par hazard, elle produit mille inconvéniens.

F 5

(2) Discours lu dans l'assemblée publique de l'Académie Française du 25 Août 1749.

Nous ne nous en appercevons pourtant pas toujours, parce que nous ne voyons pas précisément ce que le poète vouloit dire, ou ce qu'il auroit dû dire. Mais où cela ne sauroit se cacher, & où il saute aux yeux de tout le monde, c'est dans les traductions; car assurément l'intention du traducteur est de rendre exactement le texte, & d'exprimer, en sa langue, ce qu'un autre a dit en une langue étrangère. On peut donc regarder les traductions comme la pierre de touche, ou comme *l'experimentum crucis* de la Rime. Paul Béni, dans ses Discours, nous cite pour exemple un passage de Virgile que le Dolce n'a pu rendre qu'en un double nombre de vers (1). Il ne seroit pas difficile de trouver des exemples pareils dans la traduction des Métamorphoses par Anguillara; & cependant Ovide est bien moins concis que Virgile. Mais sans nous arrêter aux poètes médiocres, comment l'Arioste a-t-il traduit cet endroit de Catulle,

(1) *Comparaison d'Homère, de Virgile, & du Tasse. Discours 4.*

*Ut flos in septis secretis nascitur hortis . . . ?*

Il n'y a pas mieux réussi que Corneille, qui voulant imiter ce beau passage de Sénèque

Jaf. *Objicere crimen quod potes tandem mihi?*

Med. *Quodcumque feci.*

a défiguré son original dans les vers suivans

Médée. *Oui, je te le reproche, & de plus...*

Jas. *Quels forfaits?*

Médée. *La trahison, le meurtre, & tous ceux que j'ai faits.*

Racine lui-même a échoué dans la traduction de ces vers si pathétiques de la Phèdre d'Euripide:

Φαι. Ὅς τις ποδ' ἄτος ἐσθ' ἢ τῆς Ἀμάζονος;

Τρ. Ἰππόλυτον ἀυδᾶς; Φ. εὖ τὰδ', ἔκ ἐμοῦ κλύεις.

Phèdre. *Tu connois ce fils de l' Amazone,  
Ce prince si longtemps par moi-même  
opprimé.*

Oenone. *Hippolyte, grands Dieux!*

Phèdre. *C'est toi qui l'as nommé.*

Le second vers, *ce prince*. . . n'est amené que par la Rime, & peut être mis au nombre de ceux que Boileau appelloit spi-

rituellement frères chapeaux. Et que dirons-nous de ce torrent de vers où la Fontaine a noyé un seul trait d'Horace ?

*Naturam expellas furca, tamen usque  
recurret (1),*

dit le poëte Latin ; & le François, en parlant de la force du naturel qui a pris son pli à un certain âge, s'exprime en ces termes :

*En vain de son trait ordinaire  
On veut le désaccoutumer ;  
Quelque chose qu'on puisse faire,  
On ne sauroit le réformer.  
Coups de fourches ni d'étrivières  
Ne lui font changer de manières ;  
Et jussiez-vous embâtonnes,  
Jamais vous n'en serez les maîtres.  
Qu'on lui ferme la porte au nez ;  
Il reviendra par les fenêtres (2).*

Tout ce qu'on peut dire, c'est que la nécessité de la Rime a entraîné trop loin le fabuliste célèbre, qui d'ailleurs a si bien fait voir que les grâces du Laconisme

(1) Lib. I. Ep. 10.

(2) Tome I. Livre II. Fable 18.

ne font point ennemies des Muses Françaises (1).

On connoît ce charmant Distique de l'Anthologie sur la Vénus de Praxitèle :

Γυμνήν εἶδε Πάρις με, καὶ Ἄνχίσης, καὶ Ἄδωνος.  
Τὸς τρεῖς οἶδα μέλους. Πραξιτέλης δὲ πύσαν;

Addisson, le voulant rimer, n'a fait que le travestir, & couvrir d'une jupe Angloise l'aimable nudité de l'original Grec.

Anchises, Paris, and Adonis too  
Have seen me naked, and expos'd to view.  
All these I frankly own without denying:  
But where has this Praxiteles been  
prying? (2)

Il s'est encore égaré d'avantage dans la traduction de ces quatre vers ingénieux d'Ovide :

*Mars videt hanc, visamque cupit, potiturque  
cupita,  
Et sua divina furta fefellit ope.*

(1) Voyez la Préface de ses Fables.

(2) Addisson, *Voyage d'Italie*. Florence.

*Somnus abit ; jacet illa gravis. Jam scilicet  
 intra  
 Viscera Romanæ conditor urbis erat.*

The God of war beheld the virgin lie,  
 The god beheld her with a lover's eye,  
 And by so tempting an occasion press'd,  
 The beauteous maid, whom he beheld,  
 possess'd:  
 Conceiving, as she slept, her fruitful  
 womb  
 Swell'd with the founder of immortal  
 Rome (1).

On peut voir de quelle manière Pope, dans sa traduction si renommée de l'Iliade, a altéré ce trait d'Homère que Virgile exprime par

*Annuit, & totum nutu tremefecit Olympum,  
 Ovide par qui nutu concutit orbem, & Ho-  
 race par cuncta supercilio moventis (2).*

(1) Id. Ibid. Rome.

(2) Après la composition de mon Essai, j'ai vu, avec beaucoup de plaisir, ce même passage de Pope allégué comme un très-fort argument contre la Rime, par M. Daniel Webb dans ses *Re-*

Dryden, dans la préface de sa traduction de l'Énéide, compare la Rime à un vent qui soufflant de côté détourne presque toujours la flèche poétique du but où elle devoit frapper. Son ouvrage même pourroit nous fournir bien des exemples de cette vérité : nous nous contenterons de celui-ci, qui est tiré du quatrième Livre :

*Naviget, hæc summa est, hic nostri nuntius  
esto.*

Bid him with speed the Tyrian Court  
forſake,  
With this command the ſlumb'ring war-  
rior wake.

Ici la longueur traînante de l'Anglois, qui ne peut être attribuée qu'au joug de la Rime, ôte presque tout son air de dignité à l'ordre donné par Jupiter, lequel dans l'original Latin est si ferme, & si rapidement énoncé. Cette même prolixité, si contraire à l'esprit de l'Énéide, règne généralement dans toute la traduction, mal-  
*markes on the beauties of Poetry, qui ont paru en 1762.*

gré les monosyllabes, & les ellipses si familières à la langue Angloise, & malgré la liberté qu'elle a de tronquer les mots: & peut-être que Dryden n'a pas été moins vrai que modeste, quand il a mis à la tête de son ouvrage cette épigraphe, tirée de Virgile même,

*Sequiturque patrem non passibus æquis,*

épigraphe qui conviendrait également à toutes les traductions, à celles surtout qui sont en vers rimés.

Ce que nous venons de dire des traductions, peut s'appliquer aux Comédies & aux Tragédies. Car enfin les diverses Scènes des ouvrages dramatiques ne sont pour ainsi dire, que des traductions des mouvemens du cœur humain, saisi de crainte, ou touché de pitié, rongé par l'envie, ou possédé par l'avarice, ou enflé d'orgueil, traductions qu'on expose au jugement public sur le théâtre. Aussi y voit-on bien clairement le tort que fait la Rime, qui presque toujours a quelque chose de recherché & de contraint, à la juste expression du sentiment, au vraisemblable, au naturel,

rel, qui font l'ame de ces sortes d'ouvrages.

Les plus grands génies ne sont pas exempts de ces défauts. Dryden lui-même y est tombé, & on lui a reproché que la Rime lui faisoit énerver, & même anéantir la Poësie tragique (1). On les apperçoit dans le grand Corneille, que la Rime force quelquefois à gêner l'élévation des pensées, en leur donnant trop d'étendue : on les trouve même dans Molière, plus grand encore que Corneille, que la même raison oblige, de temps en temps, à affoiblir le piquant de son sel, sa vivacité, ses beautés naïves (2).

(1) „ Les tragédies rimées de Dryden sont „ la plus forte démonstration que l'on puisse donner de son peu de talent pour le tragique. La „ Rime fait beaucoup perdre à la poësie épique „ de sa beauté & de son énergie ; elle énerve entièrement, elle anéantit la poësie tragique“. . . *Conject. sur la Composition originale, trad. de l'Anglois.*

(2) „ Notre versification trop gênante engage souvent les meilleurs poëtes tragiques à „ faire des vers chargés d'épithètes pour attraper la Rime. Pour faire un bon vers, on l'accompagne d'un autre vers foible qui le gêne :

*Volume III.*

G

Et c'est de quoi les ignorans sont capables de juger aussi bien que les savans: tout le monde est en état de sentir si dans une pièce de théâtre l'imitation est vraie. La Poësie ne parle pas alors le langage des Dieux, dont on n'a qu'une idée assez confuse; elle s'en tient au langage des hommes qui est connu; & ce langage doit être celui des passions ou des sentimens dont l'ame est affectée.

Mais si la Rime produit tous les mauvais effets que nous venons de voir, il semble que notre poësie devrait en secouer le joug; d'autant plus, que vu la beauté de notre langue, nos vers peu-

„ par exemple, je suis charmé quand je lis ces  
„ mots :

„ *qu'il mourût.* (Corneille, dans les Horaces.)

„ Mais je ne puis souffrir le vers que la Rime  
„ amène aussitôt,

„ *Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.*

„ Les périphrases outrées de nos vers n'ont rien  
„ de naturel: elles ne représentent point les hommes qui parlent en conversation sérieuse, noble, & passionnée. On ôte au spectateur le plus grand plaisir du spectacle, quand on en ôte cette vraie semblance“. Fénelon, *Lettre, &c.* Art. 6. l'Art. 7

vent se passer de ce secours. Il y a là dessus quelques questions à faire. Faut-il bannir la Rime de toutes nos productions? notre langue n'en a-t-elle absolument aucun besoin? Cela paroît mériter qu'on y réfléchisse; & en attendant que l'on donne sur cette matière un ouvrage complet, je vais, en peu de mots, proposer ce que je pense.

En commençant par le Sonnet, & par l'Ode, poésies qui dès les premiers temps ont toujours été en usage parmi nous, je ne crois pas qu'on doive les affranchir de la Rime. Dans les Odes les plus libres & les plus irrégulières, comme sont celles du Guidi, la Rime sert au moins à fixer l'esprit sur les traits forts, ou sur les traits sentencieux. Et quant au Sonnet, il ne seroit pas à propos de retrancher aucune des difficultés qui l'environnent. Ce qui en fait précisément la beauté, c'est qu'on y développe une pensée ingénieuse, en un certain nombre de vers, rangés artistement, & dont les différentes rimes sont placées dans un lieu déterminé: à peu près comme les épines dont la rose est entourée, en rose-



G 2

vent l'éclat. Et, selon Boileau, le Dieu des vers pour pousser à bout les poètes, & pour les faire désespérer, .

*Inventa du Sonnet les rigoureuses lois.*

Généralement parlant, il me semble que les productions qui n'exigent que de petits vers, ne sauroient se dispenser de la Rime. En voici la raison. Quelque avantage que notre langue puisse avoir sur d'autres langues modernes, il n'a pas été possible d'y introduire le rythme des anciens, ni de mesurer nos vers à la manière des Latins & des Grecs. La langue Italienne a, sans doute, des brèves & des longues, & l'on y trouve des Dactyles & des Spondées : & nos vers hendécasyllabes nous présentent une image assez fidelle des Hendécasyllabes Latins. Mais comme notre Prosodie n'est pas réduite à des règles fixes & invariables, on ne sauroit aller guères plus avant : & ceux qui ont essayé de faire des vers Italiens composés de longues & de brèves, arrangées comme dans les vers des anciens, n'en ont produit qu'un écho très-inparfait, & très-confus. Léon Alberti,

qui contribua tant à faire revivre l'Architecture ancienne, voulut tenter la même chose à l'égard de la Poësie, & nous donna en notre langue des Hexamètres & des Pentamètres. Mais ni lui, ni Tolomei, qui marcha sur ses traces, n'y réussirent mieux que ne le firent ensuite Desportes en France, & Sidney en Angleterre (1). Ce n'est donc pas par la quantité, ou par le rythme, que nous devons déterminer la mesure de nos vers; c'est par le nombre des syllabes, & par la position des accens. Mais quoiqu'il suffise pour rendre agréable à l'oreille le son de nos petits vers, on ne sauroit pourtant le mettre en parallèle avec cette musique réglée qui résulteroit de la quantité des syllabes, & de la différente combinaison des pieds dont étoient composés les Asclépiades, les Glyconiens,

G 3

(1) *Persius a crab staff, Davy Martial, Ovide a fine wag,*

est un vers hexamètre, que la Reine Elisabeth composa à l'imitation du Chevalier Philippe Sidney. *A catalogue of the Royal and noble authors of England. Queen Elisabeth.*

les Adoniques, & les autres vers des anciens; d'autant moins que dans les petits vers le repos doit être précisément dans un lieu donné, & ne peut causer aucune diversité de son. C'est de quoi la vérité nous force de convenir: nous laissons à Saint Évremond cette assertion hardie, que les langues modernes n'ont rien à envier aux langues anciennes, & qu'en particulier les vers François sont plus harmonieux que les vers Latins (1).

Un autre agrément de notre langue, & sur tout de notre versification, c'est que la construction de nos phrases n'est pas absolument astreinte à l'ordre rigoureux de la grammaire: nous pouvons transposer les mots, & animer l'expression par ce beau désordre, qui y répand une grâce dont la langue Française n'est point susceptible. Cependant cette prérogative a ses bornes. Comme nos cas ont tous la même désinence, & ne sont distingués que

(1) „Notre langue est plus majestueuse que „la Latine, & les vers plus harmonieux, si je „puis me servir de ce terme”. Dans une Lettre à M. le Comte de Lionne.

par l'article, nos Inversions ne produisent pas autant de variété que dans les langues Grecque & Latine. De là vient qu'elles ne sauroient orner les choses simples & communes, qui font le sujet ordinaire de nos petites pièces, de cette diversité de tours, ni de cette harmonie pittoresque, ni les exprimer avec autant de noblesse & d'aménité, que le faisoient les Grecs & les Romains, à qui les Muses, avoient départi, d'une main plus libérale, les charmes de l'élocution. Ainsi, dès qu'on bannit la Rime de ces sortes d'ouvrages, ils diffèrent trop peu de la prose, soit par leur marche, soit par leur nombre. C'est ce qu'on peut voir dans la traduction en vers blancs des Odes d'Anacréon, tentée par Salvini. La Rime n'est pas moins nécessaire à ces sortes de vers que la parure & les mouches le sont aux Dames que leur air, & leurs manières ne distinguent pas des femmes du commun.

On pourroit ajouter à ces raisons que la barbarie même de la Rime, (c'est le terme dont se sert un Anglois), contribue à l'enjouement & à la gaieté, qui font le

vrai caractère de cette espèce d'ouvrages (1). Si on ôtoit la Rime à quantité de petites pièces de Chiabrera & de Rolli, aussi bien qu'aux chansonnettes que nous devons au génie heureux & facile de Metastasio, combien ne leur retrancheroit on pas de leurs charmes? Enfin les miniatures que ces pièces nous présentent, sont très-agréablement terminées par la rime, qui finit le sens au bout du second, ou du quatrième vers.

La chose est toute différente dans les productions de longue haleine, & composées de grands vers, ou de vers hendécasyllabes. Ces derniers sont susceptibles de beaucoup de variété, tant parce que le repos y tombe tantôt sur un endroit, tantôt sur un autre, que parce que dans leur étendue ils admettent des mots de diverses mesures, & de divers accens, dont la différente combinaison, jointe au changement

(1) *The Petrarch follow'd, and in him we see  
What rhyme improv'd in all its height can be,  
At best a pleasing sound, and fair barbarity.*  
Dryden, to the Earl of Roscommon, on his excellent *Essay on translated-verse.*

de lieu du repos, répond en quelque façon au divers mélange des Dactyles & des Spondées, ou du moins varie considérablement le son de nos vers. On peut s'en assurer en comparant des vers de Virgile, ces deux, par exemple,

*Ferte citi ferrum, date tela, scandite murus . . .*

*Constitit, atque oculis Phrygia agmina circumspexit . . .*

avec deux autres qu'on choisiroit dans notre Dante: je doute qu'on trouvât plus de diversité entre ceux du poëte Latin, qu'entre ceux de l'Italien qui l'a pris pour guide. Et quand on a étudié le père de notre Poësie, on voit combien il a su varier le nombre, combien notre Hendécasyllabe peut recevoir de formes différentes, & qu'enfin il n'est point de sorte de vers dont on ne trouve le modèle dans ce poëme sacré sur lequel, comme il le dit lui-même, il a pâli tant d'années.

Outre cela, la majestueuse gravité qui règne, par exemple, dans les poëmes heroïques, dédaigne la Rime, & la

regarde comme une espèce de puérilité qui est au-dessous d'elle. La Rime n'est, en effet, qu'un agrément relatif, un jeu de consonnances, qui n'embellit aucun vers en lui-même, dont on ne s'aperçoit qu'à la fin de ceux qui suivent; & les grands tableaux que nous offrent ces poèmes, seroient trop resserrés, dans le contour étroit des Tercets, ou des Octaves mêmes.

On lit à ce sujet quelque chose d'assez extraordinaire dans les mélanges savans d'un critique du seizième siècle, publiés depuis peu, mais sans aucun choix, & dont la publication est peut-être un des plus grands abus qu'on ait fait de l'imprimerie. La Rime, dit l'auteur, rend le vers Italien plus beau que le vers Grec; parce que la Rime n'est pas une beauté ni une forme du vers considéré séparément, mais par comparaison, & relativement à un autre vers: or cette proportion manque au vers Grec & au vers Latin. Ainsi chez nous la Rime enchaîne & lie le poème entier, comme l'harmonie, & le rythme bien proportionné des syllabes lie & enchaîne cha-

que vers en particulier. D'où il conclut enfin que la Rime est le plus grand & le plus bel ornement dont la Poësie puisse se parer (1).

Si cette raison pouvoit avoir lieu, elle prouveroit que les vers Léonins, avorton poétique des siècles les plus barbares, sont mieux travaillés, & plus beaux que ceux des Géorgiques & de l'Énéïde. Mais cet enchaînement, ou cette liaison que la Rime met dans le poëme Italien, est trop symétrique: elle dégénère en monotonie: l'ordonnance & le jeu des figures du tableau poétique, s'il m'est permis de parler ainsi, donnent par là dans l'uniformité que l'on reproche aux peintres de ce même temps où la Rime fut le plus en vogue. Elle ne laisse ni un cours libre & aisé à la diction, ni cet enjambement d'un vers à l'autre qui produit un effet si heureux; effet comparable à celui qui naît, dans la peinture, des lignes qui se croisent réciproquement les unes les autres, & de celles qui vont en serpentant.

(1) Oeuvres de Spéron Speroni. Tome IV. p. 218.

C'est ainsi que jugent, non de froids contemplateurs des règles de la versification, mais des poètes connus par des vers pleins de feu, & d'enthousiasme. Chiabrera assure que notre poésie n'atteindra à sa perfection, que lorsqu'elle aura secoué le joug de la Rime, & adopté les vers blancs, qui sont précisément ceux qui lui conviennent. Il ajoute que c'étoit le sentiment du Tasse, après qu'il eût connu, par expérience, les mauvais effets des Octaves, & de la Rime en général. Il dit encore que ce grand poète lui avoit confié qu'il vouloit faire un poème en vers blancs; ce qu'il exécuta ensuite dans ses *Sept Journées* (1).

La raison de cela est que l'Hendécasyllabe, affranchi de la Rime, n'estropie & n'énerve point les pensées, ainsi que le fait le vers rimé. Loin de gêner leur liai-

(1) Voyez la *vie de Chiabrera* à la tête des ouvrages de ce poète, p. 27. édit. de Venise. 1730. Voyez aussi les *Fastes Consulaires* de l'Académie de Florence. p. 255. Et Teiffier, *Éloges des hommes savans*. Part. I. p. 25. à Utrecht. 1697.

son, il la facilite, il y met cette variété qui donne tant d'agrémens à la Poësie, & lui communique une grandeur & une majesté qui ne cède point à celle de la Prose. Le même auteur, dans son traité du poëme héroïque, dit que l'harmonie de la Rime convient mieux à la douceur d'une passion amoureuse qu'au bruit des armes (1). Bernard Taffio s'étend encore d'avantage sur cette matière. Son dessein, écrit-il à Don Louis d'Avila (2), n'étoit pas de composer en stances son poëme d'Amadis, parce qu'il pensoit, ainsi que bien d'autres, que la Rime étoit au-dessous de l'élévation, & de la dignité heroïque, & qu'elle n'y étoit point du tout propre. Les trois qualités, ajoute-t-il, qui conviennent au poëme héroïque, la noblesse, la continuité, & la liberté, manquent absolument à la Stance. Le poëte, obligé de faire revenir la rime de deux en deux vers, ne sauroit être assez noble, la proximité de la rime,

(1) Crescimbeni, *Histoire de la Poësie vulgaire*. Tome VI. *De la beauté de la Poësie vulgaire*. Dial. 5.

(2) *Lettres* Vol. I. p. 198.

dont l'effet est plutôt la douceur que la noblesse, y mettant trop d'obstacles. Il ne peut pas, à l'exemple d'Homère, de Virgile, & des autres excellens écrivains, étendre à son gré, ou resserrer sa pensée: il faut, s'il est possible, qu'il la renferme en deux vers; il n'est pas le maître de sa marche; la fin de la stance l'oblige de s'arrêter au huitième vers. Le même auteur attaque encore plus ouvertement la Rime dans la préface qui est à la tête de ses Poësies. Il s'élève contre l'opinion de ceux qui la croyoient aussi essentielle au vers Italien que le nombre des pieds l'est au vers Latin: il fait voir les inconvéniens qu'elle entraîne, & la traite d'ornement puérile. Il l'accuse de présomption, comme si d'elle seule dépendoit le destin de la Poésie Italienne (1). C'est ainsi que s'exprime cet homme d'un vrai mérite, & à la réputation duquel rien n'a fait plus de tort que le génie supérieur de son fils.

S'il s'agissoit de chercher des autorités, & des exemples hors de l'Italie, nous ci-

(1) Préface des *Poësies de Bernard Tasse*.

terions ce judicieux critique François qui ne met aucune comparaison entre l'agrément que produit l'harmonie, & celui qui naît de la Rime. Il appelle le dernier un éclair qui ne fait que passer, & l'autre une lumière durable (1). Un autre auteur de la même nation, écrivain aussi pur que critique éclairé, ne traite pas la Rime plus favorablement, & ne la croit pas plus nécessaire à la poésie Française que l'antithèse ne l'est à la prose (2).

(1) „ Je tiens cet agrément (de la Rime)  
 „ fort au-dessous de celui qui naît du rythme,  
 „ & de l'harmonie du vers, & qui se fait sentir  
 „ continuellement durant la prononciation du  
 „ vers métrique. Le rythme & l'harmonie sont  
 „ une lumière qui luit toujours, & la Rime n'est  
 „ qu'un éclair qui disparoit, après avoir jeté quel-  
 „ que lueur. . . . Du Bos, Réflexions critiques  
 „ &c. Partie I. Sect. 36.

(2) „ La Rime ne nous donne que l'uniformité des finales, qui est ennuyeuse, & qu'on évite dans la prose, tant elle est loin de flatter l'oreille. Cette répétition de syllabes finales, lasse même dans les grands vers héroïques, où deux masculins sont toujours suivis de deux féminins”. Fénelon, Lettre à l'Acad. Fr. Art. 5.

Chez les Anglois, nous prendrions à témoin Dryden (1), & le Comte de Roscommon (2), qui tout bons rimeurs qu'ils étoient, n'ont pas laissé de convenir avec Gravina, les deux Taffes, & Chiabréra, que la Rime est une affectation puérile, dont les grands poètes, qui traitent des sujets graves, doivent s'abstenir. Et un très-habile homme, leur compatriote, n'a fait aucune difficulté de la comparer aux béquilles qui soutiennent l'homme foible, mais qui ne feroient qu'embarraffer l'homme fort & vigoureux (3). Mais

(1) Voyez les passages de ce poète que nous avons déjà cités, auxquels on peut joindre le suivant, que cite M. Webb, (*Remarks, on the beauties of Poetry p. 2.*) *What it (Rhime) adds to sweetness, it takes away from the sense: and he who loses least by it, may be called a gainer.*

(2) *Of many faults Rhime is perhaps the cause:  
To strict to Rhime, we slight more useful Laws.*

Essay on translated verse.

Voyez aussi *Idée de la Poësie Angloise* par l'Abbé Yart Tome IV. *Sur l'origine, les progrès, & la perfection de la Poësie Angloise*, par Fenton.

(3) *At best a crutch, that lifts the weak along,  
Supports the feeble, but retards the strong.*  
Smith, in a poem to the memory of M. Philips.

Mais ce qui doit nous tenir lieu de toutes les autorités étrangères, c'est celle de l'Homère Anglois. Il n'a jamais regardé la Rime comme une propriété essentielle à la Poësie, ou comme un ornement capable de l'embellir, surtout dans les ouvrages de quelque étendue. Toute la grâce qu'il lui faisoit, étoit de croire qu'elle pouvoit vernir les pensées communes, & étayer une versification chancelante. Selon lui, elle doit toute sa vogue à la coutume, & ne sert qu'à gêner & à dégoûter les vrais poëtes. Ce n'est pas, dit-il, dans le retour ennuyeux des finales de même son que consiste la Musique de la Poësie; c'est dans la quantité proportionnée des syllabes, & dans l'enjambement du sens d'un vers à l'autre. Il se vante d'avoir osé suivre les traces des plus excellens poëtes Italiens & Espagnols, & d'avoir fait renaître l'ancienne liberté, en affranchissant le Poëme héroïque de l'esclavage de la Rime (1). On sait qu'il a chanté, en vers

(1) *The measure is english heroic verse without rhyme, as that of Homere in Greek, and of Virgil in Latin; rhyme being no necessary ad-*  
*Volume III.* H

blancs , la desobéissance & la chute du premier homme , poëme , auquel Addison dit qu'on ne sauroit au moins re-

*junct*, or true ornament of poem, or good verse, in longer works especially; but the invention of a barbarous age, to set off wretched matter, and lame metre: grac'd indeed by the use of some famous modern poets, carried away by custom, but much to their own vexation, hindrance, and constraint, to express many things otherwise, and for the most part worse, than else they would have express'd them. Not without cause therefore some both Italian and Spanish poets of prime note have rejected rhyme, both in longer and shorter works; as have also long since our best English tragedies: as a thing of it self, to all judicious ears, trivial, and of no true musical delight, which consists only in apt members, fit quantity of syllables, and the sense variously drawn out from one verse into another; not in the jingling sound of like endings; a fault avoided by the learned ancients both in poetry, and all good oratory. This neglect then of rhyme so little is to be taken for a defect, (though it may seem so perhaps to vulgar readers), that it rather is to be esteem'd an exemple set, the first in English, of ancient liberty recover'd to heroic poem from the troublesome, and modern bondage of rhiming. . . In a Writing prefixed by Milton to his *Paradise Lost*, entitled the *Verse*.

fuser le titre de poëme divin , si on ne veut pas lui accorder celui de poëme Épique.

Il paroît donc assez naturel, comme nous l'avons prouvé ci-dessus, de conserver la Rime dans les ouvrages composés de petits vers, & qui ne sont que de pur agrément. Mais on ne doit pas y assujettir les poëmes écrits en vers hendécasyllabes, ni les graves accens de la trompette héroïque.

La même raison nous oblige à l'exclure des poëmes didactiques, des Épitres, & des discours en vers. Nous sommes déjà dans l'usage de les composer en vers blancs : & les anciens y employoient la même sorte de vers que dans la Poësie héroïque.

Comme le principal caractère des ouvrages dramatiques est d'être naturels, & que c'est le public en général qui en juge; il convient aussi d'en bannir la Rime, ainsi que nous le faisons. Dans les Opéra cependant, il n'y faut pas regarder de si près: on peut, de temps en temps, glisser adroitement des rimes dans les Récitatifs. C'est ce qu'a heureusement pratiqué le fameux

H 2

Metastasio, ce grand maître en fait d'harmonie ; & l'on ne sauroit nier que cela ne donne un certain relief à la Musique.

Peut-être se trouvera-t-il des gens qui goûteront la solidité des raisons que je viens de proposer, mais qui auront pourtant de la peine à s'y rendre. Ils craindront qu'en retranchant la Rime, la versification ne soit trop aisée, & trop à la portée commune, & que le sacré langage des Muses ne soit profané. Comme cette crainte leur est inspirée par le zèle & l'amour qu'ils ont pour les Lettres, il est juste de les rassurer.

Qu'on écrive en vers rimés, ou en vers blancs ; le nombre des bons poètes ne sera jamais bien grand ; c'est là une vérité dont l'expérience journalière ne nous fournit que trop de preuves. Mais il n'est pas moins vrai que sans le secours du Dictionnaire des Rimes, très-peu de rimeurs auroient assez de force pour voler au sommet du Parnasse (1). Un écrivain d'une gran-

(1) *But with meaner Tribe I'm forc'd to chime,  
And wanting strength to rise, descend to rhyme.*  
Smith, *ubi supra*,

de autorité nous assure que la vraie pierre de touche, à laquelle on peut reconnoître le poète, ce sont les vers purs & dépouillés du masque de la Rime (1). Elle ne sert en effet qu'à couvrir ou la bassesse, ou l'impropriété des expressions, & qu'à nous dérober tant d'autres défauts dont elle même est la cause (2): & *impetratum est a consuetudine, ut suavitatis causa peccare liceret*. Mais dans la poésie en vers blancs on est choqué de la moindre faute; la plus petite tache la défigure. Elle n'admet que des termes choisis; elle veut ce style vif & animé qui manque au Trissin & à Rucellai, foibles & languissans parélie, l'un d'Homère, l'autre de Virgile. Elle exige

H 3 •

(1) Le Marquis Maffei, dans sa Lettre à M.<sup>e</sup> de Voltaire, sur la *Méropé*, vers la fin.

(2) *Rhims, without any other assistance, throws the language off from prose, and very often makes an indifferent phrase pass unregarded; but where the verse is not built upon rhimes, there the pomp of sound, and energy of expression, are indispensably necessary to support the stile, and keep it from falling into the flatness of prose.*

Addisson, *Spectator* N. 285,

ce degré d'achèvement qui fait marcher le vers d'un pas toujours égal avec le feu de notre imagination, & fait que l'harmonie & le nombre sont constamment l'écho du sens (1). En un mot, le vers blanc demande d'autant plus de travail qu'on le juge avec plus de rigueur; *tanto plus oneris quanto veniæ minus*: il est à la Rime ce qu'un danseur de ballet est à un danseur de corde,

(1) *T'is not enough no harshness gives offence,  
The sound must seem an echo to the sense.*  
Pope, Essay on Criticism.



# ESSAI

SUR

## LA DURÉE DES RÈGNES DES ROIS DE ROME.

---

---

*Non quæro rationes eas , quæ ex conjectura  
pendent , quæ disputationibus huc & illuc  
trahuntur , nullam adhibent persuadendi  
necessitatem. Geometræ provideant , qui  
se profitentur non persuadere , sed cogere.*

C1 c. Acad. Qu. Lib. IV.

---

---



A MONSIEUR  
FRANÇOIS MARIE  
ZANOTTI,

Secrétaire de l'Institut de Bologne.

FRANÇOIS ALGAROTTI.

*Rien ne pouvoit me flatter d'avantage que d'apprendre qu'on a parlé, à votre Académie, de l'Essai que je composai, il y a seize ans, sur la durée des règnes des Rois de Rome. Mais peu s'en faut que je ne m'enorgueillisse, quand vous me demandez cet Essai, & que vous me reprochez obligamment de n'en avoir jamais fait part au public. Cet ouvrage, dites-vous, pourroit contribuer à éclaircir le système chronologique de Newton; système qui n'a pas encore acquis toute la réputation qu'il mérite, & n'est pas encore mis de pair avec les autres découvertes admirables de ce grand génie. On diroit, ajoutez-vous, que d'un côté*

H §

les savans répugnent à soumettre leurs calculs à la révision d'un géomètre, & que de l'autre on ne veut point souffrir qu'un seul homme ait raison en toute chose,

Voici donc cet Essai. Je vais en même temps vous dire ce qui jusqu'ici m'a empêché de le mettre au jour. Dans le premier voyage que je fis en Angleterre, il y a neuf ans, je me trouvai à la campagne chez M. Conduit, gentilhomme savant, héritier de Newton. Dans la conversation il m'échappa de parler de mon Essai. Cela lui donna occasion de me dire qu'un Anglois avoit depuis peu écrit sur cette matière; il m'en montra même le manuscrit qui, si ma mémoire ne me trompe, devoit être imprimé à la tête d'une Histoire Romaine. Je le lus, & M. Conduit eut aussi la curiosité de voir mon Essai, que je lui communiquai avec plaisir. Il en parut d'autant plus satisfait, que l'auteur Anglois & moi, quoique tendans au même but, nous prenions pourtant des routes différentes. Pour vous en faire juger, il suffit de vous dire que nous ne nous rencontrions qu'en deux choses qui regardoient le règne de Romulus. Cette singularité

*me surprit ; & je vous avouerai que je fus tenté dès lors de publier mon ouvrage. Mais, tout bien considéré, je ne crus pas qu'il me convînt de multiplier les êtres sans nécessité, ni d'entrer dans la discussion d'un point d'Histoire qu'un autre avoit déjà traité, quoique d'une façon différente de la mienne.*

*Il est même très-vraisemblable que personne n'auroit vu mon Essai, si vous ne m'en aviez parlé, & ne m'aviez engagé à le chercher parmi mes papiers. Je l'ai relu & retouché en quelques endroits, afin de le rendre moins indigne de paroître à vos yeux. Je n'y ai pourtant rien ajouté d'essentiel, voulant le laisser tel pour le fond que vous le vîtes à Bologne, dans le temps que j'avois le bonheur d'y recevoir vos instructions, & celles du célèbre Manfrédi, dont la mémoire me sera toujours aussi chère que sa perte m'a été douloureuse. En me demandant mon ouvrage, vous paroissez en porter un jugement avantageux ; ma satisfaction seroit parfaite, si une seconde lecture ne vous donnoit pas sujet de vous retraîner. L'approbation d'un homme tel que vous,*

*nourri des sciences les plus sublimes , & poli  
par les Belles - Lettres , me flatteroit beau-  
coup , en m'autorisant à croire que j'ai su,  
jusques dans le labyrinthe de la Chronolo-  
gie , démêler & suivre les traces du grand  
Newton.*

**A VENISE,**  
ce 25 Decemb. 1745.

---

# ESSAI

SUR

## *LA DURÉE DES RÈGNES DES ROIS DE ROME.*

---

**L**e même génie observateur & géométrique qui fit connoître à Newton le faux des hypothèses philosophiques les plus ingénieuses, & qui lui découvrit le vrai système du monde, il le porta aussi dans les ténèbres de la Chronologie. Le but de cette science est de fixer les époques de l'Histoire, de placer les événemens dans un ordre certain, & de marquer les temps précis où les faits sont arrivés. Ces recherches deviennent plus difficiles à mesure qu'on remonte dans l'antiquité, & qu'on trouve moins de monumens qui puissent nous éclairer & nous guider. Pour fixer les époques les plus anciennes de leur histoire, les Chronologistes Grecs se réglè-

rent sur la succession des Rois que la Tradition assuroit avoir régné dans ces siècles reculés. On regardoit comme une chose incontestable que la durée des règnes étoit égale à celle des générations des hommes: & ce fut d'après cette supposition que l'on disposa les faits historiques renfermés dans le long intervalle de ces temps si obscurs.

Newton s'aperçut que ce principe n'étoit pas sûr. Les fils ne montent pas toujours sur le trône de leurs pères: il y a des Rois détrônés; d'autres meurent, avant le temps, de mort violente. Il en conclut qu'il ne falloit pas régler les règnes par les générations, & que la durée des uns étoit bien moindre que celle des autres. Et en effet il démontre par le calcul le plus exact, qu'au lieu qu'on peut donner trente-trois ans à chaque génération (1), les règnes, l'un portant l'autre, ne doivent pas s'étendre au-delà de dix huit à vingt ans. C'est

(1) Γενεαὶ γὰρ τρεῖς ἀνδρῶν ἑκατὸν ἔτη ἐστὶν.

Herodot. in Euterpe.

Voyez *the Chronology of ancient Kingdoms amended by Sir Isaac Newton. London, 1728. p. 44. & 53.*

ce qu'on voit dans l'histoire des Rois anciens & modernes dont la Chronologie est certaine. Cette longue suite d'Empereurs de la Chine qui pendant tant de siècles, depuis Yao jusqu'à ces derniers temps, ont porté la couronne, est une nouvelle preuve de cette vérité: pour s'en convaincre il n'y a qu'à consulter l'histoire de cet Empire (1). Ainsi les Chronologistes anciens, qui évaluoient à cent ans les règnes de trois rois, auroient dû ne leur en donner qu'un peu plus de la moitié, & placer dans la même proportion les événemens que nous offrent ces âges éloignés.

Newton corrigea donc cette Chronologie technique, que de vaines conjectures avoient fait adopter aux anciens: & se conformant aux lois ordinaires de la nature, il rapprocha quelques-unes des principales époques de l'Antiquité, que l'opinion commune avoit trop éloignées l'une de l'autre. Il raccourcit le temps de nos Histoires, comme Delisle, sur d'exactes observations, avoit resserré les bornes de no-

(2) Voyez la description de la Chine, du Père du Halde. Vol. 1.

tre continent, auquel on donnoit plus d'étendue qu'il n'en a en effet.

Il résulte immédiatement du système de Newton, que les anciens Chronologistes ont poussé bien au-delà du vrai la durée des règnes des sept Rois de Rome, en l'étendant à un espace de 244 ans; ce qui fait environ 35 ans pour chacun. Or, comme cela n'a aucune vraisemblance, il s'ensuit qu'il faut mettre la fondation de cette ville maîtresse du monde bien plus tard qu'on ne le fait communément.

Cette réforme paroîtra moins étrange, si on fait réflexion que les archives de Rome périrent dans les flammes, quand elle fut prise par les Gaulois (1). Ceux qui dans la suite écrivirent

(1) *Quæ ab condita urbe Roma ad captam eandem urbem Romani sub Regibus primum, Consulibus deinde, ac Dictatoribus, Decemvirisque, ac Tribunis consularibus gessere foris bella, domi seditiones, quinque libris exposui; res cum vetustate nimia obscuras, vetut quæ magno ex intervallo loci vix cernuntur: tum quod & raræ per eadem tempora litteræ fuere, una custodia fidelis memoria rerum gestarum: & quod etiam si*

rent l'histoire des temps antérieurs à cette époque, n'eurent d'autres garants de ce qu'ils avançoient, qu'une tradition vague & incertaine. Ainsi, moyennant la seule précaution de conserver dans leurs récits le nom des Rois, & de ne pas altérer les événemens dont la mémoire subsistoit encore, ils eurent une pleine liberté d'arranger ces faits de la manière qu'ils voulurent, & de se livrer à ce penchant si naturel & aux nations, & aux familles, de reculer leur origine, dans la nuit des temps.

Il est vrai que ces historiens s'étendent beaucoup sur les actions de ces rois, qu'ils

*quæ in commentariis Pontificum, aliisque publicis privatisque erant monumentis, incensa urbe pleræque interiere.* Tit. Liv. Decad. I. Lib. VI. in principio. Ἐστὶ δὲ καὶ περὶ τῶν Νουμᾶ τοῦ βασιλέως χρόνων καθ' οὓς γέγονε, νεανικὴ διαφορὰ . . . . ἀλλὰ καὶ κλώδιος τις ἐν ἰλίχῃ χρόνων (ὅτι γὰρ πῶς ἐπιγέγραπται τὸ βιβλίον) ἰσχυρίζεται τὰς μὲν ἀρχαίας ἐκείνας ἀναγραφὰς ἐν τοῖς Κελτικοῖς πάθεσι τῆς πόλεως ἠφανίσθαι. τὰς δὲ νῦν φαινομένας οὐκ ἀληθῶς συγχεῖσθαι δι' ἀνδρῶν χαριζομένων τισιν, εἰς τὰ πρῶτα γένη καὶ τοὺς ἐπιφανεστάτους οἴκους ἐξ οὗ προσηκόντων εἰςβιαζομένοις. Plut. in Numa, in princip.

fuivent presque d'année en année. C'est ce qui a donné tant de crédit à leur Chronologie, & l'a fait regarder par la plupart comme étant de la dernière certitude. J'ai donc cru qu'il vaudroit la peine d'éclaircir ce point, & de mettre la vérité dans tout son jour. Newton s'est contenté de dire en général, que suivant le cours ordinaire de la nature, il n'étoit pas vraisemblable que sept Rois, dont quatre furent tués, & un déposé, ayent régné 244 ans (1). Mon dessein est d'examiner la question de plus près, & de proposer des raisons tirées des historiens mêmes, de Tite Live surtout, dont notre Dante dit qu'il ne se trompe ja-

(1) *For I do not mett with any instance in all History, since Chronology was certain, wherein seven kings, most of whom were slain, reigned 244 years in continued succession . . . . . and the seven reigns of the kings of Rome, four or five of them being slain, and one deposed, may at a moderate reckoning amount to fifteen or sixteen years à piece one with another; let them be reckoned at seventeen years a piece, and they will amount unto 119 years. The Chronology of ancient Kingdoms &c. p. 129. &c/*  
130.

mais ( 1 ). Je ferai voir qu'en admettant les faits que cet historien rapporte, il est impossible de n'en pas rejeter les époques ; à moins qu'on ne veuille croire des choses qui n'ont aucune ombre de vraisemblance, & passer par dessus les contradictions manifestes qui résultent nécessairement de sa Chronologie.

Et à commencer par Romulus, à qui on donne 37 à 38 ans de règne ( 2 ), ses exploits se réduisent à la guerre contre les Sabins qui redemandoient leurs filles, & à quelques expéditions contre les peuples voisins, qui ne voyoient pas sans jalousie son nouvel état s'élever au milieu d'eux. Toutes ces guerres ne furent pas de lon-

## I 2

(1) *Come Livio scrive, che non erra.*

Inf. C. 28.

(2) *Romulus septem & triginta regnavit annos.* . . . . Tit. Liv. Decad. 1. Lib. 1.

Λέγεται δὲ Ῥωμύλος τέσσαρα μὲν ἔτη καὶ πενήκοντα γεγονώς, ὕψους δὲ βασιλείων ἑκαίνο καὶ τριακοτὸν, ἐξ ἀνθρώπων ἀφικνιοῦναι. Plur. in Romulo, in fine. Voyez le même auteur, au commencement de la vie de Numa.

gue durée, & la plupart ne passèrent pas les bornes d'une campagne. Plutarque nous donne l'époque de la guerre contre les Camériens: elle fut l'avant-dernière, & cet auteur la met à la seizième année de la fondation de Rome, ou du règne de Romulus (1). Après cela il n'eut plus rien à démêler, excepté avec les Veïens, qui les armes à la main, lui demandoient la restitution de Fidènes, ville qui leur appartenoit, & dont il s'étoit emparé, avant de se rendre maître de Camérie. (2). Cette seule particularité nous fournit une raison plausible de placer cette guerre à l'an 17 de la fondation de Rome, ou très-peu de temps après (3). Il n'est guère vraisem-

(1) Καὶ τὴν πόλιν ἑλὼν, τοὺς μὲν ἡμίσεις τῶν περιγενομένων εἰς Ῥώμην ἐξώκισε, τῶν δὲ ὑπομενοντων διπλασίους ἐκ Ῥώμης κατώκισεν εἰς τὴν Καμερίαν, Σεξτιλίαις καλάνδαις. Τοσοῦτον αὐτῷ περιῆν πολιτῶν ἑκαίδεκα ἔτη σχεδὸν δικοῦντι τὴν Ῥώμην. Id in Romulo.

(2) Πρῶτοι δὲ Τυρρήνων Οὐήϊοι χώραν κεντημένοι πολλὴν, καὶ μεγάλην πόλιν δικοῦντες, ἀρχὴν ἐποιήσαντο πολέμου Φιδήνας ἀπαιτεῖν, ὡς προσήκουσαν αὐτοῖς. Id. ibid. paulo post.

(3) Τοῦτον ἔσχατον πόλεμον δὲ Ῥωμύλῳ ἐπολέμησεν. Id. ibid. paulo post.

blable qu'une nation aussi puissante que l'étoient alors les Veïens, ait différé longtemps à demander la restitution de ce qu'on avoit usurpé sur elle. On fait d'ailleurs que ce n'étoit pas le siècle des délibérations : on en venoit d'abord aux voies de fait, & la vengeance suivoit de près l'injure.

Supposant donc que la dernière guerre que Romulus eut à soutenir, arriva la dix-septième année de son règne; en le faisant régner 38 ans, il s'ensuivra nécessairement que sous ce prince, Rome a eu plus d'années de paix que de guerre. Cela ne s'accorde nullement avec l'humeur guerrière que les auteurs attribuent, d'une voix unanime, au fondateur d'un empire qui par la force des armes devoit faire la conquête de l'univers. Cela se concilie encore moins avec ce que Plutarque fait dire à Numa, lorsque pour se dispenser d'accepter la couronne que les Romains lui offroient, il leur représente qu'il leur faut un homme vigoureux, & dans la fleur de son âge, & què pour résister aux efforts des ennemis puissans que Romulus leur a

laissés, ils ont moins besoin d'un roi que d'un général (1).

Nous tirons du même Plutarque une autre raison bien forte pour abrégér le règne de Romulus. Suivant cet auteur, il faudroit que Romulus eût commencé à régner à l'âge de dix-sept ans, puisqu'il mourut à l'âge de 54, & que son règne fut de 38 années (2). Mais est-il croyable que si jeune encore il eût pu faire toutes les grandes choses que Plutarque rapporte? qu'il eût eu tant de prudence & tant de politique; qu'il eût donné tant de preuves d'un génie sublime; qu'il eût détruit les troupes d'affassins & de voleurs qui infestotent les chemins, & se fût déclaré le protecteur des foibles contre la violence des forts (3)? D'ailleurs un jeune hom-

(1) τῶν δὲ, ὡς ῥωμαῖοι, πολλοὺς μὲν ἔως ἀβουλήτους ἀπολείπει πολέμους ῥωμύλος, οἷς ἀντερῆδοντ' ἢ πόλις ἐμπύρου δεῖται βασιλέως καὶ ἀκμάζοντ' . . . πόλιν στρατηλάτου μᾶλλον ἢ βασιλέως δεομένην. Id in Numa.

(2) Voyez le passage cité ci-dessus: in Romulo, in fine.

(3) ὁ δὲ ῥωμύλος γνώμη τε χρῆσθαι μᾶλλον ἰδοῦμαι, καὶ πολιτικὴν ἔχειν σύνεσιν . . . . . Καὶ

me a-t-il assez de conduite pour se faire chef d'un nouveau peuple, pour fonder une ville? Tant de circonstances font voir clairement qu'on doit mettre le temps de son règne plus bas que ne le mettent les historiens, & en retrancher bien des années.

De Romulus passons à Numa, son successeur, dont on fait durer le règne 43 ans (1). Mais il y a de puissantes raisons pour prouver qu'il a été moins long. Je n'entre pas dans la question que proposent Tite-Live & Plutarque, savoir si ce prince a pu être disciple de Pythagore, & si c'est de l'école de ce philosophe qu'il tira les réglemens concernant les cérémon-

## I 4

τὸ λησὰς ἀλέκασθαι, καὶ κλώπας ἐλεῖν; καὶ βίας ἐξελέσθαι τοὺς ἀδικουμένους. . . . Id. in Romulo.

(1) *Romulus septem & triginta regnavit annos, Numa tres & quadraginta.* Tit. Liv. Decad. I. lib. 1. Ἄλλ' ἐπὶ γε τῆς Νουμᾶ βασιλείας ἑξήδεμιαν ἡμέραν ἀνεωγμένος (ὁ τοῦ Ἰαννοῦ νεὼς) ὤφθη, τρεῖς δὲ καὶ τεσσαράκοντα ἔτη συνεχῶς ἕμεινε κεκλεισμένος, Plut. in Numa. Ἐτελεύτησε δὲ χρόνον ἑποτρὸν τοῖς ὀγδοήκοντα προσβιώσας. Id. ibid. paulo post, in fine.

nies de la religion, qui ne contribuèrent pas moins à la grandeur Romaine que la discipline militaire dont Romulus fut l'instituteur. L'opinion commune ne fait venir Pythagore en Italie que longtemps après que Numa eût été sur le trône (1). Ainsi, en prétendant que ce prince a reçu les instructions de ce philosophe, on se met dans la nécessité de placer son règne

(1) *Qui regno ita potitus urbem novam, conditam vi & armis, jure eam legisque ac moribus de integro condere parat.* Tit. Liv. Decad. I. Lib. 1. *Autorem doctrinæ ejus, quia non extat alius, falso Samium Pythagoram edunt: quem Servio Tullio regnante Romæ, centum amplius post annos, in ultima Italiæ ora circa Metapontum, Heracleam, & Crotona, juvenum amulantium studia cætus habuisse constat.* Id ibid. paulo ante. *Pherecydes Syrus primum dixit, animos hominum esse sempiternos: antiquus sane: fuit enim meo regnante gentili. Hanc opinionem discipulus ejus Pythagoras maxime confirmavit; qui cum Superbo regnante in Italiam venisset, tenuit magnam ipsam Græciam &c.* Cic. Tuscul. Quæst. Lib. 1. *Pythagoras, qui fuit in Italia temporibus iisdem quibus L. Brutus patriam liberavit.* Id. ibid. Lib. 4. Voyez aussi Plutarque, dans la vie de Numa.

plus bas, & par conséquent de raccourcir ceux des cinq rois qui régnèrent après lui jusqu'à l'abolition de la Royauté ; puisque cette dernière époque n'est point douteuse. Mais, comme je l'ai déjà dit, je n'entre point dans cette question, qui ne regarde que le temps où tombe le règne de Numa, & je me borne aux raisons qu'on a de le faire plus court.

On voit, par Plutarque & par Tite-Live, que Numa, né dans le pays des Sabins, étoit âgé de 40 ans (1), lorsqu'après de longues contestations au sujet du successeur qu'il falloit donner à Romulus (2), les Romains le nommèrent leur Roi. Il fut redevable de ce choix à la haute idée que tout le monde avoit de sa sagesse. Dans ce temps-là, dit Tite-Live (3), la justice, & la piété de Numa,

(1) Ἀλλὰ γὰρ ἔτι ἤδη διατελοῦντι τῷ Νουμῷ τεσσαρακοσὸν ἦκον ἀπὸ Ρώμης διπρέσβεις παρακαλοῦντες ἐπὶ τὴν βασιλείαν. Plut. in Numa.

(2) *Patrum interim animos certamen regni ac cupido versabat.* Tit. Liv. Decad. 1. Lib. 1. *Annuumque intervallum regni fuit.* Id. ib. paulo post.

(3) *Incluta justitia religioque ea tempestate Numæ Pompilii erat. Curibus Sabinis habitabat;*

la profonde connoissance qu'il avoit du droit divin & du droit humain, étoient si célèbres qu'aussitôt qu'on eût entendu prononcer son nom, les suffrages se réunirent en sa faveur. Et quoique les sénateurs sentissent bien l'avantage que les Sabins alloient tirer du choix d'un roi de leur nation, personne n'osa concourir avec lui, ni opposer un autre sujet à un homme dont la réputation étoit si bien établie, & le nom si respecté.

Or je demande s'il est à présumer, qu'à l'âge de 40 ans, Numa eût acquis des lumières si étendues, & atteint un si haut degré de sagesse? s'il est croyable qu'un étranger de cet âge fût si généralement estimé, & eût assez de crédit pour que son

*consultissimus vir, ut in illa quisquam ætate esse poterat, omnis divini atque humani juris . . . .*  
*Audito nomine Numæ, patres Romani, quamquam inclinari opes ad Sabinos, rege inde sumpto, videbantur, tamen neque se quisquam, nec factionis suæ alium, nec denique patrum, aut civium quemquam præferre illi viro ausi, ad unum omnes Numæ Pompilio deferendum decernunt. Id. ibid. inferius.* Voyez aussi Plutarque dans la vie de Numa.

nom seul pût, dans un instant, faire disparaître tous les intérêts particuliers, & étouffer les animosités des différens partis qui pendant un interrègne d'un an s'étoient disputés le trône?

Ce n'est pas tout. Tatius, qui avoit été associé à Romulus, sur la réputation de Numa, lui avoit donné sa fille unique en mariage (1). & quoique l'Histoire ne nous dise rien du temps précis de cet événement, nous pouvons hardiment le fixer aux premières années du règne de Romulus, puisque Tatius mourut avant la guerre contre ceux de Fidènes & de Camérie (2),

(1) Ὄνομα μέγα καὶ δόξαν ἴσχευ, ὡς καὶ Τάτιον τὸν ἐν Ῥώμῃ συμβασιλεύσαντα Ῥομύλου, μιᾶς αὐτοῦ θυγατρὸς οὐσῆς Τατίας, ποιήσασθαι γαμβρὸν ἐπέβον. . . . ἅμα καὶ τῆς Τατίας ἐλομένης τὴν τοῦ ἀνδρὸς ἰδιώτου ἔντ' ἡσυχίαν πρὸ τῆς ἐν Ῥώμῃ διὰ τὸν πατέρα τιμῆς καὶ ῥέξας. . . . Plut. in Numa.

(2) *Nam Lavinii, quum ad solemne sacrificium eo venisset (Tatius), concursu facto interimitur . . . Fidenates nimis vicinas prope se convalescere opes rati, priusquam tantum roboris esset, quantum futurum apparebat, occupant bellum facere. . . .* Tit. Liv. Decad. 1. Lib. 1. Voyez aussi Plutarque, dans la vie de Romulus.

c'est à dire , avant la seizième ou dix-septième année du règne de Romulus. Outre cela, Plutarque nous apprend que Tatia étoit déjà morte, lorsque Numa fut élu, & qu'ils avoient vécu ensemble l'espace de 13 ans (1). Ce qui doit nous faire conclure que Numa étoit déjà renommé par sa sagesse long-temps avant la mort de Romulus. Or, à s'en tenir à ce que dit Plutarque, il faudroit, contre toute vraisemblance, affirmer que dès l'âge de 25 ans, la réputation de Numa étoit assez grande pour engager Tattius, déjà Roi, à le choisir pour son gendre, quoiqu'il ne fût qu'un simple particulier.

Toutes ces raisons nous déterminent, sans aucune difficulté, à donner à Numa au-moins une soixantaine d'années, dans le temps où la voix publique l'appella au trône. Alors on ne trouvera rien d'extraordinaire dans ce que Plutarque lui fait dire pour s'en excuser. Un homme de

(1) Ἄλλη (ἡ Τατία) μὲν εὖν λέγεται τρίτη καὶ δεκάτη μετὰ τὸν γάμον ἔχει τελευτήσασα. Ὁ δὲ Νουμᾶς ἐκλιπὼν τὰς, ἐν ἑταίρια διατριβᾷ ἀγρυπλεῖν τὰ πολλὰ, καὶ πλανῆσθαι μόνον ἤθελεν. Plut. in Numa.

60 ans peut se sentir glacé, épuisé, & hors d'état de se mettre à la tête d'une armée; mais un pareil discours auroit mauvaise grâce dans la bouche d'un homme de 40.

Ainsi, en supposant que Numa ait effectivement commencé à régner 20 ans plus tard que ne le veut l'opinion commune, on diminuera d'autant la durée de son règne, en adoptant le sentiment unanime des historiens, qui le font vivre jusqu'à l'âge de 83 ans. Et de cette façon, en raccourcissant les règnes de Numa & de Romulus, on trouvera aussi que la paix dont les Romains jouirent, fut moins longue, & plus proportionnée à la situation où étoit alors Rome, environnée de peuples jaloux de sa grandeur naissante.

Tite-Live dit, dans un endroit, que cette paix dura 40 ans (1). Mais, à examiner la chose avec un peu d'attention, & à comparer, en détail, ce rapport des historiens avec les conséquences qu'on en peut

(1) *Hæc ferme a Romulo domi militiaque gesta. . . . ab illo enim profectu viribus datis tantum valuit, ut in quadraginta deinde annos tutam pacem haberet.* Tit. Liv. Dec. 1. Lib. 1.

tirer, on verra qu'elle auroit réellement duré 65 ans, c'est à dire, les 43 ans que Plutarque & Tite-Live s'accordent de donner au règne de Numa (1), l'an d'inter-règne; & les 21 années pacifiques de Romulus. Au lieu que suivant notre raisonnement, elle ne passa pas de beaucoup le terme de 24 ans. C'est aussi ce qui nous fait mieux concevoir la facilité que trouva Tullus Hostilius, héritier de la couronne, & non du caractère de Numa, à réveiller, en si peu de temps, l'humeur guerrière de ses sujets, & à les conduire à la victoire. Si leur valeur eût été dans l'inaction pendant 65 ans de paix; il auroit eu plus de peine à vaincre les nations belliqueuses auxquelles il fit la guerre.

A l'égard des deux règnes suivans, celui de Tullus Hostilius, & celui d'Ancus Martius, qu'on fait durer, le premier 32 ans, & le second 24 (2), je me contenterai de dire

(1) Voyez les passages de ces auteurs cités ci-dessus.

(2) *Tullus magna gloria belli regnavit annos duos & triginta.* Tit. Liv. Decad. I. Lib. 1. *Regnavit Ancus annos quatuor & viginti.* Id. ibid.

qu'à moins d'en rabattre quelques années, ce que Tite - Live rapporte des enfans d'Ancus Martius, ne paroîtra guères vraisemblable; savoir qu'à la mort de leur père, ils n'avoient pas encore atteint l'âge de puberté (1). En voici la preuve. Ancus Martius avoit 5 ans à la mort de Numa (2). En y ajoutant les 32 du règne de Tullus Hostilius, & les 24 de son propre règne, on aura 61 ans, ou l'âge qu'avoit Ancus Martius quand il mourut. Or à cet âge il auroit dû, naturellement parlant, laisser des enfans moins jeunes; on fait que les princes ont coutume de se marier de bonne heure, afin qu'ils puissent laisser des fils en état de gouverner par eux - mêmes. On objecteroit en vain qu'Ancus Martius avoit eu des enfans plus âgés, mais qu'ils étoient morts avant lui; ou qu'il ne s'étoit pas pressé de se marier, parce que la couronne de Rome étant élective, l'âge où il laisseroit ses enfans ne

(1) *Jam filii prope puberem aetatem erant.*  
Tit. Liv.

(2) Τοῦτον (ὡς λέγεται) πενταετῆ καταλιπὼν ὁ Νουμᾶς ἠτελεύτησεν. Plut. in Numa sub fin.

tiroit point à conséquence. Car, d'un côté, il n'y a aucune raison de supposer que ses premiers enfans fussent tous morts: & de l'autre, il est certain que dans l'élection on avoit beaucoup d'égards à la famille des Rois: Ce qui est si vrai, qu'An-  
 cus Martius lui-même étoit petit fils de Num-  
 ma (1): & Tarquin l'Ancien, lorsqu'il aspi-  
 roit à la couronne, ne voulut pas absolu-  
 ment souffrir que les enfans du Roi défunt,  
 quoiqu'ils fussent encore jeunes, restassent  
 dans Rome le jour de l'élection (2).

Les

(2) *Numæ Pompilii regis nepos, filia or-  
 tus, Ancus Martius erat. Tit. Liv. Decad. 1.  
 Lib. 1.*

• *Jam & Romanis conspicuum eum novitas di-  
 vitiaque faciebant: & ipse quoque (L. Tarquinius)  
 fortunam benigno alloquio, comitate invitandi,  
 beneficiisque, quos poterat, sibi conciliando, adju-  
 vabat. Donec in regiam quoque de eo fama per-  
 lata est; notitiamque eam brevi, apud regem libe-  
 raliter dextreque obeundo officia, in familiaris  
 amicitia adduxerat jura, ut publicis pariter ac  
 privatis consiliis, bello domique interesset, & per  
 omnia expertus, postremo tutor etiam liberis re-  
 gis testamento institueretur. . . . .  
 Jam filii prope puberem aetatem erant, eo magis*

Les historiens nous représentent Tarquin l'Ancien comme un usurpateur, qui se fit élire au préjudice des enfans d'Ancus Martius, lequel l'avoit nommé leur tuteur. On lui donne 38 ans de règne, au bout desquels ses pupilles, espérant que sa mort pourroit contribuer à les faire remonter sur le trône de leur père, le firent assassiner (1). On ne sauroit assurément s'empêcher d'être surpris de leur dissimulation ou de leur prudence, & qu'ils n'ayent qu'au bout de 38 ans trouvé le temps & le lieu propre à exécuter la vengeance qu'ils méditoient. D'ailleurs il faut avouer

*Tarquinius instare, ut quam primum comitia regi creando fierent. Quibus indictis sub tempus pueros venatum ablegavit. Isque primus & petivisse ambitiose regnum, & orationem dicitur habuisse ad conciliandos plebis animos compositam. Id. Ibid.*

(1) *Duo de quadragesimo ferme anno, ex quo regnare coeperat Tarquinius, non apud regem modo, sed apud patres plebemque longe maximo honore Servius Tullius erat. Tum Ancii filii duo, et si antea semper pro indignissimo habuerant, se patrio regno tutoris fraude pulsos . . . Sed & injuriæ dolor in Tarquinium ipsum magis quam in Servium eos stimulabat. . . . Ob hæc ipsi regi insidiæ parantur. Id. Ibid.*

Volume III.

K

qu'ils furent bien malheureux, puisqu'une entreprise si longtemps concertée ne tourna pas à leur avantage, & que malgré la mort de Tarquin, ils n'en demeurèrent pas moins exclus du trône. Il semble donc qu'on doive abrégér le règne de Tarquin, aussi bien que celui de ses prédécesseurs.

Et que dirons nous de Servius Tullius, qui succéda à Tarquin? on le fait régner 44 ans (1). Mais la même raison qui nous a fait réduire le règne de Tarquin, prouve qu'on en doit faire autant à l'égard de son successeur. Servius Tullius fut assassiné par Lucius Tarquin, qu'on nomme le Superbe, & qui voulut recouvrer la couronne de son père, usurpée par un intrus, né de parens esclaves. Or il y a certainement encore moins d'apparence de donner 44 ans de règne à Servius Tullius que 38 à Tarquin l'Ancien. Tarquin le Superbe étoit déjà en âge de se marier lorsque Servius Tullius fut élu (2): il étoit

(2) *Servius Tullius regnavit annos quatuor & quadraginta.* Id. Ibid.

(1) *Nec jam publicis magis consiliis Servius quam privatis munire opes.* Et ne, qualis Ansi

d'un caractère violent, & d'une ambition démesurée. Excité d'ailleurs à s'emparer du sceptre par Tullia son épouse, femme emportée, & à qui les plus grands crimes ne coûtoient rien (1), il n'est pas naturel qu'il ait différé si longtemps l'exécution de son projet. Outre cela, les historiens qui font mention de Tarquin sous le règne de Servius Tullius, en parlent comme d'un jeune homme (2); & il paroît qu'à la fin du même règne il étoit encore robuste & vigoureux; puisque nous voyons qu'il saisit son infortuné beau-père par le milieu du corps, le porta sans peine hors de la salle où le Sénat étoit assemblé, & le jeta

*liberum animus adversus Tarquinium fuerat, talis adversus se Tarquinii liberum esse, duas filias juvenis regis, Lucio atque Arunti Tarquinii jungit. Id. Ibid.*

(1) *Et ipse juvenis ardentis animi, & domi uxore Tullia inquietum animum stimulante. . . . Nec nocte nec interdium virum conquiescere pati, ne gratuita præterita parricidia essent. Id. Ibid.*

(2) *Servius, quamquam jam usu haud dubie regnum possederat, tamen quia interdum jactari voces a juvene Tarquinio audiebat. . . . Id. Ib. Quid te ut regium juvenem conspici finis? Id. Ib.*

au bas de l'escalier (1). Il n'est guères possible de se figurer qu'un homme de 64 ans ait assez de force pour un coup de main pareil. C'est pourtant l'âge que devoit avoir Tarquin le Superbe, si aux 20 ans qu'il avoit à la mort de son père, on ajoute les 44 ans de règne qu'on veut donner à Servius Tullius.

Enfin nous voici parvenus à Tarquin le Superbe, dernier roi de Rome, dont on soutient que le règne dura 25 ans (2). Peu de temps ayant son expulsion, son fils Sextus, & Tarquinius Collatinus se trouvant au siège d'Ardée, il s'éleva entre eux une contestation au sujet de la vertu de leurs femmes. Tout le monde fait que ce fut de là que naquit la liberté de Rome, & que le Consulat prit son origine. Or Tite Live nous apprend deux choses; la première, que Tarquinius Col-

(1) *Tum Tarquinius. . . . multo & aetate & viribus validior, medium arripit Servium, elatumque curia, in inferiorem partem per gradus dejecit. Id. Ibid.*

(2) *L. Tarquinius Superbus regnavit annos quinque & viginti. Regnatum est Romæ, ab condita urbe ad liberatam, annos 244. Id. Ibid.*

latin étoit encore jeune dans ce temps-là (1); la seconde, qu'il étoit fils d'Égérius, à qui Tarquin l'Ancien, son oncle, avoit donné le gouvernement de Collatie, ville nouvellement conquise sur les Sabins (2). Cette conquête tombe au commencement du règne de Tarquin l'Ancien; & par conséquent, à s'en tenir à la Chronologie ordinaire, on doit le rapporter au moins à l'année 150 de la fondation de Rome. Il faut donc qu'Égérius eut alors 40 ans pour le moins; sans quoi il n'est pas à présumer qu'on lui eût confié le soin d'une place conquise depuis si peu de

(1) *Regii quidem juvenes interdum otium convivii comestationibusque inter se terebant. Forte, potantibus his apud Sextum Tarquinium, ubi & Collatinus cœnabat Tarquinius Egerii filius, incidit de uxoribus mentio. Suam quisque laudare miris modis. Inde certamine accenso, Collatinus negat verbis opus esse, paucis id quidem horis posse sciri, quantum præstet cæteris Lucretia sua. Quin si vigor juventæ inest, conscendimus equos, invisimusque præsentis nostrarum ingenia. Id. Ibid.*

(2) *Collatia, & quicquid circa Collatiam agri erat, Sabinis ademptum. Egerius (fratris hic filius erat) Collatiæ in præsidio relictus. Id. ibid. multo ante,*

temps, & d'une si grande importance: outre que le même Tite Live nous assure qu'Égérius étoit déjà né avant que Tarquin l'Ançien vint s'établir à Rome (1). Or, comment se peut-il qu'un homme qui avoit 40 ans l'année 150 de Rome, ait eu un fils encore jeune l'année 244, c'est-

(1) *Anco regnante, Lucomo, vir impiger, ac divitiis potens, Romam commigravit . . . . . Demarati Corinthii filius erat, qui ob seditiones domo profugus, cum Tarquiniis forge confedisset, uxore ibi ducta duos filios genuit: nomina his Lucumo atque Arans fuerunt. Lucumo superfuit patri, bonorum omnium hæres. Aruns prior, quam pater moritur, uxore gravida relicta. Nec diu manet superstes filio pater: qui cum, ignorans nurum ventrem ferre, immemor in testando nepotis decessisset, puero post avi mortem in nullam sortem bonorum nato quæ inopia Egerio inditum nomen. Lucumoni contra, omnium hæredi bonorum, cum divitiæ animum facerent; auxit ducta in matrimonium Tanaquil, summo loco nata, & quæ haud facile iis, in quibus nata erat, humiliora fineret ea quæ innupisset. Spernentibus Etruscis Lucumonem exule advena ortum, ferre indignitatem non potuit, oblitaque ingenitæ erga patriam caritatis, dummodo virum honoratum videret, consilium migrandi ab Tarquiniis cepit. Roma est ad id potissimum visa. Id. ibid.*

à-dire environ un siècle après? On pourroit dire qu'il a eu des enfans à l'âge de plus de 90 ans. Mais un fait de cette nature, qui n'eût pas mal figuré parmi les merveilles qu'on lit dans l'Histoire Naturelle de Pline, méritoit au moins, que Tite-Live en fit mention. Il n'y a donc pas moyen de conserver cette généalogie des Tarquins, à moins de raccourcir les règnes de Tarquin l'Ancien, de Servius Tullius, & de Tarquin le Superbe, sous lesquels il n'y a que cette génération du père au fils.

Voici une autre raison qui prouve qu'il faut retrancher du règne de Tarquin le Superbe, & même de celui de Servius Tullius son prédécesseur. Nous avons déjà vu que Tarquin étoit âgé de 64 ans, quand il monta sur le trône. Si on y ajoute les 25 qu'on dit qu'il a régné, il se trouvera qu'il avoit 89 ans, lorsqu'il fut chassé de Rome. Or, est-il croyable que les historiens eussent oublié cette particularité, si elle étoit vraie? Bien plus: on lit que plusieurs années après son expulsion, il combattit à cheval, près du Lac

Régille, contre le Dictateur Posthumius (1) : il auroit eu alors environ 100 ans. Ce fait, qui résulte nécessairement des époques de Tite-Live, est si extraordinaire que l'imagination même ne sauroit s'y prêter. On ne peut guères voir d'absurdité pareille, si ce n'est celle, qui est encore une suite de la Chronologie commune, touchant l'âge que devoit avoir Hélène, lorsqu'elle enflamma le cœur de Paris, & causa la guerre de Troie. Selon la tradition ordinaire, elle étoit sœur jumelle de Castor & de Pollux, qui furent tous les deux de l'expédition des Argonautes. Or de cette époque à la destruction de Troie les meilleurs chronologistes comptent au moins 70 ans. Ainsi l'Europe & l'Asie prirent les armes pour décider à qui demeurerait l'honneur de posséder une femme aussi vieille qu'Hécube. C'est là une des plai-

(1) *In Posthumium, primâ in acie suos adhortantem, instruentemque, Tarquinius Superbus, quamquam jam ætate, & viribus erat gravior, equum infestus admisit; ictusque ab latere, concursu suorum, receptus in tutum est.* Tit. Liv. Decad. I. Lib. 2.

fanteries de Lucien (1), fondée peut-être sur l'examen qu'il avoit fait de cette Chronologie, & qui lui en avoit découvert tout le ridicule. Quant à l'âge de Tarquin le Superbe à la bataille du Lac Régille, Denis d'Halicarnasse en a senti l'absurdité (2); pour éviter le peu de vraisemblance qu'il y a à faire monter à cheval, & entrer en joute, un homme accablé du poids d'un siècle, il met à sa place son fils, Titus Tarquin.

Les contradictions évidentes qu'on trouve à vouloir concilier les dates avec

(1) Μήτε τῆν ἑλένην αὐτὴν ὕψη καλὴν ὡς ὕιοντο· εἶδον γὰρ λευκὴν μὲν τινα... τ' ἄλλα δὲ πάνυ πρεσβύτην, ἡλιμῶτην σφραδδὸν τῆς ἑκάβης. Lucian. in Somnio seu Gallo.

(2) Πρωῶτον μὲν οὖν οἱ κατὰ μέσην τὴν φάλαγγα τεταγμένοι Ἰωμαίων, ἔνθα δὲ δικτάτωρ Ποτοῦμιος ἦν λογάδας ἔχων περὶ αὐτὸν ἵππεῖς, καὶ αὐτὸς ἐν πρώτοις μαχόμενος, τὸ καθ' ἑαυτοῦς ἐκωθοῦσε κέρως, τρωθέντος ὡσαύτῃ τὸν δεξιὸν ὄμωρον θηπέτου τῶν Ταρκυνίου παίδων Τίτου, καὶ μηκέτι δυναμένου τῆ χειρὶ χρῆσθαι. Λικίνιος μὲν γὰρ, καὶ οἱ περὶ Γέλιον, οὐδὲν ἐξηλεκτός ὕπερ τῶν ἐκόντων ὕπερ τῶν δυνατῶν, αὐτὸν εἰσάγουσι τὸν βασιλεῖα Ταρκύνιον ἀγωνιζόμενον ἐφ' ἵππου, καὶ τιρωσεύμενον, ἄνδρα ἑνενηκοντα ἔτησι προσάγοντα. πεσόντος δὲ Τίτου, μικρὸν ἀγωνιζόμενοι χρόνον οἱ περὶ αὐτὸν &c. Dionys. Halicarn. Antiquit. Rom. Lib. VI.

les événemens, & les circonstances des règnes de ces Rois, prouvent donc bien clairement qu'il faut en retrancher plusieurs années. La tradition a transmis à la postérité la mémoire des faits; mais elle n'a pas conservé, avec la même exactitude, le temps précis où ils sont arrivés, ni calculé les révolutions périodiques du Soleil: au lieu qu'en réduisant à la loi de la nature, que Newton a observée, les règnes de ces mêmes Rois, & les faisant régner 18 à 20 ans, l'un portant l'autre, il ne reste plus aucune difficulté, & les contradictions s'évanouissent. Romulus aura pu faire toutes les actions qu'on lui attribue: le crédit que Numa s'est acquis par sa sagesse & par son âge, réunira facilement les esprits en sa faveur, & accordera tous ces différens partis qui prétendoient à la couronne: un homme animé par la vengeance, & poussé par l'ambition, ne tardera pas si longtemps à satisfaire des passions aussi impétueuses, & aussi difficiles à retenir: on ne verra plus dans la vieillesse ce feu, cette vigueur qui ne convient qu'à la jeunesse. En un mot, tout rentrera dans l'ordre naturel.

Pour faire voir que la vérité perce de tous côtés, nous alléguerons une autre preuve, tirée du nombre des générations humaines indiqué par les auteurs mêmes qui ont écrit l'histoire des Rois de Rome: elle achèvera de convaincre leur Chronologie de faux, au moins par rapport à la durée des règnes. On voit dans la vie de Romulus, qu'Hostius Hostilius, ayeul de Tullus Hostilius, périt dans la guerre contre les Sabins (1). Or cette guerre arriva presque immédiatement après la fondation de Rome (1). Ainsi les règnes de Ro-

(1) *Principes utrinque pugnam ciebant: ab Sabinis Metius Curtius, ab Romanis Hostius Hostilius.... Ut Hostius cecidit.... Inde Tullum Hostilium, nepotem Hostilii, cujus in infima arce clara pugna adversus Sabinos fuerat, regem populus jussit.* Tit. Liv. Decad. I. Lib. 1. Ἐν δὲ τῇ καὶ Ὀσίλιου τοῦ μετὰ Νουμῶν βασιλεύσαντος γενέσθαι λέγουσιν. Plut. in Romulo.

(1) Τετάρτῃ δὲ μηνὶ μετὰ τὴν κλῆσιν (ὡς Θάβριος εἶπεν) τὸ περὶ τὴν ἀρπαγὴν ἐπορεύθη τῶν γυναικῶν. Id. ibid. Après avoir raconté comment les Sabines se jetèrent entre les Sabins & les Romains pour les séparer, il ajoute αἱ μὲν παῖδια κομίζουσαι νήπια πρὸς τοῖς ἀγκάλας.

mulus, de Numa, & de Tullius Hostilius ne s'étendent pas au-delà de deux générations. Il n'y en a qu'une non plus de Numa à Ancus Martius, puisque l'un étoit petit-fils de l'autre. Ainsi la génération qui se trouve entre Numa & Ancus, remplissant le temps qu'à régné Tullus Hostilius, il y a, à quelques années près de plus ou de moins, un âge d'homme depuis Tullus jusqu'à la fin du règne d'Ancus. Et par conséquent, depuis le commencement du règne de Romulus jusqu'à la fin de celui d'Ancus, on doit compter environ trois générations.

Lucius Tarquin l'Ancien, de la famille des Lucumons, qui s'étoient établis en Étrurie, étoit déjà homme fait quand il vint à Rome sous le règne d'Ancus, qui le nomma tuteur de ses enfans. Ainsi son âge s'accordant avec celui de ce prince, il n'y a qu'une génération entre le règne d'Ancus & celui de Tarquin le Superbe, fils de l'Ancien. De sorte qu'à prendre du commencement du règne de Romulus jusqu'à la fin du règne de Tarquin le Superbe, on ne doit compter tout au plus que

quatre générations. Il est vrai que Tite-Live dit qu'on ne savoit pas au juste si Tarquin le Superbe étoit fils, ou petit-fils de l'Ancien. Mais, outre que la plupart assurent qu'il étoit son fils, & que Tite-Live lui même est de ce sentiment (1); il n'est pas difficile de démontrer qu'entre Tarquin l'Ancien & Tarquin le Superbe il n'y a point eu de génération intermédiaire; puisque Collatin, dont le père Égérius avoit, sous Tarquin l'Ancien, assez de maturité pour qu'on se reposât sur lui du soin d'une place importante, comme nous l'avons déjà vu, ne laissoit pas d'être encore jeune sur la fin du règne de Tarquin le Superbe. Or, en réunissant les années qui répondent aux quatre générations qu'on suppose remplir le temps écoulé sous les règnes des sept Rois de Rome, & en donnant, suivant l'opinion commune, 33 ans à chaque

(1) *Hic L. Tarquinius Prisci Tarquinii filius neposve fuerit, parum liquet: pluribus tamen auctoribus filium crediderim. . . Devolvere retro ad stirpem fratri similior quam patri. . . Quas Anco prius, patre deinde suo regnante, perpeffi sint. . . . Tarquinius reges ambos, patrem vovisse, filium perfecisse.*  
Tit. Liv. Decad. 1. Lib. 1.

génération, on aura 132 ans; au lieu qu'en comptant la durée de chaque règne selon le calcul de Tite-Live, on en trouve 244, & qu'ainsi il y auroit plus d'un siècle de différence entre deux résultats qui devroient être égaux. Mais si, conformément au-principe de Newton, on donne 19 ans de règne à chaque Roi, l'un portant l'autre, on aura 133 ans; durée qui s'accorde avec celle des quatre générations,

Voilà les réflexions qui me sont venues sur la question dont il s'agit. J'ajouterai seulement deux choses: l'une, que la Chronologie de Newton justifie Virgile, poète très-exact, de l'anachronisme qu'on lui impute ordinairement sur les temps où ont vécu Énée & Didon: l'autre, qu'elle appuie la tradition commune des Romains que Numa avoit été disciple de Pythagore, & qu'ainsi la valeur des Italiens & la sagesse des Grecs avoient également concouru à la fondation d'un empire qui a subjugué le monde.



# ESSAI

SUR

## LA BATAILLE DE ZAMA.

---

---

*Quam multa vident pictores in umbris & eminentia, quæ nos non videmus?*

● ICER. Acad. Quæst. IV.

---

---



A SON EXCELLENCE,  
M. LE MARÉCHAL DE KEITH,

Chevalier de l'Aigle noir, & Gouverneur de Berlin.

FRANÇOIS ALGAROTTI.

*L*e rétablissement de votre santé, que nous venons d'apprendre, me cause une joie proportionnée au prix de cette santé même. Tout le monde est ici dans la plus vive impatience de vous revoir ; mais comme nous serons encore privés, pour quelque temps, de cette satisfaction, permettez-moi de vous consulter. Il s'agit d'une chose dont vous êtes le juge naturel, vous qui avez commandé des armées avec tant de gloire, & qui possédez si parfaitement l'Art de la Guerre. Je

Volume III.

L

*vous prie d'examiner cet Essai, & de me dire ce que je dois penser de Polybe, de Follard, & de la manœuvre que fit Scipion à l'importante journée de Zama, qui décida le sort de Carthage, & celui de l'univers.*

**A POTZDAM,**

**ce 12 Février 1749.**



# ESSAI

SUR

## *LA BATAILLE DE ZAMA.*



**I**L n'est point de question si importante dans la Tactique, ni qui ait donné plus d'embarras aux auteurs qui ont écrit sur l'Art de la Guerre, que celle qui regarde la système de la Colonne. Le chevalier Folard, dans son Commentaire sur Polybe, la propose comme le plus parfait de tout les ordres de bataille. Étendre, autant qu'on peut, le front de l'armée, occuper beaucoup de terrain, tâcher d'envelopper l'ennemi, voilà la méthode ordinaire. Folard, au contraire, prétend que le front doit être bien moindre que la hauteur, que les rangs & les files bien serrées doivent occuper peu de terrain, & qu'il faut moins penser à envelopper l'ennemi qu'à le choquer, & à le rompre. Il donne

L 2

à cette disposition d'un ou de plusieurs corps d'Infanterie, le nom de Colonne. Si les premiers rangs sont battus, ils sont remplacés par les seconds, & ainsi successivement jusqu'aux derniers, lesquels, quoi qu'ils ne puissent pas charger, servent à ceux qui les précèdent, comme d'appui & de barbacane, & leur aident à percer l'ennemi. Il applique, en certaine manière, à cet ordre de bataille les effets mécaniques du bélier, qui devoit, non à sa masse ou grandeur, mais à sa figure, & à la violence de son choc, la force avec laquelle il ébranloit, & renversoit les murailles les plus solides (1).

Folard étaye son système de plusieurs raisons; mais comme elles ont été vigoureusement combattues, il fait tous ses efforts pour le soutenir par l'autorité des exemples; d'autant plus que le raisonnement ne donne que de simples présomptions du succès d'un plan qu'on aura formé, au lieu que l'exemple le met sous les yeux; qu'il semble par conséquent qu'il y ait plus de fonds à faire sur ce dernier, & qu'il faille

(1) Traité de la Colonne, Chap. 3.

uniquement s'y tenir dans une chose aussi importante que l'est la guerre. L'autorité la plus considérable qu'allègue Folard pour appuyer son système, est tirée de l'auteur même qu'il commente. C'est l'exemple de Scipion, qui, selon l'explication que le commentateur donne au texte de Polybe, combattit en colonne à Zama, où il remporta sur Annibal cette grande victoire qui décida de l'empire du monde entre Rome & Carthage.

Or, pour éclaircir cette question, il ne s'agit que de débrouiller le fait même, en examinant ce que dit Polybe de cette mémorable journée, & en réfléchissant sur les conséquences qu'en tire Folard. C'est ce que je vais faire.

Suivant le texte de Polybe, l'armée d'Annibal, dans la plaine de Zama, étoit disposée de manière que l'infanterie, rangée sur trois lignes, avoit la cavalerie sur les ailes. Les deux premières lignes étoient à la distance ordinaire. Mais entre la seconde, & la troisième qui étoit composée des débris de l'armée d'Italie, en laquelle Annibal mettoit toute l'espérance de la

victoire, & à la tête de laquelle il voulut combattre, ce général laissa l'intervalle de plus d'un stade. Devant le front de l'armée étoient placés en ligne plus de quatre-vingts éléphants, qui, avant qu'on en vint aux mains, devoient heurter & mettre en désordre les Légions Romaines (1). Le même auteur nous dit aussi que dans la disposition de son armée, Scipion s'écarta, en ce jour, de la méthode ordinaire des Romains. Ils se mettoient en bataille sur trois lignes, à certaine distance l'une de l'autre: à la première étoient les Hastaires, à la seconde les Princes, & les Triaires

(1) Ὁ δ' Ἀκίβας τὰ μὲν θηρία πρὸ πάσης τῆς δυνάμεως ὄντα πλείω τῶν ὑγδαήκοντα, μετὰ δὲ ταῦτα τὰς μιοσοφύρας ἐπέστησε, περὶ μυρίου ὄντας καὶ δισχιλίαις τῶν ἀριθμῶν, ἔθροι δ' ἦσαν Λιγυστινοὶ, Κελτοὶ, Βαλιαροῖς, Μαυρούσιοι. Τῶν δὲ κατόπιον παρέλαβε τὰς ἐγχωρίους Λίβυας, καὶ Καρχηδονίους. Ἐπὶ δὲ πᾶσι τὰς ἐξ Ἰταλίας ἤκοντας μετ' ἑαυτοῦ, πλεῖον ἢ εἰκόσιον ἀποστήσας τῶν προτεταγμένων. τὰ δὲ κέρατα διὰ τῶν ἰππέων ἠσφαλίσατο, θείας ἐπὶ μὲν τὸ λαὸν τὰς συμμάχους Νομάδας, ἐπὶ δὲ τὸ δεξιὸν τοὺς τῶν Καρχηδονίων ἰππεῖς. Παρήγγειλε δὲ τὰς ἰδίους στρατιώτας ἕκαστον παρακαλεῖν ἀναφέροντας τὴν ἔλπιδα τῆς νίκης ἐφ' ἑαυτὸν, καὶ τὰς μετ' ἑαυτοῦ παραγεγενημένους δυνάμεις. Hist. Lib. XV, Cap. 1. p. 11.

formoient la troisième ; de manière pourtant que ces différentes troupes faisoient un échiquier. Les divers corps des Princes étoient placés vis-à-vis des intervalles laissés entre les corps des Hastaires, d'un côté, & de l'autre vis-à-vis de ceux des Triaires. A Zama, Scipion donna effectivement aux Hastaires, aux Princes, & aux Triaires, leurs intervalles & leurs distances ordinaires ; mais il les plaça les uns sur les autres, & en file. Ce fut, remarque l'historien, le grand nombre d'éléphants qui couvroient le front de l'armée ennemie, qui l'engagea à prendre cette disposition. Scipion avoit aussi mis la cavalerie sur les ailes ; les Italiens à la gauche, commandés par C. Lélius ; & à la droite les Numides qui avoient Massinisse à leur tête. Outre cela, il avoit placé dans les intervalles de la première ligne des pelotons d'infanterie légère ou de *Vélites*, qui étoient chargés d'engager le combat : ils avoient ordre, au cas qu'ils fussent pressés par l'ennemi, & qu'ils ne pussent pas soutenir le choc des éléphants, de se retirer derrière l'armée, les plus lestes par les intervalles droits en

façon d'allée, & les autres par ceux qu'on avoit laissés de côté, a droite & à gauche (I).

Tel est le récit de Polybe. Le Chevalier Folard en conclut que pour cacher son dessein à l'ennemi, Scipion suivit d'abord, dans son ordre de bataille, la méthode des Romains; & qu'ensuite il changea cet ordre, & mit son infanterie en colonne. Chaque colonne, dit cet auteur, étoit de

(κ) Πλὴν δὲ μὲν Πόπλιος ἔθηκε τὰς τάξεις τῶν ἰδίων δυνάμεων τὸν τρόπον τῶτον. Πρῶτον μὲν τὰς ἀτάτας καὶ τὰς τύλων σημαίας ἐν διαστήμασιν· ἐπὶ δὲ τῶτοις τοὺς περιγίπτας, τιθεὶς τὰς σπείρας, ἢ κατὰ τὸ τῶν πρώτων σημαίων διάστημα, κατὰπερ ἔστι ἐστὶ τοῖς ἑνωμαίοις, ἀλλὰ καὶ ἀλλήλους ἐν ἀποστάσει διὰ τὸ πλῆθος τῶν παρὰ τοῖς ἐνιαυτοῖς ἐλεφάντων. Τελευταῖος δ' ἐπέθηκε τὰς τριαρίας. ἐπὶ δὲ τῶν κεράτων ἔταξε κατὰ μὲν τὸ λαὸν, Γάϊον Λαίλιον, ἔχοντα τὰς Ἰταλικὰς ἰπτείας. Κατὰ δὲ τὸ δεξιὸν μέρος, Μασσανάσων μετὰ πάντων τῶν ὑφ' ἐαυτὸν ταγγομένων Νομάδων. Τὰ δὲ διάστηματα τῶν πρώτων σημαίων ἀνεπλήρωσε τοῖς τῶν γροσφομάχων σπείραις, παραγγείλας τῶτοις προκινδυνεύειν. ἔαν δὲ ἐμβιάζωνται, καὶ κατὰ τὴν τῶν θηρίων ἔφοδον, ἀποχωρεῖν, τὰς μὲν καταλαχθῆναι, διὰ τῶν ἐπιθυμίας διαστημάτων εἰς τοῦπίσω τῆς ὄλης δυνάμεως, τὰς δὲ περικαταλαμβανομένας, εἰς τὰ πλάγισμα περιέκασθαι κατὰ τὰς σημαίας. Id. ibid. N. 9.

trois divisions, Hastaires, Princes, & Triaires, avec un intervalle qui au commencement étoit de quatre pas entre chaque division ; mais durant le combat, elles se joignirent queue à tête, sans laisser entr'elles la moindre distance. Ce grand capitaine, ajoute Folard, jugea qu'il n'y avoit que cette manœuvre qui, en pareilles circonstances, pût lui faire remporter la victoire. Il se trouvoit en rase campagne, ayant à faire à un ennemi qui avoit le double d'infanterie avec un grand nombre d'éléphants. Les intervalles longs, & ouverts en façon d'allée entre les différentes colonnes, laissoient le passage libre aux éléphants qui les enfiloient ; les colonnes qui dans un besoin font face de tous côtés, le mettoient à l'abri du danger d'être enveloppé par l'ennemi qui avoit l'avantage du nombre. Enfin, pour rompre ce même ennemi, il n'avoit point de ressource plus assurée que la force, le choc, & la pesanteur de la colonne. Voilà la glose de Folard ; & c'est, si je ne me trompe, tout le précis de sa dissertation sur la bataille de Zama ; bataille, dit-il, où l'on vit tout ce que l'antiquité

imagina de plus merveilleux & de plus parfait dans l'art de ranger & de faire combattre l'infanterie (1).

Il doit d'abord paroître assez singulier qu'un homme de notre siècle présume de mieux décrire des faits anciens que les auteurs anciens mêmes qui les rapportent ; que Folard s'imagine avoir pénétré le dessein de Scipion mieux que ne le fit Polybe, versé dans la science de la guerre, élevé dans la maison des Scipions, ami intime de ce même Lélius qui combattit à Zama, & qui eut tant de part à l'heureux succès de cette journée (2). Tout ce que nous

(1) „ Si l'on veut bien faire attention à cette disposition du général Romain, on conviendra qu'il ne s'est rien pratiqué dans l'antiquité de plus merveilleux, & de plus parfait, dans la disposition de l'infanterie, dans l'art de la faire combattre, & de se ranger? ” *Observations sur la bataille de Zama*, au Livre XV. Chap. 1. de l'Histoire de Polybe. Tome VI.

(2) Ἦν εἰς ἣν Γκιός Λάιλιος ἀπὸ νέμ μετσοχηκῶς αὐτῷ παντοῦ ἔργε, καὶ λόγε, μέχρι τελευτῆς, ὁ γὰρ ἴην περὶ αὐτῷ τὴν δόξαν ἡμῶν ἐνεργασάμενος, διὰ τὸ δοκεῖν ἀκόλα λείπει καὶ σύμφωνα τοῖς ὑπ' ἐκείνου πεπραγμένοις. Ἔφη γὰρ &c. Polyb. Lib. X. Cap. 2. n. 3.

apprend Polybe est que Scipion fit cette disposition à cause des éléphants d'Annibal, qui par là ne trouvant point d'obstacle à leur passage, ne pouvoient causer aucun désordre dans l'armée Romaine. Il ne parle point des autres vues de ce général: il ne dit pas un mot de tout ce dont le Chevalier Folard nous donne une description si détaillée; que pour mieux cacher ses projets à l'ennemi, Scipion fit d'abord sa disposition de la manière accoutumée, & qu'ensuite il la changea. Quel besoin en avoit-il? La précaution qu'il avoit eue d'avance de placer des pelotons de Vélices dans les intervalles des Cohortes de la première ligne, couvroit assez son dessein. Cette même ligne, qui faisoit face à l'ennemi, étoit pleine, & sans aucune ouverture; le champ de bataille étoit une plaine très-unie; il n'étoit pas possible qu'Annibal reconnût la disposition de la seconde ligne (2).

(1) τῶν δὲ πρὸς φυγὴν δρημασίων ὀλίγοι μὲν  
τελέως διέφυγον, ἄλλοι τῶν ἰππέων ἐν χερσὶν ὄντων,  
καὶ τῶν τόπων ἐπιπέδων ὑπαρχόντων. Id Lib. XV.

Cap. I. n. 14.

Il n'y a rien non plus dans Polybe d'où l'on puisse inférer la distance que Folard met entre les corps des Hastaires, des Princes, & des Triaires. Après un examen sérieux, on trouvera qu'elle ne sauroit être telle qu'il le dit. Folard la fait très-petite, & la fixe à quatre pas: mais les termes même de Polybe font voir qu'elle étoit plus considérable. L'unique chose en quoi il paroît que Scipion s'écarta de la disposition ordinaire des Romains, ce fut de ranger sur les mêmes files, & à la queue les uns des autres, les corps qui composoient les trois lignes. Il n'est question d'aucune autre nouveauté. Nous ne nous arrêterons pas ici à examiner quels intervalles les Romains mettoient entre leurs lignes, ou quelle distance il y avoit des Hastaires aux Princes, & de ceux-ci aux Triaires. Ceux qui ont le plus étudié ces matières, savent que l'usage a varié, & que suivant la différence des temps, ces distances ont été plus ou moins grandes. Il ne pouvoit même y avoir de règle fixe pour cela; c'étoient les lieux, les occasions, & les circonstances qui devoient décider un

général. Mais on peut affurer positivement qu'à Zama ces intervalles s'étendoient bien au-delà des quatre pas auxquels les borne le chevalier Folard. C'étoit là que Scipion avoit ordonné que se retirât une partie des Vélites, au cas qu'ils ne pussent pas soutenir le choc des éléphants, ou qu'ils fussent trop vivement poussés par l'ennemi. Or il est visible que si cet espace n'eût été que de quatre pieds, les Vélites n'auroient pu s'y retirer, sans causer de la confusion, & qu'ainsi, bien loin d'y trouver leur propre sûreté, ils auroient mis toute l'armée dans un péril évident.

Le sentiment de Folard sur l'ordre de bataille de Scipion ne sauroit donc se soutenir. Il a beau imaginer des positions, & forger à son gré des distances; il n'y trouvera jamais sa Colonne. Outre que ces suppositions ne s'accordent pas avec le texte de Polybe, elles sont directement contraires aux vues de Scipion, & au but que ce général s'étoit proposé.

C'est encore bien pis, quand l'affaire est engagée. Dès que Scipion a renversé & mis en fuite la cavalerie d'Annibal, l'in-

fanterie vient aux mains. Après un combat opiniâtre, les Hastaires rompent la première ligne de l'ennemi; mais la résistance de la seconde les met en désordre. Les Princes accourent, & les remettent; de forte que les Hastaires rétablis font encore plier la seconde ligne d'Annibal ( 1 ).

Or, comment s'imaginer que cela ait pu arriver, en supposant que les Hastaires, les Princes, & les Triaires étoient entassés les uns sur les autres? C'est pourtant ce que prétend Folard, qui dans le cours de l'action les fait joindre, & se serrer de si près qu'il ne reste pas même cette distance de quatre pas, qui les séparoit au commencement. Les Hastaires repouffés, & mis en désordre, se feroient renversés sur les Princes, & ceux-ci sur les Triaires: le trouble, la confusion, & l'embarras, que ce mouvement auroit causés, auroient eu des suites funestes

( 1 ) Καὶ δὴ τῷ τρίτῳ τρόπῳ συνέχων ἐπιπεσόντες τὰς ἰῶν ἀσάτων σημαίας, οἱ δὲ ἰῶν περικίπων ἡέμενες συνθεατάμενοι ἦδ' ἔγονδες, ἐπέτησαν τὰς αὐτῶν τάξεις. τῶν δὲ μισθοφόρων καὶ ἰῶν καρχηδονίων ἦδ' πλείστον μέρος ἦδ' μὲν ὑφ' αὐτῶν, ἦδ' δὲ ὑπὸ ἰῶν αὐτῶν κέρπη. Id *ibid.* n. 13.

pour les Romains. On pourroit peut-être dire que par l'effet d'une discipline admirable, les Hastaires rompus se retirèrent à travers les espaces qui étoient entre les différentes colonnes. Mais alors ce seroient les Princes qui auroient été à la tête de la colonne, & qui auroient combattu, & défait la seconde ligne d'Annibal; les Hastaires n'y auroient eu aucune part. Cependant c'est à eux que l'historien attribue cette action en termes formels.

Mais voici, à mon avis, ce qui dissipe tous les doutes, & qui décide la question. Après la déroute des deux premières lignes d'Annibal, il restoit encore à entamer la troisième, qui étoit la plus forte, & où se trouvoit Annibal en personne. Quel parti prend Scipion? Il fait sonner l'appel pour rassembler les Hastaires, qui étoient à la poursuite des fuyards, & les place vis-à-vis le centre de cette troisième ligne; il donne ordre aux Princes, & aux Triaires, de ferrer leurs rangs, & d'aller former les deux ailes, c'est à dire de se mettre à la droite & à la gauche des Hastaires. Ils marchent en avant: & dès

qu'ils font, dit Polybe, à la même hauteur que les Hastaires, Scipion va fondre sur l'ennemi, & rend sa victoire complète (1). Sur quoi il faut remarquer que les corps des Hastaires, des Princes, & des Triaires, ne sont plus tous en file, comme auparavant, mais en ligne droite, & à côté les uns des autres. Par cette nouvelle disposition, l'armée Romaine a plus de front, & par conséquent moins de hauteur qu'elle n'en avoit au commencement du combat. Il ne s'agissoit donc pas de rompre cette troisième ligne par un choc violent, & en tombant pesamment sur elle, ainsi que le peut faire un corps qui a beaucoup de hauteur & peu de front. Il étoit question de la battre de tous côtés, & de l'en-

(1) Οὐ μὴν ἀλλὰ τὰς μὲν τραυματίας εἰς τ' οὐπίσω τῆς παρατάξεως κομιζόμεναι, τὰς δὲ διώκοντας τῶν ἀσάτων ἀνακαλεσάμεναι διὰ τῆς σάλπιγγος, τὰς μὲν αὐτὰ πρὸ τῆς μάχης κατὰ μέσας τὰς πολεμίας ἐπέτησε. τὰς δὲ πρίγκιπας καὶ τριαρίας πυκνώσας ἐφ' ἑκκότερον τὸ κέρασ, προάγειν παρήγγειλε διὰ τῶν νεκρῶν. ἐπειδὴ δὲ ὑπερβάντες ἐξ ἰσότητος ἀσάτοις ἐγένοντο, συνέβαλλον αἱ φάλαγγες ἀλλήλαις μετὰ τῆς μεγίστης δρμῆς καὶ προθυμίας. Id. *ibid.* n. 14.

l'envelopper, comme peut l'exécuter une troupe qui a beaucoup de front & peu de hauteur. Il est donc bien clair, qu'il n'y a pas ici la moindre image de colonne, dans une occasion même où il semble qu'elle eût été d'un grand avantage à Scipion pour attaquer & enfoncer l'élite des forces d'Annibal.

Il est vrai que par une coutume immémoriale, qui paroît être devenue un droit, les commentateurs ne s'attachent pas à éclaircir le texte de leur auteur; ils ne s'occupent qu'à y chercher de quoi appuyer leurs propres imaginations. Personne n'a poussé ce droit plus loin que le Chevalier Folard. Il fait dire à Polybe, & aux autres auteurs qu'il cite dans son gros Commentaire, ce qu'ils ne disent en aucune façon; il en tord le texte, l'accorde & le tourne à sa fantaisie; & par ce moyen il réussit à y voir sa Colonne par-tout.

Il est même surprenant qu'en suivant cette méthode il n'ait pas trouvé, dans les anciens écrivains, un plus grand nombre d'autorités & d'exemples favorables à son système. Il doit sur tout paroître extra-

ordinaire que se livrant, comme il fait, au feu de son imagination, il n'ait pu déterrer aucune ombre de sa Colonne dans toute la Tactique de Jules-César, dont il convient lui-même que l'autorité eût été pour lui d'un très-grand poids (1). Mais, quand on examine les choses de près, on voit que la théorie du François, & la pratique du Romain sont diamétralement opposées: & je défie les sophistes les plus subtils d'allier les préceptes de l'un & les exemples de l'autre. La meilleure manière de combattre un ennemi qui est en force, dit positivement Folard (2), est de mettre votre infanterie en colonne, avec une arrière-garde ou réserve de dragons, sans vous embarrasser si le front qu'on vous oppose, a plus d'étendue que le vôtre. Or

(1) „ Une autorité comme celle de César fe-  
 „ roit d'un grand poids dans le sujet que je trai-  
 „ te; mais il paroît que la Colonne lui fut incon-  
 „ nue. Je n'en vois aucune trace dans ses Com-  
 „ mentaires; aucun de ses historiens n'en a par-  
 „ lé”. *Traité de la Colonne. Autorités, & exem-  
 „ ples de la Colonne. Tome I. Chap. 9.*

(2) *Observations sur la bataille de Zama. §-3.*

Jules-César, se trouvant à Pharsale précisément dans le même cas, se détermina à une disposition toute contraire. Inférieur en nombre à Pompée, & par conséquent ne pouvant donner à son armée beaucoup de hauteur, il eut soin d'en étendre le front autant que l'étoit celui de son ennemi, preuve évidente qu'il ne faisoit aucun fonds sur la colonne (3). Ce fut aussi le parti que prit Agricola en Angleterre. Ce grand homme, qui entendoit la guerre à merveille, & qui étoit digne d'achever une entreprise que Jules-César avoit commencée, se trouva un jour, sur le mont *Grampius*, dans une situation qui lui faisoit craindre que l'ennemi, qui avoit la supériorité du nombre, ne l'attaquât de front & en flanc. Cependant, au lieu de recourir à la colonne, il étendit extrêmement

M 2

(3) *De Bello Civili* Lib. III.

(1) *Tum Agricola, superante hostium multitudi-  
ne, veritus ne simul in frontem & latera suorum  
pugnaretur, diductis ordinibus, quamquam  
porrectior acies futura erat, & arcessendas pleris-*

le front de son armée, quoique par là les files en fussent moins serrées ( 1 ).

Mais, si la manière dont Jules-César agit à Pharsale, décide contre la Colonne de Folard, je crois avoir montré que la manœuvre de Scipion à Zama ne lui est pas plus favorable. C'est pourtant cet exemple qui devoit la faire triompher, & être le plus fort appui de son nouveau système militaire.

*que legiones admonebant, promptior in spem, & firmus adversis, dimisso equo, pedes ante vexilla constitit. Tacitus, in Agricola.*



**ESSAI**  
SUR  
**L'EMPIRE DES INCAS.**

---

*Nous seuls en ces climats nous sommes les  
Barbares.*

VOLT. dans les Américains.

---



AU RÉVÉREND PÈRE  
**JAQUES, STELLINI,**

Clerc Régulier de la Congrégation des  
 Somasques, & Professeur de Morale  
 dans l'Université de Padoue.

FRANÇOIS ALGAROTTI.

*V*oici un petit Essai que je vous présente.  
 Recevez-le avec la même bonté avec laquelle  
 les princes de l'Orient acceptent les moindres  
 choses que leur offrent ceux qui sont admis à  
 leur audience. C'est un témoignage de la ve-  
 nération que j'ai pour votre vertu ; c'est un  
 hommage que je rends à vos lumières. Vous  
 joignez à la connoissance la plus profonde de  
 la Philosophie tout ce que l'érudition ancien-  
 ne & moderne a de plus rare. Tant de mé-  
 rite devoit briller dans cette fameuse Univer-  
 sité, & vous étiez digne d'y être placé par ce  
 grand homme, chef d'une illustre maison,  
 où l'on admire & la valeur de Scipion, &  
 l'affabilité de Lélius, & qui en vous tirant

M 4

*de votre solitude, a rendu aux Lettres le service le plus signalé, Mille raisons m'ont engagé à revoir l'Italie; une des principales c'est l'avantage que j'aurai de profiter de vos entretiens, où je trouve toujours à m'instruire; & dont je ne sors jamais que je ne sente mon esprit enrichi, & pour ainsi dire, électrisé par l'abondance de votre savoir, & par la force de votre génie.*

A PADOUE,

ce 16 Mars 1753.



# ESSAI

SUR

*L'EMPIRE DES INCAS.*



**E**ntre les fausses opinions de ceux qui se bornent uniquement à être savans, on ne doit pas regarder comme la moins fausse celle qui nous fait envisager les Grecs & les Romains comme les seules nations dignes d'être étudiées. Ce préjugé a tant de force, que la plupart des gens de lettres ne daignent pas même honorer de leurs regards des peuples qu'il leur plaît d'appeler barbares, parce qu'ils n'ont pas eu un Thucydide, ou un Tite-Live pour historiens. Mais ceux qui non-contens de voyager dans le monde des anciens, avec un petit nombre d'auteurs pour guides, savent parcourir, en esprit, la vaste étendue du Globe, pensent tout différemment. Ils voient que chez les nations que nos

M 5

savans méprisent le plus, on peut trouver des instructions pour la vie civile & de grands exemples; à peu près comme nous tirons les matières les plus précieuses, & les plus utiles à l'homme, des animaux qui nous paroissent les plus vils.

La constitution politique de diverses contrées du nouveau monde offre un vaste champ aux esprits qui veulent, & qui savent réfléchir: & si les productions du terroir de l'Amérique ont enrichi la Physique des Européens, l'histoire du même pays peut nous fournir des objets qui n'enrichiroient pas moins la science de la Législation, & celle des mœurs.

Dans l'Amérique Septentrionale, la République des Iroquois tient le premier rang; ils le doivent à leurs conquêtes, à leur amour pour la liberté, à leur ardeur pour la gloire, à une opinion généralement répandue parmi eux, qu'il n'est sur la terre aucun peuple qui leur soit comparable; opinion qui soutenue par l'activité & la valeur, peut, en effet, rendre une nation telle qu'elle s'imagine d'être. Leurs chefs, ou Sachèmes, sont d'un défin-

téressement dont nous n'avons point d'exemple dans nos pays civilisés: l'honneur est leur plus grande récompense, la honte leur plus cruel châtement; ce sont là les principes qui règlent leurs actions. Lents & retenus à décider, prompts à exécuter, fidèles observateurs des traités, pleins de respect pour la foi publique, & pour la justice, intrépides dans les périls les plus visibles, constans dans les extrémités les plus fâcheuses, ils méritent d'être mis en parallèle avec les Romains, peut-être même de leur être préférés (1). Mais comme la vertu des uns fut enfin corrompue par le luxe Asiatique, celle des autres a été altérée par l'intempérance Européane qui s'est introduite chez eux.

Si l'Amérique Septentrionale nous offre, dans ces peuples que nous traitons de barbares & de sauvages, des modèles à imiter; l'Amérique Méridionale ne nous en présente pas de moins beaux dans les Péruviens, quoique jusqu'ici on ne les ait guères jugés propres à autre chose qu'à

(1) Voyez Colden, *the History of the five Indian nations of Canada*.

occuper nos faiseurs de Romans. L'Histoire nous rapporte peu d'événemens qui méritent plus notre attention que les faits des Incas qui ont régné sur ces peuples. On y voit les moyens les plus singuliers employés pour parvenir à un grand but, les maximes de la politique la plus consommée, des exemples de piété, de magnificence, de courage. En un mot, une famille peu puissante, comme nous le lisons dans Garcillasso de la Véga, s'élève, des plus foibles commencemens, à la domination du Pérou & du Chili, pays d'une vaste étendue, & extrêmement riches, & y fonde un empire florissant, auquel notre Europe en a peu qu'on puisse comparer (1).

Manco-Capac, d'où descendirent les Incas, fut, vers le milieu du treizième siècle, le Romulus de cet empire. Mais ce fut, les armes à la main, & à la tête d'une troupe de bandits, que Romulus se dit fils de Mars. Manco seul, sans partisans, sans armes, s'annonça, comme Orphée, pour fils du Soleil, qui l'envoyoit ti-

(1) Il s'étendoit depuis Quito jusques au-delà du Chili, & avoit 1300 lieues de longueur.

rer les hommes de l'état de barbarie où ils vivoient peu différens des bêtes. Il leur enseigna les arts les plus nécessaires, les occupa, les adoucit, & pour mieux se les assujettir, il eut l'adresse de multiplier leurs besoins. Il fut se comporter avec tant de prudence, qu'il rassembla quantité de barbares, se fit leur chef, & fonda la ville de Cusco, qui devint bientôt la Rome de ces vastes états. Les successeurs & les descendans de Manco, avec de plus grandes forces, travaillèrent avec plus de succès à perfectionner le dessein qu'il n'avoit pu qu'ébaucher : & l'on vit la prudence, l'occasion, & la fortune concourir à l'exécution du même ouvrage.

Les Incas faisoient à la fois le rôle de missionnaires & de conquérans : ils prêchoient l'épée à la main, & combattoient avec le bâton pastoral. Leurs dogmes, simples en eux-mêmes, se réduisoient à un petit nombre : un Dieu invisible, créateur de toutes choses, auquel ils donnoient le nom de Pachacamac : le Soleil image visible de Dieu, qui répand sur la terre la vertu du ciel, & qui anime l'uni-

vers. Ils se vantoient, ainsi que nous l'avons vu, d'être les fils du Soleil; disant que leur père les avoit envoyés pour retirer les hommes de l'état sauvage, pour leur enseigner les lois de l'état social, pour leur annoncer la vraie religion, & une vie à venir où les méchans seroient punis, & les gens de bien récompensés. Ces derniers, disoient-ils, jouiront, après la mort, d'une parfaite tranquillité de corps & d'esprit; au lieu que les autres souffriront continuellement tous les maux, toutes les douleurs auxquelles l'humanité est sujette.

Voilà les dogmes qu'ils prêchoient à la tête de leur armée. Ils se tenoient sur la défensive jusqu'à ce que les barbares eussent reçu la doctrine qu'on leur annonçoit, & ils n'attaquoient qu'en cas d'obstination, & d'incrédulité. Le bonheur dont jouissoient les peuples soumis à leur empire, leur tint lieu de prodiges pour autoriser leur mission. Ils leur apprenoient l'art de filer la laine & le coton, de cultiver & d'arroser les terres; ils rendoient tous les citoyens utiles à la Société; ils punissoient

l'oisiveté comme un vol fait au public. On assignoit aux aveugles & aux boiteux des métiers auxquels ils pussent s'appliquer. Les vieillards, que l'état entretenoit à ses dépens, étoient chargés de chasser les oiseaux des terres ensemencées. Sur les grands chemins on avoit, de distance en distance, établi des endroits où les voyageurs pouvoient se mettre à couvert, & trouver tout ce qui étoit nécessaire à leur subsistance. En un mot, ces sages princes ne négligeoient rien de ce qui pouvoit contribuer à la sûreté des particuliers, & à l'utilité publique; ils étoient véritablement les pères de la patrie. Le bonheur des peuples qui leur obéissoient, dispoisoit les barbares à embrasser le même culte, & à se soumettre aux mêmes lois.

Les terres conquises étoient divisées en trois portions égales. La première appartenoit au Soleil; la seconde étoit pour les Incas, & on assignoit la troisième aux habitans du pays. Cette distribution augmentoit l'industrie du peuple réduit à une petite portion de terre. L'Empire & la Religion, qui en avoient la plus grande

partie, recevoient par là une nouvelle force, & un nouvel éclat.

D'ailleurs la majesté de la Religion étoit relevée par une certaine austérité dont on l'avoit revêtue. Je n'en donne pour exemple que les vierges qui par les vœux les plus solennels se consacroient au service du Soleil : elles observoient des lois peut-être plus sévères que celles où Rome assujettissoit autrefois ses Vestales.

La magnificence du temple, l'appareil des fêtes qu'on célébroit en l'honneur du Soleil, la somptuosité dans tout ce qui avoit quelque rapport au palais, & à la cour du souverain, étoient poussés au plus haut degré. Cette pompe entretenoit ces peuples sobres, & pauvres au sein des richesses, dans la persuasion que les Incas participoient de la nature divine. Outre cela, ces princes, chefs de la Religion, arbitres de la Jurisprudence, maîtres des armées, avoient concentré en eux toute l'autorité, en réunissant tout ce qui pouvoit les rendre respectables à leurs sujets. Il sembleroit qu'en fondant leur empire ils avoient pris conseil d'un des plus profonds politi-

politiques de notre continent, qui recommandoit aux princes de ne communiquer de leur autorité que le moins qu'il leur est possible. Il appuyoit cette maxime par une espèce de comparaison convenable au siècle où il vivoit, disant que les rayons qui sont d'or dans le Soleil, ne sont plus que d'argent dès qu'ils passent à la Lune.

Ils ne prenoient jamais d'épouse que dans leur famille; comme si c'eût été s'avilir que de s'allier avec le reste des hommes. Mais cela ne les empêchoit pas de descendre dans le moindre détail des besoins de leur sujets, de les avoir, pour ainsi dire, sans cesse sous les yeux, par les visites qu'ils faisoient dans les provinces de l'Empire, & par leur soin continuel à veiller au maintien de la justice, & à l'observation des lois.

C'est ainsi que les Incas avoient réuni le Sacerdoce & l'Empire, allié la douceur du gouvernement avec la force des armes, le faste des monarques de l'Orient avec l'affabilité des princes de l'Europe. En un mot, ils possédoient éminemment, ce grand art des souverains prudens, l'art de couvrir,

sous de spécieux prétextes, les desseins que leur inspirent leurs passions, & d'engager les hommes, par les moyens les plus doux, à faire d'eux mêmes les choses pour lesquelles ils ont le plus d'aversion.

Mais que dirons-nous en voyant que ces princes, que nous regardons comme barbares, savoient non-seulement se conduire par les plus sages maximes d'état, mais que sans exposer leur dignité, ils avoient l'adresse de corriger ces maximes, & de les accommoder aux circonstances; ce qui est le chef-d'œuvre de la Politique? La véritable profession des Incas étoit de faire des conquêtes, & ils paroissoient presque toujours à la tête de leurs armées: avec tout cela, ils ne laissoient pas de profiter des divisions qui s'élevoient quelquefois chez leurs voisins: ils soutenoient le plus foible contre le plus fort, ils les animoient sourdement l'un contre l'autre; & finissoient par les assujettir tous, se contentant souvent de vaincre sans triompher.

La famille des Incas, dont le Roi étoit le chef, infiniment supérieure à tous les ordres de l'état, devoit presque être regar-

idée comme au-dessus de la condition humaine ; & c'étoit là l'unique fondement de leur puissance absolue. Malgré cela, Manco-Capac honora du titre d'Incas les premiers peuples qu'il soumit. Mais cette alliance eut le même sort que celle que les Romains firent autrefois avec les Latins : & les vues de Manco furent plutôt d'en tirer du secours dans ses entreprises, que de les associer à son autorité. Quoique la Religion parût être la cause motrice & l'ame des expéditions militaires des Incas ; ils n'étoient pourtant pas rigoureux en matière de croyance, & ils toléroient, sans peine, le culte des vaincus, pourvu qu'il ne fût pas directement contraire à celui des vainqueurs. Ils prévinrent toujours ces divisions qui dégénèrent en sectes, divisions si préjudiciables à la tranquillité d'un état ; & surtout ils ne firent jamais couler le sang pour de pareils sujets. Vira-Cochá donna un grand exemple de cet esprit de modération & de tolérance, lorsque dans une espèce de Concile, il permit à ceux de Lima de conserver une Idole célèbre par les oracles qu'elle rendoit, & de lui offrir des

sacrifices. Tout ce qu'il exigea d'eux, fut d'adorer le Soleil, & de reconnoître ses descendans pour leurs souverains.

Ils avoient les mêmes égards pour les lois des pays conquis. Ils laissoient même dans leurs premiers emplois les Curacas, ou généraux des peuples vaincus, à condition pourtant qu'ils fussent subordonnés à l'Inca préposé au gouvernement de la province. Et dans le même temps ils faisoient venir à leur Cour les enfans de ces Curacas, sous prétexte de leur faire honneur, mais effectivement pour avoir en leurs personnes des otages, garans de la fidélité des pères. Ces enfans, nourris dans le palais dès l'âge le plus tendre, & attachés aux Incas, prenoient insensiblement de nouvelles idées, suçoient de nouveaux principes, & se trouvoient à la fin un goût, des maximes, & des mœurs toutes opposées à celles qu'ils auroient eues, s'ils eussent été élevés dans le sein de leur famille; pareils, en quelque façon, à ces arbrisseaux que la main habile du Botaniste arrache de la terre, & replante la cime en bas: les branches de ces jeunes plantes se changent en racines, &

les racines se couvrent de feuilles. C'est ainsi que les Incas, en laissant aux peuples assujettis quelque image de leur ancienne liberté, leur ôtoient tous les moyens de se révolter; ce qu'on fait avoir été un des grands secrets de la politique des Romains. Les Incas s'accordoient aussi avec cette nation si habile dans l'art de gouverner les peuples, en un autre point nécessaire pour s'assurer la possession des pays conquis. Ils y envoyoit des colonies, y construisoient des forteresses, y bâtissoient des temples, les ornoient d'aqueducs & de grands chemins. Mais ils vouloit surtout que leurs sujets parlassent la langue de la capitale. Ils savoient que rien n'unit d'avantage les hommes qu'un langage commun. Comme nous sommes accoutumés à confondre les signes des choses avec les choses mêmes, il semble que nous voyions les objets du même oeil que les autres, quand nous les exprimons par les mêmes termes. Pachacutec, un des plus grands princes qu'ait produit la race des Incas, fit publier une ordonnance, par laquelle il étoit défendu de parler une autre langue

que celle qu'on parloit à Cusco. Guillaume le Conquérant distribua des moines Normands dans tous les monastères d'Angleterre, & publia ses lois en langue François, dont il reste encore aujourd'hui bien des mots dans les formules de justice de ce pays-là. Pachacutec fit quelque chose de semblable: il envoya dans toutes les provinces de son empire des maîtres de langue, chargés d'apprendre à ses sujets & la langue de la capitale, & l'écriture des *Quipos*, ou de ces nœuds qui par la diversité des couleurs, & la différente disposition des fils, exprimoient les pensées de l'ame, & faisoient chez les Péruviens l'effet que font parmi nous les lettres & les caractères. Si ce but de l'ordonnance de Pachacutec étoit important, la peine qu'elle infligeoit aux contrevenans, n'étoit pas moins sévère: ils étoient exclus de tout emploi public, punition rigide, & la plus cruelle que put imaginer contre les Chrétiens la malice de l'empereur Julien.

Mais ce qui contribua les plus à étendre, & à faire fleurir l'empire des Incas, c'est la discipline militaire. Il n'étoit aucun

temps où l'on ne fût en état de faire la guerre. La moindre négligence dans le service étoit irrémissiblement punie. Avant d'armer un jeune Inca chevalier, on lui faisoit subir l'examen le plus rigoureux : il falloit qu'il donnât des preuves éclatantes de son adresse à la lutte, & dans le manie- ment des armes, de son agilité à la course, de sa capacité & de sa valeur à défendre & à attaquer une place. On est forcé de con- venir qu'il falloit que leurs troupes fussent bien disciplinées ; puisque dans toutes leurs conquêtes ils n'eurent que des armées de cinquante à soixante-mille hommes. Ils tenoient un compte exact du nombre des habitans de l'Empire ; chaque corps de citoyens étoit partagé en diverses classes, toutes subordonnées à un chef particulier. La paix n'étoit, pour eux qu'un exercice con- tinuel, & une préparation à la guerre. Per- sonne n'étoit élevé à un grade qui lui don- nât droit de commander, qu'il n'eût au- paravant appris à obéir.

Après des réglemens si judicieux pour les armées, & pour ce qui regarde les au- tres conditions de l'état, réglemens qui

égale les plus sages qu'on ait jamais vus établis en Europe, on voudra sans doute savoir quelles mesures prenoient les Incas pour faire fleurir les Lettres dans les pays de leur domination ; & l'on sera surpris d'apprendre que ces princes ne s'occupoient qu'à les empêcher de faire des progrès, & de se répandre parmi les peuples. Il semble qu'ils prévissent que les Sciences, en devenant trop communes, deviendroient pernicieuses, & qu'elles exciteroient ces troubles & ces désordres qu'on a vu s'élever en Europe dans tant de pays où elles avoient le plus fleuri. Il arrive souvent que des particuliers, s'abandonnant au feu de leur imagination, ou enflés de leur science, ont la témérité de vouloir examiner des matières délicates, & sur quoi porte la constitution de l'état. Ces discussions philosophiques ne manquent jamais d'affoiblir l'obéissance due aux lois, & de donner atteinte au respect qu'exigent des opinions nécessaires au bien public. Les hommes cessent ordinairement d'être bons, lorsque les savans commencent à figurer. Il est peu de personnes sensées parmi nous

qui ne souhaitâssent à la plupart des livres dont nous sommes inondés, & surtout à ceux qui ne servent qu'à échauffer les esprits, le sort qu'Omar fit éprouver à la bibliothèque d'Alexandrie; & je ne crois pas qu'il soit possible d'en donner une meilleure raison que celle qu'alléguâ cet ignorant mais sage conquérant. Les Incas défendoient donc les Sciences au peuple en général: quand ils jugeoient à propos de lui communiquer quelque connoissance, ils le faisoient par le canal des lois, qui, comme une voix descendue du ciel, ordonnoient sans souffrir d'examen ni de dispute (1): ils vouloient que leurs sujets pratiquassent la vertu, sans s'ingérer à en discuter la nature. Les seules choses dont-ils prétendoient que les peuples fussent instruits, c'étoient les arts mécaniques. Comme ces arts ne tendent qu'à exercer le corps, & à le rendre plus robuste, leur pratique les empêchoit de rien tramer contre l'état,

## N 5

(1) *Legem perbreve esse oportet, quo facilius ab imperitis teneatur, velut emissa de calo vox sit: jubeat, non disputet &c. Seneca Epist. 94.*

auquel ils devenoient même utiles. On ne fauroit exprimer combien les Incas avoient cet objet à cœur, ni combien il leur réussit. Ceux qui ont fait quelque séjour en Amérique, & qui ont pu connoître, par eux-mêmes, l'esprit pesant, pour ne pas dire stupide, des Péruviens, seront forcés de convenir que la Législation peut opérer des prodiges. Qui croiroit que cette nation ait égalé les peuples les plus ingénieux, & les plus consommés dans les Arts ? Le premier des arts, sans lequel les autres ne subsisteroient pas, l'Agriculture, ce fondement de la puissance des Romains, & la pépinière de leur milice, cet art à qui les Anglois sont redevables de l'étendue de leur commerce & de leurs forces, étoit cultivé au Pérou avec un attachement extrême. Le Roi lui-même en donnoit l'exemple; & un certain jour de l'année il mettoit la main à une charrue d'or, qui, comme un instrument sacré, étoit religieusement conservée dans le trésor. On étoit très-attentif à distribuer régulièrement les eaux dans les terres, pour en augmenter la fécondité. Les Péruviens ne cédoient en

cela ni aux Perses, chez qui le surintendant des eaux avoit rang parmi les grands de l'Empire; ni aux Maures, dont on admire encore, en Espagne, les beaux travaux en ce genre.

Quant aux édifices publics du Pérou, tels que les forteresses, les ponts, les canaux, les grands chemins pratiqués dans toute l'étendue de l'Empire, on peut juger de leur beauté, de leur magnificence, & de leur commodité par les superbes restes qu'on voit encore aujourd'hui. Les mathématiciens d'Europe qui ont été dans ce pays-là pour déterminer la figure de la Terre, en ont dessiné quelques-uns; & c'est assez pour nous donner une idée de la perfection où un peuple que nous méprisons, que nous connoissons à peine, avoit porté les Arts.

De toutes les nations qui, pour ainsi dire, sont hors de notre monde, il semble que c'est aux Chinois que nous donnons ordinairement la préférence. C'est sans doute le commerce immédiat que nous avons avec eux, & l'usage continuel que nous faisons des fruits de leur industrie;

qui nous inspirent ce sentiment. Il nous semble que les pays lointains ne nous offrent rien de comparable à un peuple si ancien, uniquement occupé des arts qui conviennent à la paix; aux lois & aux mœurs duquel ses vainqueurs mêmes ont cru devoir se soumettre: & parmi nos savans les Chinois ont eu des partisans aussi zélés que les anciens Grecs & Romains.

Mais avec tout cela, si d'un côté nous voulions considérer que les Chinois avoient des observatoires depuis un temps immémorial, & ne savoient pas faire un Almanac; que connoissant la poudre à canon, ils ignoroient l'Artillerie; que se vantant d'avoir trouvé la boussole longtemps avant nous, ils n'avoient encore qu'une très-légère teinture de la Navigation; qu'ils étoient redevables aux Européens de l'art de fortifier par des digues les canaux qui coupoient leur pays pour la commodité du commerce; si, dis-je, on considère toutes ces choses d'un côté, & que de l'autre on réfléchisse, que les Péruviens, sans aucune idée de la Mécanique, sans connoître la force des machines pour faciliter le

travail, sans avoir l'usage du fer, ont fait des ouvrages qui pour la difficulté, la grandeur, & la magnificence, égalent ceux des Romains & ceux des Egyptiens (1)

(1) Voyez les Essais de Montaigne. Livre III. Chap. 6. *Des Coches.*

Il y avoit dans la forteresse de Cusco des pierres de plus de 40 pieds de long, qu'on y avoit transportées de pays fort éloignés. On compte environ 400 lieues de Cusco à Tumipampa, & le chemin est très-difficile: cependant on tira de cette dernière ville de fort grosses pierres pour bâtir un temple au Soleil.

„ Il faut avouer malgré cela, que lorsqu'on  
„ compare les uns & les autres (les Indiens de  
„ diverses contrées) à la peinture admirable  
„ qu'en font quelques historiens, on n'en croit  
„ pas ses propres yeux: tout ce qu'on rapporte  
„ de leurs talens, des différens établissemens  
„ qu'ils avoient, de leurs lois, de leur police,  
„ deviendroit suspect; s'il étoit possible d'aller  
„ contre le témoignage d'un si grand nombre  
„ d'auteurs dignes de foi, & s'il ne restoit outre  
„ cela plusieurs monumens qui prouvent invin-  
„ ciblement qu'il ne faut pas juger de l'ancien  
„ état de ces peuples par celui où nous les vo-  
„ yons maintenant. On ne peut comprendre com-  
„ ment ils ont pu élever les murailles de leur  
„ temple du Soleil, dont on voit encore le re-

mêmes; je ne fais certainement pas qui des Péruviens ou des Chinois a le plus de droit à notre estime.

„ste à Cusco: les murs sont formés de pierres  
 „qui ont quinze à seize pieds de diamètre, &  
 „qui, quoique brutes & irrégulières, s'ajustent  
 „toutes si exactement les unes avec les autres,  
 „qu'elles ne laissent aucun vuide entr'elles.  
 „Nous avons vu les ruines de plusieurs de ces  
 „édifices qu'ils nommoient *Tambos*. . . . .  
 „Les murailles en sont souvent d'une espèce de  
 „Granit, & les pierres, qui sont taillées, pa-  
 „roissent usées les unes contre les autres, tant  
 „les joints en sont parfaits. On remarque en-  
 „core dans un de ces *Tambos* quelques mufles  
 „qui servent d'ornement, dont les narines, qui  
 „sont percées, soutiennent des anneaux ou bou-  
 „cles qui sont mobiles, quoiqu'ils soient faits  
 „de la même pierre. Tous ces édifices étoient  
 „situés le long de ce magnifique chemin qui  
 „conduisoit dans la Cordeliere de Cusco, à Qui-  
 „to, & même en deça, qui avoit près de 400  
 „lieues de longueur, & dont nous avons sou-  
 „vent suivi les traces”. M. Bouguer, *Figure*  
*de la Terre*. Relat. abrégée du voyage &c art. 5.  
 Voyez aussi, *Mémoire* de M. de la Condamine  
*sur quelques anciens monumens du Pérou du temps*  
*des Incas*, dans le Vol. de l'Académie de Ber-  
 lin pour 1746.

Mais ce qui doit nous faire regarder les Péruviens comme au-dessus de tous les autres peuples, ce sont les sages réglemens qu'ils établirent dans toutes les provinces de leur empire, au sujet de la manière d'élever les enfans, chose si importante & pour le bien public, & pour celui des particuliers. Car on ne peut assez répéter que l'éducation a la force de rendre un peuple tel que le Législateur veut qu'il soit; qu'elle inspire du courage aux plus lâches, qu'elle donne de la vigueur aux plus foibles; & qu'elle ramène à la vertu les caractères les plus pervers. Elle produit dans l'homme le même effet que la Chimie produit dans le fer, en y ajoutant de nouveaux principes d'inflammabilité, avec une élasticité & un lustre qu'il n'avoit pas, & le changeant, par ce moyen, en acier, c'est à dire en un métal d'une autre espèce. Lycurgue fit sentir cette vérité par un trait qui n'est pas moins fameux qu'instructif. Un jour il fit porter au milieu de l'assemblée des Lacédémoniens deux chiens d'un naturel tout opposé: l'un étoit familier, l'autre sauvage; l'un se jettoit goulument.

sur les bons morceaux qu'on lui présentoit; l'autre ne les flairoit seulement pas, & ne vouloit manger que du gibier qu'il attrapoit à la chasse avec beaucoup de peine. Les spectateurs témoignant leur surprise, sâchez, leur dit Lycurgue, que ces deux animaux sont sortis de la même mère, & qu'ils sont d'une même portée: la différence que vous voyez entr'eux, vient uniquement de la manière différente dont je les ai élevés.

Un fameux auteur observe qu'il est peu de villes où il n'y ait des familles qui se distinguent des autres par un certain caractère particulier, & par des façons d'agir qui leur sont propres. Cette singularité n'a pas sa source dans le sang, que les divers mariages varient continuellement; on ne peut l'attribuer qu'à l'éducation, qui est toujours la même dans chaque famille. Dès l'âge le plus tendre un enfant entend blâmer ou approuver une chose: cela fait impression sur lui, & cette première impression, qui ne s'efface jamais, est la règle de sa conduite pendant le reste de sa vie.

vie. C'est par cette raison qu'à Rome les Manlius étoient durs & obstinés, les Valérius doux & amis du peuple, les Appius ambitieux & ennemis du peuple.

Mais indépendamment de ces exemples pris dans l'Antiquité, notre siècle même nous en offre d'assez éclatans. Une éducation féroce remplit l'empire du Japon d'un peuple dur & insensible aux accidens les plus cruels, d'une nation de Stoïciens. Avant que les Européens fussent les maîtres de l'Amérique Septentrionale, il n'eût pas été difficile d'y lever une armée composée de Scévola & de Régulus. Et c'est par une suite de l'éducation que les Porcies sont si peu rares sur la côte de Coromandel.

Mais de tous les Législateurs les Incas ont le mieux connu le pouvoir de l'habitude sur notre génie, & sur notre caractère. Aussi en firent-ils une des principales affaires d'état. Pour donner une juste idée des lois qu'ils avoient publiées à ce sujet, il suffira de dire que si un jeune homme commettoit quelque faute, il n'en étoit

*Volume III.*

O

que légèrement puni : la sévérité de la peine étoit réservée pour le père, qui n'avoit pas inspiré à son fils, dès l'âge le plus tendre, des inclinations vertueuses, & qui n'avoit pas su, de bonne heure, tourner ses habitudes au bien. Il n'est que trop vrai que c'est à l'indolence, ou à la molle condescendance des pères, qu'il faut attribuer la mauvaise conduite & les crimes des enfans. Les Incas étoient parvenus d'eux-mêmes à découvrir l'importante vérité, si fort inculquée par Bacon de Vérulam, ce sage Législateur dans toutes les sciences, qui disoit que la plupart des états n'auroient que faire de tant de lois pour réformer les hommes, si de bonne heure on prenoit soin de former les mœurs des enfans. C'est par où les Péruviens commençoient : ils partageront, avec les anciens Perses ; cette gloire, que leur conduite, relativement à l'éducation de la jeunesse, passera pour un roman philosophique.

On ne peut qu'admirer le bonheur de ces peuples, d'avoir eu pour maîtres des princes sages, éclairés, & judicieux, qui

savoient faire aller leurs sujets, comme d'eux-mêmes, où ils avoient dessein de les conduire, & qui commandoient plus par leur exemple que par des lois expresses. Cette prudence & cette bonté, dons précieux que le Ciel n'accorde qu'à un petit nombre de personnes choisies, sembloit être le partage de tous les Incas. De treize rois qu'eut le Pérou, le seul Atabalipa, qui fut le dernier de tous, s'écarta de son devoir, & au rapport de Garcilasso de la Véga, ce fut un autre Caligula, qui dans toutes ses actions parut n'avoir pour but que de renverser les établissemens salutaires de ses prédécesseurs. Les douze qui régnèrent avant lui, ressemblèrent presque en tout à Trajan, le meilleur des princes, pieux, vertueux, magnanime, qui travailla également au bonheur & à la gloire de Rome, qui paroissoit né pour honorer la nature humaine, & pour représenter la nature divine (1). Le Pérou vit, pendant plus de deux-cens ans, ses peuples jouir en réalité

O 2

(1) Montesquieu:

de l'âge d'or, qui par-tout ailleurs n'est qu'une fiction poétique. Et faut-il s'en étonner? Le Prince étoit l'esprit universel qui animoit l'Empire, les sujets n'agissoient que selon ses maximes; on avoit pris les plus sages précautions contre l'oïveté, qui énerve les états, contre la multiplicité des sectes, qui les trouble, contre les guerres étrangères, qui les détruisent. La Religion & les lois étoient sous la protection des armes; enfin on avoit trouvé le secret de réunir l'obéissance parfaite, & la satisfaction entière des peuples. Cette pierre philosophale de la Politique, si je puis m'exprimer ainsi, n'a jusqu'à présent été trouvée que par les Incas du Pérou, & ensuite par les Jésuites, dans les missions qu'ils ont fondées au Paraguay, royaume voisin du Pérou (1).

Mais, dira quelqu'un, comment s'est-il pu faire qu'une poignée d'Espagnols ait,

(1) *That desideratum in politicks of uniting a perfect subjection to an entire content and satisfaction of the people* An account of the European settlements in America. Vol. I. Paraguay.

en si peu de temps, subjugué un si vaste empire, que les dispositions les plus sages, & la nature du gouvernement sembloient mettre à l'abri de tout danger? En premier lieu, il n'étoit que trop naturel à des peuples qui n'avoient aucune connoissance de la navigation, d'être saisis de frayeur à la vue d'une espèce d'hommes qu'ils ne connoissoient pas, & qui venoient à eux en paroissant voler sur les mers. D'ailleurs nos armes à feu leur parurent autant de foudres, & ils regardèrent les cavaliers comme autant de Centaures. Ces objets durent causer aux Indiens un étonnement bien supérieur à celui que les retranchemens & les machines militaires des Romains causèrent aux Gaulois, qui de l'admiration passèrent à l'esclavage. Avec tout cela, les Espagnols ne se seroient peut-être jamais rendus maîtres de l'Amérique, ou du moins ne l'eussent fait qu'avec de grandes difficultés, si la Fortune elle-même n'eût frayé le chemin à leurs conquêtes. Le hazard voulut que Cortès trouvât, sur le trône du Mexique, Montézume, prince foible & irrésolu; qui laissa voir aux

Espagnols qu'il ne les regardoit pas comme amis, fans oser se résoudre à les traiter comme ennemis. Pizarre, de son côté, trouva le Pérou divisé, pour la première fois, en factions, & gouverné par Atchualpa, que la plus saine partie de la nation avoit en horreur, & qui en peu de momens détruisit le plus bel ouvrage que la vertu & la sagesse du nouveau monde eût produit en deux siècles.



# É S S A I

SUR

## LA QUESTION,

POURQUOI LES GRANDS GÉNIES  
PAROISSENT ENSEMBLE, ET  
FLEURISSENT DANS LE MÊME  
TEMPS.

---

*Quis enim abunde mirari potest, quod eminentissima cujusque professionis ingenia in eandem formam, & in idem arctata temporis congruant spatium?*

C. VELL. PATERC. Histor. Rom. Lib. I.

---



A MONSIEUR  
DE MAUPERTUIS,

Président de l'Académie Royale des Sciences  
& Belles-Lettres de Berlin.

FRANÇOIS ALGAROTTI.

*Dans le paisible silence de ma campagne, où me retient la pureté de l'air, je me suis remis à examiner une question philologique, sur laquelle nous nous sommes autrefois entretenus au milieu du tumulte de Berlin. Je me suis rappelé, ces jours passés, les idées qui m'étoient venues à ce sujet: j'ai tâché d'en exprimer le suc, & de le réduire dans le petit Essai que*

*je vous envoie, & que je soumets à votre jugement. Les Sciences n'ont rien de caché pour vous. Vous avez mérité que la France remit à votre décision la grande question de la figure de la Terre, & qu'un Roi philosophe vous plaçât à la tête de son Académie.*

A MIRABEL,

ce 12 Août 1754.



# ESSAI

SUR

## LA QUESTION,

*pourquoi les grands génies paroissent ensemble, & fleurissent dans le même temps,*



**L**a question Philologique que traite M. Racine dans son discours *sur la décadence des esprits*, n'est pas moins digne de notre examen que difficile à résoudre. Quelle peut-être la raison pourquoi ces génies supérieurs qui excellent dans les Arts, dans les Belles-Lettres, & dans les autres sciences, paroissent ensemble dans de certains temps, & viennent tous à la fois éclairer & étonner le monde; tandis que dans d'autres temps il semble que l'esprit de l'homme soit endormi; comme si la nature, épuisée par les grands efforts qu'elle a faits, avoit besoin de se reposer pendant plusieurs

siècles, pour reprendre haleine, & recouvrer une nouvelle vigueur.

On compte ordinairement quatre époques mémorables par la perfection où furent portés les Arts & les Sciences, & cela d'une manière si subite qu'elle semble tenir du prodige: dans la Grèce, le siècle de Philippe & d'Alexandre, qui retentit encore des noms de Platon, de Démosthène, de Lysippe, & de tant d'autres, qui les premiers nous ont transmis le vrai goût & la solide science: en Italie, le siècle de Jules-César & d'Auguste, temps où les Romains allièrent si heureusement la gloire des Lettres à celle des armes, & longtemps après le siècle de Jules II, & de Léon X, lorsque les Arts, sortis de dessous leurs ruines, reprirent une nouvelle vie, & revinrent enchanter l'univers: enfin le siècle de Louis XIV en France, siècle si fertile en grands hommes qui se distinguèrent dans les Sciences, & dans les Arts. Dans ces quatre époques, il parut un si grand nombre de génies sublimes que leur éclat, qui brille encore à nos yeux, efface, & offusque, pour ainsi dire, & les siècles

qui les précédèrent, & ceux qui les suivirent.

Il y a eu, avant M. Racine, des esprits spéculatifs qui ont cherché la raison de ce phénomène littéraire. Les uns l'ont rapporté à des causes physiques, les autres à des causes morales. Les premiers ont prétendu qu'il est des siècles favorables au génie, comme il est des années heureuses pour les fruits de la terre; de manière que dans le temps des influences bénignes on voit paroître en abondance les bons écrivains & les excellens artistes, & qu'au contraire le temps des influences malignes ne nous donne que du mauvais, soit dans les Sciences, soit dans les Arts. Ainsi les statues, les poëmes, les productions de certains siècles ont la préférence sur celles des autres, comme les vins de certaines années sont plus recherchés que ceux des années qui précèdent ou qui suivent.

Je crains fort que cette solution ne soit renvoyée parmi les figures de Rhétorique, & qu'on ne l'admette jamais au nombre des raisons philosophiques; quoique ceux qui l'ont proposée, n'ayent rien oublié

pour la soutenir. Ils ont dit que le même génie se conserve parmi les nations; ils ont observé le grand changement qui s'y fait lorsque d'un pays elles sont transplantées dans un autre; ils ont allégué la dégradation des plantes & des animaux, quand on les tire de leur sol natal: enfin ils ont avancé tout ce qui prouve, ou tend à prouver, l'empire que l'air & le climat peuvent avoir sur l'esprit de l'homme (1). Mais pourquoi, dans les années favorables, ces bénignes influences ne s'étendroient-elles que sur un petit nombre d'écrivains & d'artistes, sans produire aucun effet sur les autres? Et cependant, à remonter aux temps où les Lettres & les Arts ont fleuri avec le plus d'éclat, il est certain que le nombre des mauvais auteurs l'a toujours emporté de beaucoup sur les bons; & que pour un Virgile on peut compter les Bavius & les Mévius par milliers.

Ceux qui pour résoudre cette question ont recours aux causes morales, semblent

(1) Voyez Du Bos, *Réflexions critiques sur la Poësie, & sur la Peinture.* Part. II. Sect. 12. & suivantes.

d'abord plus dignes d'être écoutés. Selon eux, la tranquillité de l'état, sa grandeur, mais surtout la protection & la faveur des princes, sont ce qui contribue le plus à faire fleurir les Arts & les Sciences.

Quant à la tranquillité des états, on objecte que la mort de Cicéron & de Démosthène, arrivée précisément lorsqu'après une infinité de combats, Rome & Athènes virent expirer leur liberté, prouve assez que l'Éloquence parvint à son plus haut degré dans des temps qui n'étoient rien moins que tranquilles. On diroit même que c'est dans les temps de trouble, que paroissent les plus grands hommes en tout genre. Il arrive alors, dit un excellent esprit, la même chose que dans les fermentations chimiques. Les sels qui étoient cachés dans les mixtes, se développent, & vont chacun chercher la place qui leur est propre: & comme c'est alors que se font les plus grandes actions, il se trouve aussi des gens qui les écrivent, ou qui les chantent, avec une élévation de style proportionnée, ou qui d'une autre manière quelconque les font passer à la postérité.

A l'égard de la grandeur des états, on pourroit objecter l'exemple de la Toscane. Ce petit pays a produit, en tout genre, un grand nombre d'esprits supérieurs, & c'est à lui que l'Italie doit principalement le goût & la délicatesse qui y règnent de nos jours.

Pour ce qui est de la faveur que les princes accordent aux Lettres, & qu'on assure être le moyen le plus propre à faire éclore de grands génies, ceux qui considèrent les choses avec le plus d'attention, sont peu disposés à adopter ce sentiment. Pour que la faveur des princes, disent-ils, procurât réellement le progrès des Arts & des Sciences, il faudroit, ou que le prince fût savant lui-même; à quoi s'opposent & le peu de temps qu'il peut donner à l'étude, & ses plus dangereux ennemis, les flatteurs qui l'environnent; ou bien qu'il fût assez heureux, ou assez prudent, pour ne suivre que les conseils de personnes distinguées par leurs lumières & par leur probité; & c'est ce qui seroit une espèce de miracle. Aussi, pour un Louis XIV, & pour un Frédéric, tous deux propres à faire  
fleu-

fleurir les Arts & les Sciences, l'un par lui-même, & l'autre par le secours des grands hommes qu'il honoroit de sa confiance, combien en est-il qui ne font bons qu'à tout gêner dans la république des Lettres? C'est précisément ce que firent les Denis, les Tibère, les Néron, les Adrien, & tant d'autres princes anciens & modernes, qui se piquant de Littérature, y mirent la confusion, soit par leur mauvais goût, soit par la frivolité de leurs études, soit par une sotte rivalité: car on peut dire que la faveur prodiguée aux ouvrages sans mérite n'est pas moins préjudiciable aux progrès de l'esprit humain, que le mépris des bons ouvrages.

D'ailleurs, les princes véritablement savans, ou guidés par des gens qui le sont, pourront bien, par la protection qu'ils donnent aux Lettres, en prévenir la décadence, & soutenir une certaine quantité d'auteurs médiocres, comme font les Académies que ces mêmes princes ont formées; mais ils ne feront jamais naître de génies sublimes. Ce qui fait faire à l'esprit de l'homme les plus grands efforts, ce sont

les grandes difficultés à vaincre; c'est le conflit de l'envie & de l'amour propre, le feu des passions, enfin l'applaudissement du public; car les récompenses qu'il attend d'un seul homme, ne produiront jamais cet effet. Ce n'est pas la faveur d'un souverain qui fera déployer les facultés de l'ame; c'est le désir de primer dans ce qu'on entreprend, & de s'élever soi-même à une espèce de souveraineté. On fait que les Galilée, les Descartes, les Newton, qu'on a regardés, ou qu'on regarde encore comme les chefs de la Philosophie moderne, parurent avant les Académies que les princes fondèrent pour le bien des Sciences. La magnificence des Médicis, à qui nous devons Marfile Ficin & Ange Politien, ne put faire revivre ni un Dante ni un Pétrarque. Et dans l'empire de la Chine, qu'on pourroit appeller une vaste Académie dont l'Empereur est le chef, on voit, depuis un temps immémorial, les Arts & les Sciences se maintenir dans une espèce de vie; mais rien de plus. Les génies sublimes sont comme les grands corps de l'univers, qui, suivant Platon, ne sortirent

pas de la main des divinités subalternes, mais que Dieu créa immédiatement lui-même.

C'est par ces raisons, ou, pour mieux dire, par des raisons semblables, que M. Racine attaque le sentiment de ceux qui prétendent tirer, ou des causes physiques, ou des causes morales, la solution de notre question. Cela le conduit à nous expliquer ce qu'il en pense lui-même; voici quelle est son opinion. Après une longue nuit d'ignorance, ou plutôt après que le faux a régné longtemps sous l'apparence du vrai, le succès, dit-il, ou l'autorité d'un seul homme qui entre dans la bonne route, suffit pour y conduire tous les autres, ceux-mêmes qui travaillent dans des genres différens; parce que, comme ils ont à travailler sur le même modèle, qui est la nature, ils se servent tous d'exemple les uns aux autres, ils se prêtent la main, & se forment par un secours mutuel. Ainsi les Sciences & les Arts marchent d'un pas à peu près égal, & arrivent à la perfection tous à la fois, & dans le même temps. Il rapporte l'exemple du grand Corneille, qui

s'éloignant de la manière fautive & chimérique dont les poètes de son temps traitoient leurs sujets, & suivant la méthode vraie & naturelle, fut comme le père de cette foule d'écrivains, & d'artistes en tout genre dont il excita les talens. C'est à l'émulation qu'il leur inspira, que l'on doit ces ouvrages qui éterniseront le règne de Louis XIV, surnommé depuis l'Auguste de la France.

De toutes les réponses faites à cette question, celle de M. Racine semble approcher le plus du vrai. Elle a le mérite de la simplicité, mérite essentiel dans tout système; elle est fondée sur le principe naturel, que l'exemple influe sur nous bien plus que la raison, parce que nous sommes portés, de notre nature, & à l'imitation & à l'émulation. Cependant il reste des difficultés. On pourroit demander, si l'autorité de l'exemple, quoique très-puissante par elle-même, le seroit au point de fournir ici un principe suffisant pour résoudre la question proposée en toutes ses parties; si ce qui est arrivé en France, arrive partout ailleurs; enfin si l'autorité de Cor-

neille avoit effectivement , ou pouvoit avoir , en France même , cette grande influence que lui attribue M. Racine.

On ne sauroit douter que les heureux succès d'un heureux génie ne soient un aiguillon puissant pour ceux qui courent la même carrière. Il est incomparablement plus utile d'avoir sous les yeux les chef-d'œuvres d'un grand homme qui a excellé dans son art, que d'écouter les préceptes d'un dissertateur qui veut nous apprendre à les produire. L'un nous conduit par des chemins longs & difficiles, l'autre par une route courte & aisée : l'un parle à l'esprit, l'autre au sentiment : l'un se contente de nous dire comment nous devons faire ; l'autre nous fait voir la chose toute faite. Il n'est pas moins indubitable qu'un génie supérieur dans un art peut servir de guide à ceux qui cultivent un autre art, lorsqu'il y a entre l'un & l'autre une sorte d'affinité, ou de fraternité, comme s'expriment les Anglois (1). On sent par exemple combien le peintre peut puiser d'images nou-

P 3

(1) *Sister - Arts.*

velles, & de lumières de toute espèce, soit dans la conversation avec un poète, soit dans la lecture d'un beau poème. Le secret de faire beaucoup avec peu de matériaux, l'unité & la variété dans l'invention, la peinture fidelle des passions, la bienfiance dans la représentation des objets, la vive empreinte du beau idéal, enfin toutes les qualités qui caractérisent le bon poète, ne conviennent pas moins au bon peintre. Les leçons qu'Horace donne dans sa Poétique, pourroient, à peu de chose près, s'approprier à la Peinture, à la Sculpture, à l'Architecture, à la Musique. Tel est le lien étroit qui unit tous les Beaux-Arts.

Mais y a-t-il la même liaison entre les Arts & la Philosophie? Cela est incontestable, si par Philosophie on entend une science supérieure qui contemple les raisons premières des choses: en ce sens, elle est la mère de tous les Arts, & dans son sein ont été conçus les principes généraux sur quoi ils sont tous fondés. Xénophon n'introduit-il pas Socrate, donnant des leçons de Peinture à Parrhasius, & instruisant un militaire dans l'Art de la guerre?

Mais si l'on prend le mot Philosophie dans le sens le plus ordinaire, pour une science particulière qui considère la constitution du monde, en tant qu'il est composé d'êtres matériels & d'êtres spirituels, & qui se divise en Physique & Métaphysique; je ne vois pas qu'il y ait un si grand rapport entre elle & les Beaux-Arts, ni que s'il paroïssoit dans un pays un excellent physicien, ou un profond métaphysicien, il pût, par l'autorité & la force de son exemple, former de bons poètes, & de bons peintres. Il est vrai que la constitution du monde, ou la nature, est l'objet commun que se proposent également les philosophes & les artistes; les uns cherchent à la connoître, les autres à l'imiter. Mais il y a bien de la différence entre la recherche & l'imitation, entre tâcher de trouver, & de réduire au calcul les lois primordiales qui gouvernent l'universalité des choses, & chercher à exprimer les plus belles formes sous lesquelles on peut rendre les objets qui frappent nos sens.

L'histoire des Arts & des Sciences, qui n'ont jamais marché d'un pas égal, nous

prouve assez clairement qu'ils sont absolument indépendans les uns des autres, & qu'ils n'ont rien à faire ensemble. L'ingénieuse nation des Grecs avoit fait bien peu de progrès dans l'Astronomie, lorsqu'au temps de la guerre du Péloponnèse, ils furent aussi effrayés à la vue d'une éclipse de Lune que les Indiens le sont aujourd'hui : & cependant ceux qui trembloient de voir le disque de la Lune couvert de l'ombre de la Terre, avoient déjà porté les Arts à la plus haute perfection. Quelques années après, Aristote leur donna, tout à la fois, & les plus beaux préceptes de Poétique, & les plus mauvaises leçons de Physique. On peut dire la même chose des Romains, qui en tout genre reconnoissoient les Grecs pour leurs maîtres. Il suffit de voir comment Virgile & Horace, poètes aussi savans que judicieux, mettent au nombre des secrets de la nature, l'un la cause de la brièveté des jours d'hiver, l'autre celle des différentes phases de la Lune (1). Ce qui

(1) *Me vero primum dulces ante omnia Musæ,  
Quarum sacra fero ingenti percussus amore,  
Accipiant, cælique vias, & sidera monstrant,*

fait voit que la plupart des grandes questions que l'on agitoit dans l'heureux siècle d'Auguste, ne seroient aujourd'hui regardées que comme des notions élémentaires, qu'un enfant auroit honte d'ignorer. Aux temps fortunés de Léon X, les Sciences naturelles n'avoient encore rien découvert de ce qui concerne les lois du mouvement, & le mécanisme de l'univers; elles étoient encore bien loin de pouvoir nous proeurer tant de choses qui contribuent aux commodités & aux délices de la vie. Ne s'occupant que de spéculations frivoles, de

P 5

*Defectus Solis varios, Lunæque labores,  
Unde tremor terris, qua vi maria alta tumescant  
Objicibus ruptis, rursusque in se ipsa residant,  
Quid tantum Oceano properent se tingere soles  
Hiberni, vel quæ tardis mora nodibus obstet.*

Georg. Lib, II.

*Quum tu inter scabiem tantam, & contagia lucri,  
Nil parvum sapias, & adhuc sublimia cures:  
Quæ mare compestant causa; quid temperet annum;  
Stellæ sponte sua, jussane vagentur & errent;  
Quid premat obscurum Lunæ, quid proferat orbem;  
Quid velit & possit rerum concordia discors;  
Empedocles, an Stertinium deliret acumen.*

L. 1. Epist. 12.

formes substantielles, de qualités occultes, elles étoient, de toute part, environnées des épines de la Scholastique. Avec tout cela, Raphaël peignoit, Bramante bâtissoit; Fracastor & le Sannazar faisoient revivre, parmi nous, les chants harmonieux de Virgile. Lorsqu'ensuite le Marini vint embarrasser la Poësie de ses pointes & de ses faux-brillans, & que Borromini fit presque la même chose dans l'Architecture, on vit paroître Galilée: ce génie sublime qui, pour me servir des expressions d'un grand homme, se trouve à la tête de toutes les vérités découvertes dans ces derniers temps, s'appliqua à purger la Physique des vaines subtilités de l'École, & commença à la ramener à ses vrais principes, & à l'étude de la nature. Les choses se passèrent en France de la même façon. Dans le temps que les Arts y fleurissoient le plus, que Racine le disputoit à Sophocle, & que Molière, cet imitateur délicat de la nature, l'emportoit sur Aristophane; l'Académie des Sciences se nourrissoit encore d'idées innées, de matière striée, de tourbillons, & des autres rêves de la philosophie Françoisé, lesquels

disparurent entièrement à la lumière nouvelle qui se montra depuis sous le ciel de Cambridge. Voulez-vous quelque chose de plus? Le Parlement de Paris, quelques années auparavant, avoit été sur le point de rendre un arrêt en faveur d'Aristote, contre la philosophie moderne, & contre les *circulateurs*; c'est le nom que l'on donnoit à ceux qui sur les expériences d'Harvey croyoient la circulation du sang: & peut-être cela seroit-il arrivé, sans l'arrêt burlesque de Boileau, qui tourna la chose en plaisanterie.

Ainsi l'influence que peuvent avoir les succès d'un grand génie, étant bornée aux genres analogues à ceux où il excelle, a moins d'étendue que ne le pense M. Racine. Elle a aussi moins de force & d'efficacité. Car, à bien examiner la chose, on trouvera que l'autorité de cet exemple ne produira pas, dans tous les pays, le même effet que celle de Corneille produisit en France. Voilà pourquoi l'autorité & l'exemple d'un génie supérieur ne sauroient passer pour un principe général, propre à résoudre notre question.

Cette question ne peut regarder que des pays où l'on parle la même langue ; & ici il faut encore distinguer entre ceux qui obéissent à un seul maître , & ceux qui séparés en divers états , reconnoissent différens souverains. Dans les premiers, où il n'y a qu'un maître , il y a aussi un centre où les talens de la nation se réunissent , & d'où ils ne tardent pas à se répandre jusqu'aux extrémités les plus éloignées. Un édit est-il publié dans la capitale ? il est aussitôt respecté dans les lieux les plus reculés du royaume. Un grand génie paroît-il dans cette même capitale ? toute la nation fixe les yeux sur lui ; les beaux esprits des provinces , qui ne se distinguent qu'autant qu'elles ressembtent à la capitale , le prennent pour modèle , & cherchent à l'imiter. Ainsi les empereurs Romains ne commandoient pas aux légions campées sur le Rhin , ou sur l'Euphrate , avec plus d'autorité , que Cicéron , Virgile , ou tel autre auteur qui s'étoit fait un nom à Rome , siège de l'Empire , ne dictoient des lois dans les écoles des Gaules , ou de la Lusitanie. C'est là précisément ce qui donna à Corneille un em-

pire aussi absolu sur les François qu'étoit celui de Louis XIV même.

Mais dans les pays séparés en divers états, comme le pouvoir souverain ne s'étend pas au-delà des frontières, l'influence du Génie se renferme à peu près dans les mêmes limites. Elle se fera moins ressentir dans les états voisins, & perdra beaucoup de sa force en passant de l'un à l'autre, comme un rayon de lumière perd de son éclat en traversant des milieux hétérogènes; & quelle hétérogénéité ne causent pas dans une contrée plusieurs états séparés l'un de l'autre? Quelle différence, dans l'ancienne Grèce, entre l'esprit & la délicatesse des Athéniens, à qui le doux & facile Solon avoit donné des lois, & la sévère rigidité des Spartiates, formés par le dur & inflexible Lycurgue? Quelle variété dans les différentes parties de l'Italie moderne! dans l'une le gouvernement est monarchique, dans l'autre républicain; ici on ne respecte que les militaires; là on est dominé par les prêtres: ici le souverain est né dans le pays, & y réside; là c'est un prince étranger, qui réside ailleurs, & parle

une autre langue. Supposons à présent qu'il s'élève un grand génie à Florence, ou dans Athènes. Combien son pouvoir sur les esprits ne doit-il pas s'affoiblir, en passant, pour ainsi dire, à travers tant de villes, dont les mœurs, le caractère, les lois, le gouvernement, les usages sont si différens, & qui ne veulent recevoir ni des lois, ni des modèles l'une de l'autre? Au moins doit-on convenir qu'il faudra bien du temps avant que son autorité soit universellement reconnue, & que chacun s'empresse à l'imiter. La raison en est que cette autorité ne peut pas aussi vite passer en coutume ou en mode, qu'elle le feroit dans un pays réuni sous un seul maître: il faut bien qu'il attende le secours lent & tardif de l'examen & des discussions, avant qu'on lui rende justice, & que son mérite puisse percer; au lieu que dans un état réuni l'éclat du Génie produit un effet prompt & sensible, comme la Lumière dans le plein de Descartes, qui vient, en un instant, des étoiles jusqu'à nous: dans les états séparés, il n'agit que très-lentement, comme cette même Lumière dans le vuide de Newton,

à qui il faut plusieurs années pour franchir l'espace qui est entre la terre & le ciel.

C'est ce qui peut nous expliquer pourquoi le nom & les chef d'œuvres d'un des plus grands hommes demeurèrent si long-temps stériles, & presque sans faire sensation, chez les Grecs mêmes. Je parle du divin Homère, de ce premier peintre de l'antiquité, que les Muses avoient nourri de leur lait, plus qu'aucun autre poète. A s'en tenir à la solution de M. Racine, cet écrivain incomparable auroit, à peine connu, dû traîner à sa suite une foule immense d'excellens artistes en tout genre. Ce ne fut pourtant que très-longtemps après lui que l'on vit briller, en différentes parties de la Grèce, les Hérodote, les Sophocle, les Euripide, & les autres, qui le prenant pour maître & pour modèle, ont fait retentir jusqu'à nous la gloire du Siècle de Philippe & d'Alexandre.

Le quatorzième Siècle donna le même spectacle à l'Italie. Ce fut alors que parut ce chantre sublime, Dante Alighieri, le père de notre poésie, le créateur de notre langue, qui peu d'années après sa mort eut

à Florence des commentateurs, des interprètes, des disciples, & une chaire fondée exprès pour expliquer ses ouvrages. Il est vrai que son exemple excita, dans sa patrie, l'esprit de Pétrarque, qui voulut chanter des objets plus gracieux, & celui de Boccace, qui par les vives peintures de son *Décameron* a donné à la prose tous les attraits de la poésie. Mais quels esprits anima-t-il hors de la Toscane? Quelle influence eut, dans le reste de l'Italie, celui qui avoit fait voir jusqu'où pouvoit s'étendre l'énergie de notre langue?

On ne vit pas même, en ce temps-là, les arts les plus étroitement liés à la Poésie, que le Dante avoit portée au plus haut degré, faire chez nous le moindre progrès. Le Giotto, son ami intime, qui passoit alors pour le meilleur peintre, avec toutes les lumières qu'il tira de la *divine Comédie*, ne devint pas un Titien. L'Architecture resta toujours dans la barbarie Gothique, d'où elle ne commença à se relever que plus d'un siècle après; elle atteignit à la perfection sous Jules II, & sous Léon X.

Cet

Cet avantage des états réunis est balancé par un désavantage. Si l'exemple d'un grand génie en qui le talent brille, contribue, en peu de temps, à l'avancement général des Lettres; un esprit distingué, mais en qui les défauts dominant, les fait décliner tout aussi vite. Ainsi, dans l'un & l'autre cas, une simple étincelle produit un grand embrasement.

Tout le monde fait qu'il ne fallut qu'un Sénèque, avec sa civette & son musc, s'il est permis de parler ainsi, pour gâter, chez les Romains, tous les ouvrages d'esprit. Il y a déjà longtemps qu'on se plaint en France d'un autre Sénèque qui y a fait le même mal. Dans les états réunis, outre que c'est la capitale qui en toute chose donne le ton aux provinces, les habitans des provinces qui se sentent du talent, viennent y aborder en foule, & s'y établir, soit pour y prendre les belles manières, soit pour chercher fortune. Ainsi la capitale devient le siège du génie, une espèce de glande pinéale, ou de réservoir de la quintessence de l'esprit national. C'est là que dans un commerce aisé les gens de lettres se com-

*Volume III.*

Q

muniquent réciproquement leurs connoissances, & en font un échange continuel. Le savoir circule, & il n'est point de réflexion neuve, point de vue, ni de pensée qui demeure renfermée & croupissante dans une seule tête. Cela fournit les moyens & la commodité de s'approprier l'esprit d'autrui. Avec de tels secours, on peut, sans beaucoup de peine, embrasser les sujets dans toute leur étendue, & les voir sous tous leurs différens aspects. C'est la manière dont Addison prétend résoudre notre question, qu'il touche, en passant, dans son *Spéctateur* (1). Mais si cette com-

(1) *Conversation with men of a polite genius is another method for improving our natural taste. It is impossible for a man of the greatest parts to consider any thing in its whole extent, and in all its variety of lights. Every man, beside those general observations which are to be made upon an author, forms several reflections that are peculiar to his own manner of thinking: so that conversation will naturally furnish us with hints, which we did not attend to, and make us enjoy other mens parts and reflections, as well as our own. This is the best reason i can give for the observation which several have made, that men of great genius in the same way.*

munication des esprits est avantageuse, quand les objets de cette espèce de trafic sont bons & bien conditionnés, elle peut devenir très-pernicieuse, lorsque ces mêmes objets se trouvent gâtés ou altérés. L'épidémie gagne bientôt, & se répand dans tous les membres de l'état.

Les états séparés, ayant chacun leur capitale particulière, sont moins sujets à ces fortes d'accidens. Malgré l'exemple de Démétrius de Phalère, ou plutôt celui des Sophistes qui furent les premiers à corrompre l'éloquence Grecque, la plupart des écrivains de cette nation se garantirent du style affecté qu'on avoit mis en vogue: & ni le Marini, ni ses partisans, n'acquirent jamais assez d'autorité parmi nous, pour faire à l'Italie un tort irréparable, comme

*of writing seldom rise up singly, but at certain periods of time appear together, and in a body; as they did at Rome in the reign of Augustus, and in Greece about the age of Socrates, I cannot think that Corneille, Racine, Boileau, la Fontaine, Bruyère, Bossu, or the Daciens, would have written so well as they have done, had they not been friends and contemporaries.*  
Spectator Vol. VI. n. 409.

le prétend M. Racine. On ne fauroit disconvenir que ce poëte n'enchantât d'abord presque tout le monde par la facilité de sa veine. Il étoit, comme Ovide, aisé, ingénieux, fécond; mais en écrivant il auroit dû laisser conduire son esprit par le jugement d'autrui. Outre que le charme est aujourd'hui entièrement dissipé, il n'a jamais été universel: & lorsque cette nouvelle Sirène fit, des bords de Sicile, entendre ses doux accens, l'Italie ne manqua pas d'Ulysses qui se bouchèrent les oreilles. Dans le temps que le Marini étoit le plus à la mode, Filicaja, Rédi, & Marchetti firent des vers du goût le plus épuré; Benvivoglio composa son histoire de Flandre d'un style grave & majestueux; Baldinucci & Bellori écrivirent sur la Peinture avec beaucoup d'élégance: & sans parler de quantité d'autres, Magalotti donna les Essais de l'Académie *del Cimento* avec une telle précision, & une si grande retenue dans ses métaphores, qu'il ne se peut rien de mieux. Quoique Chiabrera ait encore écrit pendant la corruption du dix-septième siècle, n'a-t-il pas imité les Lyriques

Grecs, comme Horace les imita dans la pureté du siècle d'Auguste? Tant il est vrai que dans un pays séparé en plusieurs états, le génie le plus brillant n'a ni la force ni le bonheur d'attirer tout le monde à soi, & de faire généralement imiter soit ses beautés, soit ses défauts. Cela ne peut arriver que dans les pays soumis au même souverain. Ainsi les succès & l'autorité d'un seul homme de génie ont pu beaucoup influencer sur ceux qui professoient le même art, ou des arts analogues, dans un royaume tel que la France; mais, quoi qu'en dise M. Racine, il n'en eût pas été de même dans un pays différemment constitué: &, comme on l'a déjà dit, son principe n'est pas général, ni propre à décider une question aussi difficile que celle dont il s'agit.

Après avoir opposé des raisons que je crois assez fortes, à ce qu'ont dit sur ce sujet tant de personnes distinguées par leur savoir, & surtout M. Racine, digne héritier du nom & des talens de son père; qui oseroit hasarder son propre sentiment, & entrer dans une lice où tant de Paladins ont été désarçonnés? Cependant, pour ne pas donner lieu de croire que cherchant à

tout détruire, on ne veut rien avancer de positif, je risquerai une conjecture qui pourra répandre quelque jour sur la question, en rendant raison de ce qui est arrivé dans les différens pays où les Muses ont, en divers temps, fixé leur domicile.

Ne pourroit on pas dire que dans les contrées où les Arts & les Sciences ont pris naissance, & reçu leur première culture, les hommes qui y excellent, doivent paroître les uns après les autres, & à certains intervalles de temps; mais qu'au contraire ils doivent paroître comme en troupe dans les pays où les Arts & les Sciences, redevables de leur origine, & de leurs progrès à un autre climat, viennent à être transplantés comme des objets étrangers? Cela paroît naturel, parce que d'un côté, il faut un tems très-considérable pour découvrir, corriger, polir, perfectionner, & réduire en système tout ce qui forme le corps d'une Science ou d'un Art, & pour y enfanter d'excellens modèles; & que de l'autre il en faut beaucoup moins pour exécuter un bel ouvrage, pour faire même de grands progrès dans les Arts & dans les Scien-

ces, lorsqu'ils nous ont été communiqués par des gens qui avoient déjà pris soin de les cultiver & de les perfectionner. Ce que de nos jours nous avons vu faire aux Russes, en est une preuve frappante : grâce aux secours étrangers appelés dans leur pays, ils ont en très peu de temps atteint, dans l'Art de la guerre, & dans celui de la navigation, à un degré de perfection où les autres peuples de l'Europe ne sont parvenus qu'après une étude de plusieurs siècles. Ils ont, avec leurs galères, exécuté contre les Suédois, ce que n'avoit encore fait aucune des nations modernes, de celles mêmes qui ont le plus de pratique de la mer. Et ils ont fait contre les Tartares ce que Crassus ni Marc-Antoine, à la tête des légions Romaines, ne firent jamais contre les Parthes, ancêtres de ces mêmes Tartares, & qui combattoient de la même manière que leurs descendans.

Il est incontestable que les Arts qui n'exigent pas une si longue suite d'observations profondes, & qui dépendent principalement de l'imagination, seront plutôt perfectionnés que les autres. La Poësie

le fera la première. Pour imiter, elle n'emploie que le langage, matière déjà préparée, que le peuple fournit aux poètes, & qui ne leur demande ni beaucoup de soin, ni un grand travail. Elle sera suivie de la Peinture & de la Sculpture, qui supposent non seulement un esprit observateur, & de l'imagination de la part de l'artiste, mais encore un long exercice de la main, & l'invention de plusieurs instrumens nécessaires pour travailler la matière dans laquelle on imite. D'ailleurs le poète ne fait que marquer en gros, & indiquer bien des choses que le sculpteur & le peintre sont obligés de représenter dans le plus grand détail. Enfin on portera à la perfection les sciences dont les conclusions dépendent d'une longue chaîne de principes & d'observations, fruits de l'entendement, & marque certaine que le génie d'une nation est parvenu à sa maturité. Or, dans le cours de ce progrès national, n'y aura-t-il pas naturellement une époque distinguée par un plus grand nombre de génies supérieurs, qui puisse marquer le temps de vigueur de cette nation ?

C'est ce qui arriva chez les Grecs, pères des Arts & des Sciences, que nous tenons d'eux. On vit d'abord paroître la Poësie, qu'Homère perfectionna. Sur ses pas vinrent Hésiode, Anacréon, Pindare, Stésichore, Alcée, jusqu'à ce qu'elle fut portée à son plus haut point sous Philippe & sous Alexandre: & ces mêmes temps, outre un grand nombre de poètes & d'historiens, virent fortir tout d'un coup, des diverses écoles de la Grèce, les Zeuxis, les Anelle, les Lyssippe, les Protogène. La Poësie persévéra dans cet état de force jusques aux Ptolomées, sous lesquels fleurirent Callimaque & Théocrite, l'un auteur classique pour l'Élégie, & l'autre inventeur du genre Bucolique. Elle atteignit son point de maturité, dans le temps qu'Archimède, le plus profond géomètre, & le meilleur philosophe qu'ait produit la Grèce, parut avec une gloire que toutes les découvertes des modernes n'ont point obscurcie. D'Homère à Archimède on compte environ six siècles.

Ce fut la même chose en Italie, où les Sciences & les Arts reprirent une nouvelle vie après cette longue nuit où ils

avoient languï, & qui avoit effacé tout l'éclat des anciens temps. Grâce au génie sublime du Dante, la Poësie fut aussi la première à renaître parmi nous, & comme il étoit autrefois arrivé dans la Grèce, le premier livre Italien qui méritât d'être lu, fut écrit en vers. Pétrarque, Boccace, & un petit nombre d'autres marchèrent sur les traces du Dante, jusqu'à ce que l'on atteignît le plus haut période sous Jules II & Léon X. Ce fut alors qu'indépendamment de tant de poëtes & d'historiens, les écoles de Rome, de Parme, & de Venise produisirent les Raphaël, les Corrège, & les Titien, sans qu'ils se fussent connus les uns les autres. Cet état de force dura en Italie jusqu'au siècle suivant, qui vit naître Chiabréra, si supérieur à tous nos poëtes Lyriques, & le géomètre Toscan, successeur d'Archimède, fondateur de la Philosophie moderne, & restaurateur du vrai système du monde. La seule différence qu'il y ait ici entre la Grèce & l'Italie, c'est que l'espace de temps écoulé depuis le Dante jusqu'à Galilée ne contient que trois siècles, & par

conséquent que la moitié de celui qu'on met entre Homère & Archimède. Et cela devoit être; parce qu'il faut moins de temps pour faire reprendre une nouvelle vie aux Sciences & aux Arts que pour leur donner leur première existence: les temps passés nous ont fourni des secours, au lieu que l'Antiquité Grecque n'en avoit point, & devoit tirer tout de son propre fonds.

Si l'on veut à présent jeter les yeux sur ce qui devoit arriver autrefois à Rome, & en France dans le siècle passé, on verra facilement qu'une telle gradation ne pouvoit pas y avoir lieu. Les Romains ni les François n'avoient pris aucun soin pour relever ni pour cultiver les Arts & les Sciences; ils les avoient reçus tous formés par des mains étrangères. Lorsqu'après la destruction de Carthage, les Romains se furent rendus maîtres de l'Asie & de la Grèce, ils se laissèrent amollir par le luxe des nations qu'ils avoient soumises, & s'appliquèrent à toutes sortes d'études (1).

(1) *Serus enim Græcis admovit acumina chartis:  
Et post Punica bella quietus, quærere caput,  
Quid Sophocles, & Thespis, & Æschylus utile ferrent.*  
Hor. Lib. II. Ep. 1.

Dans le court intervalle qu'il y eut de Sylla à Auguste, on vit paroître tout d'un coup, & presque dans le même temps, ainsi qu'on devoit s'y attendre, les Lucrèce, les César, les Cicéron, les Salluste, les Tite-Live, les Virgile, les Horace, & les Tibulle. La vue de tant de grands hommes fit croire aux Romains qu'ils triomphoient une seconde fois des nations déjà vaincues.

Et lorsque les François, ayant raffermi leur état, se trouvèrent gouvernés par les Médicis, & par le Cardinal Mazarin, charmés, & comme entraînés par l'esprit & la finesse des Italiens, qui dans le monde moderne tiennent le même rang que les Grecs occupoient dans l'ancien, ils se livrèrent aux Sciences & aux Arts. Aussi, dans le court espace du règne de Louis XIV, & de celui de son père, fleurit ce grand nombre d'écrivains que nous voyons entre les mains de tout le monde, & qui servent, en partie, à l'éducation de la plus aimable jeunesse de l'Europe.

Il est à présumer qu'autrefois en Italie, & dernièrement en France, l'unité du gou-

vernement ne contribua pas peu à la rapidité du progrès des Sciences & des Arts. Il n'est pas moins vraisemblable que le temps qui s'écoula entre Homère & Archimède en Grèce, & en Italie entre le Dante & Galilée, n'eût pas été si long, si ces pays avoient eu une capitale commune, où les talens respectifs se fussent réunis, & où l'on se fût mutuellement communiqué les connoissances qu'on avoit. Mais cela ne fauroit se faire dans des pays sujets à différens souverains.

La vérité est qu'à Rome, aussi bien qu'en France, il parut tout d'un coup une si grande quantité de génies supérieurs, qu'ils suffirent pour illustrer leur siècle, en comparaison duquel les autres demeurent dans l'obscurité. On peut en dire autant de l'Angleterre, pays réuni sous le même gouvernement, & qui tient les Arts & les Sciences par transplantation. Elle ne cessa pas plutôt d'être déchirée par les guerres civiles, que l'on y vit, dans un très-court espace de temps, les Milton, les Addison, les Locke, les Newton, & tant d'autres grands hommes, qui font de cette île l'école du continent. Cela n'est arrivé ni dans la Grèce ni en

Italie; les grands génies n'y sont pas venus tous ensemble répandre la lumière sur le même siècle, de manière à offusquer tous les siècles précédens; à moins que parmi les Grecs on ne voulût compter pour rien un Homère, un Pindare, un Théocrite, un Archimède; & que parmi nous on ne fit aucun cas d'un Chiabréra, d'un Galilée, ni des trois flambeaux de notre langue, & principalement du plus brillant de tous, de Dante Alighieri, à qui notre Poësie doit sa vie, sa fécondité, sa force.

Il paroît donc que ceux qui ont traité notre Question, ont cherché, avec beaucoup d'esprit & de subtilité, la raison d'un fait qui n'existe que dans leur imagination, & dont il est à présumer qu'ils n'ont admis la réalité que par le désir si commun de trouver de la ressemblance entre les choses qui diffèrent le plus. On diroit qu'ils ont voulu imiter ce philosophe qui, avant que Cassini eût découvert le système entier de Saturne, démonstroît mathématiquement que le nombre des planètes subalternes devoit, de toute nécessité, être égal à celui des principales

---

---

ESSAI

SUR

LA QUESTION,

SI LES DIFFÉRENTES QUALITÉS DES  
PEUPLES VIENNENT DE L'IN-  
FLUENCE DU CLIMAT, OU DE LA  
LÉGISLATION.

---

. . . . . *Alterius sic*  
*Altera poscit opem res, & conjurat amice.*

HORAT. in Arte Poet.

---



A MONSIEUR  
 GUILLAUME  
 TAILOR HOW.

FRANÇOIS ALGAROTTI.

*U*n mot qui vous échappa, ces jours, passés, touchant l'influence du Climat sur les qualités morales des peuples ; question qui est aujourd'hui si fort à la mode, me fit voir, avec un plaisir sensible, que vous pensiez comme moi sur ce sujet. C'est ce qui m'a engagé à profiter du loisir où je vis ici, pour me rappeler les raisons qui ont fixé mon sentiment, & pour les mettre par écrit. Je vous les envoie sans délai ; & je vous prie, au nom de l'amitié dont vous m'honorez, de les examiner avec attention, & en cas de besoin de ne pas m'épargner la critique que dans de pareilles occasions on a droit d'attendre de ses vrais amis. Mes désirs seroient satisfait, si d'accord sur le fond de la Question, nous l'étions aussi sur les

Volume III. R

*raisons qui l'établissent. Pourrois-je ne pas me réjouir de m'être rencontré, dans une matière qui est du ressort du génie, avec une personne d'un aussi grand discernement que vous, qui nourri de la lecture des meilleurs livres, en avez su tirer la quintessence, & qui par rapport à la gloire littéraire, tenez un rang si distingué chez une nation aussi savante que la vôtre.*

**A P I S È,**

**ce 14 Décembre 1762.**



# ESSAI

SUR

## LA QUESTION,

*si les différentes qualités des peuples  
viennent de l'influence du Climat,  
ou de la Législation.*



**U**n des plus grands, & des plus beaux phénomènes que l'Histoire offre aux yeux des philosophes, c'est sans doute la différence considérable qui se trouve entre le génie & le caractère des diverses nations, & la variété qu'on remarque, en divers temps, dans la même nation. L'une aspire, avec ardeur, aux richesses ou à la gloire; industrieuse, infatigable, elle prodigue jusqu'à la vie pour les acquérir. L'autre, croupissant dans une molle oisiveté, ne fait ce que c'est que de penser avec noblesse, & paroît privée de tout principe d'activité. La même nation fait, pendant des siècles

R 2

entiers, l'admiration de l'univers; & dans d'autres siècles elle est un objet de mépris.

Les philosophes ont cru devoir chercher la raison de cette diversité; les uns l'attribuent aux causes physiques, les autres aux causes morales.

Bodin & l'Abbé Du Bos, deux célèbres François, se sont imaginés que le génie & le caractère d'une nation dépendoient presque uniquement de la qualité des alimens dont elle se nourrit, de l'air qu'elle respire, des influences du ciel & du climat. De là vient que les peuples du dur Septentrion n'attendent de justice que de leur épée; que ceux qui habitent des régions plus tempérées, reconnoissent l'autorité des lois; que dans les pays méridionaux les esprits sont sujets à l'enthousiasme & au fanatisme. De là encore ce changement que l'on remarque dans les peuples transplantés loin de leur patrie, & cette uniformité constante de ceux qui vivent sous le même ciel; quoique la religion & la forme du gouvernement aient changé, quoiqu'il ne soit presque plus la même nation. Les Espagnols qui habitent aujourd'hui la Cata-

logne, ne descendent certainement pas de la nation qui habitoit cette contrée du temps des Romains : & cependant - ils sont encore aujourd'hui tels que nous les a dépeints Tite-Live, féroces au point de croire que l'homme ne peut vivre que les armes à la main (1). Mais ces mêmes Espagnols, si fiers & si féroces en Europe, ont bien dégénéré sous le ciel de l'Amérique (2). Il leur est arrivé comme à ces vaillans Macédoniens qui transportés à Alexandrie, à Séleucie, à Babylone, se relâchèrent bientôt de leur ancienne bravoure, & prirent, en peu de temps, les mœurs & le caractère des Africains & des Asiatiques. Que resta-t-il aux Tarentins,

R 3

(1) *Ferox genus, nullam vitam rati sine armis esse.* Lib. XXXIV. No. 17.

(2) *The latter (Creoles) have little of that firmness, and patience, which makes one of the finest parts of the character of the native Spaniard. They have little courage, and are universally weak and effeminate. . . Their general character is no more than a grave and specious insignificance. . . An Account of the European Settlements in America Vol. I.*

dans le doux climat de la Calabre, de cette inflexible dureté des Spartiates dont ils tiroient leur origine? (1) Il en est des hommes comme des plantes, disoit Cyrus aux Perses, qui vouloient changer de pays: ils changent de nature, les uns & les autres, suivant la qualité du ciel & du sol qui les nourrit (2).

(1) *Jam M. Manlius unus agmine scandentes in Capitolium Gallos detrusit; & illis majoribus nostris cum haud dubiis Gallis in terra sua genitis res erat. Si jam degeneres sunt, misti & Gallogræci vere, quod appellantur, sicut in frugibus pecudibusque non tantum semina ad servandam indolem valent, quantum terræ proprietates colique, sub quo aluntur, mutat. Macedones, qui Alexandriam in Ægypto, qui Seleuciam ac Babyloniam, quique alias sparsas per orbem terrarum colonias habent, in Syros, Parthos, Ægyptios degenerarunt. Massilia inter Gallos sita aliquantum ab iis traxit animorum. Tarentinis quid ex Spartana dura illi & horrida disciplina mansit? Generosus in sua quidquid sede gignitur, insitum alienæ terræ, in id quo alitur natura vertente se, degenerat. Tit. Liv. Lib. XXXVIII. N. 17.*

(2) Βούλομένους δὲ τοὺς Πέρσας ἀντὶ τῆς ἑαυτῶν, ὕψους ἕρηνῆς καὶ τραχείας, πεδιάδα, καὶ μαλακὴν χώραν λαβεῖν, οὐκ ἔλασεν (ὁ Κύρῳ), εἰπὼν ὅτι καὶ τῶν φυτῶν τὰ σπέρματα, καὶ τῶν ἀνθρώπων αἱ βίαι

Bodin alla jusqu'à vouloir trouver, dans la situation physique de Rome bâtie sur sept collines, la raison & le principe des troubles & des séditions presque continuelles qui agitèrent le peuple Romain. Les villes, dit-il, qui sont situées dans un terrain inégal & raboteux, doivent être plus sujettes aux changemens & aux tumultes, que celles qui sont placées dans des lieux plains & unis. Et l'Abbé Du Bos prétend trouver la raison de la prodigieuse différence qu'il y a entre l'ancienne Rome & la moderne, dans les changemens que le climat de cette ville a effuyés. De bon qu'il étoit autrefois, l'air est devenu mal-sain; parce que les eaux n'ont plus leur écoulement par les conduits souterrains, comme elles l'avoient aux temps passés; parce que les marais couvrent des terres qui étoient jadis cultivées, parce que plusieurs mines de Souffre, d'Alun, & d'Arsenic sont aujourd'hui parvenues à une plus grande maturité; parce que le froid est aujourd'hui

R 4

ταῖς χάρισις συνεξομοιοῦνται. . . . Plur. Apophthegm. Regum ac Imperatorum.

moins aigu sur les bords du Tibre qu'il ne l'étoit dans les siècles précédens (1). Il dit aussi que la raison pourquoi les Hollandois, nation autrefois toute guerrière, s'attachent aujourd'hui aux manufactures & au commerce, c'est que la Hollande n'est qu'une prairie continuelle, & que ses habitans se nourrissent de poisson, aliment flégnatique; au lieu qu'autrefois ce pays étoit un monceau de sable, dont les habitans ne vivoient que de la chasse, & ne se nourrissoient que de gibier, qui est un aliment volatile. Ainsi tant l'Abbé Du Bos que Bodin auroient trouvé beaucoup de sens dans ce que disoit Michel-Ange en badinant, que s'il avoit quelque génie, il le de-

(1) Nous trouvons une infinité de passages dans les anciens auteurs, surtout dans Juvenal, & dans Horace, qui prouvent que le froid étoit autrefois bien plus grand à Rome qu'il ne l'est aujourd'hui. On attribue ce changement à ce qu'on a défriché, dans ces derniers temps, l'Allemagne & la Pologne, couvertes autrefois de forêts. Ainsi les terres que pénètrent les rayons du Soleil, échauffent d'avantage l'atmosphère; & cela diminue la rigueur des vents de Nord-Est, qui portoient le froid en Italie.

voit à la subtilité de l'air d'Arezzo, où il étoit né ; & que c'étoit du lait de sa nourrice, fille & femme de tailleur de pierre, qu'il avoit tiré le ciseau & le marteau dont il se servoit pour former ses figures (1).

Mais les causes physiques n'ont point eu de plus zélé partisan que l'illustre Montesquieu. Selon lui rien n'a plus d'empire sur les hommes que le climat. C'est, dit-il, le pivot sur quoi tournent les états, la source d'ou découlent tous les réglemens civils, politiques, religieux, & militaires. Il a tâché de prouver cette assertion dans le fameux livre de *l'Esprit des Loix* ; & l'on disoit de lui : comme Malebranche voit tout en Dieu, Montesquieu voit tout dans le climat.

Le Secrétaire de Florence, qui a été le premier à réfléchir sur les raisons de la grandeur & de la décadence des états, soutient au contraire que c'est aux causes morales que les nations doivent & leur destinée & leurs qualités. Le prince, dit-il,

R 5

(1) Voyez Vasari, & Condini, *vie de Michel-Ange*.

qui aura des hommes, les rendra religieux, pieux, hardis, guerriers, si par des réglemens & des lois qui tendent uniquement à tel ou tel but, par des récompenses & des peines distribuées avec choix & discernement, par des fables inventées à propos, il fait leur inspirer les sentimens qu'il croira avantageux à la gloire de la nation, & à l'intérêt public.

Ce sentiment a été embrassé par l'illustre David Hume, le plus célèbre philosophe de nos jours, & par d'autres. A leur avis, ce n'est ni des alimens, ni de l'air, ni du climat que dépendent le caractère & le génie d'une nation; c'est de la forme du gouvernement, c'est de sa pauvreté ou de sa richesse, de sa force ou de sa foiblesse relativement à ses voisins. Les lois peuvent introduire, chez les peuples, des mœurs & des usages qui prendront si bien racine qu'ils paroîtront comme gravés des propres mains de la nature. La vraie & unique raison qui fait que les Juifs sont toujours semblables à eux mêmes, quelque pays qu'ils habitent, & qu'ils diffèrent toujours si fort des autres nations, au mi-

lieu desquelles ils vivent comme isolés, c'est que leurs lois & leurs institutions tendent à les tenir séparés de tous les autres peuples du monde. Tous les peuples sont propres à recevoir les mêmes impressions; comme les animaux reçoivent les qualités qu'on veut leur donner, pourvu qu'on prenne le soin nécessaire pour les élever, & pour en cultiver les races. On voit la valeur guerrière naître tantôt sous un climat, tantôt sous un autre, lorsqu'il y paroît un esprit propre à la faire germer. La Secte d'Odin eut assez de pouvoir pour inspirer aux peuples du Septentrion un esprit de fanatisme aussi ardent & aussi fougueux que celui des Mahométans. La vive persuasion où étoient les uns qu'ils boiroient une bière délicieuse, versée dans le crane de leurs ennemis par les mains de leurs filles célestes, les faisoit courir aux combats, & à la mort avec la même férocité qu'excitoient dans les autres la beauté ineffable, & l'espérance des embrassemens des Houris de l'Alcoran. Ces philosophes prétendent qu'il ne faut point d'autre preuve du merveilleux effet des causes morales, que l'état d'abaissement

où sont tombées, non par le vice des exhalaisons de la terre, ou des malignes influences de l'air, mais par celui du gouvernement, la Grèce & l'Italie, régions qui furent autrefois les sièges de puissans empires, & des pépinières de héros.

Dans cette parité de raisons de part & d'autre, qui est ce qui oseroit s'ériger en arbitre, ou porter un jugement définitif? Il y a certainement peu de personnes qui en fussent capables. Mais, si Hippocrate avoit examiné la même question, je suis persuadé qu'on ne voudroit pas l'exclure du petit nombre des juges compétens. Ce grand homme, malgré tant de siècles écoulés, jouit encore de toute sa gloire; & ses décisions, fondées sur les raisonnemens les plus justes, & les observations les plus exactes, font partie du petit code de vérités naturelles qu'il a été permis à la sagesse humaine de recueillir.

Dans son livre qui a pour titre *de l'Air, des Eaux, & des Lieux*, il examine ces trois objets relativement à leur influence sur le corps humain, & fait voir qu'il y a des pays qui par leur position sont plus ou

moins sains les uns que les autres. De là passant à comparer les régions de l'Europe avec celle de l'Asie, il dit que par un effet de la température de l'air, & de la douceur du ciel, les animaux de l'Asie sont plus beaux, & de meilleure qualité, que ceux de l'Europe, les plantes plus fortes & plus vigoureuses, les hommes d'une figure & d'une taille plus avantageuse. Mais, ajoute-t-il, il n'en est pas de même pour ce qui regarde la virilité, la force de supporter les fatigues, la hardiesse, & la valeur militaire: en toutes ces choses, les Européens sont infiniment supérieurs aux Asiatiques; & cela à cause de la plus grande âpreté du climat, des changemens continuels qui arrivent dans la température de l'air, des différentes alternatives du chaud & du froid, qui en irritant les humeurs dans les corps, excitent & aiguïsent l'esprit, & ne lui permettent pas de rester dans l'inaction. Ces changemens exercent l'ame aussi bien que le corps; & rien ne donne à l'homme un caractère aussi mâle que l'exercice & le travail. Au contraire, là où les saisons sont presque toujours les mé-

mes, les hommes ont les mœurs plus modérées & plus douces, ils sont plus efféminés, & moins propres à la guerre: il se glisse dans les ames un sentiment de volupté qui produit une espèce d'assoupissement. L'uniformité engendre la paresse, qui à son tour enfante la timidité. Et c'est précisément ce qui arrive dans le beau climat de l'Asie.

Il est vrai, continue-t-il, que les Lois contribuent, encore plus que le Climat, à former le caractère de ces peuples. La plus grande partie de l'Asie est sous la domination des rois; & presque toute l'Europe se gouverne en forme de République. Or ceux qui font des entreprises pour eux-mêmes, & qui recueillent tout le fruit de leur succès, s'exposent plus volontiers aux périls de la guerre, & combattent avec bien plus de courage, que ceux qui sont simples exécuteurs de la volonté de leurs maîtres, ne voient pour leur partage que les dangers, tandis que tout le fruit de leurs travaux est pour les autres. Voilà pourquoi la liberté inspire aux Européens de là

grandeur d'ame, tandis que la servitude dégrade & avilit les Afiatiques ( 1 ).

C'est là le raisonnement du grand Hippocrate. Il en conclut très-bien que les causes morales ont beaucoup plus d'influence que les causes physiques, & sur le caractère, & sur la destinée des nations; il croit cependant que les dernières y entrent pour quelque chose, dont il faut tenir compte, si l'on veut raisonner juste sur cette matière.

La terre produit des habitans qui lui ressemblent, dit un des nos poètes: & en effet, tout ce qui vient de la terre, doit en recevoir une certaine forme & de certaines qualités ( 2 ). Aussi voyons-nous, encore de nos jours, que les troupes Turques levées en Asie, quoiqu'avec les mêmes principes de discipline, de religion, & de gouvernement, sont pourtant bien moins propres à la guerre, moins courageuses, moins robustes, que les Turcs Européens. C'est une observation ancienne

( 1 ) Τὸ δὲ λοιπὸν μὲν τὸ ἐν τῇ Εὐρώπῃ &c.

( 2 ) Καὶ τὰλλα τὰ ἐν τῇ γῆ φερόμενα πάντα ἀκροῦσθε ὅντα τῇ γῆ. Id. ibid. in fine.

mais qui se vérifie encore chez nous, que les hommes nés dans des plaines grasses, & fertiles ont, toutes choses d'ailleurs égales, l'esprit plus bouché, & infiniment moins de disposition pour les Arts & pour les Sciences, que les habitans des pays montueux & rudes, qui pour l'ordinaire ont l'esprit délié, vif, & beaucoup de capacité naturelle. Il ne suffit pas d'un Épaminondas, ou d'un Pindare, pour déposer contre l'effet de la grossièreté de l'air de Thèbes, ni d'un Liscus ou d'un Théognis, pour nier les avantages du ciel d'Athènes; tout comme il ne suffiroit pas d'un trait spirituel dans la bouche d'un sot, pour le faire passer pour homme d'esprit, ni d'une fausse démarche, pour faire perdre à un général toute la gloire acquise durant le cours de sa vie. On remarque la même chose dans les races des chevaux: ils sont vifs & pleins de feu quand on les élève dans un terrain sec & stérile; & s'ils sont nourris dans des pays gras, on les voit pesans & paresseux.

Il est incontestable que les causes morales, telles que l'éducation publique, une Législation excellente, & les récompenses  
accor-

— accordées aux actions vertueuses, contribuent beaucoup à rendre un peuple vaillant & magnanime. C'est principalement par ces moyens que les Romains & les Grecs se sont fait admirer de tout l'univers.

Mais il n'est pas moins vrai qu'il y a dans l'air, dans le climat, dans le terroir où ces nations vivoient, des choses qui peuvent seconder les effets d'une bonne législation: tout comme nous voyons les terres naturellement abondantes en fels répondre d'autant mieux au travail du laboureur, & à la culture qu'on leur donne.

En vertu de l'air qu'ils respirent, des alimens dont ils se nourrissent, ou par quelque autre cause naturelle, les Grecs ont les fibres délicates, le sentiment exquis, l'esprit vif & pénétrant: & si aujourd'hui ils croupissent dans l'ignorance, si comme nation ils ne donnent aucune preuve de leurs talens; c'est à la nature du gouvernement sous lequel ils gémissent, à l'esclavage où ils sont, qu'il faut s'en prendre: Homère ne dit-il pas,

*Le même jour qui met un homme libre aux fers,*

*Lui ravit la moitié de sa vertu première (1) ?*

Cependant ils ont conservé toutes les dispositions physiques pour redevenir ce qu'ils étoient; & ces dispositions ne sont-elles pas un don de la nature? Donnez-leur un nouveau Lycurgue ou un Solon, rendez-leur la liberté, rétablissez les prix accordés autrefois à ceux qui se distinguoient dans les Lettres & dans les Arts: vous verrez renaître, chez eux, les Agésilas, les Démosthènes, & les Euripides. Ce qui le prouve évidemment, c'est leur succès prodigieux dans la seule entreprise qu'il leur soit encore permis de former, & où ils surpassent tous les autres peuples sans exception. Je parle du commerce: ils y font des fortunes si grandes & si rapides, que malgré les bornes étroites où ils sont resserrés à cet égard, ils y ont une très-grande prééminence sur les Anglois mêmes. Cette délicatesse d'esprit

(1) Ἡμισυ γὰρ τ' ἀρετῆς ἀποκίνοται εὐρύοπα Ζεὺς Ἄνθρωποι, εἴτ' ἂν μιν κατὰ δούλιον ἡμαρ ἔλθῃσιν.

Odyss. XVII. 322. 323.

qui formoit autrefois les Démosthène & les Euripide, ne pouvant plus se déployer dans les mêmes genres, forme aujourd'hui les Carreggiani, les Gottorii, les Maruzzi (1).

Les Romains ont également reçu du climat, & de la nature, un génie capable des plus solides réflexions, qui les qualifie à concevoir & à exécuter les plus vastes

## S 2

(1) *The Athenians have perhaps to this day more vivacity, more genius, and a politer adrese than any other people in the Turkish dominions. Oppressed as they are at present, they always oppose with great courage and wonderful sagacity every addition to their burden, which an avaricious or cruel governor may attempt to lay on them. During our stay they by their intrigues drove away three of their governors for extortion and mal-administration; two of whom were imprisoned, and reduced to the greatest distress. They want not for artful speakers, and busy politicians, so far as relates to the affairs of their own city; and it is remarkable enough, that the Coffee-house which this species of men frequent, stands within the precincts of the ancient Poikile. . . . . The Athenians are great lovers of music, and generally play on an instrument, which they call a Lyra, but rather like a*

projets avec cette persévérance qui seule peut venir à bout des grandes choses (1) : & l'on reverroit parmi eux les Scipions & les César, si la forme de la Législation ne s'y opposoit. Cette disposition naturelle s'est manifestée, durant tant de siècles, par la finesse & la profondeur de leur politique, qui les a fait entrer dans toutes les affaires d'état survenues entre les différentes cours de l'Europe, & les a rendus, une seconde fois, les maîtres du monde. C'est ce qui a fait dire à un grand poëte :

*Rome, dont le destin, dans la paix, dans la  
guerre,  
Est d'être, en tous les temps, maîtresse de  
la terre.*

*guitar or mandola. This they accompany with the voice, and very frequently with extempore verses; which they have a ready faculty of composing. The antiquities of Athens, by James Stuart. Vol. I. Description of the general view of Athens &c.*

(1) *Nihil autem est tam arduum sedulitati humanæ, ad quod Italici acuminis præstantia non tollatur. . . . longi quoque laboris speique patientes. Joan. Barclaii Icon animorum, Cap. 6.*

Or je demande, en me fondant sur la raison des contraires, si l'on conçoit qu'il puisse jamais naître un César ou un Démosthène chez les Nègres ou chez les Lapons, en supposant même que ces nations eussent un Platon ou un Locke pour Législateurs? Dans les campagnes stériles du Septentrion, les Lapons ne croissent pas au-delà de la hauteur de trois à quatre pieds, tout contrefaits, & de la figure la plus difforme; ils sont déjà vieux & cassés à l'âge de vingt ans, & la constitution de leur esprit répond parfaitement à celle de leur corps. Chez les Nègres, trop exposés à l'ardeur du soleil, qui darde ses rayons directement sur leurs têtes, toutes les idées semblent s'échauffer & fermenter à la fois; de sorte qu'elles s'évaporent aussitôt, & s'en vont en fumée: c'est ce qui les prive presque entièrement de la mémoire, de ce trésor précieux qui renferme tous les matériaux du raisonnement.

Quelques soins que nous puissions prendre, en Europe, de nos baras, aurons-nous jamais des chevaux Arabes? Y a-t-il en Hollande un jardinier assez indu-

strieux & assez habile pour y faire réussir, deux fois de suite, la graine des *Broccoli* Romains? Pourquoi l'Asie a-t-elle toujours vécu en paix, & souffert patiemment, comme elle fait encor aujourd'hui, la tyrannie des Eunuques, & le despotisme des rois ou des Sultans? Pourquoi, au contraire, l'Europe frémit-elle au seul nom d'esclavage, & a-t-elle pris tant de fois les armes pour le maintien de sa liberté? Il faut bien qu'indépendamment des lois, la nature ait donné aux Européens quelque avantage que n'ont point les Afiatiques.

Mais ce qui prouve invinciblement l'influence de l'air, du climat, du terroir, des alimens, en un mot celle des causes physiques; c'est un certain caractère ineffaçable, imprimé par la nature dans l'ame des habitans de certaines contrées de la terre, & qui ne s'est jamais altéré, quoique ces contrées aient changé de lois, de forme politique, de religion; quoiqu'on y ait transplanté des peuples d'une humeur & d'un génie qui différoient de celui des indigènes. Ainsi il paroît sur le tout que chaque terrain communique à

ceux qui l'occupent, certaines qualités particulières qui se naturalisent chez eux, & qu'aucune cause morale, de quelque espèce qu'elle soit, n'effacera jamais entièrement. Je ne m'arrêterai pas à rapporter ici ce que Vasari raconte, dans la vie de Giotto, au sujet des Napolitains. Le Roi Robert ordonna un jour à ce peintre de lui faire le portrait de son Royaume: Giotto peignit un âne avec son bât, qui le pied appuyé sur un autre bât tout neuf, le flairoit, & montrait par là l'envie qu'il avoit de le voir sur son dos: ce qui fait connoître, ajoute cet auteur, combien le peuple de Naples a toujours été avide de nouveautés. J'alléguerai des exemples d'un plus grand poids, qui confirmeront de plus en plus ce qui a été dit des Grecs & des Romains; je parle de cette inclination si naturelle aux bergers de Sicile de confier leurs amours aux forêts, la même qu'ils avoient déjà du temps de Théocrite; de la passion ardente des Anglois pour leur liberté, à qui ils ont sacrifié jusqu'à leurs rois mêmes, & de cette jalousie qui, dans tous les temps, les a animés contre les

François ( 1 ); de la prédilection des Allemands pour les grands verres, de la crédulité de cette nation peu rusée à l'égard des présages & des fortilèges: Tacite ( 2 ) les peint de ces mêmes traits, dont l'expérience fait voir qu'ils ne se sont pas encore dépouillés. La bonne foi des Espagnols, si fort exaltée par Justin, & leur fidélité à garder un dépôt qui leur étoit confié, alloit si loin que souvent ils ont souffert la mort plutôt que de le découvrir ( 3 ). N'est-ce pas là encore leur qualité dominante? ils prêtent religieusement leur nom aux négocians étrangers; ils laissent l'or & l'argent du nouveau monde,

(1) *Jam vero principum liberos liberalibus artibus erudire, & ingenia Britannorum studiis Gallorum anteferre, ut qui modo linguam Romanam abnuebant, eloquentiam concupiscerent.* Tac. t. in Agricola,

(2) *Diem noctemque continuare potando nulli probrum est: auspicia, sortesque, ut qui maxime, observant: gens non astuta neq̄ callida.... De moribus Germanorum.*

(3) *Sape tormentis pro silentio rerum creditarum immortui; adeo illis fortior taciturnitatis cura quam vitæ.* Lib. XLIV; Cap. 2,

à peine débarqué à Cadix, passer en Angleterre, en Hollande, en France, pays dont l'industrie lève ce tribut sur l'Espagne.

Mais de tous les exemples que l'on peut citer du caractère indélébile des nations, le plus marqué est celui que nous fournissent les François. Ils ne descendent pas des anciens Gaulois; ils doivent leur origine à une nation d'Allemands ou de Francs, qui de la Germanie vinrent s'établir dans le pays qui est entre les Alpes, les Pyrénées, les deux Mers, & le Rhin, & donnèrent aux Gaules le nom moderne de France. Tels qu'étoient autrefois les Gaulois, tels sont encore aujourd'hui les François; pleins de courage, mais impatiens dans le malheur; incapables de supporter de longues fatigues, & la rigueur d'une discipline exacte, précisément comme les dépeint Jules-César; très propres à imiter tout ce qu'ils voient; ayant sur tout une grande opinion d'eux mêmes, & prodigues d'éloges pour tout ce qui tient à leur patrie (1); portés à la plaisanterie,

(1) *Nam, ut ad bella suscipienda Gallorum alacer ac promptus est animus, sic mollis ac mi-*

au point de saisir toujours le côté ridicule, des objets. Ce que Tite-Live dit être arrivé dans une grave assemblée de leurs États (1), on le voit encore journellement : pour se consoler d'un désastre public, il ne leur faut qu'un bon-mot, ou quelques couplets de chanson contre le général ou contre le ministre. Leur pre-

*nime resistens ad calamitates perferendas mens eorum est.* Cæsar, de Bello Gall. Lib. III. *Summam imperii se (Vercingentorigem) consulto nulli discedentem tradidisse, ne is multitudinis studio ad dimicandum impelleretur: cui rei propter animi mollitiem studere omnes videret, quod diutius laborem ferre non possent.* Id. ibid. Lib. VII. *Magonem inde cum expeditis Numidis cogere agmen; maxime Gallos, si tardio laboris longæque viæ, (ut est mollis ad talia gens), dilaberentur aut subsisterent, cohibentem.* Liv. Lib. XXII. n. 2. *Ut est summæ genus solertiæ, atque ad omnia imitanda atque efficienda quæ ab quoque traduntur, aptissimum.* Cæsar, de Bello Gall. Lib. VII. *Nam quæ ab reliquis Gallis civitates dissentirent, has sua diligensia adjuncturum, atque unum consilium totius Galliæ effecturum, cujus consensu ne orbis quidem terrarum possit obsistere.* Id. ibid.

(1) *Tanto cum fremitu risus dicitur exortus, ut vix a magistratibus majoribusque natu juvenis sedaretur.* Tit. Liv. Lib. XXII. N. 20.

mier effort dans les combats, est au-dessus de l'homme; dans les suivans ils sont moins que des femmes. Insolens dans la victoire, la moindre défaite les décourage & les accable (1). Cela est vrai aujourd'hui, comme autrefois. Mais sur

(1) *Gallos prima impetu feroces esse, quos sustinere satis sit. . . . Gallorum quidem etiam corpora intolerantissima laboris, atque æstus, fluere, primaque eorum prælia plus quam virorum, postrema minus quam sæminarum esse. Tit. Liv. Lib. X. N. 28. Jam usu hoc cognisum est, si primum impetum, quem fervido ingenio & cæca ira effundunt, sustinueris; fluunt sudore & lassitudine membra, labant arma; mollia corpora, molles, ubi ira confedit, animos sol, pulvis, sitis, ut ferrum non admoveas, prosternunt. Id. Lib. XXXVIII. N. 17. Gallis Insubribus, & his accolis Alpium, animi ferarum, corpora plus quam humana erant: sed experimento deprehensum est, quippe sicut primus impetus eis major quam virorum est, ita sequens minor quam sæminarum. Alpina corpora humenti celo educata habent quiddam simile cum nivibus suis; nam mox ut caute pugnare, statim in sudorem eunt, & levi motu, quasi sole, laxantur. Florus Lib. II. Cap. 4. Ἐπὶ τοιαύτης δὲ κοφότητι ἀφόρητοι μὲν νικῶντες, ἐκπλαγεῖς δὲ ἀτρηθέντες ὀρῶνται. Strabo, Lib. IV.*

toute chose on ne sauroit s'empêcher de reconnoître la vérité de ce que Strabon écrit au sujet des François. Telle est, dit ce savant voyageur, leur imprudente & aveugle confiance, que pourvu que l'ennemi se tienne quelque temps tranquille dans son camp, & fasse mine de les craindre, il est sûr de les surprendre, & de les battre (1). On en a vu l'exemple à Quistello en Italie, & depuis peu à Gravestein en Allemagne, où leurs affaires prirent un si mauvais tour. Pavie en avoit déjà donné une preuve singulière, & à jamais mémorable. Malgré les avis réitérés, qu'ils reçurent de toutes parts, que l'ennemi venoit à eux; ils ne

(1) Διὰ δὲ τοῦτο ἐρεθισθέντες μὲν, ἀτρόβοι συνίασι πρὸς τοὺς ἀγῶνας, καὶ ἔμετὰ περισκέψεως. Ἔσα καὶ εὐμεταχείριτοι γίνονται τοῖς καταστρατηγεῖν ἐθέλουσι &c. *ibid.* *Argumento sit clades Romana; patentem cepere urbem; ex arce Capitolioque his exiguâ resistitur manu. Jam obsidionis tadio viâi abscedunt, vagique per agros palantur, cibo vinoque raptim hausto repleti. Ubi nox appetit, prope rivos aquarum, sine munimento, sine stationibus ac custodiis, passim ferarum ritu sternuntur: nunc ab secundis rebus magis etiam solito incauti,* Liv. Lib. V. n. 44.

penfèrent point à le recevoir , dans cette journée fatale ( 2 ) qui finit par la prise du Roi François I, & qui auroit été suivie de

(1) „ Cette armée-ci me paroît plus rem-  
 „ plie d'insolence que de véritable valeur. Je  
 „ ne fais si c'est un effet de la liberté naturelle  
 „ de ce peuple , ou si le peu de connoissance que  
 „ j'ai de ce qui regarde la guerre, me le fait ju-  
 „ ger ainsi ” . . . . Les ennemis s'approchent,  
 „ ils sont beaucoup plus forts qu'on ne le public.  
 „ Malgré cela je ne vois aucun changement dans  
 „ le camp ” . . . *Lettres de Bernard Tasso. Tome I.*  
*édit. de Com. au Comte Gui Rangoni : de l'armée*  
*Françoise sous Pavie.* Et dans une autre Lettre au  
 même : „ Quoique votre avis vienne d'une personne  
 „ respectable , & digne de foi , & qu'il soit con-  
 „ firmé par les nouvelles qu'on a de la marche  
 „ des ennemis ; avec tout cela le Roi ne veut  
 „ pas croire qu'on vienne l'attaquer. Je doute  
 „ que son opinion soit bien fondée , & je pense  
 „ que l'envie qu'il a que cela ne soit point , lui  
 „ fait juger que cela ne peut pas être. Cela est  
 „ pourtant cause qu'on ne prend pas les précau-  
 „ tions que demanderoient de pareilles circon-  
 „ stances . . . . Je vois aussi peu d'ordre dans  
 „ le camp que lorsque les ennemis étoient  
 „ encore bien loin , & je ne saurois donner à  
 „ cette sécurité d'autre nom que celui d'im-  
 „ prudence ou de témérité ”.

la ruine entière de la France; si la même Fortune qui soutient la maison d'Autriche lorsqu'elle paroît le plus près de sa chute, n'arrêtoit aussi ses progrès, dans le temps qu'elle est sur le point d'atteindre au plus haut degré de gloire & de puissance.

De tout ce que nous venons de dire, il me semble que l'on doit conclure que dans ces sortes de questions le meilleur parti qu'on puisse prendre, est de tenir un juste milieu, en attribuant le caractère national au concours des causes physiques & morales, avec cette restriction pourtant que l'influence des dernières est plus forte & plus marquée. Il est peut-être impossible de déterminer au juste quelle part précise les unes & les autres ont dans les qualités & les mœurs d'un peuple donné, ni d'assigner leur proportion respective; en quoi consisteroit la vraie science. Mais de pareilles questions ne sauroient être exactement calculées, & c'est assez pour nous d'en pouvoir faire une estimation approchante.



**ESSAI**  
**SUR**  
**LE PAGANISME.**

---

*Tourner l'art du raisonnement contre le bien de la Société, c'est blesser d'une épée qui ne nous a été donnée que pour nous défendre.*

**EXAMEN** du Prince de Machiavel.

---



A SON EXCELLENCE,  
**M. J E A N É M O,**  
 Procureur de St Marc.

FRANÇOIS ALGAROTTI.

*V*otre Excellence me permettra de Lui dire le rang qu'Elle tient dans le petit nombre de personnes propres au gouvernement des états. Une parfaite connoissance de l'Histoire, celle des hommes, une éloquence victorieuse, un ardent désir du bien public, un empire absolu sur soi-même sont les vraies qualités de l'homme d'état ; & ce sont le vôtres. Elles frappent nos yeux chaque jour, & elles ont brillé, avec éclat, à la cour Ottomane dans les temps les plus orageux. Vous y avez renouvelé les plus rares exemples de pénétration, & de grandeur d'ame que nous trouvions dans l'Histoire. Mais parmi les vertus que vous pratiquez tant en public qu'en particulier, se distingue surtout votre attachement pour la vraie Religion que nous pro-

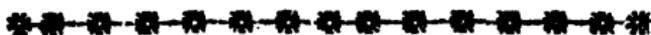
Volume III.

T

*fessons. Vous savez aussi, mieux que personne, sous quel aspect les Sages de l'Antiquité devoient regarder les fausses religions qui avoient cours dans ces siècles reculés. J'ai fait quelques réflexions sur cette matière dans l'Essai suivant, que je vous adresse, comme au meilleur juge dans tout ce qui intéresse le gouvernement des peuples, & le bonheur des états.*

A VENISE,

ce 16 Mars 1754.



## ESSAI

SUR

*LE PAGANISME.*

**A** considérer l'homme dans l'état de simple nature, sa raison est tellement obscurcie par les passions, que généralement parlant il ne sauroit juger de la valeur des objets qui l'environnent, ni régler ses désirs, ni distinguer le vrai bien de ce qui n'en a que l'apparence. De sorte que dans une société où les hommes ne seroient pas retenus & guidés par une main supérieure, on ne verroit que désordre & confusion. Ainsi il a fallu que chez les peuples auxquels Dieu n'a pas accordé la grâce de la Révélation, il s'élevât des génies sublimes, qui connussent le fond des choses, le juste usage qu'on en doit faire, & les moyens de concilier les passions avec

T 2

la raison; qui comme placés sur un lieu éminent, vissent les routes qui conduisent au bien commun, & les montrassent aux autres. Mais la multitude est peu disposée à se laisser conduire par la raison. Il est trop difficile de lui persuader par la voie du raisonnement, que par exemple la tempérance est très-utile à l'homme; que ne pas se livrer aux plaisirs présens, c'est s'assurer, une vie longue & agréable; que la justice est l'unique moyen de conserver ce qui nous appartient, ou d'acquérir ce qui nous revient de droit; que le mensonge fait finalement plus de tort au menteur qu'à celui qu'il calomnie, & d'autres vérités de cette nature, qui font la base & du bonheur particulier & du bonheur public. Il fut donc nécessaire d'avoir recours à des objets extraordinaires, & au-dessus de l'humanité, de faire voir au peuple, que si dans ce monde le crime évite le châtement qui lui est dû, il ne sauroit se dérober à la justice des Dieux, qui attend le coupable dans une autre vie; tandis que la vertu, méprisée ou persécutée parmi nous, y

trouvera sa récompense (1). C'est ainsi que par l'espérance des biens à venir, & par la crainte des supplices, il falloit porter les hommes à se soumettre, & à exécuter ce qu'on leur prescrivoit pour leur avantage, en un mot à faire par nécessité ce que les philosophes faisoient d'eux mêmes, par un amour propre réfléchi (2).

Si donc les instituteurs des religions firent une œuvre sacrée & salutaire, le dessein de ceux qui par leurs railleries, & leurs sophismes, cherchoient à abolir tout culte dans l'univers, étoit impie & pernicieux: & si les uns méritèrent des honneurs, des louanges & du respect; les autres devoient encourir le blâme & la censure publique.

C'est ainsi précisément que dans toute société bien réglée pensèrent les magistrats

## T 3

(1) *Si genus humanum, & mortalia temnitis arma,  
At sperate Deos memores sancti atque nefandi.*

Virgil. *Æneid.* Lib. I.

(2) Ἐρωτηθεὶς τί ποτ' αὐτῶ περιγίγονεν ἐκ φιλοσοφίας, ἔφη τὸ ἀνεπιτάκτως ποιεῖν ἢ τινες διὰ τὸν ἀπὸ τῶν νόμων φόβον ποιῶσιν. Diog. Lart. in *Aristotele.*

& ceux qui étoient à la tête des affaires (1). Les noms de Numa, de Zoroastre, de Lycurgue furent placés dans le ciel à côté des divinités qu'ils avoient annoncées; parce qu'en inculquant l'observation des devoirs de la Morale, en inspirant à l'homme les plus sublimes principes de vertu, en le remplissant d'espérances & de craintes salutaires, ils contribuèrent à le rendre aussi heureux que le permet la condition humaine; & parce que comme des êtres raison-

(1) *Sit igitur hoc a principio persuasum civibus, dominos esse omnium rerum ac moderatores Deos, eaque, quæ gerantur, eorum regi vitione, ac numine; eosdem optime de genere hominum mereri, & qualis quisque sit, quid agat, quid in se admittat, qua mente, qua pietate colit religiones, intueri: piorumque & impiorum habere rationem. His enim rebus imbutæ mentes, haud sane abhorrebunt ab utili, & vera sententia. . . . . utiles autem esse opiniones has quis neget, cum intelligat quam multa firmentur jure jurando, quantæ salutis sint fœderum religiones, quam multos divini supplicii metus a scelere revocarit, quamque sancta sit societas civium inter ipsos, Diis immortalibus interpositis tum iudicibus tum testibus. Cic. de Leg. Lib. II. Cap. 7.*

nables ils avoient pris sur eux la conduite & l'instruction du vulgaire stupide. On blâma, au contraire, & l'on punit même, comme perturbateurs du repos public, tous ceux qui osèrent s'élever contre la Religion. On les regarda comme des pierres qui en se détachant de l'édifice, tendoient à le faire crouler. Protagoras fut banni d'Athènes pour avoir révoqué en doute l'existence des Dieux, & ses livres furent brûlés. Diagoras fut condamné à mort pour avoir nié cette même existence. Alcibiade fut anathématisé pour le mépris qu'il faisoit des choses sacrées; & la sentence contre Socrate son maître, que quelques-uns appellent le martyr de la vertu, & un des Saints du Paganisme, fut rendue sur l'accusation intentée qu'on ne l'avoit jamais vu sacrifier en public, & qu'en se vantant d'avoir un esprit familier, il prétendoit renverser le culte reçu, ou du moins introduire des nouveautés en matière de religion.

Chez les Romains, l'accusation de superstition étrangere, ou d'hérésie, pour me servir du terme de Davanzati dans sa traduction de Tacite, n'étoit pas une cho-

se fort extraordinaire (1). La défense de lire certains livres n'est ni une invention moderne, ni dans l'antiquité même une pure idée de Platon, quand il bannit de sa République les poèmes d'Homère comme scandaleux. Les vers du poète Archiloque furent défendus à Sparte (2): l'Histoire nous apprend qu'à l'exemple des anciens Auguste ordonna que dans un terme préfix on portât certains écrits chez le Préteur, avec défense aux particuliers de les garder (3): & le Livre d'Hégésias, surnom-

(1) *Et Pomponia Gracina, insignis famina, . . . . . superstitionis externa rea, mariti iudicio permessa.* Tacit. Annal. Lib. XIII.

(2) Dacier, note 13 sur l'Ode 6. du Livre V.

(3) *Simul commonescit (Tiberius), quia multa vana sub nomine celebri vulgabatur, sanxisset Augustum, quem intra diem ad Prætores urbium deferrentur, neque habere privatim liceret. Quod a majoribus quoque decretum erat. . . . Id. Annal. Lib. VI. Haud dispari crimine Fabricius Vejentio conficiatus est, quod multa probrosa in patres & sacerdotes composuisset iis libris, quibus nomen codicillorum dederat. . . . Convidumque Vejentonem Italia depulit (Nero). & tibros exuri iussit conquisitos lecitatos que dō-*

mé l'Orateur de la mort (1), fut pros crit par Ptolomée.

Les anciens pouvoient, dans leurs écoles, disputer sur bien des matières dont il n'étoit pas permis de s'entretenir en public (2). Il n'y avoit que les philosophes, & leurs initiés, qui connussent la différence entre les Dieux intelligibles & les Dieux sensibles (3); & à tous égards il n'appartenoit qu'à eux de la connoître (4).

## T 5

*nec cum periculo parabantur: mox licentia habendi oblivionem attulit.* Id. Annal. Lib. IV.

(1) Πεισιδάμαντος.

(2) *Sic alia, quæ facilius intra parietes in schola, quam extra in foro ferre possunt aures.* Varro, apud S. August. de Civ. Dei. Lib. VI. Cap. 5.

(3) Θεοὶ νοητοὶ καὶ θεοὶ αἰσθητοί.

(4) *Relatum est in litteras, doctissimum Pontificem Scævolam disputasse tria genera tradita Deorum, unum a poetis, alterum a philosophis, tertium a principibus civitatis. Primum genus nugatorium dicit esse, quod multa de Diis fingantur indigna, secundum non congruere civitatibus, quod habent aliqua supervacua, aliqua etiam, quæ obsit populis nosse.* S. August. de Civ. Dei. Lib. IV. Cap. 27. *Ego ista conjicere*

L'Ambroisie des philosophes, s'il est permis de parler ainsi, n'est pas faite pour le peuple; il lui faut des alimens plus grossiers & plus matériels, qui lui donnent la force de bien faire, non de bien raisonner. Aussi les Législateurs n'entrèrent-ils jamais dans aucune question philosophique qui regardât l'existence ou les attributs de l'être suprême. Se couvrant de l'autorité divine, qui dirige toutes choses, qui récompense les bons, & punit les méchans, ils s'attachèrent particulièrement à inventer des images corporelles, des représentations

*putari debui, nisi evidenter alio loco ipse (Varro) diceret de religionibus loquens, multa esse vera, quæ non modo vulgo scire non sit utile, sed etiam, tametsi falsa sint, aliter existimare populum expediat. . . . Dicit etiam idem auctor acutissimus atque doctissimus, quod hi soli, ei videantur animadvertisse quid esset Deus, qui crediderunt eum esse animam motu ac ratione mundum gubernantem. Id. ibid. Cap. 31. Sed jam quoniam in vetere populo esset, acceptam ab antiquis nominum & cognominum historiam tenere, ut tradita est, debere se dicit (Varro), & ad eum finem scribere ac perscrutari, ut potius eos magis colere quam despiciere vulgus velit. Id. ibid.*

sensibles, qui pussent peindre aux yeux du peuple ce qu'il est donné à peu de personnes de concevoir par les forces de l'entendement. Ils partagèrent en plusieurs Divinités de différens noms, & de diverses figures, le Dieu unique, sans figure, invisible, ineffable; à peu près comme le souverain fait partager un lingot d'or, pour en frapper des pièces de monnoie à différens coins, & de différente valeur, dans la vue d'en faciliter le cours, & d'en rendre l'usage commode aux citoyens ( 1 ). C'est ainsi que les Égyptiens cherchèrent dans les plantes, & dans les animaux, les symboles des attributs de Dieu ( 2 ), moins sages peut-être que les Grecs, qui firent de ces attributs des divinités à figure humaine. Mais il n'y eut point de nation qui pensât là-dessus plus sensément que les Romains. Ils donnèrent, il est vrai, la figure hu-

(1) *Fragilis & laboriosa mortalitas in partes ista decessit, infirmitatis suæ memor, ut portionibus coleret quisque, quo maximè indigeret.* Plin. Nat. Histor. Lib. H. Cap. 5.

(2) *Μιμήματα τοῦ Θεοῦ.*

maine à leurs Divinités; mais ils les exemptèrent des vices & des passions à quoi l'humanité est sujette, leur attribuèrent un caractère bienfaisant, & les chargèrent du soin de rendre les hommes heureux. Elles présidoient à l'agriculture, à la propagation de l'espèce, à l'union conjugale; elles veilloient à la conservation & à la prospérité de l'état. Toutes les institutions de leur république tendoient à une fin aussi salutaire. L'observation même du vol des oiseaux, & l'examen des entrailles des victimes immolées, qui faisoient une partie très-essentielle de leur religion, contribuoient à l'utilité publique. Il nous paroît étrange, pour ne pas dire ridicule, que toutes les fois qu'il s'agissoit de bâtir de nouvelles villes, ou d'asseoir un camp, les Romains consultassent, avec tant de soin, les entrailles des animaux qu'ils fa-  
crifioient dans ces occasions, comme s'ils eussent dû y lire la volonté du Ciel. Mais un passage de Vitruve nous apprend clairement quelles étoient en cela leurs vues, & les grands avantages qu'ils en retiroient.

C'est pourquoi, dit cet auteur (1), j'approuve fort la manière dont usoient les anciens, qui étoit de considérer le foie des animaux qui passoient dans les lieux où ils vouloient bâtir, ou camper. Car s'ils le voyoient livide & corrompu, & qu'ils jugeassent, après en avoir considéré plusieurs, que cela n'arrivoit que par la maladie particulière de ceux qu'ils avoient ouverts, & non par la mauvaise nourriture qui se prend dans le lieu, puisque les autres avoient le foie sain & entier par l'usage des bonnes eaux, & des bons pâturages; ils y bâtissoient leurs villes. Que s'ils trouvoient généralement les foies des animaux gâtés, ils concluoient que ceux des hommes étoient de même, & que les eaux & la nourriture ne pouvoient être bonnes en ce pays-là; de sorte qu'ils l'abandonnoient incontinent, n'ayant rien en si grande recommandation en toutes choses que ce qui peut entretenir la santé (2).

(1) La traduction Italienne est du Marquis Galiani; celle-ci de Perrault.

(2) Itaque etiam atque etiam veterum revocandam cenſeo ræionem. Majores enim e pœudibus immolatis, quæ paſcebantur in iis locis, quibus

L'observation du vol des oiseaux, celle du tonnerre, ou l'usage des Augures étoit, ainsi que plusieurs autres pratiques semblables, un des plus grands secrets de l'état. On s'en servoit pour mettre, dans les délibérations publiques, un frein à la fougue du peuple, qui dès le temps même des Rois avoit beaucoup de part au gouvernement, sans que le peuple pût s'en douter. S'il arrivoit, ce qui n'est pas rare dans les assemblées populaires, que l'on fût sur le point de prendre quelque résolution qui eût été déshonorante ou préjudiciable à l'état; dans l'instant un ordre secret du Sénat faisoit intervenir des Augures. Ces graves personnages, que l'on

*aut oppida aut castra stativa constituebantur, inspiciebant jecinora; & si erant livida & vitiosa prima, alia immolabant, dubitantes utrum morbo, an pabuli vitio læsa essent. Cum pluribus experti erant, & probaverant integram & solidam naturam jecinorum ex aqua & pabulo, ibi constituebant munitiones. Si autem vitiosa inveniebant, indicio transferebant. Idem enim in humanis corporibus; pestilentem futuram nascentem in iis locis aquæ, cibi que copiam, & ita transmigrabant, & mutabant legiones, quærentis omnibus rebus salubritatem. Lib. I. Cap. 4.*

regardoit comme ce qu'il y avoit de plus sage & de plus éclairé dans la République, déclaroient que par telle ou telle circonstance, ce jour où l'on avoit convoqué l'assemblée, étoit malheureux, & qu'il falloit la renvoyer à un autre: quelquefois même ils annulloient la délibération qu'on avoit prise, persuadés au fond du cœur, avec Homère, que le meilleur de tous les augures est de servir la patrie ( 1 ).

Comme la guerre étoit le véritable métier des Romains, on avoit pour la manière dont mangeoient les poulets sacrés, une attention si grande qu'il sembloit que le succès des batailles ne dépendît que de leur appétit. Mais tout cela étoit bien réfléchi, & conduit avec beaucoup de précaution. Il ne faut point s'imaginer ici un Prusias, à qui Annibal reprocha qu'il ajoutoit plus de foi à la chair d'un veau

(1) Ἐὐς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνασθαι περὶ πατρίδος.

Iliad. Lib. XII.

*Augurque cum esset, dicere ausus est, optimis auspiciis ea geri, quæ pro rei publicæ salute gererentur; quæ contra rem publicam ferrentur, contra auspicia fieri.* Cic. de Senect. cap. 4.

qu'à un vieux capitaine comme lui. Les Romains ne négligeoient rien de ce qui concernoit la discipline militaire, le bon ordre, l'avantage du terrain, aucune circonstance favorable au combat. Si à tout cela ils joignoient les poulets sacrés, avec tout l'appareil des cérémonies religieuses, c'étoit pour en tirer d'heureux présages & pour inspirer au soldat cette ferme confiance dont la victoire est le fruit ordinaire. Ils imitoient les anciens médecins d'Égypte & de Grèce, qui dans le temps même qu'ils faisoient semblant de guérir leurs malades par enchantement, & par miracle, leur administroient les remèdes qu'ils croyoient les plus propres à opérer leur guérison.

Tant que les Romains vécurent dans une vive persuasion de ces sortes de choses, la République, dans toutes ses parties, jouit de la plus grande prospérité. Mais dès qu'ils commencèrent à mépriser les oracles & les présages, à négliger leurs Divinités, à ne faire plus aucun cas des sermens, en un mot dès qu'ils donnèrent dans l'incrédulité, ils commencèrent aussi  
à dé-

à déchoir de leur grandeur (1). Le bon ordre fut renversé, & ce qui précipita la ruine de la République, ce fut la liberté que prirent les grands d'interpréter la religion à leur gré, ainsi qu'ils se servoient des forces de l'état pour leurs vues particulières. Sertorius eut une biche à lui, qui lui parloit, & prophétisoit la victoire à son parti, Sylla une image d'Apollon; au lieu que dans les règles il n'y avoit que ceux qui étoient légitimement préposés au timon de l'état, qui dussent toucher à ce premier mobile de la politique des Romains, je veux dire à la Religion.

Dans le grand nombre d'Auteurs qui affurent que l'empire Romain fut principalement redevable de sa prospérité à ses sages réglemens par rapport à la Religion, & que ce fut là ce qui lui soumit l'univers (2),

(1) *Sed nondum hæc, quæ nunc tenet seculum, negligentia Deum venerat, nec interpretando sibi quisque jusjurandum & leges aptas faciebat, sed suos potius mores ad eas accommodabat.* Liv. Lib. III. n. 8.

(2) *Equidem quis est tam vecors, qui aut, cum suspenderit in calum, Deos esse non sentiat... aut cum*

je me contenterai, parmi les modernes, du témoignage du Secrétaire Florentin. Cet homme qui connoissoit si bien les hommes, & qui a donné une analyse si par-

*Deos esse intellexerit, non intelligat eorum numine hoc tantum imperium esse natum, & audum, & retentum? Quam volumus licet, Patres conscripti, ipsi nos amemus, tamen nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec calliditate Perros, nec artibus Græcos, nec denique hoc ipso hujus gentis ac terræ domestico nativoque sensu Italos ipsos ac Latinos, sed pietate ac religione, atque hac una sapientia, quod Deorum immortalium numine omnia regi gubernarique perspeximus, omnes gentes nationesque superavimus. Cic. de Harusp. resp. Cap. 9. Et si conferre volumus nostra cum externis, ceteris rebus aut pares aut inferiores reperiemur: religione, id est cultu Deorum multo superiores. Id. de nat. Deor. Lib. II. Cap. 3. Quæ (nostra civitas) numquam profecto sine summa placatione Deorum immortalium tanta esse potuisset. Ibid. Lib. III. Cap. 2. Qui regno ita potitus urbem novam conditam vi & armis, jure eam legibusque ac moribus de integro condere parat. Liv. Lib. I. n. 19. Civitas religiosa in principiis, maxime novorum bellorum supplicationes habuit. Id. Lib. XXXI. n. 9. Favere enim pietati fideique Deos, per quæ populus Romanus ad tantum fastigii venerit. Id. Lib. XLIV.*

faitement raisonnée de l'histoire Romaine, n'a pas hésité de dire que Rome avoit plus d'obligation à Numa qu'à Romulus, car dit-il, il n'est pas difficile d'introduire les armes dans un lieu où la Religion est établie; au lieu que ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on introduit la Religion dans un pays qui ne connoît que les armes (1). Et parmi les anciens, il suffit de l'autorité de Polybe, l'esprit le plus juste, & le plus philosophe de tous les historiens de l'Antiquité. Dans la comparaison qu'il fait de la République Romaine avec les autres états qui subsistoient de son temps, il lui donne la supériorité à cause de la sagesse de ses institutions relatives soit à la paix, soit à la guerre; mais surtout à cause de son atta-

## V 2

n. 1. *Majores vestri omnium magnarum rerum  
& principia exorsi ab Diis sunt & finem eorum  
statuerunt.* Id. Lib. XLV. n. 39.

*Diis te minorem quod geris, imperas,  
Hinc omne principium, huc refer exitum.*

*Dii multa neglecti dederunt*

*Hesperia mala luctuosæ.*

Horat. Lib. III. Ode 6.

(1) Discours Liv. I. Chap. 11.

chement pour la Religion. Profondément gravée dans tous les cœurs, elle influoit puissamment, & dans le bonheur des particuliers, & dans le bonheur public. Si quelqu'un avoit violé la foi des sermens, il voyoit tous les maux de la vie présente, & de la vie à venir, prêts à fondre sur sa tête. C'est à la solennité, & à l'étroite observation du serment, qu'on peut appeller le fils aîné de la Religion, que Polybe attribue cette valeur invincible, cette magnanimité sans égale, que les Romains firent voir dans les circonstances les plus critiques, leur tempérance, leur justice, & surtout leur droiture dans le maniement des deniers publics, en un mot toutes les vertus Romaines.

Il rejette, au contraire, sur l'oubli de la Religion tous les vices qui de son temps régnoient dans la Grèce, & principalement l'avarice, source féconde des plus grands maux (1). On peut bien dire, en un

(1) Μεγίστην δέ μοι δοκεῖ διαφορὰν ἔχειν τὸ Ῥωμαίων πολίτευμα πρὸς τὸ βέλτιον, ἐν τῇ περὶ θεῶν διελήψει. Καί μοι δοκεῖ τὸ παρὰ τοῖς ἄλλοις ἀνθρώποις ἐνειδιζόμενον, τοῦτο συνέχειν τὰ Ῥωμαίων πράγματα.

mot, que l'Énée de Virgile, si célèbre par sa piété & par sa valeur, *pietate insignis & armis*, est moins la figure d'Auguste que

## V 3

λέγω δὲ τὴν δεισιδομονίαν. ἐπὶ τοσοῦτον γὰρ ἐπιτραγώδηται καὶ παρεισῆκται τοῦτο τὸ μέρος παρ' αὐτοῖς ἕως τε τοὺς κατ' ἰδίαν βίους καὶ τὰ κοινὰ τῆς πόλεως, ὥστε μὴ καταλιπεῖν ὑπερβολὴν. ὃ καὶ δόξειεν ἂν πολλοῖς εἶναι θαυμάσιον· ἐμοὶ γε μὴν δοκοῦσι τοῦ πλήθους χάριν τοῦτο πεποιηκέναι. εἰ μὲν γὰρ ἦν σοφῶν ἀνδρῶν πολιτεύμα συναγαγεῖν, ἕως ἔδδεν ἦν αναγκαῖον ὁ τοιοῦτος τρόπος. ἔπει δὲ πᾶν πλήθος ἐστὶ ἐλαφρὸν, καὶ πλήρες ἐπιθυμιῶν παρανόμων, βρῆς ἀλόγου, θυμοῦ βιαίου, λείπεται τοῖς ἀδύλοις φόβοις, καὶ τῇ τῆσάυτη τραγωδίᾳ τὰ πλήθη συνέλθουσιν. Διόπερ οἱ παλαιοὶ δοκοῦσι μοι τὰς περὶ θεῶν ἐννοίας, καὶ τὰς περὶ τῶν ἐν αἴθου διαλήψειςε βυκ' εἰκῆ καὶ ὡς ἔτυχεν εἰς τὰ πλήθη παρεισαγαγεῖν. πολὺ δὲ μᾶλλον οἱ νῦν εἰκῆ καὶ ἀλόγως ἐβάλλουσιν αὐτά. Τοιγαροῖν χωρὶς τῶν ἄλλων, οἱ τὰ κοινὰ χειρίζοντες παρὰ μὲν τοῖς Ἕλλησιν, ἔαν τάλαντον μόνον πεισευθῶσιν, ἀντιγραφεῖς ἔχοντες δέκα, καὶ σφραγίδας τοσαύτας, καὶ μάρτυρας διπλασίους, οὐ δύνανται τηρεῖν τὴν πίσιν· παρὰ δὲ ἰσχυραῖσι κατὰ τε τὰς ἀρχὰς καὶ πρεσβείας πολὺ τι πλεονέχουσιν χρημάτων χειρίζοντες δὲ αὐτῆς τῆς κατὰ τὸν ἔρκον πίσεως, τηροῦσι τὸ καθήκον· καὶ παρὰ μὲν τοῖς ἄλλοις σπάνιον ἐστὶν εὐρεῖν ἀπεχόμενον ἄνδρα τῶν δημοσίων, καὶ καθαρῶντα περὶ ταῦτα, παρὰ δὲ τοῖς ἰσχυραῖσι σπάνιον ἐστὶ τὸ λαβεῖν τινὰ πεφωραμένον ἐπὶ τῆσάυτη πράξει. Polyb. Hist. Lib. VI. n. 34.

l'image & le type de la constitution de l'Empire Romain.

On objectera peut-être l'exemple de quelques nations qui n'ont pas laissé d'avoir de grands succès, quoiqu'elles eussent peu de crainte des Dieux; & l'on en conclura que la Religion ne contribue en rien au bonheur des états. Mais il n'est pas difficile de répondre que ces nations auroient encore été plus heureuses, & auroient acquis plus de gloire, si aux autres sources de leur félicité elles avoient joint la plus abondante de toutes, & qu'à la valeur guerrière, & à la discipline, qui furent le fondement de leur grandeur, elles eussent allié la piété, qui donne à la valeur un nouveau degré de force. Devoient-elles ignorer ce qu'a observé un grand philosophe de l'Antiquité, qui fut tout à la fois un grand capitaine, que ceux qui craignent Dieu, craignent peu les hommes (1)?

On pourroit aussi alléguer, pour preuve des maux que la Religion peut causer

(1) Voyez Xénophon dans *l'Eloge d'Agésilas*, vers le commencement, & dans *la Cyropédie*, vers la fin du Livre III.

dans les états, quelques désordres qu'elle semble effectivement avoir produits. Nicias effrayé par une éclipse de Lune, & par les menaces des devins, suspendit sa marche près de Syracuse: ce délai fut la cause de sa perte, qui entraîna celle de l'armée entière, & mit fin à l'expédition de Sicile par la catastrophe la plus tragique. Les Athéniens firent cruellement mourir leurs amiraux, qui avoient gagné contre les Spartiates la fameuse bataille des Arginusés, pour avoir poursuivi l'ennemi, & voulu profiter de leur avantage, sans s'arrêter pour donner la sépulture à leurs morts. Quelques années après, Chabrias, autre général des Athéniens, tint une conduite toute opposée: ayant remporté sur les mêmes Spartiates la victoire de Naxos, il s'amusa à ensevelir les morts, & par ce retardement perdit l'occasion d'enlever à son ennemi l'empire des mers, ce qu'il pouvoit faire très-facilement. Pour toute réponse, il suffit de rapporter ce que nous disent là dessus les historiens. Le premier malheur ne peut être attribué qu'à la faute du général: le second est l'effet de la Démocra-

tie d'Athènes, comme le marquent expressément Diodore de Sicile, & Plutarque (1) : l'un & l'autre sont des exemples manifestes de l'abus que les hommes font de la Religion, ou plutôt des suites funestes, de la Superstition, qui est à la Religion ce que la licence est à la liberté (2). Ce n'est pas d'aujourd'hui que les choses les plus sagement établies pour la conservation, & l'accroissement des états, tournent à leur ruine, & même à leur ruine totale, quand elles sont mal administrées. Parmi une foule de preuves, une des plus fortes ce sont les privilèges dont jouissoit le peuple Romain : on les lui avoit accordés pour qu'il pût balancer la supériorité de la Noblesse, & la puissance

(1) Voyez Plutarque dans la *vie de Nicias*, & Diodore de Sicile. Livre XIII. Art. 28, & Livre XV. art. 11.

(2) *Non enim philosophi solum, verum etiam majores nostri religionem a superstitione separaverunt. . . . Ita factum est in supersticioso, & religioso, alteram vitii nomen, alterum laudis.* Cie. de Nat. Deor. Lib. II. cap. 28.

des Consuls; il s'en servit pour créer César Dictateur perpétuel, & pour anéantir la liberté. C'est au Législateur, au Souverain, qu'il appartient de changer, de tempérer les maximes fondamentales d'un état, afin que les puissans n'accablent pas les foibles, que le peuple ne s'avilisse point, ou au contraire ne conçoive pas trop d'orgueil & de férocité, surtout que rien ne tende à mettre la division dans un corps qui doit être dans une parfaite harmonie. Et si quelquefois la religion mal-entendue, ou l'abus qu'on en a fait, ont occasionné des désordres, il ne s'ensuit pas qu'elle soit pernicieuse par elle-même; comme on n'auroit pas raison de dire que les armes sont préjudiciables, parce qu'un corps de soldats se sera soulevé, ou aura mis une province à contribution.

Or la Religion étant si avantageuse aux états, est-il possible d'imaginer qu'elle ôte le jugement, & qu'elle déränge le cerveau aux hommes qui y croient, & qui y mettent leur confiance, comme l'assuroient ceux qui vouloient la bannir entièrement.

du monde (1)? Pour sentir la fausseté de cette opinion, il suffit d'observer que du temps du Paganisme on a vu fleurir un nombre assez grand d'hommes excellens en tout genre, pour en faire une armée complète, s'il m'est permis de me servir de cette expression que Boccace emploie dans un autre sujet. Mais afin qu'on n'ait pas lieu de nous reprocher que nous n'insistons que sur les exemples des anciens; peut-on disconvenir que chez les Tartares, fermement persuadés qu'il y a parmi eux un homme qui n'est point sujet à la mort, & dans le sein même du Mahométisme, il n'y ait eu des princes vertueux & véritablement dignes du titre de grands? Dans le temps même que les Mahométans étoient dans les plus violens accès de leur fanatisme, vivans sous la domination de leurs Califes, qu'ils adoroient comme des divinités, ces fanatiques étoient les maîtres d'une grande partie du monde. C'est à eux que nous sommes redevables

(1) *Humana ante oculos fœdè cum vita jaceret  
In terris oppressa gravi sub religione &c.  
Lucr. Lib. I.*

de l'Arithmétique dont nous faisons actuellement usage, & qui est si commode pour les calculs: ils l'avoient reçue des Indiens, & nous l'ont communiquée. C'est d'eux que nous tenons la Chimie, plusieurs découvertes dans les Arts, & dans la Médecine, une mesure de la Terre, & nombre de productions ingénieuses. Ils l'emportoient si fort sur les autres nations que le Calife Aaron Réclid chargea les ambassadeurs qu'il envoya à Charlemagne, de présenter de sa part à ce prince je ne fais quel instrument de Mathématique; ce qui étoit à peu près la même chose que quand nous envoyons aujourd'hui à la Porte les travaux curieux de l'industrie Européenne, Et si la superstition grossière de la secte Mahométane ne l'empêcha point de renouveler les Sciences dans le monde, & d'y faire de grands progrès; nous voyons au contraire que la liberté de conscience dont jouissent les Lettrés de la Chine, ne les a pas conduits à de grandes découvertes. Les historiens les plus accrédités nous assurent que, malgré la protection que dans cet empire on accorde aux sciences, qui de-

puis tant de siècles y font cultivées, ces gens qui pensent si librement, étoient si neufs, surtout dans l'Astronomie, & dans l'Hydrostatique, qu'ils furent obligés de prendre des leçons, & d'aller comme à l'école de nos prêtres, & de nos missionnaires d'Europe.

Les principes de la Religion ne font pas, par eux mêmes, contraires aux Beaux-Arts, ni aux arts mécaniques. Ils n'ont de liaison marquée qu'avec les principes de la Philosophie; mais cette sublime science s'élève si haut, qu'elle peut voir par-tout la main de celui qui a peuplé la terre d'animaux, parsemé le ciel d'étoiles, réglé le cours des Planètes, & allumé le feu du Soleil, qui éclaire & vivifie l'univers (1).

(1) *Verum est tamen parum Philosophiæ naturalis homines inclinare in Atheismum, & altiore scientiam eos ad religionem circumagere. Baco de Verul. Serm. fid. Cap. 16. Itaque naturæ majestatem propius jam licet intueri, & dulcissima contemplatione frui, conditorem vero ac dominum universorum impensius colere & venerari, qui fructus est Philosophiæ multo uberrimus. Cæcum esse oportet, qui ex optimis & sapientissimis rerum structuris non statim videat fabricato-*

Et quand même elle seroit en état de le faire, il n'est pas à présumer qu'elle vou-  
lût, en ôtant du monde la Divinité (1),  
ôter au peuple le motif le plus puissant  
qu'il ait de secourir les misérables; qu'elle  
voulût étouffer les remords de ces crimes  
contre lesquels les lois ne peuvent rien.  
Elle fait trop bien que les maximes de re-  
ligion sont le lien & le supplément des  
maximes d'état (2).

Aucun Græc peut-être, sur les seules  
ailes de la raison, ne s'est élevé plus haut  
que Platon. On ne trouve dans aucun  
philosophe de l'antiquité autant de passages

*ris omnipotentis infinitam sapientiam, & bonita-  
tem, insanum, qui profiteri nolit. Extabit igitur  
eximium Newtoni opus adversus Atheorum  
impetus munitissimum præsidium: neque enim ali-  
unde felicitus quam ex hac pharetra, contra im-  
piam cætervam tela deprompseris. . . . .  
Rogerius Cotes, in præfat. in edit. secundam Phi-  
los. natur. princip. mathematic. auctore Isaaco  
Newtono.*

(1) *Hæc Carneades agebat, non ut Deos tol-  
leret: quid enim philosopho minus conveniens?*  
Cic. de nat. Deor. lib. III. cap. 17.

(2) *Coagulum populorum.*

aussi propres à nous édifier qu'on en trouve dans les œuvres de ce grand homme (3). Il paroît avoir été persuadé que sa façon de penser étoit également utile & honnête, puisque consulté par Denis sur quelques points délicats de Métaphysique, de peur de troubler les esprits, il cacha son sentiment sous le voile de quelques vers extraordinaires, & que de plus il pria Denis de les jeter au feu après les avoir lus (4). Il pensoit en ceci bien différemment de nos philosophes modernes, qui font imprimer toutes les idées qui leur viennent sur cette matière, & qui, autant qu'il est en eux, voudroient introduire la confusion dans le monde, sous couleur de répandre l'esprit philosophique, & de le communiquer à tous les membres de la Société.

Les anciens philosophes étoient bien éloignés de tenir une telle conduite. Ils auroient cru manquer aux devoirs de l'hu-

(3) *Μεῖζον μὲν γὰρ ἀρετῆς μηδεὶς ἡμᾶς ποτε πείθει τῆς εὐσεβείας εἶναι τῷ θνητῷ γένει &c.* in *Epinomide*, prope finem.

(4) *Ἐβῆσο καὶ πείθου, καὶ τὴν ἐπισολὴν ταύτην νῦν πρῶτον πολλὰ μὲν ἀναγνωὺς κητάκκουσον.* Ep. II. ad Dionys.

manité, en tentant de soulever l'homme contre sa propre nature, qui l'ayant fait susceptible d'espérance & de crainte, le porte par elle-même à la Religion; au point qu'un grand génie définissoit l'homme un animal religieux. Et en effet n'eût-ce pas été le priver de la plus grande ressource qu'il puisse avoir dans les misères de cette vie? La Religion tiroit l'homme de l'incertitude & du doute, qui est le plus insupportable de tous les états (1): elle l'élevoit au-dessus de la condition humaine, & le mettoit en commerce avec tous les Dieux, avec ces Dieux qui sont éternels, dit Cambyse à Cyrus, à qui rien n'est caché, ni le présent, ni le passé, ni l'avenir, qui avertissent sans cesse & de ce qu'on doit rechercher, & de ce qu'il faut fuir (2). Quelle consolation pour l'hom-

(1) *Sed cum de religione agitur, T. Coruncanum, P. Scipionem, P. Scævola Pontifices maximos, non Zenonem aut Cleanthem aut Chrysippum sequor. . . A te enim philosopho rationem accipere debeo religionis: majoribus autem nostris, etiam nulla ratione reddita, credere. . . . Cic. de nat. Deor. Lib. III. Cap. 2.*

(2) *Cyropédie, à la fin du Livre I.*

me d'avoir un protecteur parmi ces Dieux, qui s'occupe de ses besoins, qui veille sans cesse sur lui ! Car enfin il n'y avoit personne qui n'eût son patron dans le ciel. Si Apollon, avec ses flèches qui atteignoient de si loin, protégeoit les Troyens, Junon, épouse & sœur de Jupiter, favorisoit les Grecs.

Quel fonds de consolation pour l'homme, de croire à ces Dieux qui sont naturellement bons, du secours desquels il ne devoit attendre que satisfaction & félicité ! Si la religion Payenne sacrifia Iphigénie ; en échange elle tira Chryséïs de l'esclavage : & si elle fit perdre aux Athéniens l'empire de la mer, elle donna aux Romains l'empire du monde. Elle a fait tant d'autres biens, que ceux même qui se sont le plus acharnés à faire secouer à l'homme le joug salutaire de l'autorité, ont été finalement forcés d'en convenir (2). De sorte qu'au lieu de dire :

*Tan-*

(1) *The vulgar, under which denomination we must rank, on this occasion, almost all the sons of Adam, content themselves to be guided*

*Tantum religio potuit suadere malorum ;*

il faudroit s'écrier :

*Tantum religio potuit fecisse bonorum.*

Si les fausses religions n'ont pas été désavantageuses à la Société civile, & si elles n'ont pas obscurci les lumières de ceux qui les ont professées ; on doit avouer que l'éclat de la vérité même ne pourra que donner de nouvelles forces à notre entendement, & que le genre humain doit

*by vulgar opinions. They know little, and believe much. They examine and judge for themselves in the common affairs of life sometimes, and not always even in these. But the greatest and the noblest objects of the human mind are very transiently, at best, the objects of theirs. On all these, they resign, themselves to the authority that prevails among the men with whom they live. Some of them want the means, all of them want the will to do more; and as absurd as this may appear in speculation, it is best, perhaps, upon the whole, the human nature and the nature of government considered, that it should be as it is . . . . Works of Lord Bolingbrock. Vol. IV. Essay IV. Concerning authority in matters of Religion. Sect. I.*

*Volume III.*

X

tirer une utilité infinie de la parole de Dieu, c'est-à-dire, de cette religion qui fidèlement observée, rend l'homme heureux dès cette vie, & souverainement heureux dans l'autre.



ESSAI

SUR

DESCARTES.

---

..... Θεὸν ὡς εἰσορῶσιν.

Hom. Odysf. Lib. VIII.

---



A MONSIEUR

EUSTACHE ZANOTTI,

Astronome de l'Institut de Bologne.

FRANÇOIS ALGAROTTI.

*V*oici une petite Dissertation sur Descartes, que je vous envoie de ma maison de campagne. Vous savez que ce Philosophe a tenu par-tout le premier rang dans les écoles ; & quoiqu'aujourd'hui il lui reste peu de sectateurs, il ne laisse pas d'avoir encore beaucoup de partisans dans sa patrie. Recevez mon ouvrage avec la complaisance d'un ami, & examinez-le avec toute la rigueur d'un ennemi. Il est peu de personnes qui soient mieux en état d'en juger que vous. Né dans une famille qui vous a fourni des

*leçons & des modèles dans les Sciences les plus sublimes, vous n'avez pas tardé à atteindre à la gloire de vos ancêtres, & jeune encore vous avez su consoler l'Observatoire de Bologne de la perte de Manfredi.*

A MIRABEL,

ce 12 Août 1754.



ESSAI  
SUR  
DESCARTES.

---

**I**l n'est point de pays de l'Europe qui dans les Sciences & les Arts n'ait produit des génies supérieurs, que les savans de ce pays mettent comme à la tête de leur nation. Homère & Platon ont tenu autrefois, & tiennent encore aujourd'hui le premier rang chez les Grecs: Cicéron & Virgile le tiennent chez les Romains. Les Anglois se font gloire de marcher sous les drapeaux de Milton & de Newton: les Italiens suivent ceux du Dante & de Galilée: & les François élèvent Corneille, & surtout Descartes, au-dessus de tous les grands esprits que leur patrie a vu naître. Toutes les personnes un peu instruites savent le cas qu'on fait en France de ce philosophe: & quoique sa doctrine ne soit plus aussi universellement reçue dans les

écoles qu'elle l'a été, il paroît pourtant qu'il conserve encore, dans le cœur de ses compatriotes, une autorité égale à l'éclat de son empire passé. Ils prétendent qu'à lui seul étoit réservé l'honneur de purger la Philosophie des vaines questions de l'École, & de la tirer des ténèbres dont elle étoit enveloppée; que c'est lui qui nous a appris la véritable méthode du raisonnement, & la plus propre pour rendre nos idées claires & distinctes; en un mot, que c'est lui qui a fait entièrement changer de face au monde philosophique. Si nous les en croyons, nous lui sommes redevables de ce que la Chimie ne se perd plus à la recherche de la pierre philosophale, de ce que la Médecine ne se règle plus sur les différens aspects de la Lune, & de ce que l'Astrologie n'est plus admise dans les conseils & dans les cabinets des princes. Ils l'exaltent comme un nouveau père de la Géométrie; & ils veulent que l'esprit géométrique qu'il a répandu dans l'Europe, ait porté les Sciences & les Arts au point de perfection où nous les voyons aujourd'hui. Ils ajoutent enfin, que nous de-

vons jusqu'aux vérités découvertes dans ces derniers temps, aux vives lumières qui brillent à travers ses erreurs mêmes. Exagérations outrées de l'amour national, qui est la première branche de l'amour propre. Nous tâcherons de les réduire aux bornes de la justice & de la vérité.

Il faut d'abord observer que pour réussir, & dans les productions de l'esprit & dans la conduite de la vie, l'homme doit faire un bon usage de la raison; puisque c'est elle seule qui nous développe les maximes de prudence nécessaires dans la Société civile, aussi bien que les principes des Arts & des Sciences. Cela supposé, il est difficile de se persuader que durant tant de siècles les hommes aient été ou assez nonchalans, ou assez malheureux pour ignorer la vraie manière de penser, jusqu'à ce que Descartes soit venu la leur enseigner, & servir, pour ainsi dire, de guide à la Raison. Ceux qui ont étudié l'histoire de l'esprit humain, auront encore plus de peine à se prêter à cette idée. Il paroît effectivement qu'on ne sauroit refuser l'avantage de bien penser à celui que

la voix de l'Oracle déclara autrefois le plus sage des mortels. Au-dessus de tout préjugé, doutant de tout, même de ce qui paroïssoit le plus clair, & surtout lent à juger, il ne se rendoit qu'à ce qui portoit le caractère lumineux de l'évidence: des objets les plus simples, & les plus aisés à comprendre, il alloit, par degrés, aux plus composés, & aux plus difficiles. Il examinoit de près chaque chose, en considéroit séparément les parties, jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus le moindre scrupule: enfin il ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit l'aider dans une affaire aussi importante que l'est la recherche de la vérité. Cette méthode, qu'observoit Socrate, renferme les quatre règles fondamentales où se réduisoit la Logique de Descartes, ainsi qu'il nous l'explique lui même dans sa célèbre dissertation *sur la Méthode*, règles qu'il regardoit comme le fil d'Ariane dans le labyrinthe de la Philosophie (1).

(1) *Atque ut legum multitudo saepe vitiis excusandis accommodatior est, quam iisdem prohibendis; adeo ut illorum populorum status sit optime constitutus, qui tantum paucas habent, sed*

Elles paroissent même entièrement tirées des Dialogues où Platon fait parler Socrate : & si Aristote & Hippocrate n'avoient pas

*quæ accuratissime observantur ; sic pro immensa ista multitudine præceptorum, quibus Logica referta est, sequentia quatuor mihi suffectura sunt, modo firmiter & constanter statuerem ne semel quidem ab illis toto vitæ meæ tempore defletere.*

*Primum erat, ut nihil unquam verum admitterem, nisi quod certo & evidenter verum esse cognoverim ; hoc est, ut omnem præcipitationem in judicando diligentissime vitarem ; nihilque amplius conclusione complederer, quam quod tam clare & distincte rationi meæ pateret, ut nullo modo in dubium possem revocare.*

*Alterum, ut difficultates, quas esse examinaturus, in tot partes dividerem, quot expedires ad illas commodius resolvendas.*

*Tertium, ut cogitationes omnes, quas veritati quarendæ impenderem, certo semper ordine promoverem : insipiendo scilicet a rebus simplicissimis & cognitu facillimis, ut paulatim, & quasi per gradus ad difficiliorum & magis compositarum cognitionem ascenderem ; in aliquem etiam ordinem illas mente disponendo, quæ se mutuo ex natura non præcedunt.*

*Ac postremum, ut tum in quærendis mediis, tum in difficultatum partibus percurrendis, tam perfecte singula enumerarem, & ad omnia circumspicerem, ut nihil a me omitti esse certus. In*  
Dissertatione de Methodo.

suivi ces règles, leurs ouvrages ne seroient pas des livres classiques, comme le sont en effet la Politique, la Rhétorique, la Poétique, la Morale de l'un, & les Aphorismes de l'autre.

Si les anciens se sont trompés dans quelques questions de Physique, c'est moins au défaut de Logique, ou de méthode qu'il faut attribuer leurs erreurs, qu'au manque d'instrumens, & d'autres moyens que nous avons aujourd'hui. Le temps où l'on peut dire qu'a disparu la bonne manière de raisonner, ce sont les siècles où la raison des philosophes se perdoit dans les subtilités de l'École, dans de vaines & de ridicules questions, dans des définitions inintelligibles, dans ces mots obscurs qui tenoient lieu de choses. Mais encore Descartes ne fut-il pas le premier à allumer ce flambeau qui devoit chasser les ténèbres du monde aveuglé. Roger Bacon, Nicolas de Cusa, Télésius, Campanella, l'illustre Copernic avoient, commencé ce grand ouvrage: ils avoient, avant lui, pris les armes contre les Scholastiques; & s'ils ne vinrent pas à bout de ré-

tablir l'ordre dans la Philosophie, au moins firent-ils sentir le désordre où elle étoit. Personne au moins n'oseroit frustrer le Chancelier Bacon de la gloire qui lui est si légitimement due. C'est à ce génie si vaste que nous sommes redevables de tous les beaux ouvrages qui ont paru depuis : c'est lui qui traça, dans ses écrits, le plan de tous les édifices qu'on a élevés dans le monde physique.

Mais parce que celui qui exécute doit l'emporter sur celui qui ne fait qu'indiquer la voie ; convenons que c'est Kepler & Galilée qui ont, en effet, répandu le premier jour sur la Philosophie ; & ils ont, tous deux précédé Descartes. Kepler, Allemand de nation, outre la vraie théorie de la Vision, découvrit, avec beaucoup de sagacité, les lois que les planètes observent dans leurs mouvemens. Le Lynx de notre Italie trouva la loi de la chute des corps, & le mouvement des projectiles ; il détermina la résistance des solides : il peut être regardé comme l'inventeur du télescope, qui lui servit à découvrir la rotation du Soleil, les Satellites de Jupiter, si

utiles à la Géographie, les phases de Vénus, point capital dans l'Astronomie: en un mot, il découvrit un nouveau ciel, un ciel plus beau, & qui, grâce aux travaux de ce philosophe, verse, si je puis parler ainsi, des influences plus bénignes sur la terre.

Les savans étrangers donnent, tous d'une voix, le nom de grand à Galilée. La France est le seul pays où quelques écrivains, peut-être pour ne pas obscurcir la réputation de leur compatriote, le passent sous silence dans les endroits mêmes où il convenoit le plus de faire son éloge, ou se contentent de faire mention de lui en passant. Mais il est bien dédommagé de cet oubli par deux célèbres Anglois qui lui rendent hautement la justice qu'il mérite. L'un est David Hume, qui dit dans son Histoire (1), qu'au même temps que

(1) *The great glory of literature in this island, during the reing of James, was Mylord Bacon. Most of his performances were composed in Latin, tho' he possessed neither the elegance of that, nor of his native tongue. If we consider the variety of talents displayed by this man as a public speaker, a man of business, a wit, a courtier, a companion, an author, a philoso,*

Bacon monroit, en Angleterre, les routes qui conduisent à la vérité, l'Italie possédoit déjà un homme qui les suivoit, &

*pher; he is justly the object of great admiration. If we consider him merely as an author, and philosopher, the light, in which we view him as present, tho' very estimable, he was yet inferior to his contemporary Galileo, perhaps even to Kepler. Bacon pointed out at a distance the road to true philosophy: Galileo both pointed it out to others, and made, himself, considerable advances in it. The Englishman was ignorant of Geometry: the Florentine revived that science, excelled in it, and was the first who applied it, together with experiment, to natural philosophy. The former rejected with the most positive disdain the system of Copernicus: the latter fortified it with new proofs derived both from reason and the senses. Bacon's style is stiff and rigid; his wit, tho' often brilliant, is sometimes unnatural and far-fetcht; and he seems to be the original of those pointed similies, and long-spun allegories, which so much distinguish the English authors, Galileo is a lively and agreeable, tho' somewhat a prolix writer. But Italy, not united in any single government, and perhaps satiated with that literary glory, which it has possessed both in ancient and modern times, has too much neglected the renown, which it has acquired by giving birth to so great a man.*

y étoit même fort avancé; homme digne de l'admiration de tous les peuples: & si, sa patrie, ajoute-t-il fort poliment, ne fait pas de lui tout le cas qu'elle devoit, peut-être faut-il l'attribuer à la foule des grands hommes qu'elle a produits. L'autre est Colin Mac-Laurin, si célèbre par ses profondes connoissances dans les Mathématiques. Dans l'excellent livre de Philosophie qu'il nous a donné, cet auteur rapporte exactement les découvertes que Galilée a faites par le moyen de son télescope, & en montre toute l'utilité. Ensuite il passe aux découvertes de Galilée sur la Pesanteur, qui furent la base de la théorie de la Gravité céleste, & du vrai système du monde. Enfin il dit formellement

*That national spirit, which prevails among the English, and which forms their great happiness, is the cause, why they bestow on all their eminent writers, and Bacon among the rest, such praises and acclamations, as may often appear partial and excessive. The History of Great Britain under the house of Stuart. Vol. I. Appendix to the reign of James I.*

ment que Galilée fut le précurseur, & comme le père de Newton (1).

Guidé par l'expérience, & éclairé par la Géométrie, Galilée suivit la nature pas à pas. Ce fut en commençant par la méthode analytique, qui des effets s'élève, par degrés, jusqu'aux causes, & en s'attachant sans relâche à la connoissance des individus, qui seule peut conduire à celle des genres, qu'il essaya d'atteindre à la vérité. Descartes, au contraire, négligeant l'expérience, aussi bien que la Géométrie, dans les matières de Physique, commence par

(1) „ Il ne rendit pas un moindre service en  
 „ traitant d'une manière claire & géométrique la  
 „ doctrine du mouvement, qui a été justement  
 „ appelée la clef de la nature . . . . . Il  
 „ démontra le premier que les espaces parcourus  
 „ par les corps pesans depuis le commencement  
 „ de leur chute, sont comme les quarrés des  
 „ temps, & qu'un corps jeté dans toute direction  
 „ qui ne soit pas perpendiculaire à l'horizon,  
 „ décrit une parabole. Ce sont là les commen-  
 „ cemens de la doctrine du mouvement des corps  
 „ pesans, qui a été depuis portée si avant par M.  
 „ Newton". *Exposition des découvertes philo-  
 sophiques de M. le Chevalier Newton. Livre I.  
 Chap. 3.*

*Volume III.*

Y

la méthode synthétique, si dangereuse en Philosophie, quand elle n'est pas précédée de la méthode analytique. De la nature & des attributs de Dieu, cause première & créateur de tous les êtres; il descend aux choses créées, dont il veut rendre raison, aussi bien que de tous les phénomènes que nous offre l'univers. (1). L'un avouoit ingenuement qu'avec le petit nombre de vérités qu'il avoit recueillies, il ne lui étoit pas possible d'établir un système; l'autre prétendoit qu'il n'y avoit rien de si obscur ni de si difficile qu'il ne fût en état d'expliquer (2) & qu'il ne lui restoit que l'embarras de choisir la meilleure

(1) *Jam vero, quia Deus solus omnium, quæ sunt, aut esse possunt, vera est causa, perspicuum est, optimam philosophandi rationem nos secuturos, si ex ipsius Dei cognitione rerum ab eo creatarum explicationem deducere conemur, ut ita scientiam perfectissimam, quæ est effectuum per causas, acquiramus. Princip. Part I. paragr. 24.*

(2) *Deinde animo revolvens omnia objecta, quæ unquam sensibus meis occurrerunt, dicere non verebor, me nihil in iis observasse, quod satis commode per inventa a me principia explicare non possim. In Dissertatione de Methodo.*

entre le grand nombre d'explications que ses principes lui fournissoient sur chaque sujet ( 1 ).

Il est inutile de demander ce que sont devenus les systèmes, ou, pour mieux dire, les hypothèses de ce philosophe si hardi. Personne n'ignore la destinée des Tourbillons, qui sont le ressort principal du monde de Descartes, & la grande machine qui le fait mouvoir. Quelques efforts qu'ayent fait les géomètres François, quelque torture que les plus grands géomètres étrangers, invités par les prix de l'Académie, ayent pu donner à leur esprit, pour trouver, à force de calculs, le moyen d'accorder les mouvemens réels des planètes avec la théorie des Tourbillons, rien ne leur a réussi. Pour les conserver dans le ciel, il auroit fallu admettre les choses

## Y 2

(1) *Sed confiteri me etiam oportet, præsentiam naturæ esse adeo amplam, ut nullum pene particularem effectum observem, quem statim variis modis ex iis principiis deduci posse non agnoscam, nihilque mihi difficilius videri, quam invenire, quo ex his modis inde dependet. In Dissertatione de Methodo.*

les plus contradictoires, & dévorer les plus étranges absurdités: de sorte que l'illustre Bulfinger, un de leurs plus célèbres défenseurs, ne fit aucune difficulté de convenir que ceux qui refusent de les admettre, s'affermiroient peut-être dans leur refus par la manière dont il les défendoit (1). Et, comme si tout cela n'avoit pas suffi pour les faire disparaître, les comètes, ainsi que chacun fait, vinrent leur porter le dernier coup. Le mouvement libre en tout sens, & en toute direction, qu'elles ont autour du Soleil, fit voir sans tant de calculs, & comme toucher au doigt, l'impossibilité de cette masse immense de matière qui, selon Descartes, se meut d'Occident en Orient autour du Soleil, & qui devrait entraîner, dans la même direction, tous les corps qu'elle renferme dans son sein. Ainsi les comètes, après avoir ou fondu ou brisé les cieus solides des Péripatéticiens, ont fait évanouir les tourbillons de Descartes, & en cessant d'an-

(1) Voyez Maupertuis, *Figure des Astres*.  
Chap. 3.

noncer la mort aux souverains, elles ont été le tombeau des systèmes.

Il n'est guères possible d'exprimer l'alarme où la ruine des tourbillons jeta cette partie de l'Académie de France qu'en général on regardoit comme la plus saine, parce qu'elle soutenoit les opinions du philosophe François avec un zèle véritablement patriotique. Rien ne fut négligé pour parer ce coup; & pour y réussir, on auroit voulu faire interyenir l'autorité du ministre dans des disputes de philosophie (1), & les faire regarder comme une affaire d'état. A-voir la guerre que ces Académi-

## Y 3

(1) „Cependant cette secte (*le Cartésianisme*), qui n'est pas aujourd'hui trop nombreuse, est volontiers intolérante, comme bien des sectes opprimées ou négligées: peu s'en faut qu'elle ne décrie ses adversaires, comme de mauvais citoyens insensibles à la gloire de leur nation". . . . M. d'Alembert, dans *l'éloge de M l'Abbé Terrasson*. „Il est vrai que le Cartésianisme n'est plus interdit aujourd'hui, ni persécuté comme autrefois; il est souffert; peut-être est-il protégé, & peut-être faut-il qu'il le soit à certains égards". M. de Mailran, dans *l'éloge de l'Abbé de Molières*.

ciens faisoient au systême Anglois, que quelques-uns des plus jeunes cherchoient à introduire dans l'Académie, on étoit tenté de les comparer aux Augures Romains. Comme ces prêtres veilloient autrefois à la conservation de l'ancien *Pomœrium* de Rome, les vieux Druides François veilloient sur le *Pomœrium* de la Philosophie, pour empêcher qu'on ne l'étendît au-delà des bornes que Descartes, son fondateur selon eux, lui avoit marquées.

Quant à la cause de la Gravité que l'on tire du mouvement circulaire des tourbillons, je me contenterai de dire qu'Huygens a démontré que dans cette hypothèse, les corps poussés par la matière qui se meut dans des cercles parallèles à l'Équateur, tomberoient perpendiculairement à l'axe de la terre, & non au centre (1). D'autres ont fait voir, par des preuves de fait, que les corps les plus denses, au lieu d'être poussés en bas par la matière éthérée, comme le prétend Descartes, s'élèveroient, & iroient occuper les parties les plus hau-

(1) *De causa Gravitatis.*

tes du tourbillon ( 1 ). Et généralement parlant, il faut avouer que ce génie d'ailleurs si pénétrant ne connut point du tout la cause de la Gravité. La preuve en est qu'il se persuada qu'un boulet de canon tiré directement vers le Zénith, & poussé bien loin dans l'air, ne retomberoit point sur la terre; parce qu'il feroit alors sorti de la sphère du tourbillon: & il fut assez crédule pour ajouter foi au Père Mersenne, son fidelle écuyer en Philosophie, qui l'assuroit que cela s'étoit vérifié par l'expérience ( 2 ); tandis qu'il est constam-

Y 4

(1) Mém. de l'Acad. Royale des Sciences années 1714, 1715 & 1716.

(1) *Et enfin si l'expérience que vous m'avez mandé vous-même avoir faite, & que quelques autres ont écrite. est véritable, à savoir que les bales des pièces d'artillerie tirées directement vers le Zénith ne retombent point, on doit juger que la force du coup les portant fort haut, les éloigne si fort du centre de la terre, que cela leur fait entièrement perdre leur pesanteur".* Tome I. Lettre 73. au R. P. Mersenne. *Je vous remercioie aussi de celle (expérience) de la balle tirée vers le Zénith qui ne retombe point, ce qui est fort admirable.* Tome II. Lettre 111 au même.

ment démontré que le boulet retomberoit sur la terre, quand même il eût été poussé à la hauteur du ciel de la Lune : & que si la Lune venoit à perdre son mouvement projectile, ce qui arriveroit bientôt si elle se mouvoit dans le plein de Descartes, cette planète tomberoit elle-même sur la terre.

Il seroit trop long de suivre à la trace le philosophe François, & de marquer en détail toutes les méprises où il est tombé dans les différentes parties de la Physique. Il attribua la dureté des corps au simple repos de leurs parties élémentaires : il est pourtant bien clair qu'elle doit être l'effet d'un principe plus efficace, ou, pour mieux dire, d'un principe positif; ce qui paroît assez par l'effort que les parties font pour se tenir comme embrassées, & serrées l'une contre l'autre, dès qu'on veut les désunir & les séparer. Pour expliquer l'origine des sources il imagina je ne fais quels siphons souterrains, je ne fais quels alambics, qui suçant l'eau du sein des

Voyez aussi Tome II. Lettres 76 & 106 au même.

mers, la portent jusqu'au sommet des plus hautes montagnes: il leur donna, en même temps, la vertu de dépouiller cette eau, Dieu fait comment, de l'amertume & du bitume dont elle est imprégnée, de la purifier, & de l'adoucir. Il ne fit aucune attention à ce qui n'a pas échappé aux anciens; c'est à dire que la chaleur du Soleil fait, tous les jours, évaporer les eaux de la mer, & que c'est là la grande opération chimique par laquelle la nature adoucit les eaux salées, & en fournit, au delà même du besoin, les veines des sources & des rivières (1). C'est dans la glande pinéale, partie la moins noble du cerveau, corticale, excrétoire, & qui ne se trouve pas dans tous les cadavres, qu'il place le siège

Y 5

(1) *A ventis autem quocumque feruntur humores conglobati ex fontibus, & fluminibus, & paludibus, & pelago, cum tepore solis continguntur, exhauriuntur, & ita tolluntur in altitudinem nubes: ea deinde cum aeris unda nitentes, cum perveniunt ad montes, ab eorum offensu & procellis, propter plenitatem & gravitatem, liquescendo disperguntur, & ita diffunduntur in terras. . . . Vitruv. Lib. VIII. Cap. 2.*

& le trône d'où l'ame exerce son empire sur toutes les parties du corps qu'elle anime. Ainsi c'est à lui à nous dire où existent ces ames misérables auxquelles la nature a refusé cette partie qui devrait leur servir de domicile, ou dont elle les prive par quelque maladie. Il est inutile de s'arrêter plus longtemps sur cette matière, ni sur d'autres où ce grand génie a donné dans les écarts les plus palpables.

Nous ne parlerons pas non plus de son Optique, quoique célèbre par la facilité avec laquelle elle semble expliquer certains phénomènes de la Lumière, & par les disputes qu'elle occasionna. Ce n'est qu'une vision philosophique, dont l'expérience nous démontre tous les jours la fausseté (1) : & tous les efforts qu'ont faits autrefois, & que font encore, en France, ceux qui s'intéressent à la soutenir, sont absolument inutiles.

Descartes n'a pas été plus heureux dans la solution des questions les plus gé-

(1) „La lumière de Descartes n'est pas la lumière du monde." *Encyclopédie. Art. Cartésianisme.*

nérales de la Physique, qu'il lui paroïssoit plus facile de tirer de la cause première, dont en quelque façon elles sont moins éloignées. Les lois du mouvement qu'observent les corps qui se choquent, & que Wallis, Wren & Huygens découvrirent à peu près dans le même temps, furent un des principaux objets des recherches de Descartes, comme elles sont en effet un des principaux fondemens de la science des choses naturelles. Pour donner une juste idée de la manière dont il y réussit, on ne sauroit mieux faire que de rapporter les propres termes de M. Montucla, qui n'étant point aveuglé par l'amour de son pays, tient la balance égale, & remplit parfaitement les devoirs d'historien de ces sciences qui n'ont d'autre objet que la vérité. » Nous voudrions bien, dit-il, pour la gloire de Descartes, à laquelle nous devons nous intéresser comme compatriote, pouvoir en dire autant des règles qu'il prétendit établir pour la communication du mouvement. Mais c'est ici que sa trop grande confiance en certaines idées métaphysiques, & un esprit systématique

„ mal-dirigé l'entraînèrent dans une foule  
 „ d'erreurs trop peu excusables. Nous  
 „ trouvons effectivement dans ces règles  
 „ toutes sortes de défauts, principes ha-  
 „ zardés, contradictions, manque d'ana-  
 „ logie & de liaison; c'est, pour le dire  
 „ en un mot, un tissu d'erreurs qui ne méri-  
 „ teroient pas d'être discutées sans la célé-  
 „ brité de leur auteur” ( 1 ).

Quant à son assertion si vantée, qu'il doit toujours se conserver dans l'univers la même quantité de mouvement, parce que Dieu est par lui-même immuable, & que dans ses opérations il suit la manière la plus constante & la plus invariable ( 2 ); cette assertion, dis-je, est détruite par ce qu'exige, suivant les plus habiles Mathématiciens, la différente nature des corps qui se choquent entr'eux, & par ce qui arrive, & dans la composition, & dans la résolution du mouvement. Il en est ainsi de son autre assertion fondamentale, que la matière est la même dans tous les corps, & qu'il n'y

(1) *Histoire des Mathématiques.* Part. IV. Livre v. Art. 6.

(2) *Princip.* Part. II. Art. 36.

a que la modification de ses parties qui fasse varier la nature & la qualité de ces mêmes corps. Cette opinion, qui a beaucoup d'analogie avec les couleurs que ce philosophe forme aussi par la seule modification de la Lumière, ne sauroit être admise, pour peu qu'on fasse attention à ce qui en résulteroit dans le monde. Si cela étoit vrai, & que, par exemple, l'or, dans ses parties primordiales, ne différât pas essentiellement du fer, ni le peuplier du chêne, & ainsi de suite, la transmutation d'une chose en une autre ne seroit pas difficile; ce qui entraîneroit l'altération des espèces, & la destruction de l'univers.

Descartes prétendoit que Galilée avoit bâti sans fondement, parce que sans remonter jusques aux causes premières, il s'étoit contenté de chercher les raisons de quelques effets particuliers (1). Pour lui,

(1) *Je trouve, en général qu'il (Galilée) philosophe mieux que le vulgaire, en ce qu'il quitte le plus qu'il peut les erreurs de l'École, & tâche à examiner les matières physiques par des raisons mathématiques. En cela je m'accorde entièrement avec lui, & je tiens qu'il n'y a pas*

il s'applaudissoit d'avoir, grâces à sa méthode, creusé si avant qu'il étoit enfin parvenu à trouver le terrain ferme, & la pierre vive, sur quoi il falloit bâtir (2). Je me croirois plutôt fondé à dire, qu'après qu'ils eurent l'un & l'autre renversé le barbare édifice des Scholastiques, Galilée y substitua une maison, petite à la vérité, mais d'une solidité à ne pas craindre l'injure des ans; au lieu que Descartes fit une vraie décoration de théâtre, qui n'étoit pas pour durer.

*d'autre moyen pour trouver la vérité. Mais il me semble qu'il manque beaucoup en ce qu'il ne fait que des digressions, & ne s'arrête point à expliquer suffisamment aucunes matières: ce qui montre qu'il ne les a toutes examinées par ordre, & que sans avoir considéré les premières causes de la nature, il a seulement cherché les raisons de quelques effets particuliers, & ainsi qu'il a bâti sans fondement. Au R. P. Mersenne. Tome II. Lettre 91.*

(2) *Et quemadmodum fieri solet, cum in arenoso solo ædificatur, tam alte fodere cupiebam, ut tandem ad saxum vel ad argillam pervenirem: atque hoc satis mihi feliciter succedere, videbatur. In Dissertatione de Methodo.*

Cette décoration, quoique peu conforme aux règles de la bonne Architecture, étoit dans toutes les proportions de la Perspective, & peinte très-artistement. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'elle attirât les regards de tout le monde, & se fît hautement applaudir. Si les principes de Descartes n'étoient pas solides, de quoi peu de personnes pouvoient juger, il fut en échange gagner les esprits par l'ordre méthodique qu'il donna à ses pensées; & flatter l'imagination par la beauté des similitudes que lui fournissoit le génie poétique qu'on vit briller en lui dès l'enfance.

D'ailleurs les créateurs de systèmes, qui par un petit nombre de principes simples & aisés à concevoir, promettent de dévoiler les secrets de la nature, entraînent la multitude avec la même facilité que le font ceux qui par des opérations peu compliquées se vantent d'enrichir, tout d'un coup, des nations entières. Il est vrai que les promesses des uns se réduisent à des billets sans valeur, & celles des autres à de pures idées, à des mouvemens de la matière globuleuse ou striée, ou à

d'autres fictions semblables, qui sont de la fausse monnoie en Philosophie. Mais il n'est pas moins vrai que les uns & les autres trouvent des gens qui les écoutent; parce qu'il n'est personne qui ne voulût, sans beaucoup de peine, devenir riche & savant.

Descartes ne donna pas dans ces écarts en fait de Géométrie; la nature de cette science ne les lui permettoit pas: on peut même dire qu'il en a avancé les progrès autant qu'il a retardé ceux de la Philosophie. Descartes a commencé où les anciens ont fini, disent ses compatriotes (1), voulant parler du fameux problème qu'on appelle des quatre lignes, & qui fut l'écueil  
des

(1) „Pour ne parler que des mathématiques, dont il est seulement ici question, M. Descartes commença où les anciens avoient fini, & il débuta par la solution d'un problème où Pappus dit qu'ils étoient tous demeurés”. M. de l'Hôpital, *Analyse des infiniment petits*, dans la Préface.” Descartes commença sa géométrie par un problème où les anciens s'étoient arrêtés”. M. de Mairan dans *l'Éloge de Halley*.

des anciens. Descartes, à la vérité, l'a résolu par la voie de l'analyse; mais c'est à Newton qu'il étoit réservé d'en donner la solution géométrique, telle que les anciens la cherchoient (1).

Sans nous arrêter à ce sujet, nous conviendrons volontiers que Descartes mérite & les éloges de ses compatriotes, & ceux de toutes les nations, pour avoir appliqué l'Analyse à la Géométrie sublime, comme Oughtred l'avoit adaptée à la Géométrie élémentaire, & pour avoir le premier expliqué la nature des Courbes par les équations Algébriques. Mais il seroit difficile de trouver un panégyriste qui célébrât ses découvertes géométriques avec plus d'emphase qu'il ne l'a fait lui même. En parlant de la méthode qu'il donne pour les Tangentes, il ne s'en tient pas à dire que ce problème est le plus utile & le plus gé-

(1) *Atque ita problematis veterum de quatuor lineis ab Euclide incepti, & ab Apollonio continuati, non calculus, sed compositio geometrica, qualem veteres quærebant, in hoc corollario exhibetur. Newtoni Princip. Lib. I. Lemma 19.*

néral de tous ceux qu'il fait résoudre; il ajoute qu'il est au-dessus de tous les problèmes géométriques qu'il souhaite jamais savoir résoudre (1). *Ma géométrie, écrit-il à son ami Mersenne, est telle que je n'y souhaite rien d'avantage, & elle est autant au-delà de la Géométrie ordinaire que la Rhétorique de Cicéron est au-delà de l'A, B, C, des enfans* (2). Écrivant à un autre de ses amis, sur une de ses règles, qui est sans doute la méthode des Tangentes, il la donne pour la plus belle découverte qu'on ait jamais faite, & que peut-être on fera dans plusieurs siècles, *si ce n'est, continue-t-il* (3), *que je prenne moi-même la peine d'en chercher d'autres.* Il n'est assurément pas possible de trouver des termes plus magnifiques pour relever des découvertes de Géométrie; & bien des gens

(1) *Nec verebor dicere, problema hoc, non modo eorum, quæ scio, utilissimum & generalissimum esse; sed etiam eorum, quæ in Geometria scire unquam desideraverim.* Geom. Lib. III.

(2) Tome III. Lettre 73. au R. P. Mersenne.

(3) Tome III. Lettre 77. à M. de Carcavi.

penferoient qu'ils tiennent un peu trop de l'hyperbole & du ftyle poétique; furtout fi l'on fait réflexion qu'il y avoit alors en France tel géomètre qui pouvoit aller de pair avec Descartes, fupposé même qu'il ne fût pas au-deffus de lui. Je parle de Fermat, qui par fa méthode *de maximis & minimis*, dont Descartes paroît d'ailleurs fe moquer (1), ne contribua pas moins que Cavalieri par fes Indivifibles, à ouvrir à la Géométrie les portes de l'Infini. D'autres prétendent, avec quelque apparence de raifon, que Descartes ne s'eft pas toujours tiré à fon honneur des matières de Géométrie. Dans le fecond livre de fa nouvelle fcience, il décide hardiment, qu'il eft impoffible de rectifier une courbe (2):

Z 2

(1) . . . Et autres, du nombre desquels il faut mettre auffi M. votre Confeiller de maximis & minimis. Tome III. Lettre 73. au R. P. Mersenne.

(2) Car encore qu'on n'y puiffe recevoir aucune lignes qui feignent à des chordes, c'eft à dire qui deviennent tantôt droites & tantôt courbes, à caufe que la proportion qui eft entre les droites & les courbes n'étant pas connue,

à peine cet oracle est-il prononcé que, comme si le destin de l'Angleterre étoit de se trouver toujours en conflit avec la France, deux géomètres Anglois rectifient deux courbes, Neil une des paraboles cubiques, & Wren la Cycloïde. Dans la suite Tschirnhaus donna la rectification de ses fameuses Caustiques, pourvu qu'elles soient produites par des courbes géométriques, & Huygens celle de ses développées. Tout cela se fit sans le secours du calcul infinitésimal, découvert depuis par Newton, qui parut destiné à obscurcir en tout la gloire de Descartes.

On veut même, en fait de Géométrie, le soupçonner de plagiat. Il est probable qu'il copia son Arithmétique littérale, & les règles de l'Algebre qui sont contenues dans cet ouvrage, de la Pratique de l'art analytique publiée par Harriot quelques années avant que la Géométrie de Descartes parût; au moins est-il à présumer qu'il emprunta bien des choses de Viète son com-

*& même je crois ne le pouvant être par les hommes, on ne pourroit rien conclure delà qui fût exact & assuré.* Livre II. de la Géométrie.

patriote, qui porta si loin la science de l'Analyse, dont on doit à l'Italie la naissance & les premiers progrès. Cela a d'autant plus de vraisemblance, qu'il ne se fit jamais grand scrupule de se parer des plumes d'autrui; quoiqu'un jour quelqu'un lui ayant demandé à voir sa bibliothèque, il ne lui montrât qu'un animal disséqué, & une scie anatomique. La Reine Christine de Suède ne fut pas la dernière à s'apercevoir que les doctrines de Descartes n'étoient pas toutes de son cru (1); & dans le temps même qu'elle prenoit de ses leçons, elle ne fit pas difficulté de le lui dire. Tout le monde connoît le célèbre argument qui conclut notre existence de ce que nous pensons, argument que je trouve aussi décisif qu'il est concis: ce n'est pas Plaute qui en est l'auteur, comme quelques-uns l'ont dit en badinant (1);

## Z 3

(1) Mémoires concernant Christine, reine de Suède. Tome I. p. 345.

(1) Dans l'Amphitryon de Plaute, Sosie persécuté par Mercure qui a pris la figure de ce valet, dit: *sed quom cogito, equidem certo idem sum, qui semper fui.*

nous le devons à Saint Augustin. Dans une autre occasion, Descartes ayant reçu le même avertissement répondit qu'il étoit bien aise de s'être rencontré avec ce père de l'Église (2). Il ne se rencontra pas moins avec je ne fais quel docteur de l'École, lorsque de l'idée que nous avons d'un être infiniment parfait, & dont l'existence

(2) *Vous m'avez obligé de m'avertir du passage de S. Augustin, auquel mon je pense, donc je suis, a quelque rapport. Je l'ai été lire aujourd'hui en la bibliothèque de cette ville, & je trouve véritablement qu'il s'en sert pour prouver la certitude de notre être, & ensuite pour faire voir qu'il y a en nous quelque image de la Trinité, en ce que nous sommes, nous savons que nous sommes, & nous aimons cet être & cette science qui est en nous: au lieu que je m'en sers pour faire connoître que ce moi qui pense est une substance immatérielle, & qui n'a rien de corporel; qui sont deux choses fort différentes. Et c'est une chose qui de soi est si simple, & si naturelle à inférer qu'on est, de ce qu'on doute, qu'elle auroit pu tomber sous la plume de qui que ce soit; mais je ne laisse pas d'être bien aise d'avoir rencontré avec S. Augustin, quand ce ne seroit que pour fermer la bouche aux petits esprits qui ont tâché de regâbler sur ce principe. A M\*\*\*. Tome II. Lettre 118.*

est nécessaire , il inféra l'existence actuelle de cet être, ou de Dieu. C'est pourtant là ce fameux argument dont il tiroit tant de gloire. Nous n'entrerons pas ici dans une matière qui ouvreroit un vaste champ à qui voudroit la traiter dans toute son étendue.

Nous ne nous arrêterons pas non plus à faire voir qu'il trouva le plan de ses Tourbillons dans les principes de Démocrite, ou dans les mondes de Jordanus Brunus; que ses idées innées, si contraires à Aristote, & que Locke a détruites, sont peu différentes des réminiscences de Platon; que son bizarre système sur les bêtes, qu'il prétend privées de tout sentiment, est tiré d'un auteur Espagnol. Mais nous ne faurions nous dispenser de dire, que Galilée, dans son *Essayeur*, qui est peut-être le plus bel ouvrage polémique dont l'Italie puisse se vanter, a discuté au long, & solidement établi un sentiment dont on croit Descartes auteur, & qu'on auroit bien plus de raison d'attribuer aux anciens philosophes: c'est que les qualités sensibles, comme la couleur, le goût &c. n'existent pas dans les

corps, mais en nous-mêmes. Descartes auroit encore bien voulu s'approprier ce célèbre & important théorème de notre Florentin, que les espaces que les corps pesans parcourent dans leur chute, sont entr'eux comme les quarrés des temps, aussi-bien que l'isochronisme des pendules, ou des cordes vibrantes. Il dit dans une de ses lettres au Père Merfenne, qu'il lui semble lui avoir écrit autrefois qu'il avoit eu les mêmes idées (1); & néanmoins dans une autre lettre il proteste n'avoir rien vu dans les livres de Galilée qui lui fît la moindre envie, & très-peu de chose qu'il voulût avouer pour sien (2). C'est

(1) *Je n'ai pas laissé d'y remarquer par ci par là quelques-unes de mes pensées, comme entr'autres deux que je crois vous avoir écrites, à savoir que les espaces que parcourent les corps pesans qui descendent, sont l'un à l'autre, comme les quarrés des temps qu'ils emploient à descendre . . . La seconde est que les tours & les retours d'une même corde se font tous à peu près en pareils temps, encore qu'ils puissent être beaucoup plus grands les uns que les autres.* Tome II. Lettre 77. au R. P. Merfenne.

(2) *Et premièrement touchant Galilée, je vous dirai que je ne l'ai jamais vu, ni j'ai eu au-*

dans un ouvrage du célèbre Antoine de Dominis, imprimé à Venise au commencement du siècle passé, qu'il puisa l'explication qu'il donne, dans ses *Météores*, de la manière dont se forme l'admirable phénomène de l'arc-en-ciel; en la corrigeant dans ce qui concerne la formation de l'arc extérieur ou secondaire, à ce que nous apprend Newton (1). Il ne se fit aucun

Z 5

*eune communication avec lui, & que par conséquent je ne saurois en avoir emprunté aucune chose, aussi ne vois-je rien en ses livres qui me fasse envie, ni presque rien que je voulusse avouer pour mien. Tout le meilleur est ce qu'il y a de musique; mais ceux qui me connoissent, peuvent plutôt croire qu'il a eu de moi, que moi de lui; car j'avois écrit quasi le même il y a dix-neuf ans, auquel temps je n'avois point encore été en Italie, & j'avois donné mon écrit au S. N. qui comme vous savez, en faisoit parade, & en écrivoit çà & là comme de chose qui étoit sienne.*  
Tome II. Lettre 91. au R. P. Merfenne.

(1) *Intellexerunt hoc etiam antiquorum nonnulli: inter recentiores autem plenius id invenit uberiusque explicavit celeberrimus Antonius de Dominis, Archiepiscopus Spalatenfis, in libro suo de radiis visus & lucis, quem ante annos viginti*

scrupule de se donner pour auteur de la belle découverte de la proportion constante qui se trouve entre les Sinus de l'angle de réfraction & de l'angle d'incidence, qui est le fondement de la Dioptrique; quoiqu'il l'eût tirée d'un petit ouvrage de Snellius, qu'au rapport d'Huygens (1) il

*scriptum, in lucem tandem edidit amicus suus Bartolus, Venetiis anno 1611. In eo enim libro ostendit vir celeberrimus, quemadmodum arcus interior binis refractionibus, singulisque reflexiones inter istas refractiones intervenientibus, in rotundis pluvia guttis effingatur: exterior autem arcus binis refractionibus, binisque itidem reflexionibus interjectis in similibus aqua guttis efficiantur. Suamque is explicandi rationem experimentis comprobavit in phiala aqua plena, & globis vitreis aqua plenis in sole collocatis, quo duorum arcuum istorum colores in illis se exhiberent contemplandos. Porro eandem explicandi rationem persecutus est Cartesius in Meteoris suis; eamque, quæ est de arcu exteriori, insuper emendavit. Opt. Lib. I. Part. 2. prop. 9. Voyez aussi M. Montucla Hist. des Mathématiques. Part. III. Livre V. Art. 2. & le Père Boscowich, Note 26. sur le poëme de Iride du Père Noceti.*

(1) *Hæc autem omnia, quæ de refractionis inquisitione volumine integro Snellius exposuerat, inedita mansere; quæ & nos vidimus aliquando,*

avoit eu l'occasion de voir manuscrit pendant son séjour en Hollande : pour mieux cacher son larcin, en cas que l'ouvrage de Snellius vît le jour, il travestit, en quelque façon, la découverte, & au lieu de la proportion des Sécantes dont s'étoit servi cet auteur, il substitua la proportion des Sinus (1). Leibnitz, quoi-

*& Cartesium quoque vidisse accepimus, ut hinc fortasse mensuram illam, quæ in Sinibus consistit, eliquerit Hug. in Dioptr. Cartesius in Dioptrica, quæ principiis Philosophiæ subjungi solet, veram refractionis legem a Snellio inventam, sed suppresso inventoris nomine, affert . . . Et praxim poliendi vitra ita docet, ut in ea non satis versatum judicent experti. Wolfius, de Scriptis Mathem. C. 8. Art. 7.*

(1) *Harum attractionum haud multum dissimiles sunt lucis reflexiones & refractiones factæ secundum datam secantium rationem, ut invenit Snellius, & per consequens secundum datam sinuum rationem, ut exposuit Cartesius. Newtoni Princip. Lib. I. Prop. 96. Theor. 1. in Scholio. Inter alia vero præclara, quæ reliquit (Snellius) monumenta, supersunt quoque tres libri optici, quorum usuram superiori hyeme concessit mihi filius ejus. . . . Quoniam illi necdum prodierunt in lucem, dignissimi tamen qui prodeant, adponam hic theorema, quo nullum in tota Optica*

que son défenseur & son partisan, ne peut s'empêcher de blâmer sa mauvaise foi sur ce point. Il trouve aussi très-mauvais qu'il ait voulu enlever à Képler la gloire d'avoir, entr'autres choses, découvert la cause de la gravité dans les forces centrifuges: petits artifices, dit-il, qui lui ont fait perdre beaucoup de vraie gloire aux yeux des connoisseurs ( 1 ).

*nobilius & utilius extat. Sic vero se habet: Radius incidentiæ verus ad adparentem in ejusdem generis medio rationem semper habet eandem &c.* Isaac. Vossius, de Lucis natura & proprietate. Cap. 16.

(1) *Dogmata ejus metaphysica, velut circa ideas a sensibus remotas, animæ distinctionem a corpore, & fluxam per se rerum materialium fidem, prorsus Platonica sunt. Argumentum pro existentia Dei, ex eo quod ens perfectissimum, vel quo majus intelligi non potest, existentiam insudit, fuit Anselmi, & in libro contra insipientem inscripto inter ejus extat opera, passimque a scholasticis examinatur. In doctrina de continuo pleno, & loco, Aristotelem noster secutus est; Stoicósque in re morali penitus expressit, floriferis ut apes in saltibus omnia libans. In explicatione rerum mechanica Leucippum & Democritum præeuntes habuit, qui & vortices ipsos jam docuerant, Jordanus Brunus easdem fere de magni-*

Ses partisans répondront peut-être que s'il s'est quelquefois paré des plumes d'au-

*tudine universi ideas habuisse dicitur, quemadmodum & notavit vir clarissimus Stephanus Spleiffius, ut de Gilberto nil dicam, cujus magneticæ considerationes tum per se, tum ad systema universi applicatæ, Cartesio plurimum profuerunt. Explicationem gravitatis per materiæ solidioris rejectionem in tangente, quod in Physica Cartesiana prope pulcherrimum est, didicit ex Keplero, qui per similitudinem pælearum motu aquæ in vase gyrantis ad centrum contrusarum rem explicavit primus. Actionem Lucis in distans similitudine baculi pressi jam veteres adumbravere. Circa Iridem a Marco Antonio de Dominis non parum lucis accepit. Keplerum fuisse primum suum in dioptricis magistrum, & in eo argumento omnes ante se mortales longo intervallo antegressum, fatetur Cartesius in epistolis familiaribus; nam in scriptis, quæ ipse edidit, longe abest a tali confessione aut laude: tametsi illa ratio, quæ rationum directionem explicat, ex compositione nimirum duplicis conatus perpendicularis ad superficiem, & ad eandem paralleli, diserte apud Keplerum extat, qui eodem, ut Cartesius, modo æqualitatem angulorum incidentiæ & reflexionis hinc deducit. Idque gratam mentionem ideo merebatur, quod omnis prope Cartesii ratiocinatio hoc innititur principio. Legem refractionis primum invenisse Willebrordum Snellium, Isaacus Vossius*

trui, il a su, particulièrement dans les Mathématiques, si bien les mélanger avec les siennes, qu'il en est résulté un tout qui

*patefecis, quamquam non ideo negare ausim, Cartesium in eadem incidere potuisse de suo. Negavit in epistolis, Vietam sibi lectum, sed Thomæ Harrioti Angli libros analyticos posthumo anno 1631 editos vidisse, multi vix dubitant; usque adeo magnus est eorum consensus cum calculo Geometriæ Cartesianæ. Sane jam Harriotus æquationem nihilo æqualem posuit, & hinc derivavit, quomodo oriatur æquatio ex multiplicatione radicum in se invicem, & quomodo radicum auctione, diminutione, multiplicatione, aut divisione variari æquatio possit, & quomodo proinde natura & constitutio æquationum & radicum cognosci possit ex terminorum habitudine. Itaque narrat celeberrimus Wallisius, Robervalium, qui spiratus erat, unde Cartesio in mentem venisset palmarium illud, æquationem ponere æqualem nihilo ad instar utriusque quantitatis, ostenso sibi a Domino de Cavendish libro Harrioti exclamasse, il l'a vu, il l'a vu, vidit, vidit. Reductionem quadrato = quadraticæ æquationis ad cubicam superiori jam seculo invenit Ludovicus Ferrarius, cujus vitam reliquit Cardanus ejus familiaris. Denique fuit Cartesius, ut a viris doctis dudum notatum est, & ex epistolis nimium apparet, immodicus contemptor aliorum, & famæ cupiditate ab artificiis non abstinens, quæ parum generosa videri possunt.*

lui appartient en propre. Et au dire d'un grand écrivain (1), on ne doit pas rougir d'emprunter, lorsqu'on restitue avec usure, en augmentant, comme a fait Descartes, la masse commune des Sciences.

Au reste, il ne paroît pas avoir eu de la Géométrie une idée convenable, quoiqu'il fit tant de parade de cette science, & même avec raison. Il avança que les vérités géométriques, qu'on nomme éternelles, ne sont pas plus nécessaires que les objets créés. Dieu n'a pas voulu que les trois angles d'un triangle fussent égaux à deux droits, ou que le tout fût plus grand

Histor. leg. & stat. a Christ. Thomasio edita.  
Voyez aussi Fontenelle, dans l'éloge de Leibnitz.

(1) *Whilst the fame of this great man was fresh, and his works were in every learned hand both at home and abroad, Descartes arose, another luminary of the philosophical world, and i could easily suspect that Mylord Bacon's writings were not unknown to him; for as little as it is pretended he used to read, he did not didsdain to borrow from authors of inferior note, of the same country: and they who repay with ample interest, like Descartes, into the common stock*

qu'une de ses parties, parce qu'il savoit que cela ne se pouvoit pas autrement; mais les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, & le tout est plus grand qu'une de ses parties, uniquement parce que telle est la volonté de Dieu (1). Si cette assertion de Descartes révolte les mathématiciens, les moralistes ne seront peut-être pas moins scandalisés des thèses suivantes: la règle de la justice n'est pas la même pour tous les hommes (2): un homme

*of learning, need not be ashamed to borrow sometimes.* Works of Lord Bolingbroke. Vol. VI. Essay II.

(1) *Les vérités mathématiques, lesquelles vous nommez éternelles, ont été établies de Dieu, & en dépendent entièrement, comme le reste des créatures. . . . Tome II. Lettre 104. au R. P. Mersenne. La vérité est, au moins selon mon opinion, que non seulement. . . . mais même que ces vérités qu'on nomme éternelles, comme que totum est majus sua parte &c. ne seroient point vérités, si Dieu ne l'avoit ainsi établi; ce que je crois vous avoir autrefois écrit. Tome III. Lettre 68. au même.*

(2) *La justice entre les souverains a d'autres limites qu'entre les particuliers; & il semble qu'en*

homme ne doit pas périr pour le bien de la société, s'il vaut lui seul plus que la société entière (1), opinion que l'amour propre embrassera toujours au préjudice du bien public, mais que Socrate a solennellement condamnée par sa doctrine, & encore plus par son exemple : on fait qu'il ne voulut jamais se sauver de sa prison, & qu'il aima mieux souffrir une mort injuste que se soustraire à l'autorité des lois.

Il semble d'un autre côté, que Descartes avoit une idée trop avantageuse de la Médecine, quand il dit qu'elle peut non-seulement prolonger, par elle même, la vie de l'homme, mais encore le rendre

*ces rencontres Dieu donne le droit à ceux auxquels il donne la force. Tome I. Lettre 13. à la Princesse Palatine.*

(1) *Totius autem, cujus pars sumus, bonum privato bono debet anteponi: attamen cum modo & ratione; insipienter enim se magno malo quis exponeret exiguum tantum cognatis aut patriæ bonum conciliaturus; & si quis per se solus reliqua sua civitate præstantior esset, nulla esset ratio, cur illius salutem sui jactura redimeret.* Pars I. Ep. 7. ad Elisabetham Principem Palatinam.

plus ingénieux & plus sage (1); d'où il s'ensuivroit qu'on peut refondre les ouvrages de la nature.

Celle qu'il avoit de la Physique n'étoit pas moins fausse; puisqu'il croyoit qu'elle pouvoit entrer dans les objets les plus sublimes de la Religion, expliquer les mystères de la Foi, & porter, pour ainsi dire, son front dans le ciel. Il s'imaginait être capable, par ses seuls principes, de rendre raison des qualités incompréhensibles des corps glorieux, & pouvoir sans aucune entité d'accidens expliquer clairement le mystère de l'Eucharistie (2). Il est vrai qu'on pour-

(1) *Confido . . . . hominesque ab infinitis tam corporis quam animi morbis immunes futuros, imo etiam fortassis a senectutis debilitazione, si satis magnam causarum, a quibus mala ista oriuntur, & omnium remediorum, quibus natura nos instruxit, notitiam haberent. . . . In dissertatione de Methodo. Animus enim adeo a temperamento & organorum corporis dispositione pendet, ut si ratio aliqua posset inveniri, quæ homines sapientiores & ingeniosiores reddat, quam hæcenus fuerunt, credam illam in medicina queri debere. Ibidem.*

(2) *Vous me mandiez dans votre précédente que les prédicateurs sont contraires à ma Philo-*

roit croire qu'il disoit cela pour donner plus de vogue à sa Philosophie, dans un temps où celle des Scholastiques s'étoit em-

*sophie, à cause qu'elle leur fait perdre leurs belles comparaisons touchant la lumière; mais s'ils y veulent penser, ils en pourront tirer de plus belles de mes principes, pour ce que les mêmes effets demeurans, desquels seuls ces comparaisons sont tirées, il n'y a que la façon d'expliquer ces effets qui est différente, & je pense que la mienne est la plus intelligible & la plus facile. Ainsi pour expliquer les qualités des corps glorieux, ils peuvent dire qu'elles sont semblables à celles de la lumière, & tâcher de faire bien concevoir quelles sont ces qualités, & comment elles se trouvent en elle; sans pour cela que les rayons soient des corps, car ce seroit dire une fausseté; & sans vouloir persuader que les corps glorieux ont les qualités qu'on leur attribue, par la seule force de la nature, ce qui seroit faux aussi; mais il suffit que les rayons soient corporels, c'est à dire que ce soit des propriétés de quelques corps, pour persuader que d'autres semblables propriétés peuvent être mises par miracle dans les corps des bienheureux. On m'a dit qu'il y a un ministre à Leyde, qui est estimé le plus éloquent de ce pays, & le plus honnête homme de sa profession que je connoisse, il se nomme Hay, qui se sert souvent de ma Philosophie en chaire, & en tire des comparaisons, & des explications qui sont fort bien reçues; mais*

parée des plus hautes écoles, & avoit comme traduit en son langage les questions de la Théologie. Au-moins est-il certain qu'il étoit fort empressé à faire sa cour à ceux qui avoient quelque empire sur les esprits, qu'il étoit très-avide de louanges, & s'attachoit même, beaucoup plus qu'il ne convient à un philosophe, à faire des brigues, & à former des partis en faveur de sa Philosophie; à peu près comme font les poètes dramatiques pour s'affurer le succès d'une pièce de théâtre (1).

*C'est qu'il l'a bien étudiée, ce que n'ont peut-être pas fait ceux qui se plaignent qu'elle leur ôte leurs vieilles comparaisons, au lieu qu'ils devroient se réjouir de ce qu'elle leur en fournira de nouvelles.*  
Tome III. Lettre 89. au R. P. Mersenne. La Lettre du père Varier n'est que pour m'obliger, car il y témoigne fort être de mon parti, & dit, qu'il a désavoué de cœur & de bouche ce qu'on avoit fait contre moi, & ajoute encore ces mots :  
„ Je ne saurois m'empêcher de vous confesser, que  
„ suivant vos principes vous expliquez fort clair-  
„ rement le mystère du Saint Sacrement de l'autel  
„ sans aucune entité d'accidens. ” Ibid. Lettre  
112 au même. Voyez aussi Tome II. Lettre 104.

(1) Car m'étant mêlé d'écrire une Philosophie, je fais que votre compagnie seule peut plus

Et il ne faut pas s'étonner que dans le feu de son âge, & irrité par la contradiction de ses adversaires, il ait fait des choses si peu dignes d'un philosophe; puisqu'après avoir tant prêché que la tranquillité de l'ame, & la retraite étoient le souverain bien (1), après avoir pris pour devise *bene vixit bene qui latuit*, il alla dans un âge avancé chercher le tumulte de la cour jusques au fond du Septentrion, où il mou-

*que tout le reste du monde pour la faire valoir ou mépriser. . . .* Tome III. Lettre 23. à un R. P. Jésuite. *Et omnino profiteor, me nihil scienter contra prudentiorum consilia, vel potentiorum voluntatem, esse facturum. Cumque non dubitem, quin ea pars, in quam societas sua se flectet, alteri debeat præponderare, summo me beneficio afficies, si tuæ tuorumque sententiæ monere velis, ut quemadmodum in reliqua vita vos semper præcipue colui & observavi, sic etiam hac in re, quam alicujus momenti esse puto, nihil, nisi vobis faventibus, suscipiam.* Ad Pat. Dinet, Soc. Jesu.

(1) *Quamvis enim immodice gloriam non appetam, aut etiam (si id effari licet) ab illa abhorream, quatenus ipsam contrariam esse judico quieti, quam supra omnia magni facti &c. In Dissertatione de Methodo.*

rut, victime de son ambition, & de ses idées sur la Médecine.

Mais si dans sa vie privée il se montra si peu d'accord avec ses principes, il le fut bien moins encore en tant que philosophe. Il doit paroître surprenant qu'après avoir tiré le système de l'univers de la nature de Dieu, considéré comme la suprême cause efficiente, il se soit élevé, avec tant de force, contre la recherche des causes finales que Dieu a pu se proposer dans la création du monde. Il présuinoit, d'un côté, pouvoir déduire la raison de tous les phénomènes naturels d'une certaine connoissance qu'il accorde à l'homme des attributs de Dieu; mais de l'autre il ne se flattoit pas assez pour se croire capable de pénétrer la profondeur des desseins de cet être créateur (1). Conduite bien oppo-

(1) *Nullas unquam rationes circa res naturales a fine, quem Deus, aut natura, in iis faciendis sibi proposuit, desumemus, quia nan tantum debemus nobis arrogare, ut ejus consiliorum participes nos esse putemus. Sed ipsum ut causam efficientem rerum omnium considerantes, videbimus, quidnam, ex iis ejus attributis, quorum nos nonnullam notitiam voluit habere, circa illos ejus*

fée à celle de Newton. Quoique ce dernier remontât des effets particuliers à la cause suprême, & qu'il n'eût pas embrassé un terrain aussi vaste que Descartes, il ne laissa pas de reconnoître les desseins de Dieu dans les ouvrages qui les révèlent le plus clairement à l'homme, & il s'applaudissoit beaucoup de ce que sa philosophie avoit ramené les êtres pensans à la considération des causes finales ( 1 ).

Après avoir enseigné qu'il falloit commencer par le doute universel, ne point

*effectus, qui sensibus nostris apparent, lumen naturale, quod nobis indidit, concludendum esse ostendat. Princip. P. I. Art. 28. Alterum, ut caveamus, ne nimis superbe de nobis ipsis sentiamus. Quod fieret non modo, si quos limites, nobis nulla cognitio ratione, nec divina revelatione, mundo vellemus affingere, tanquam si vis nostræ cogitationis ultra id, quod a Deo revera factum est, ferri posset; sed etiam maxime, si res omnes propter nos solos ab illo creatas esse fingeremus; vel tantum, si fines, quos sibi proposuit in creando universo, ingenii nostri vi comprehendi posse putaremus. Ibid. Parte III. Art. 2.*

(1) Exposition des découvertes philosophiques de M. le Chevalier Newton, par M. Maclaurin. Livre I. Chap. 2.

se hâter à décider, & marcher à pas lents dans le chemin de la vérité, Descartes finit par tout expliquer (1). Un écrivain Anglois très-eclairé lui reproche d'admettre comme fondement de notre science, un certain sentiment intérieur d'évidence, qui pourroit souvent ne signifier que cette évidence apparente moyennant laquelle les notions & les opinions entrent dans l'esprit, sans être accompagnées de cette évidence réelle qui les fait recevoir par tout homme raisonnable. En ce cas, le sentiment intérieur de Descartes ne seroit autre chose que cette forte persuasion qui fait qu'un fanatique s'imagine voir ce qu'il ne voit pas, entendre ce qu'il n'entend pas, & connoître ce qu'il ne connoît point (2).

(1) „S'il a fini par croire tout expliquer, il „a dû commencer par douter de tout.” *Discours prélim. de l'Encyclopédie.*

(2) *Besides clear and distinct ideas, he admits a certain inward sentiment of clearness and evidence. The word sentiment is applied in the french language so variously and so confusedly, that it becomes often equivocal. But since it is distinguished, on this occasion, from idea, it must be meant either to signify that immediate*

Gassendi s'étonnoit qu'un aussi grand géomètre que Descartes eût donné tant de chimères pour des démonstrations. Mais on cessera d'en être surpris, dès qu'on fera réflexion que, quoiqu'il assure que ce n'est que par des raisons mathématiques que l'on peut parvenir aux vérités physiques, & qu'il loue Galilée à cet égard (1), il aban-

*perception. which the mind has of some self-evident truth, in which case it is not a principle of Knowledge, but Knowledge it self, intuitiv Knowledge; or else it must be meant to signify that apparent evidence, wherewith notions and opinions enter into the mind of one man, that are not accompanied with the same evidence, nor received in the same manner in the mind of another. Now in this case the lively inward sentiment of Descartes is nothing better than that strong persuasion, wherewith every enthusiast imagines that he sees what he does not see, hears what he does not hear, feels what he does not feel, and, in a word, perceives what he does not perceive. If any thing else be meant by sentiment thus distinguished from idea, as a principle of Knowledge, i confess my self unable so much as to guess what it is. Works of Mylord Bolingbroke. Vol. IV. Essay II.*

(1) Voyez le passage, je trouve en général &c. cité ci-dessus, page 349.

Aa 5

donne pourtant les Mathématiques dès le commencement de sa Philosophie, & qu'au lieu de suivre un guide si fidelle, il se livre à son imagination, artiste excellent quand il s'agit de faire un orgue, comme on l'a dit au sujet d'un autre philosophe, mais qui ignore l'art de le toucher (1).

Tout cela étant de notoriété publique, il est assez difficile de concevoir comment les François osent dire que c'est à Descartes que la Philosophie est redevable de l'état heureux où elle se trouve aujourd'hui; & surtout que sans Descartes nous n'aurions pas eu Newton. Il n'a établi dans l'art de raisonner aucun bon principe qui ne fût connu des anciens, & que les meilleurs d'entr'eux n'adoptassent. Il s'est trompé dans la méthode d'étudier la nature, en descendant des causes aux effets, au lieu de remonter des effets aux causes. L'on peut bien dire de lui, que voguant sur le vaste océan de l'être vers les causes premières, son navire s'est brisé contre les écueils: cela lui est arrivé pour ne s'être pas assez attaché à la Géométrie, & à l'Expérience,

(1) Galilée Dialog. I. du *système du Monde.*

dont en philosophie l'une est comme le gouvernail, & l'autre comme la bouffole. En un mot, il a composé un système purement spéculatif & imaginaire. La philosophie de Newton, au contraire, est toute mathématique & expérimentale. Il y a plus. Ces deux grands maîtres, s'il est possible de le croire, n'étoient pas d'accord même dans ce qui regarde la Géométrie : l'un méprisoit celle des anciens, dont l'autre étoit admirateur déclaré. Et l'on veut cependant, à toute force, que Newton ait marché sur les traces de Descartes, comme l'Arioste a suivi les pas du Boyard, en le continuant. Newton suivit bien plutôt le chemin tracé par notre Galilée, qui lent à décider, ennemi juré des hypothèses, patient dans ses recherches, modeste dans ses découvertes, trouva, avec le secours de la Géométrie & de l'Expérience, la science du mouvement, qui est la vraie clef de la nature, & à force d'observer les cieux, vint à bout de nous donner la vraie carte de l'univers. Et il est plus que probable que, si l'Italie n'eût pas produit un Galilée, l'Angleterre n'auroit pas eu un Newton.

Je ne vois pas trop quelle obligation ce philosophe, & les autres philosophes de nos jours, peuvent avoir aux erreurs de Descartes, ainsi que le publient les partisans de ce dernier; à moins que ses erreurs ne leur aient fourni le moyen de parvenir à la connoissance de la vérité, comme les défauts de nos poètes du dix-septième siècle remirent les Lazzarini & les Manfrédi dans la voie de la bonne poésie, ou comme la vue d'un Vénitien ou d'un procureur à cheval rendit Montaigne bon écuyer, ainsi qu'il nous le dit lui-même (1).

D'autres prétendent, au contraire, que les erreurs de Descartes en fait de Physique, en ont fait naître de très-graves en matière de Métaphysique & de Théologie, & des erreurs soutenues avec un grand étalage de raisonnemens. Descartes fait considérer l'essence de la Matière dans la simple

(1) *Il en peut - être aucuns de ma complexion, qui m'instruis mieux par contrariété que par similitude, & par fuite que par suite . . . . Un bon écuyer ne redresse pas tant mon assiette, comme fait un procureur ou un Vénitien à cheval. . . .*  
Essais. Livre III. Chap. 8.

étendue. Cela donna lieu à Spinoza de faire la Matière infinie, éternelle, nécessairement existante; parce qu'il n'est pas possible de concevoir que l'étendue ou l'espace, puisse être anéanti, ni d'imaginer un temps où il n'ait pas existé. A ces attributs d'infinité, d'éternité, d'existence nécessaire, il n'eut pas de peine à ajouter ceux d'indivisibilité & d'unité. Ainsi de la Matière de Descartes l'impie Spinoza forma sa Divinité (1). Jamais la philosophie de Newton n'occasionnera de pareilles erreurs; parce qu'elle admet l'impénétrabilité, aussi bien que l'étendue, pour une qualité primitive de la Matière, & que par les lois que les planètes observent dans leurs mouvemens, elle démontre l'existence d'un espace vuide de corps. Or de ce vuide de Newton l'ingénieur Clarke tire un des plus forts argumens contre le Matérialisme & le Spinosisme (2). Nous som-

(1) Voyez Leibnitz, qui appelle le Spinosisme un *Cartésianisme outré*, & Maclaurin, Exposition des découvertes philosophiques de M. le Chevalier Newton. Livre I. Chap. 4.

(2) „ Un Cartésien Athée est un philosophe „ qui se trompe dans ses principes; un Newto-

mes bien éloignés d'imputer à Descartes l'abus qu'on a fait de ses principes ; & ce seroit perdre son temps que de faire voir à ses ennemis qu'on ne sauroit regarder comme le père de l'Athéisme un philosophe qui se piquoit d'avoir démontré l'existence de Dieu avec une certitude plus que mathématique (1). Mais, si nous ne voulons pas lui attribuer les fautes des autres, nous ne voulons pas non plus lui attribuer les qualités & le mérite d'autrui. Ce seroit également perdre son temps que de réfuter, ses partisans, lorsqu'ils affirment que les Beaux-Arts doivent à la solidité, & à la fécondité des principes de sa philosophie le degré de perfection où ils sont parvenus. Cette opinion se fonde principalement sur ce que Descartes parut en France avant Corneille, le Pouffin, & tous les artistes François qui ont eu le plus de réputation ; & sur ce que

„ nien Athée seroit encore quelque chose de pis,  
 „ un philosophe inconséquent. ” M. d'Alembert,  
*de l'abus de la Critique en matière de religion*  
 Art. 6.

(1) Encyclopédie. Art. *Cartésianisme*.

les siècles antérieurs à ce philosophe n'avoient eu que peu ou point de goût pour les arts libéraux. Mais quand on considère les choses sans passion, on ne prend pas un effet accidentel pour une véritable cause, ni un seul pays pour l'Europe entière..

Par tout ce que nous venons de dire, il n'est pas fort difficile d'apprécier Descartes. Tant par son mérite réel que sur l'idée qu'on a de lui en France, il est à plusieurs égards, comparable à Corneille, ce génie supérieur, à qui ses compatriotes donnent le nom de grand, aussi bien qu'à notre philosophe. Ils prétendent que l'un a introduit au théâtre, dont il est le fondateur, les trois unités, d'action, de temps & de lieu; que l'autre a amené dans la Philosophie, qu'il a créée, les idées distinctes, & la vraie méthode; & qu'ainsi nous sommes redevables à l'un des plaisirs les plus délicats de l'esprit, & à l'autre de l'art de penser juste. A les entendre, ne diroit on pas qu'avant Descartes l'univers étoit plongé dans les ténèbres de la plus profonde ignorance, que ce philosophe est venu dissiper tout d'un coup; & qu'a-

vant Corneille nous n'avions aucune production dramatique régulière? Cependant plus d'un siècle avant le poète François, le Trissin nous avoit donné *Sophonisbe*, la première tragédie moderne, faite selon les règles; & le Secrétaire Florentin avoit fait paroître la *Mandragore*, comédie comparable à tout ce que les anciens ont de plus beau. On doit avouer que ni Descartes ni Corneille ne se font fait scrupule d'emprunter des étrangers tout ce qui pouvoit leur convenir. Tous les deux connurent mieux les règles de leur art qu'ils ne les suivirent, & ils se laissèrent dominer par leur imagination. Les pièces de l'un sont à peu près la peinture fidelle de l'homme, comme la Physique de l'autre est l'image véritable de l'univers. Quoiqu'on fasse sonner si haut le nom de Corneille, de tant d'ouvrages dramatiques qu'il a donnés, il n'y en a qu'un très-petit nombre qui se soutienne au théâtre; & pour Descartes, on ne lit guères que ses œuvres mathématiques. Ne seroit-ce point faute de bien connoître l'idole, qu'on lui prodigue tant d'encens?

Ce

Ce n'est pourtant pas que nous voulions jeter de l'ombre sur le nom brillant de ce philosophe. On l'admira toujours pour la vaste étendue de son génie, pour avoir reculé les bornes de l'Algèbre en l'appliquant à la Géométrie, pour avoir su se faire une école si nombreuse; & malgré tous ses défauts on le regardera comme un des flambeaux du monde philosophique. On trouve, dans tous ses écrits, des traits marqués d'un grand génie: à quelque petite chose près, sa dissertation sur *la Méthode* est un chef-d'œuvre, & comme le coup d'œil d'un aigle qui promène ses regards sur le monde scientifique. Si on lui refuse donc la gloire d'avoir été le confident de la Nature, & d'avoir appris aux hommes à penser (1); si on ne dit pas avec quel-

(1) „ Tels fût l'état des Mathématiques, & sur-  
 „ tour de la Philosophie, jusqu'à M. Descartes.  
 „ Ce grand homme, poussé par son génie, & par  
 „ la supériorité qu'il se sentoit, quitta les an-  
 „ ciens, pour ne suivre que cette même raison  
 „ que les anciens avoient suivie; & cette heureu-  
 „ se hardiesse, qui fut traitée de révolte, nous  
 „ valut une infinité de vues nouvelles & utiles  
 „ sur la Physique & sur la Géométrie. Alors on

*Volume III.*

Bb

ques-uns de ses partisans, que le même ordre que Dieu a mis dans le ciel & entre les étoiles, se trouve dans l'esprit & entre les pensées de Descartes (2); au moins doit on lui assigner un rang des plus honorables parmi les précepteurs du genre humain. Les philosophes doivent en user à l'égard de Descartes, comme les Érudits en usent à l'égard de Jupiter, qu'ils ne font descendre de l'Olympe où les poètes l'ont élevé, que pour le remettre sur le trône de Crète où les historiens l'ont placé.

„ouvrit les yeux, & l'on s'avisa de penser.”  
L'Hôpital, dans la préface de l'Analyse des infiniment petits.

*Rassurons-nous pourtant. Le jour commence  
à naître,*

*Nous allons tous penser; Descartes va paroître.*  
Racine, Poème de la Religion. Chant. V.

(1) Voyez l'Anti-Baillet. Tome VII. P. 2.  
*Réflexions d'un Académicien sur la vie de Descartes.*



**ESSAI**  
SUR  
**LE COMMERCE.**

---

---

*Naviget. Hæc summa est.*

VIRG. *Æneid.* Lib. -IV.

---

---



A MONSIEUR  
**LAURENT GUAZZESI,**  
 Provéditeur de l'Office des Fossés à Pise.

FRANÇOIS ALGAROTTI.

*V*oici un Essai, ou plutôt une très-légère esquisse sur le Commerce, auquel les Italiens, & surtout les Toscans vos compatriotes donnèrent les premiers la loi, & qui est devenu depuis un objet de science chez les nations les plus éclairées & les plus puissantes. Vous jugerez sans peine de la valeur de cet écrit; vous qui avez si savamment détaillé la marche d'Annibal, & qui l'avez conduit, à travers la Toscane, à la victoire de Trasimène; vous qui faites parler Plaute & Voltaire en de si beaux vers Italiens. Mon but principal a été de mettre sous les yeux des Italiens ces arts que les siècles passés leur virent cultiver avec tant de succès, & qui étendirent leur domination aussi loin que la mer. Et comme peu de gens chez nous

Bb 3

*aiment la lecture, j'ai cru devoir m'étudier à être bref, afin que la petitesse du volume engageât à le lire ceux qui s'effrayeroient à la vue d'un plus gros livre. Que n'ai-je l'éloquence, & les grâces du style de votre célèbre Toscan, qui lui-même ne négligea pas le Commerce! Je pourrois alors être de quelque utilité à notre aimable & chère patrie, qui autrefois souveraine du monde, se trouve aujourd'hui malheureusement partagée entre divers maîtres, & qui au lieu d'instruire le reste des hommes, est réduite, par sa faute, à avoir besoin du secours & des arts de l'étranger.*

**A PISE,**

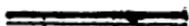
ce 10 Avril 1763



# ESSAI

SUR

LE COMMERCE.



**P**osséder en abondance les matières premières tant de luxe que de nécessité, telles que sont le blé, la laine, le chanvre, la soie; les travailler, les faire passer à l'étranger; employer-à la culture des terres, aux manufactures, & au commerce, le plus de bras qu'il est possible: voilà ce qui dans tous les temps fut une source intarissable de richesses; & les richesses sont le sang & la vie des états. C'est par ces moyens qu'Alexandrie, Tyr, & Carthage s'élevèrent à ce haut point d'opulence que nous voyons dans l'Histoire.

Avec tout cela, il ne paroît pas que les anciens eussent du Commerce l'idée avantageuse que nous en avons; ni que pour

Bb 4

l'attirer à eux, & pour y primer, ils se soient jamais fait la guerre; comme l'ont faite, & la font encore les nations de nos jours.

Le commerce est à présent regardé comme la base de la félicité & de la grandeur des sociétés civiles; nos bibliothèques sont remplies de livres qui traitent du commerce; il a fait naître la science nouvelle de l'Arithmétique politique. Mais les Grecs & les Romains ne nous ont presque rien laissé sur ce sujet: & à peine trouve-t-on, dans leurs traités de paix, des traces qui montrent qu'ils en fissent cas.

Platon l'exclut de sa République, avec la même sévérité qu'il en bannit Homère: il les croyoit également dangereux, & contraires à la saine Morale (1): Quoique

(1) Voyez entr'autres le commencement du quatrième Livre des *Lois*. Ἐμπορίας γὰρ καὶ χρηματισμοῦ διὰ καπηλείας ἐμπιπλάσα ἑαυτὴν (πόλις) ἤδη καλίμβολα καὶ ἄπιστα ταῖς ψυχαῖς ἐντίκτουσα, αὐτὴν τε πρὸς αὐτὴν πόλιν ἄπιστον καὶ ἕφιλον ποιεῖ, καὶ πρὸς τοῖς ἄλλοις ἀνθρώποις ὡσαύτως. . . . *Mercatura autem, si tenuis est, sordida putanda est; sin magna & copiosa, multa undique*

Xénophon conseille à ses concitoyens de ne pas épargner les distinctions & les récompenses aux navigateurs & aux négocians, & de faciliter les moyens propres à augmenter la fortune des particuliers, dont la richesse devient le nerf & la force du souverain (1); il paroît pourtant, dans un autre endroit, douter si le Commerce est avantageux ou préjudiciable à un état (2).

La guerre qu'Auguste déclara aux Arabes, semble avoir été la première tentative que les anciens ayent faite pour s'emparer du Commerce par la force des armes; mais cette entreprise eut un malheureux succès (3). Dans le temps du Paganisme les

Bb 5

*apportans, multisque sine vanitate impertiens, non est admodum vituperanda. Cic. de Offic. Lib. I.*

(1) ὥς τε μὲν ἐμπορεύεσθαι ἠδίετη τὸ καὶ κερδαιωτάτη ἢ πόλις, νῦν ταῦτα λέξω. . . . ἀγαθὸν δὲ καὶ καλὸν, καὶ προεδρίας τιμᾶσθαι ἐμπόρους καὶ ναυκλήρους ἔς. Xénoph. de Vestigal.

(2) Ἡ δὲ καὶ ἐμπορία ὠφελεῖ τε πόλιν ἔς. Id. in Hierone.

(3) τοῦτον (Ἰλιον Γάλλον) δ' ὑπεψεν ὁ Σεβαστὸς Καίσαρ . . . ἦν δὲ τι καὶ τὸ πολυχρημά-

aromates étoient pour les Arabes une source de richesses, comme l'a été ensuite le café, avant qu'on en fit des plantations en Amérique. Ces peuples transportoient dans l'Occident les délicieuses superfluités des Indes, qui engloutissoient tout l'or de l'Empire Romain, à peu près comme aujourd'hui elles absorbent celui de l'Europe.

On prétend que le premier traité qui ait eu le commerce pour objet, est celui que Justinien le grand fit avec Ellestée Roi d'Éthiopie (1). Ce prince devoit fournir du secours à l'Empereur contre les Perses, ennemis de l'Empire; & Justinien, de son côté, s'engageoit à obliger ses sujets de tirer les étoffes de soie, non de la

τους ἀκούειν ἐκ παντὸς χρόνου, ἄργυρον καὶ χρυσὸν τὰ  
ἀρώματα διατιθεμένους &c. Strabo Lib. XIV Horace  
fait allusion à cette expédition dans l'Ode 29 du  
Livre 1.

*Idci; beatiss nunc Arabum invides*

*Gazis, & acrem militiam paras*

*Non ante devictis Sabææ*

*Regibus &c.*

(1) Τότε δὲ Ἰουστινιανὸς ὁ βασιλεὺς, ἐν μὲν  
Αἰθίοψι βασιλεύοντι Ἑλληθαλακίου &c. Procop. de  
*Bello Persico* Lib. I. Cap. 29.

Perse comme ils faisoient auparavant, mais du pays de ses nouveaux amis & alliés.

Dans les siècles suivans, le Commerce parut sous un plus noble aspect. Le système politique des Vénitiens, qu'on appelloit alors les maîtres des côtes, n'avoit pour base que l'augmentation de leur commerce. Ils ne mettoient aucune différence entre l'homme d'état & le négociant. On croyoit chez eux que la patrie avoit le plus d'obligation à celui qui contribuoit le plus à l'enrichir : & le commerce de l'Asie alluma les guerres qui s'élevèrent entre les Vénitiens & les Génois, de même que l'empire de l'Europe avoit causé celles que Rome & Carthage s'étoient faites autrefois.

L'esprit du commerce, ainsi que celui des autres arts, passa de l'Italie aux contrées septentrionales. La Ligue Anseatique, que formèrent entr'elles plusieurs villes libres d'Allemagne pour le soutien de leur commerce, n'étoit pas moins forte que la confédération des Républiques Grecques pour défendre leur liberté contre la puissance des Perses.

Cependant l'Italie étoit encore alors la maîtresse du commerce. Les vaisseaux Vénitiens alloient dans les ports de l'Asie & de l'Égypte chercher les délicatesses que produit l'Orient, & qu'on y avoit transportées par terre. Toutes ces marchandises abordoient à Venise, d'où elles se répandoient dans toute l'Europe. Augsbourg étoit le principal entrepôt; cette ville étoit alors en Allemagne ce qu'est aujourd'hui Hambourg. Les Vénitiens ne se bornoient pas à la navigation; leur activité embrassoit tous les arts, & toutes les manufactures: ils cultivèrent particulièrement celle de la soie, qui de la Chine portée dans la Perse, & ensuite dans la Grèce, passa successivement en Sicile & à Venise: ils traitoient cet article avec la politique mercantile la plus raffinée. Ces différentes branches de commerce produisirent les richesses immenses des citoyens de cette République, qui mangeoient dans de la vaisselle d'argent, métal alors très-rare, & qui habitoient des palais dont la magnificence excita la jalousie des Rois. Gènes, rivale de Venise, agissoit aussi de son côté.

té: Elle possédoit quelques îles dans l'Archipel, elle avoit envoyé des colonies dans la Crimée, & son pavillon paroissoit jusque sur la Mer Noire, où les Turcs ne permettent plus la navigation à qui que ce soit; aussi peu que les Espagnols la permettent sur la Mer Pacifique. Pise trafiquoit à l'Occident: & souveraine des îles Baléares, elle fut pendant quelque temps l'arbitre du commerce de ces régions. Florence même y participoit; l'esprit industriel de ses habitans suppléa au désavantage d'être située dans les terres, & de n'avoir aucun port. Le Commerce la mit en état de soutenir plusieurs guerres, comme il avoit donné à Venise le moyen de résister au terrible choc de la Ligue de Cambrai. Elle conféra le titre de père de la patrie à un de ses riches négocians, qui l'embellit & la protégea, & qui rappella en Italie les Arts & les Lettres, que la barbarie des Turcs avoit fait fuir.

Dans la suite les Portugais doublèrent le Cap de bonne Espérance, & furent les premiers qui étendissent directement en Asie le commerce des Européens. Ces ri-

ches échanges, & ce grand négoce d'épices, & d'autres marchandises précieuses de l'Asie, que les Vénitiens avoient faits dans les ports de la Méditerranée, tombèrent entre les mains des Portugais, qui les firent dans les ports mêmes des Indes Orientales.

A peu près dans le même temps, les Espagnols, sous la conduite de Colomb, découvrirent l'Amérique, en rapportèrent l'Or, la Cochenille, le Cacao, & couvrirent de leurs vaisseaux cette mer qu'on pouvoit auparavant appeller solitaire, & dont les ondes n'avoient encore été fendues par aucun vaisseau.

Ce fut alors que les Espagnols & les Portugais se partagèrent l'empire de la mer, l'Occident & l'Orient; mais ce partage ne fut pas de durée.

Depuis trois siècles, la navigation des Européens a fait des progrès immenses. Nous en sommes redevables à la découverte du nouveau monde, à l'invention de la boussole, aux industrieuses colonies que l'Europe a envoyées en Amérique, & qui s'y multiplient de jour en jour. Je ne

parle point de la pêche de la baleine & du hareng, ni de celle de la morue qui se fait sur le fameux banc de Terre-Neuve, qu'on peut regarder comme le réservoir ou le vivier de l'Europe Catholique, & comme la principale école de marine pour les nations qui ont le droit d'y pêcher.

Il est vrai qu'il y a des puissances maritimes qui sont considérablement déchues depuis plus de deux siècles; mais il s'en est élevé d'autres qui compensent amplement le tort que la décadence des premières pourroit avoir fait à la navigation.

Dès le temps de la Reine Elifabeth, l'Angleterre commença à être une puissance maritime. Ses forces augmentèrent de beaucoup sous Cromwell: & l'on prétend que depuis le traité d'Utrecht le nombre de ses vaisseaux a doublé. Par le fameux *Acte de Navigation*, la sagesse des Législateurs a comme imposé aux Anglois la douce nécessité de courir la mer (1): & de-

(1) *The act of navigation, though it have some things in it wanting amendment, deserves to be called our charta maritima.* Sir Josias Child,

puis cette époque remarquable *l'acte de gratification* les a engagés à cultiver la terre, mieux qu'ils ne faisoient auparavant (2). C'est à ces deux lois qu'il faut attribuer ce pouvoir immense qui les met en état de porter la guerre dans les quatre parties du monde, où ils ont remporté, & remportent encore actuellement des avantages considérables. Les Hollandois, qui n'avoient presque point de bâtimens, parvinrent, dans le court espace d'un peu plus de cinquante ans, à en avoir plus que toutes les autres nations de l'Europe ensemble. Ils ont été pendant quelque temps comme les voituriers par eau de tous les peuples.

Ce point de grandeur qu'ont atteint une île de l'océan séparée autrefois du reste de l'univers, & un petit pays formé par  
l'inon-

preface to his new Discourfe of Trade. London 1693.

(2) On a prouvé depuis peu au parlement d'Angleterre, que pendant quatre ans l'extraction des blés hors du royaume est montée à plus d'un million & demi de livres Sterling par an, une année portant l'autre.

l'inondation de quelques rivières d'Allemagne, la figure que ces deux états ont faite dans des temps peu éloignés du nôtre, les longues & dispendieuses guerres qu'ils ont soutenues, ont servi de leçon, & ont convaincu les autres nations des grands avantages que produit le Commerce. Elles travaillent à l'envi à y avoir le plus de part qu'il leur est possible. Par tout on raisonne d'agriculture, de manufactures, de navigation, des moyens d'augmenter la population, de bannir l'oïveté, d'exciter l'industrie: & il n'est pas rare de voir les ambassadeurs des puissances les plus respectables de l'Europe se présenter au Divan de Constantinople avec leurs lettres de créance dans une main, & dans l'autre des échantillons de drap. On a fondé des Académies, des chaires de Commerce, comme on en fondoit autrefois pour la Physique d'Aristote, ou pour la Théologie de Scot. On s'attache, dans tous les pays, à imiter les Hollandois & les Anglois, qui ont élevé des statues à leurs négocians, comme les Romains & les Grecs en érigeoient à leurs héros.

La France, toujours émule & disciple de l'Angleterre, a réfléchi sur les livres que les Anglois ont donnés sur le Commerce, & les a traduits. Quelque portée que soit cette nation pour la guerre, & malgré les éloges continuels qu'elle prodigue à la profession des armes, elle n'a pu s'empêcher de convenir, avec l'illustre Bacon, que le Commerce est l'aliment, la veine-porte des états. Les projets qu'elle forma pour établir le sien, ne furent pas moins vastes que ses projets guerriers; & les efforts qu'elle fit pour les exécuter, eurent un succès assez heureux. Telle ville de France qui au commencement de ce siècle avoit à peine deux vaisseaux qui fissent le voyage d'Amérique, les comptoit par centaines avant la guerre présente. Cette nation avoit fondé, dans la partie septentrionale du nouveau monde, une colonie dont l'étendue & la force égaloient déjà celles d'un empire. Les plantations de Sucre, de Caffé, & d'Indigo qu'elle avoit dans ses îles, suffisoient pour en fournir toute l'Europe; à de grands établissemens dans l'Asie & dans l'Afrique, elle joignoit

un débit prodigieux de draps dans le Levant. Enfin ce commerce fit ombrage à l'Angleterre, il causa des jalousies & des contestations qui finirent par une guerre ouverte.

Les Suédois & les Danois, qui ne connoissoient autrefois que leur Septentrion, vont aujourd'hui, au-delà de l'Afrique, échanger l'argent de l'Amérique pour la porcelaine & le thé de la Chine. Les Russes, qui se contentoient, il n'y a pas longtemps, de charier leurs marchandises sur des traîneaux, ont étendu leur commerce sur la Baltique, sur l'Océan, sur la mer Caspienne, & sur le Pont-Euxin. De sorte qu'une grande partie des habitans de l'Europe passe sa vie sur la mer, comme une grande partie des Chinois passe la sienne sur les rivières.

Le Commerce a ouvert des canaux autrefois inconnus pour augmenter nos richesses, & fournir de nouvelles matières à notre luxe. Il a resserré les liens qui unissoient déjà les nations. L'Europe a besoin de l'argent de l'Amérique pour commercer en Asie. Les Nègres de l'Afrique sont nécessaires pour cultiver l'Améri-

que, qui de son côté ne sauroit se passer des manufactures de l'Europe. Le Commerce est tantôt une source de guerres, tantôt le fondement des traités de paix. C'est peut-être le moyen le plus efficace pour acquérir la supériorité, & le plus fort contre-poids pour maintenir l'équilibre de l'Europe; & la maxime de Thémistocle semble prévaloir aujourd'hui dans nos conseils politiques.

Cicéron ne vouloit pas qu'un même peuple fût le maître & le voiturier de l'univers (1): il croyoit sans doute l'esprit du commerce & celui de la guerre incompatibles. Mais il ne faisoit pas réflexion que ce sont précisément les plus riches qui savent le mieux défendre les biens qu'ils possèdent; & que plus on connoît le prix des richesses, plus on se sent d'ardeur pour les acquérir, & pour attaquer ceux qui les ont entre les mains. Si quelques républiques commerçantes ont eu du désavantage dans leurs guerres, cela vient de ce qu'el-

(1) *Nolo enim, eundem populum imperatorem & portitorem esse terrarum: optimum autem, & in privatis familiis, & in republica veditigal duco esse parsimoniari.* Cic. de Rep. Lib. IV. apud Nonium in *Portitor.*

les n'avoient à leur solde que des troupes étrangères; malheur commun à tous les états qui ont adopté un principe si pernicieux. Mais les Anglois, qui tant par terre que par mer se servent de troupes nationales, font bien voir que le courage & l'intrépidité qu'exige la guerre, peut s'allier parfaitement avec l'esprit de commerce; & si dans l'un ils ont l'habileté des Carthaginois, dans l'autre ils ont la valeur des Romains.

La nation, disoit un ministre célèbre qui fera la dernière à avoir un florin dans ses coffres, restera à la fin maîtresse du champ de bataille. Si l'on fait attention à l'égalité d'éducation, d'industrie dans le commerce, de discipline militaire, de système politique, qu'on voit aujourd'hui chez tous les peuples de l'Europe, & qui n'existoit pas autrefois, on trouvera que c'est une vérité à laquelle il est impossible de se refuser.

Il y avoit chez les anciens une différence infinie entre deux états, quoiqu'ils fussent voisins, sous le même climat, & qu'ils parlassent la même langue. Athènes & Sparte en sont un exemple bien frappant.

La diversité des principes sur lesquels se régloient ces deux républiques, fit que l'une tourna toutes ses vues du côté de la navigation, & que l'autre la négligea toujours, quoiqu'elle eût de bons ports, & qu'elle ne manquât pas de ce qui est nécessaire pour la marine.

De nos jours, grâce à l'imprimerie, & à la facilité qu'ont les hommes de tous les pays de se communiquer leurs idées, on pense par-tout à peu près de même. On ne néglige rien ni du côté du gouvernement, ni du côté du commerce, ni relativement au militaire, de ce qui peut tendre à l'agrandissement de l'état. Les soins qu'on se donne pour y réussir sont extrêmes. Ainsi le peuple qui sera le plus riche, fera aussi le plus puissant. Cette grande industrie qui règne de toutes parts, ramène en quelque façon les hommes à l'état naturel & primitif, en ce que la nation qui aura le plus de matières premières, & de bras pour les mettre en œuvre, aura le plus de richesses & de puissance, & l'emportera à la fin sur toutes les autres.



Æ S S. A. Æ

SUR

H O R A C E.

---

---

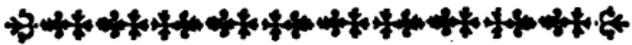
*A perfect judge will read each work of wit  
With the same spirit, that its author writ.*

POPE, *Essay on Criticism.*

---

---





A  
**JÉ JÉ D É R I C**  
**L E G R A N D.**

FRANÇOIS ALGAROTTI.

*T*andis que dans la guerre la plus cruelle qui se soit jamais élevée, votre valeur repousse cette multitude d'ennemis qui vous environnent de toutes parts, j'étudie ici, dans le sein d'une profonde paix, ce poète sage, enjoué, aimable, plein de la plus saine Morale, qui a écrit pour toutes les conditions de la vie, & dans lequel il n'est point d'homme qui ne trouve à s'instruire. Pour l'avoir sans cesse à mes côtés, & sous mes yeux, j'ai fait de lui une espèce

Cc 5

*de miniature, qui me servira au même usage que font les portraits des personnes que nous chérissons le plus.*

*Daignez, SIRE, du milieu de vos camps, jeter un coup d'œil sur le tableau que j'ai tracé, & voir si vous y reconnoîtrez ce poëte qui de tout temps a fait vos délices, cet esprit délicat qui préféreroit la lecture de vos ouvrages à celle de tous les écrivains de nos jours, & qui vous auroit mis à la tête du petit nombre de lecteurs dont il recherchoit le suffrage.*

*Plût aux Muses que j'eusse la moindre des qualités qui brilloient dans Horace! Je pourrois espérer de plaire à un monarque qui manie, avec le même succès, la plume & l'épée, & qui surpasse les Pollion & les César.*

A VENISE,  
le 23. Mars 1760.

---

# ESSAI

SUR

H O R A C E.

---

Quand une carte topographique de l'ancienne Rome nous tombe sous les yeux, nous ne nous contentons pas d'y chercher les lieux les plus renommés de cette ville superbe, la grande place, le champ de Mars, la rue sacrée par où les vainqueurs de la terre montoient au Capitole. Nous voudrions encore y pouvoir découvrir les endroits moins célèbres, & y voir jusqu'à la rue des épiciers, le tombeau des mauvais écrivains (1). Il en est de même, quand nous lisons les vies des grands capitaines, des poètes, & des phi-

(1) . . . *In vicum vendentem thus & odores,  
Et piper, & quidquid chartis amicitur ineptis,*  
Horat. Ep. I. Lib. 2.

lofophies. Nous y remarquons jusqu'aux moindres particularités, jusqu'à des minucies, qui ne sont ni ingénieuses, ni instructives par elles mêmes. Mais c'est que dans les grands objets rien ne nous paroît petit : les vertus & les talens des personnages illustres répandent de l'intérêt sur les plus légers détails de leur vie.

Si nous goûtons tant de plaisir à apprendre les moindres circonstances qui regardent les hommes qui se sont fait un grand nom ; à combien plus forte raison devons-nous souhaiter de connoître le caractère, les sentimens, & les mœurs d'un homme tel qu'Horace ? quelle satisfaction d'avoir le portrait fidelle d'un poëte qui peut-être a réussi mieux que tout autre dans son art, par le sage mélange de l'utile & de l'agréable, qui doué d'un esprit fin, d'un jugement solide, d'un savoir étendu & profond, aimé des grands sans être leur esclave, eut le rare secret de réunir, dans ses vers, les instructions les plus salutaires aux grâces les plus touchantes, d'allier les maximes de la Morale aux charmes de la Poësie ?

Ce fera d'après ses ouvrages, considérés d'un œil un peu attentif, que nous tirerons ce portrait. On y verra son système de philosophie, & sa manière de vivre, ce qu'il pensoit en matière de littérature, & tous les traits qui caractérisent ce poëte aimable.

Horace naquit sous le Consulat de Cotta & de Manlius (1), l'an 788 de la fondation de Rome, & 63 ans avant l'Ére Chrétienne, à Venuse, petite ville sur la frontière de la Lucanie & de l'Apulie (2). Son père étoit fils d'un affranchi, il vivoit du produit d'une petite métairie, & de ce que lui rapportoit son emploi de collecteur des deniers publics (3). Mais, quoique

(1) *O nata mecum Consule Mantio.*

Lib. II. Ode 21.

*Tu vina Torquato move*

*Consule pressa meo. Epode 13.*

(2) ... *Sequor hunc, Lucanus an Appulus anceps,*  
*Nam Venusinus arat finem sub utrumque colonus.*

Lib. II. Sat. 1.

(3) *Nec timuit sibi ne vitio quis verteret olim,*  
*Si præce parvas, aut, ut fuit ipse, coactor*  
*Mercedes sequerer. . . . .*

Lib. I. Sat. 6.

né dans une ville peu connue, & dans un état obscur, Horace ne laissa pas d'être élevé à Rome, & son éducation fut la même que celle qu'on donnoit aux enfans de qualité. Au lieu de se borner à lui faire apprendre à chiffrer, ce qui paroissoit très-naturel dans un lieu comme Venuse, & très-conforme à sa condition, son père le conduisit lui-même à Rome, où il étudia la Grammaire sous Orbilius: ensuite il s'appliqua à la langue Grecque, & successivement aux sciences qui conviennent aux enfans des personnes de distinction: il nous dit lui-même qu'à voir ses habits, & le nombre des domestiques qui l'accompagnoient, on l'auroit pris pour tel (1).

*Quintus Horatius Flaccus Venusinus, patre, ut ipse quidem tradit, libertino & exactionum coactore. Sueton. in vita Horatii.*

(1) *Non equidem insector, delendaque carmina Livt.*

*Esse reor, memini quæ plagosum mihi parvo  
Orbilium dicere. . . . .*

Lib. II. Ep. 1.

*Romæ nutriri mihi contigit, atque doceri,  
Iratus Grajis quantum nocuisset Achilles.*

Lib. II. Ep. 2.

*Causa fuit pater his, qui macro pauper agello*

Ce bon vieillard joignoit ses instructions à celles des maîtres, & ne négligeoit rien pour former l'esprit & le cœur tendre & flexible de son fils. Il savoit qu'une bonne éducation est l'héritage le plus précieux qu'un père puisse laisser à ses enfans (1). Les idées & les sentimens que nous prenons à cet âge, décident presque toujours du bonheur ou du malheur du reste de notre vie; ce sont autant de principes sur lesquels la raison bâtit dans la suite, & quand le principe n'est pas juste, l'édifice ne sauroit être bien proportionné.

L'éducation qu'Horace recevoit de son père, étoit toute pratique: elle étoit telle

*Notuit in Flavi ludum me mittere, magni  
Quo pueri magnis e centurionibus orti,  
Lævo suspensi loculos tabulamque lacerto,  
Ibant octonis referentes Idibus aera.  
Sed puerum est ausus Romam portare, docendum  
Artes, quas doceat quivis eques atque senator  
Semet prognatos. Vestem servosque sequentes  
In magno ut populo si quis vidisset, avita  
Ex re præberi sumptus mihi crederet illos.*

Lib. I. Sat. 6.

(1) *Ipse mihi custos incorruptissimus omnes  
Circum doctores aderat &c.*

Ibid.

qu'en entrant dans la société civile, & dans le commerce du monde, il ne devoit pas se croire transplanté dans un pays inconnu; ce qui n'arrive que trop souvent aux jeunes-gens. Ce bon homme, suivant l'occasion, faisoit remarquer à son fils les vices & les défauts qui régnoient à Rome, & les suites funestes qu'ils entraînoient après eux: il l'instruisoit moins par des préceptes, qui souvent sont au-dessus de la portée de la jeunesse, que par des exemples, qui sont ce qui lui convient le mieux (1).

Mais si Horace fut assez heureux pour avoir un père qui regardoit l'éducation de son fils comme son principal devoir, exemple qu'il seroit à propos que tous les peres

(2) . . . . *Infuevit pater optimus hoc me,  
Ut fugerem, exemplis vitiorum quæque notando.  
Quum me hortaretur, parce, frugaliter, atque  
Viverem uti contentus eo, quod mi ipse parasset,  
Nonne vides Albi ut male vivat filius? utque  
Barrus inops? magnum documentum, ne patriam rem  
Perdere quis velit &c.*

Lib. I. Sat. 4.

pères suivissent; il faut aussi convenir que le bonheur du père ne fut pas moindre d'avoir trouvé dans son fils une si vive reconnaissance. Dans le temps même où il jouissoit de la plus brillante fortune, il se fit gloire de faire connoître ses sentimens à tout le monde; il voulut même en informer la postérité. Plutôt que de désobliger son père, il auroit renoncé aux Tribunats militaires, aux charges curules, & à tout ce qui auroit pu illustrer sa maison.

Cette excellente éducation qu'il avoit reçue à Rome, fut suivie de l'étude de la Philosophie, qu'il alla apprendre à Athènes (1). C'étoit là que faisoient encore

(1) *Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ:*

*Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,*

*Atque inter sylvas Academi quærere verum.*

Lib. II. Ep. 2.

*Nec timuit, sibi ne vitio quis verteret, olim*

*Si præco parvas, aut, ut fuit ipse, coactor*

*Mercedes sequer, neque ego essem questus. Ob*

*hanc rem*

*Laus illi debetur, & a me gratia major.*

*Nil me pœniteat sanum patris hujus; eoque*

*Non, ut magna dolo factum negat esse suo pars,*

*Quod non ingenuos habeat clarosque parentes,*

Volume III.

Dd

leur séjour, & qu'enseignoient les successeurs de Platon, d'Aristote, d'Épicure, & de Zénon: leur grande réputation engageoit la jeunesse Romaine à venir s'y instruire de la sagesse des Grecs. D'ailleurs, la douceur du climat, la commodité du commerce, l'hospitalité & la politesse d'un peuple inventeur des Arts, les édifices publics, tels que le temple de Minerve, l'Odée, les Propylées, ouvrages de Périclès, dont on voit encore les superbes restes, invitoient les gens de tout âge, qui dégoûtés du tumulte du monde vouloient mener une vie douce & tranquille, à y fixer leur demeure. Mais Horace ne put profiter que très-peu de temps de ces avantages si chers à un homme de let-

*Sic me defendam. Longe mea discrepat istis  
Et vox & ratio. Nam si natura juberet  
A certis annis ævum remeare peractum,  
Atque alios legere ad fastum quosunque parentes  
Optaret sibi quisque: meis contentus, honestos  
Fascibus & sellis nolim mihi sumere, demens  
Judicio vulgi, sanus fortasse tuo, quod  
Nollem onus (haud unquam solitus) portare  
molestum.*

Lib. I. Sat. 6.

tres; & il se vit bientôt contraint d'abandonner l'étude de la Philosophie.

On fait que les conjurés, sous la conduite de Brutus & de Cassius, poignardèrent Jules-César, le seul homme capable de gouverner l'état, & de rétablir la gloire du nom Romain (1): ils conçurent & exécutèrent cette entreprise avec une grandeur d'ame héroïque, mais avec peu de prudence (2). Après cet événement, toute l'autorité tomba entre les mains de Marc-Antoine, alors collègue du Dictateur dans la dignité de Consul, homme dont les vices étoient aussi éclatans que les vertus. Il possédoit l'Art de la guerre, & n'ignoroit pas les détours de la politique la plus raffinée; véritablement grand, lorsqu'il ne se livroit ni à l'amour ni au vin,

Dd 2

(1) *Ferunt dicere solitum, non tam sua quam reipublicæ interesse, ut salvus esset: se jam pridem potentiæ gloriæque abunde adeptum: rempublicam, si quid sibi eveniret, neque quietam fore, & aliquando deteriori conditione civitæ bella subituram.* Suet. in Jul. Cæs. art. 86.

(2) *Acta illa res est animo virili, consilio guerili.* Cic. ad Attic. Lib. XIV. Ep. 11.

& qui n'épargnoit rien pour arriver à son but (1). Il eut d'abord l'adresse de tromper Cicéron, de faire confirmer les actes de César, de diminuer aux yeux du peuple le crédit des conjurés, & l'autorité du Sénat. Il fit nommer au souverain Pontificat, vacant par la mort de César, Marc Lépide, qui avoit été grand ami du même César, & qui commandoit quelques Légions dans la Gaule Narbonnoise. Il se concilia des amis, attira à son parti un bon nombre de soldats vétérans, & s'arrogea toute l'autorité. Rien ne se faisoit à Rome que par ses ordres, & cela à la vue de Brutus & de Cassius, qui étoient alors Préteurs, & qui après avoir été les chefs de la conjuration, n'avoient ni argent ni armée, & ne pouvoient y mettre aucun obstacle. Il fit donner par le peuple à Dolabella, créé Consul à la place de César, le gouvernement de Syrie, qui fut ôté à Cassius, &

(1) Il nous reste une lettre qu'il écrivoit à un de ses concitoyens qu'il vouloit mettre dans ses intérêts. On y lit en termes exprés: *quid concupiscas tu vide; quidquid concupiveris, certe habebis.*

s'appropriâ celui de Macédoine qui étoit destiné à Brutus : il fit venir les Légions qui étoient dans cette province, & alla ensuite se rendre maître de la Gaule Cisalpine, dont Brutus avoit le gouvernement. Il croyoit que ce pays, placé sur la frontière de l'Italie, étoit utile à ses desseins, & tres important par rapport aux circonstances.

Dans cette confusion, Octave, héritier & fils adoptif de Jules-César, se trouvoit à Apollonie ville d'Épire. Dès qu'il eut appris la mort de son père, il vint en Italie pour se mettre en possession de son héritage. Mais il eut beau exposer ses droits à Marc-Antoine ; celui-ci, déjà maître des trésors & des papiers que Calpurnie lui avoit remis immédiatement après la mort de César, ne daigna pas l'écouter. Il se moquoit ouvertement d'un jeune homme qui sans crédit, & sans appui, osoit venir le braver au milieu de ses soldats, & assis sur sa chaise curule.

Octave se joignit à Cicéron, que l'on regardoit déjà comme ennemi de Marc-Antoine. Il le prit par son foible, & lui

dit qu'il vouloit absolument dépendre de lui, & qu'il recouroit à sa protection & au crédit que lui procuroit son éloquence. Dans le même temps, il faisoit sonder les vétérans, qui ayant autrefois servi sous son père, étoient alors répandus en divers endroits de l'Italie, leur faisant les plus grandes promesses pour les engager à soutenir la justice de sa cause, & à venger la mort de son père, aussi bien que les injures faites à la République. Il est naturel de penser que les conseils d'Agrippa, placé dès longtemps auprès de lui de la main de César, ne lui furent pas inutiles. Enfin il prit si bien ses mesures que tant par le crédit de Cicéron, qui l'appuyoit dans le Sénat, que par la jonction des vétérans, qui se déclarèrent en sa faveur, il marcha, l'année suivante, contre Marc-Antoine, qui avoit été déclaré ennemi de la République, & qui tenoit Decimus Brutus assiégé dans Modène. Les deux Consuls, Hirtius & Panfa, accompagnèrent Octave, qui prit le commandement de l'armée en qualité de Protecteur de la République & de la Liberté.

Personne n'ignore l'issue des sanglantes batailles qui se donnèrent près de Castell-Franco. Les deux Consuls y furent tués. Par la troisième, Octave obligea Marc-Antoine à lever le siège de Modène, & à se retirer vers les Alpes, pour être en état de se joindre à Lépide, qui tenoit la Gaule Narbonnoise ; tandis que Munatius Plancus commandoit dans le reste des Gaules ; & qu'Asinius Pollion étoit en Espagne avec deux légions.

Octave ne s'amusa point à poursuivre Marc-Antoine ; Rome étoit pour lui un objet plus intéressant : il y retourna & n'ayant pu obtenir, à l'amiable, l'honneur de l'Ovation, où l'on disoit que sa trop grande jeunesse ne lui permettoit pas d'aspirer, il vint, à la tête des légions, forcer le peuple à le créer Consul. Cette dignité étoit vacante par la mort d'Hirtius & de Pansa.

Il fit ensuite proposer la paix à Marc-Antoine & à Lépide. Pourquoi ne pas se réunir pour tirer vengeance de la mort de César, qui la demandoit du haut du ciel ? Après son trépas, on lui avoit érigé des

temples, & Marc-Antoine en étoit le prétre. La fameuse Comète qui dans son Périhélie passa, en 1680, tout près du Soleil, elle qui fut cause qu'on découvrit la véritable théorie des comètes, & que Whiston prétend avoir autrefois produit le déluge universel, avoit paru peu de jours après la mort de César. C'étoit, disoit-on, l'ame de César qui montoit au ciel; c'étoit l'astre de Jules. Il falloit donc venger la mort de cet homme divin sur les impies qui l'avoient assassiné, & qui étoient déjà condamnés par le Sénat & par le peuple, c'est à dire par les maîtres de la République.

On fait qu'il se tint un congrès entre Bologne & Modène, que les proscriptions en furent la malheureuse suite; qu'on donna à Lépide le gouvernement de l'Espagne & de la Gaule Narbonnoise, à Marc-Antoine le reste des Gaules que Jules-César avoit conquises; & qu'Octave eut pour son partage l'Afrique & la Sardaigne. On ne parla point de l'Italie dans ce traité; les Triumvirs s'en disoient les défenseurs, & non les maîtres. Il fut résolu en outre

que Marc-Antoine & Octave passeroient en Grèce à la tête des Légions, & iroient faire la guerre à Brutus & à Cassius, qui s'étoient retirés dans ce pays attaché depuis longtems au parti de Pompée. Ils s'y étoient fait beaucoup d'amis, avoient levé deux puissantes armées, & par le moyen de leurs flottes étoient les maîtres de la mer.

Brutus, fils & meurtrier de César, étoit de la secte des Stoïciens. Malgré son naturel hautain, son esprit sombre, & une vertu très-douteuse, il s'étoit acquis une grande réputation. Avant d'entrer en campagne, il avoit voulu reconnoître le pays, & sonder les esprits. Il fit quelque séjour à Athènes, où étudioient alors plusieurs enfans des principales maisons de Rome, qu'il détermina à le suivre. Il est à présumer qu'Horace lui plut beaucoup, puisqu'il lui donna le commandement d'une légion, quoiqu'il ne fût âgé que de vingt-trois ans, & qu'il n'eût aucune connoissance de la guerre. C'étoit un poste considérable: la Légion étoit alors composée de dix cohortes, & formoit un corps de cinq-mille hommes de pied.

D d 5

Horace fit deux campagnes en Asie sous Brutus, qui, ainsi que Cassius, tâchoit de renforcer son armée par les contributions qu'il tiroit de ces provinces. Enfin ces deux généraux se réunirent, & résolurent d'attendre les Triumvirs, qui débarqués a Durazzo s'étoient emparés de cette ville. Ils choisirent pour cela un camp avantageux près de Philippes. Ils étoient dans l'abondance de toutes choses; mais leurs troupes, égales en nombre à celles de l'ennemi, leur cédoient du côté de la valeur & de l'expérience, & n'avoient pas un général de la réputation de Marc-Antoine.

Ainsi le malheur des temps entraîna Horace, malgré lui, dans les agitations de la guerre civile, comme il le dit lui-même, & lui fit embrasser un parti qui devoit succomber sous les armes d'Auguste (1).

Il faut avouer qu'il n'acquit pas beaucoup de gloire à la seconde bataille de Phi-

(1) *Dura sed amovere loco me tempora grato,  
Civiltique rudem belli tulit æstus in arma  
Cæsaris Augusti non responsura lacertis.*

Lib. II. Ep. 2.

lippes, qui décida de la guerre. A la tête de sa légion il prit la fuite, & jeta son bouclier; ce qui chez les anciens étoit le comble de l'infamie. Alcée, son prédécesseur dans la poésie Lyrique, n'avoit pas été plus brave. La même aventure étoit arrivée à Démosthène à la bataille de Chéronée: & quelqu'un lui ayant un jour reproché sa lâcheté, il répondit par ce vers qui étoit alors dans la bouche de tout le monde:

*Tel qui fuit aujourd'hui, peut combattre demain* (1).

Horace ne crut pas, devoir chercher à justifier une conduite qui étoit inexcusable, & qu'il n'étoit pas possible de dissimuler, ou de couvrir. Il prit le seul parti qu'il avoit à prendre, & ce fut d'en faire un aveu sincère dans l'occasion. Dans son Epître à Auguste il reconnoît franchement

(1) *Tum Demosthenes orator ex eo praelio (Cheronæ) salutem fuga quasivit: cumque id ei, quod fugerat, probrose objiceretur, versu illo notissimo elusit:*

*Ἄνερ δὲ φεύγων καὶ πάλιν μαχίεσται.*

que les poètes n'ont point de talent pour la guerre, & font de très-mauvais soldats (1).

La journée de Philippes ayant mis fin à la guerre civile, les vainqueurs réglèrent tout à leur gré. Horace, voyant sa fortune renversée, & son patrimoine perdu, eût recours aux Muses. Il ne les avoit pas négligées, puisqu'entre ses ouvrages on trouve une Satyre faite dans le temps qu'il portoit les armes (2). Ensuite la pauvreté l'engagea à faire des vers; ce fut pour se procurer une situation plus commode, qu'il prit le parti de la Poësie, & le chemin du Parnasse (3).

(1) *Tecum Philippos & celerem fugam  
Sensi, rejecta non bene parmula.*

Lib. II. Ode 7.

*Militiæ quamquam piger, & malus, utilis urbi.*

Lib. II. Ep. 1.

(2) *Proscripti regis Rupili pus atque venenum &c.*

Lib. I. Sat. 7.

(3) *Unde simul primum me dimisere Philippæ  
Decisis humilem panis, inopemque paterni  
Et laris & fundi, paupertas impulit audax,  
Ut versus facerem . . . . .*

Lib. II. Ep. 2.

Ce ne fut que fort tard que les Romains s'appliquèrent aux Lettres. Tout le monde fait que dès les premiers temps de la fondation de Rome, leurs vues n'étoient tournées que du côté des armes, & qu'ils aspiroient déjà à l'empire de l'univers. Après la seconde guerre Punique, ils se mirent à lire les poëtes Grecs, surtout les dramatiques, à les traduire en leur langue, & à les imiter (1). Livius Andronicus fut le premier qui dans le genre tragique fournit aux Romains des ragoûts à la Grecque, si j'ose m'exprimer ainsi. Il fut suivi d'Accius, de Cécilius, de Pacuve, & de Nævius. Après eux vint Térence, qui poli par le commerce de Lélius & de Scipion l'Africain, fit paroître, sur le théâtre de Rome, les Comédies de Ménandre

(1) *Serus enim Græcis admovit acumina chartis :  
Et post Punica bella quietus quærere caput,  
Quid Sophocles, quid Thespis, & Æschylus  
utile ferrent.*

*Tentavit quoque rem si digne vertere possit ;  
Et placuit sibi naturâ sublimis & acer.  
Nam spirat tragicum satis, & feliciter audet.*  
Lib. II. Ep. 1.

habillées à la Romaine. Lucilius, qui ne fut pas moins ami de ces grands hommes (1), composa des Satyres, production particulière aux Romains, mais qu'il fut assez à propos de faire venir du sel de la Grèce (2). Plaute avoit déjà fait rire le peuple, avant que Térence fit les délices des honnêtes gens. Ennius avoit tiré de la trompette Romaine les premiers sons, durs & grossiers à la vérité, mais en même temps nobles, éclatans, & en quelque façon dignes des Scipions dont il chantoit les exploits. Il étoit réservé au Siècle d'Auguste de voir la Poësie portée au plus haut point de per-

(1) *Quin ubi se a vulgo & scena in secreta rembrant  
Vir tus Scipiadae, & mitis sapientia Laeli,  
Nugari cum illo, & discindi ludere, donec  
Decoqueretur olus, soliti. . . .*

Lib. II. Sat. 1.

(2) *Eupolis, atque Cratinus, Aristophanesque poetae,  
Atque alii, quorum comedia prisca virorum est;  
Si quis erat dignus describi, quod malus, aut fur,  
Aut mæchus foret, aut sicarius, aut aliqui  
Famosus, multa cum libertate notabant.  
Hinc omnis pendet Lucilius, hosce sequutus  
Mutatis tantum pedibus, numerisque &c.*

Lib. I. Sat. 4.

fection. C'étoit alors que Tibulle devoit, dans d'aimables vers, soupirer ses tendres amours; Ovide briller par cette aisance, cette souplesse, cette fécondité que les Muses lui avoient prodiguées, Virgile suivre de près les traces du grand Homère, marcher de pair avec Théocrite, & devancer de beaucoup Hésiode; Horace réunir en lui seul toutes les qualités des poètes Lyriques qui, pendant plus de deux siècles, avoient illustré la Grèce.

Les plus célèbres des Lyriques Grecs étoient Stésichore, Archiloque, Sapho, Alcée, & Pindare qui l'emporte sur tous les autres. Chiabrera a fait voir à l'Italie quelques essais qui n'expriment pas mal les beautés sublimes de ce dernier: son enthousiasme divin y est assez bien imité; on y découvre surtout les grâces majestueuses de son éloquence. Dominique Lazzarini auroit encore été plus loin que Chiabrera, si son application à l'étude eût mieux répondu à la grandeur de son génie. L'Angleterre voit aujourd'hui une image assez ressemblante de Pindare dans les Odes de Jacques Gray, poète dont la veine est égale-

ment vive & féconde, & la versification harmonieuse & sublime.

Quoiqu'Horace proteste qu'il n'oseroit prétendre à imiter Pindare, entreprise trop périlleuse (1) selon lui, il ne laisse pas de marcher souvent sur ses traces (2), & d'atteindre à une hauteur, que le cygne de Dirce n'auroit peut-être pas pu surmonter

(1) *Pindarum quisquis studet æmulari,  
Jule, ceratis ope Dædalea  
Nititur pennis, vitreo daturus  
Nomina ponto . . . .*

Lib. IV. Ode II.

*Novem vero Lyricorum longe Pindarus princeps, spiritus magnificentia, sententiis, figuris, beatissima rerum verborumque copia, & velut quodam eloquentiæ flumine, propter quæ Horatius eum merito credidit nemini imitabilem. Quintil. Instit. Orat. Lib. X. Cap. 1.*

(2) Entr'autres, dans l'Ode première du troisième Livre, *Odi profanum vulgus &c.* dans la troisième du même Livre, *Justum & tenacem propositi virum &c.* & dans la quatrième du quatrième Livre, dont Jules César Scaliger, qui d'ailleurs étoit passionné pour Horace, a dit: *tota vero cantione hac & se ipsum & totam Græciam superavit.* On sait que le même Scaliger ne fit pas

ter dans son vol ( 1 ). Il se vançoit d'avoir tempéré le style plein & fort d'Alcée par la tendre mollesse de Sappho, comme on corrige un vin trop âpre en y mêlant un vin plus doux. C'est ainsi que chez nous Lorenzini a trouvé le moyen d'allier la profondeur des eaux du Dante (ce sont les termes dont il le sert) avec la limpidité de celles de la Sorgue, & qu'il a obtenu sur le Parnasse un rang où peu de nos poètes sont en droit d'aspirer. Ce n'est pas en s'affujettissant aux sujets qu'ils ont traités, ni en suivant leur manière & leur mètre, qu'Horace a imité Sappho & Alcée, mais en se pénétrant de leur esprit, & de leur enthousiasme sublime. Ainsi il ne doit pas passer pour un imitateur servile, comme le lui reprochoient ses ennemis, mais pour un poète original, dont les productions, dans leur genre, sont

difficulté de dire au sujet de l'Ode, *Quem tu Melpomene semel*, qu'il aimeroit mieux l'avoir faite que de posséder le royaume d'Arragon.

(1) *Multa Dircaum levat aura cygnum.*

Lib. IV. Ode 2.

Volume III.

Ee

d'un goût nouveau (1), & qui par les grandes maximes semées dans ses Odes, par le beau désordre qu'il y fait régner, par

(1) *Æolis fidibus querentem  
Sappho puellis de popularibus,  
Et te sonantem plenius aureo  
Alcæ plectro . . . .*

Lib. II. Ode 13.

*Et Alcæi minaces*

*Stesichorique graves Camæna.*

Lib. IV. Ode 9.

*Cave, cave: namque in malos asperrimus  
Parata tollo cornua,  
Qualis Lycambæ spretus infido gener. . . .*

Epod. 6.

*Libera per vacuum posui vestigia princeps:  
Non aliena meo pressi pede. Qui sibi fidit.  
Dux regit examen. Parios ego primus Iambos  
Ostendi Latio, numeros animosque secutus  
Archilochi, non res & agentia verba Lycamben.  
Ac ne me foliis ideo brevioribus ornes,  
Quod timui mutare modos, & carminis artem.  
Temperat Archilochi musam pede mascula Sappho,  
Temperat Alcæus, sed rebus & ordine dispar,  
Nec socerum quærit, quem versibus oblinat atris:  
Nec sponsæ laqueum famoso carmine nedit.  
Hunc ego non alio dictum prius ore Latinis  
Vulgavi fidicen. Juvat immemorata ferentem  
Ingenuis oculisque legi, manibusque teneri.*

Lib. I. Ep. 19.

la beauté de ses metaphores, par cette aisance, cette grâce qui lui sont particulières a mérité la couronne Lyrique parmi les Latins: que dis-je? il peut être regardé comme le seul Lyrique de cette nation, tant les autres demeurent loin derrière lui.

Il eut l'obligation à deux poètes de ses amis, à Varius qui excelloit dans l'Épopée (1) & à Virgile, qui travailloit alors dans les genres Bucolique & Géorgique, d'être présenté à Mécène (2). Mécène, forti d'une famille ancienne & noble de Toscane, étoit prudent, adroit, voluptueux, aimable, le bras droit d'Octave

E e 2

(1) *Scriberis Varius fortis & hostium*

*Viſtor, Mæonii carminis alite. . . . .*

Lib. I. Ode 6.

. . . . . *Forte epos acer*

*Ut nemo Varius ducit. . . . .*

Lib. I. Sat. 10.

(2) . . . . . *Molle atque facetum.*

*Virgilio annuerunt gaudentes rure Camæna.*

Ibid.

*Nulla etenim mihi te fors obtulit: optimus olim*

*Virgilius, post hunc Varius dixere quid effem.*

Lib. I. Sat. 6.

dans les affaires politiques, comme dans les affaires militaires; l'étoit Agrippa homme de fortune, brave dans les combats, & qui sans exciter l'envie fut pendant longtemps, la seconde personne de l'état. Horace, à sa première audience, fut favorablement reçu de Mécène, qui cependant; comme c'étoit sa coutume, ne lui parla qu'en peu de mots; mais quelques mois après il le rappella, & le mit au nombre de ses amis (1). Il est bien naturel de penser qu'il le fit rentrer dans les bonnes grâces d'Octave, contre qui il avoit porté les armes. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'affection de Mécène augmentoit de jour en jour pour Horace, qui plus que jamais fréquentoit sa maison, le rendez-vous de l'élite des Romains; d'où toute brigue &

- (1) *Ut veni coram, singultim pauca loquutus,*  
*(Infans namque pudor prohibebat plura profari)*  
*Non ego me claro natum patre, non ego circum*  
*Me Saturejano veſtari rura caballo,*  
*Sed, quod eram, narro. Responses (ut tuus*  
*est mos)*  
*Pauca. Aheo: & revocas nono poſt menſe,*  
*jubesque.*  
*Esſe in amicorum numero . . . . Ibid.*

toute cabale étoient bannies, où un homme ne faisoit pas ombrage à un autre homme, pour être plus riche ou plus sàvant que lui, où chacun tenoit sa place selon son mérite ( 1 ).

Outre les qualités de l'esprit & du cœur qui distinguoient Horace, il y avoit encore d'autres raisons qui le rendoient cher à Mécène. Un des premiers soins de ce favori, aussi délié qu'il étoit homme de bien, ce fut de travailler à adoucir le caractère d'Octave. Ce prince avoit reçu une éducation conforme à sa qualité de fils adoptif de Jules-César, & on lui avoit inspiré du goût pour les Lettres. Cependant, comme il entendoit toujours parler de Pharsale, d'Utique, de Munda, & qu'il avoit devant les yeux l'autorité presque absolue de son père, cela lui avoit enflé le cœur. Il étoit même naturellement porté à la cruauté. Sans parler des proscriptions,

E e 3

(1) . . . . *Non isto vivitur illic,  
Quo tu rere, modo, domus hac nec purior ulla est,  
Nec magis his aliena malis: nil ml officit unquam,  
Ditior hic, aut est quia doctior, est locus uni-  
Cuique suus . . . .* Lib. I. Sat. 9.

dont il poussa l'horreur plus loin encore que Marc-Antoine, Sénèque donne le nom de fureur rassasiée à la clémence qu'il affecta sur la fin de son règne. Personne n'ignore ce que lui dit un jour Mécène, qui le voyant s'occuper trop long-temps du jugement d'affaires criminelles, où il paroïssoit prendre plaisir, lève-toi, lui cria-t-il, bourreau, lève-toi. Mécène pensoit donc qu'il n'y avoit rien de plus capable d'inspirer à Octave des sentimens d'humanité & de douceur, & de lui montrer le véritable chemin de l'honneur & de la vertu, que de bonnes instructions, ornées du doux langage des Muses. Il voulut pour cela se servir d'Horace (1), comme il s'étoit servi de Virgile, qui par son ordre entreprit les Géorgiques, où sous les charmes de la plus belle poésie on trouve les traits de la morale la plus saine, & la plus propre à éteindre, dans le cœur d'Octave, la soif du sang des citoyens (2). On pré-

(1) ..... *Tua, Mæcenas, haud mollia jussa.*  
Georg. Lib. III.

(2) Voyez Blackwell, *Memoirs of the court of Augustus.*

tend que ce fut dans les mêmes vues que peu de temps après la bataille d'Actium, Virgile composâ son grand poëme, qu'on peut appeller politique aussi bien qu'épique. La maison des Jules, dont Enée est le chef, vient en Italie fonder cet empire à qui les Dieux ont promis l'empire du monde. C'est dans la personne d'Octave que s'accomplissent ces promesses & ces oracles. Ainsi Virgile semble dire au peuple Romain : pourquoi t'opposer toi-même à ton bonheur ? Tu n'as que trop senti les funestes suites de l'abus de la liberté républicaine : il est temps de goûter, sous la domination des Jules, les doux fruits de la soumission (1).

On auroit peine à se figurer l'effet que font sur un peuple sensé de pareilles maximes, revêtues de grandes images. Horace n'étoit pas moins capable que Virgile d'une entreprise si délicate. Mécène

E e 4

(1) *Hic vir, hic est, tibi quem promitti sepius audis &c.*

*Æneid. Lib. VI.*

le favoit : il est à présumer que ce fut par son ordre, & pour détourner Octave de se démettre du gouvernement de l'état, qu'Horace composa l'Ode XIV du premier Livre, la plus belle allégorie & la mieux soutenue qui ait jamais été faite (1). Au moins ne sauroit-on douter que Mécène ne lui ait fait faire l'Ode III du troisième Livre, dont toute la sagacité de nos critiques modernes n'a trouvé le sens qu'avec des difficultés infinies.

Il couroit un bruit à Rome que Jules-César avoit eu le dessein de transférer le siège de l'empire à Alexandrie, ou à Troie d'où la maison des Jules tiroit son origine. On craignoit extrêmement qu'Auguste ne voulût réaliser le projet de son père, qu'on avoit mis au rang des Dieux. Cette trans-

- (1) *O navis referent in mare te novi  
Fluctus, o quid agis? fortiter occupa  
Portum. Nonne vides ut  
Nudum remigio latus,  
Et malus celeri saucius Africo  
Antennæque gemant? ac sine funibus  
Vix durare carinæ  
Possint imperiosus  
Æquor? &c.*

lation auroit infailliblement causé la ruine de Rome & de l'Italie, comme on ne l'éprouva que trop sous Constantin. Ce fut dans la vue de détourner adroitement Octave d'une telle résolution, qu'Horace composa cette Ode, qui sans cette explication, ne présente qu'un sens obscur & confus. Après avoir dit que rien ne peut ébranler un homme juste & ferme dans ses desseins; que c'est par là que les héros s'élèvent au rang des immortels, c'est par là, ajoute-t-il, que Romulus y est parvenu, quoique Junon le vît avec peine jouir des honneurs célestes, parcequ'il étoit né d'une mère du sang Troyen. Elle y consent néanmoins, dans un discours qu'elle tient à ce sujet; & ce qui la détermine, c'est que Troie n'est plus. Elle fait une longue digression dont le sens est, que les Romains seront les maîtres du monde, pourvu que les troupeaux continuent à bondir sur les tombes de Priam & de Paris; qu'en vain Apollon lui-même relèveroit trois fois les remparts de Troie; qu'elle les feroit renverser trois fois par la main des Grecs. Mais, conclut-il, Muse, quel est votre dessein? ce

E e 5

n'est pas à vous à révéler le secret des Dieux (1). On voit par ces termes les vues du poëte, ou plutôt de celui qui lui dicta cette Ode si fameuse.

C'est par ces moyens que s'entretenoit l'amitié réciproque qui unissoit Mécène & Horace. La secte d'Épicure dont ils faisoient profession l'un & l'autre, étoit un nouveau lien qui la resserroit. Le système de ce philosophe avoit alors la vogue à Rome. Chanté par Lucrèce, de qui les vers n'avoient à craindre que le parallèle de ceux de Virgile, il avoit été embrassé par Jules-César, sage Épicurien, par Oppius, Balbus, Hirtius, Panfa, Marius,

- (1) *Justum & tenacem propositi virum . . . .*  
*Dum Priami, Paridisque busto*  
*Insultet armentum, & catulos feræ*  
*Celent inulcæ, stet Capitolium*  
*Fulgens, triumphatisque possit*  
*Roma feræ dare jura Medis. . . .*  
*Ter si resurgat murus aheneus*  
*Auctore Phæbo, ter pereat meis*  
*Excisus Argivis . . . .*  
*Quo Musa tendis? Desine pervicax*  
*Referre sermones Deorum, &*  
*Magna modis tenuare parvis.*

Mamurra, que César avoit presque tous enrichis des dépouilles du monde, & qui après s'être distingués par de grandes actions consacèrent leur vieillesse à un loisir studieux. Ils s'occupoient à planter des jardins, à embellir des maisons de campagne, à mener une vie aisée, voluptueuse, brillante, semblable, en quelque façon, à celle des Dieux (1). Luculle, vainqueur de Mithridate & de Tigrane, & auquel l'envieux Pompée tenta vainement de ravir la gloire d'avoir subjugué l'Asie, en avoit donné le premier exemple; mais peu de gens étoient en état de l'imiter. Après avoir triomphé de l'Orient, sous le Consulat de Cicéron, il abandonna entièrement le barreau & les affaires publiques, & se retira à la campagne, où il bâtit ces superbes maisons de plaisir dont les débris nous

(1) *Cneus noster locum, ubi hortos ædificaret (Balbo) dedit. Cic. ad Atticum. Et Mamurra divitiarum placet, & Balbi horti & Tusculanum. Idem primus Cn. Marius ex equestri ordine, Divi Augusti amicus, invenit nemora tonsilia intra hos octoginta annos. C. Plin. Lib. XXII. §. 2. Vir doctus Oppius, in libro quem fecit de silvestribus arboribus. Macrob.*

jettent encore dans l'étonnement. La somptuosité qui y régnoit en tout genre, est passée en proverbe; & il n'est personne qui n'ait ouï parler de la fameuse salle d'Apollon. Luculle y avoit ramassé les plus belles statues & les plus rares tableaux: il y avoit formé les bibliothèques les plus nombreuses & les mieux choisies, ouvertes à tous ceux que le désir de s'instruire, ou la simple curiosité y attiroient. Jamais les Muses ne furent logées si commodément, ni avec tant de magnificence. C'est dans le sein de ces plaisirs que Luculle passa le reste de ses jours, s'entretenant avec les gens de lettres, composant les mémoires de ses campagnes, & cultivant les cerifiers, que des régions du Pont il avoit portés en Italie.

Mécène suivoit les sentimens de cette école: Il étoit délicat, & même un peu efféminé: c'étoit le foible de ce grand homme, & Horace l'en avoit raillé plus d'une fois; quoiqu'il fût dans les mêmes principes, comme ses ouvrages le prouvent suffisamment. Il est vrai que certains passages le feroient soupçonner

d'être ou Académicien (1), ou de quelque autre secte (2); mais en général ses écrits ne nous permettent pas de douter qu'il ne fût de celle d'Épicure (3): on y voit

(1) *Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ:*

*Scilicet ut possim curvo dignoscere rectum,  
Atque inter sylvas Academi quærere verum.*

Lib. II. Ep. 2.

*An tacitum sylvas inter reptare salubres,  
Curantem, quicquid dignum sapiente bonoque est.*

Lib. I. Ep. 4.

(2) *Quid verum atque decens, curo & rogo, &  
omnis in hoc sum:*

*Condo & compono, quæ mox depromere possim.  
Ac ne forte roges, quo me duce, quo Lare tuter,  
Nullius additus jurare in verba magistri,  
Quo me cumque rapit tempestas, deseror hospes.  
Nunc agilis fio, & mersor civilibus undis,  
Virtutis veræ custos rigidusque satelles;  
Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor,  
Et mihi res, non me rebus submittere conor.*

Lib. I. Ep. 1.

*Virtus est mediûm vitiorum, & utrinque reducendum.*

Ib. Ep. 18.

(3) . . . . *Credat Judæus Apella,  
Non ego, namque Deos dedici securum agere  
ævum,*

*Nec si quid miri faciat natura, Deos id  
Tristes ex alto cali demittere recto. . . . .*

Lib. I. Sat. 5.

une trop grande conformité entre les préceptes de ce philosophe & les maximes d'Horace. L'un enseigna que le Sage ne doit jamais se mêler des affaires publiques; l'autre n'y voulut prendre aucune part (1). Ils conviennent tous les deux qu'il faut avoir en horreur l'impudence & l'effronterie des Cyniques (2), ne rien négliger pour se mettre à couvert de la pauvreté & de la misère (3), laisser à la postérité quelque monument de son génie, afin de ne pas mourir tout entier (4), sans ce-

*Me pinguem & nitidum bene curata cute vises,  
Cum ridere velis Epicuri de grege porcum.*

Lib. I. Ep. 4.

(1) (τὸν σοφὸν) οὐδὲ πολιτεύεσθαι. Diog. Laërt. in Epicuro.

(2) οὐδὲ κυνείην. . . . . Ibid.

*Alter Mileti textam cane pejus & angue  
Vitabit chlamydem; morietur frigore, si non  
Rettuleris pannum: refer, & sine vivat ineptus.*

Lib. I. Ep. 17.

(3) οὐδὲ πτωχίσσειν. . . κτήσεως προνοήσεσθαι, καὶ τοῦ μέλλοντος. Ibid.

*Sit bona librorum & provixæ frugis in annum  
Copia: ne fluitem dubiæ spe pendulus horæ:*

Lib. I. Ep. 18.

(4) καὶ συγγράμματα καταλείπειν. Ibid.

pendant étaler ses ouvrages en tous lieux, ni devant toutes sortes de personnes (1), préférer le séjour de la campagne à celui de la ville (2), & être insensible aux coups de la fortune (3). Le poëte, aussi bien que le philosophe, rejette le sentiment des Stoiciens qui vouloient que toutes les fautes fussent égales (4): enfin ils disent tous deux que le vrai Sage doit peu s'embarasser des honneurs de la sépulture (5).

*Exegi monumentum aere perennius. . .*

Lib. III. Ode 30.

(1) Οὐ πανηγυριεῖν δέ. Ibid.

*Non recito cuiquam, nisi amicis, idque coactus:*

*Non ubivis, coramve quibuslibet . . .*

(2) φιλαργεῖν. Ibid.

*Orus, quando ego te aspiciam . . . . .*

Lib. II. Sat. 6.

*Urbis amatorem Fuscum salvere jubemus*

*Ruris amatores. . . . .* Lib. I. Ep. 19.

(3) Τύχη τε ἀντιτάξασθαι. Ibid.

(4) ἁμαρτήματα ἕνισα εἶναι. Ibid.

(5) Οὐδὲ ταφῆς φροντισεῖν. Ibid.

*Absint inani funere nania,*

*Luctusque turpes & querimonia:*

*Compesce clamorem, ac sepulcris*

*Mitte supervacuos honores.*

Lib. II. Ode 20.

L'Épître à Mécène est un précis des plus pures maximes de la Morale d'Épicure. Ce philosophe avoit dit que dans sa jeunesse l'homme doit s'appliquer à l'étude de la Philosophie, & que la vieillesse n'est pas une raison pour la négliger; parce qu'il ne faut pas croire qu'il soit jamais ni trop tôt ni trop tard pour travailler au bien de son ame. Et notre poëte ne dit-il pas précisément la même chose à son ami, qui vouloit l'engager à rentrer dans la carrière de la Poësie, que son âge avancé lui avoit fait abandonner (1)? Ils ne s'accordent pas moins à soutenir que la mort n'est point à crain-

(1) Μῆτε νῦν τις ὄν μελέτω φιλοσοφεῖν· μήτε γέρον ὑπάρχων κοπιᾷσθω φιλοσοφῶν. ἑυδὲ γὰρ ἄνωρ ἑυδαίεις εἶναι, ἑυδὲ πάρωρ πρὸς τὸ κατὰ ψυχὴν ὑγιαίνειν. Ibid.

*Ut nox longa, quibus mentitur amica, diesque  
Longa videtur opus debentibus, ut piger annus  
Pupillis, quos dura premit custodia matrum;  
Sic mihi tarda fluunt, ingrataque tempora,  
quæ spem*

*Consiliumque morantur agendi gnavigator id quod  
Æque pauperibus prodest, locupletibus æque,  
Æque neglectum pueris senibusque nocebit.*

Lib. I. Ep. 1.

à craindre, article fondamental de cette secte qui enseigne que tout périt avec le corps (1). A l'égard des plaisirs de la vie, Épicure & Horace vouloient, l'un & l'autre, qu'on y observât beaucoup de ménagemens. Ils étoient persuadés que l'amour Platonique est une chimère, qu'on ne sauroit entièrement dépouiller l'homme, que les passions sont dans la vie ce que le vent est pour le vaisseau qu'il fait mouvoir; mais selon eux c'étoit à la raison, ou à l'amour bien réglé de nous-mêmes à tenir le gouvernail, & à nous faire éviter les écueils (2). Or la raison nous fera renoncer aux voluptés les plus douces, dès qu'il faudra les acheter trop cher (3): l'homme sage est

(1) Συνέθιξε δὲ ἐν τῷ νομίζειν μηδὲν πρὸς ἡμᾶς εἶναι τὸν θάνατον. Ibid.

..... *Caret tibi pectus inani*  
*Ambitione? caret mortis formidine, & ira?*  
 Lib. II. Ep. 2.

(2) *On life's vast ocean diversely we sail,*  
*Reason the card, but passion is the gale.*  
 Pope, Essay on Man. Ep. II.

(2) Διὰ τοῦτο καὶ οὐ πᾶσαν ἡδονὴν αἰρούμεθα.  
 ἀλλ' ἔστιν ὅτε πολλὰς ἡδονὰς ὑπερβαίνομεν, ὅταν

comme le ministre d'état, il calcule d'une manière différente de celle du peuple; & selon ce calcul la vertu consiste à faire un bon usage des passions, & à les faire servir à notre véritable bien. Par là l'homme est bon citoyen & bon sujet, sous quelque gouvernement qu'il vive: & il ne s'oppose ouvertement à aucun secte de philosophes. C'est-là ce qu'il faut entendre par la maxime qui dit que l'intérêt est la source de la justice & de l'équité (1). C'est un dogme commun à tous deux qu'en vain on se flatteroit de vivre agréablement sans prendre pour guides la prudence, l'honnêteté, & la justice (2). Enfin ils réduisent

πλεϊὸν ἡμῖν τὸ δυσχερὲς ἐκ τούτων ἔπηται. . . . .  
Ibid.

*Define matronas sectarier, unde laboris  
Plus haurire mali est, quam ex re decerpere  
fructus.*

Lib. II. Sat. 1.

*Sperne voluptates: nocet empty dolore voluptas*

Lib. I. Ep. 2.

(1) *Atque ipsa utilitas justī prope mater & aequi.*

Lib. I. Sat. 3.

(2) Οὐκ ἔστιν ἡδέως ζῆν ἄνευ τοῦ φρονίμως, καὶ  
καλῶς, καὶ δικαίως. Ibid.

tous deux le souverain bien à avoir le corps sain , & l'esprit tranquille ( 1 ).

On trouvera peut-être que je me suis trop étendu à prouver une chose qui ne méritoit pas un si grand détail. La raison qui m'y a engagé, c'est que j'ai vu des favans de beaucoup d'esprit, & zélés partisans d'Horace qui prétendoient que ce poëte n'étoit pas de la secte d'Épicure, comme Mécène, & la plupart des grands de son siècle; mais que marchant sur les traces de Cicéron il se promenoit dans les bosquets de l'Académie, & suivoit la doctrine de Carnéade. Il est bien vrai que dans sa manière de vivre, il n'étoit pas scrupuleusement attaché aux dogmes dont il faisoit profession, ni aux préceptes dont il a embelli ses écrits. Son Épicurisme étoit celui d'un homme de cour, c'est-à-dire très-relâché, & quant à la pratique beaucoup moins sévère que celui du chef

Ff 2

(1) Τούτων γὰρ ἀπλανὴς θεωρία πάντων αἰρέσεων καὶ φυγὴν ἐπαναγωγῶν ἰδὸν ἐπὶ τὴν τοῦ σώματος ὀυγίαν, καὶ τὴν τῆς ψυχῆς ἀττραξίαν. ἐπὶ τοῦτο τοῦ μακαρίου ζῆν ἰεὶ τέλει. Ibid.

de cette secte, qui faisoit des choux de son jardin sa nourriture ordinaire, qui croyoit avoir fait une chère exquise, quand il avoit joint à ses légumes un peu de fromage Cythridien (1), & qui pour l'abstinence & la sobriété peut aller de pair avec le célèbre Louis Cornaro. De là vient qu'il fut admiré autrefois par des savans qui menoient une vie très-austère, & qu'il trouva des défenseurs parmi les Chrétiens mêmes.

Horace aima les plaisirs de Vénus, & les poussa jusqu'au scandâle, ce qui est bien contraire aux principes de son maître (2). Il se vançoit d'avoir acquis beaucoup de gloire dans cette sorte de combats (3); & pour me servir d'une expression de Montaigne, il étoit *ambidextre* en amour (4).

(1) Diog. Laërt. in Epicuro.

(2) Ἐγκοσμεσθαι τὸν σοφὸν οὐ δοκεῖ αὐτοῖς. Ibid.

(3) *Vixi puellis nuper idoneus,  
Et militavi non sine gloria.*

Lib. III. Ode 27.

(4) *Me nec femina, nec puer  
Jam nec spes animi credula mutat,  
Nec certare juvat mero.*

Il ne se bernoit pas toujours aux plaisirs  
qu'il pouvoit se procurer sans peine, &  
s'exposoit souvent à de grands risques en

Ff 3

*Nec vincere novis tempora floribus.*

*Sed cur, heu, Ligurine, cur . . . .*

Lib. IV. Ode 1.

*O crudelis adhuc, & Veneris muneribus potens . . .*

Ibid. Ode 10.

*Petti nihil me, sicut antea, juvat*

*Scribere versiculos*

*Amore perculsum gravi:*

*Amore, qui me, præter omnes, expetis*

*Mollibus in pueris,*

*Aut in puellis urere.*

& à la fin :

*Amor Lycisci me tenet :*

*Unde expedire non amicorum queunt*

*Libera consilia,*

*Nec contumeliæ graves ;*

*Sed alius ardor, aut puellæ candida,*

*Aut teretis pueri*

*Longam renodantis comam.*

Epode 11.

*. . . . . Tument tibi quum inguina, num si*

*Ancilla, aut verna est præsto puer, impetus in quem*

*Continuo fiat, malis tentigine rumpi ?*

Lib. I. Sat. 2.

*Mille puellarum, puerorum mille furores.*

Lib. II. Sat. 3.

courant après ceux-là même qu'il déconseille si fort aux autres (1). On lit dans sa vie attribuée à Suétone, qu'il connoissoit ces raffinemens voluptueux qu'on croit être une invention de nos jours, & qui consistent à multiplier par des miroirs l'image des plaisirs, pour en augmenter en quelque façon la réalité (2). Les louanges qu'Homère donne au vin, font conclure à Horace que le poëte Grec n'étoit pas ennemi du vin (3). Il nous permettra bien de tirer contre lui la même conclusion des éloges qu'il prodigue, en tant d'occasions,

(1) *Non ego; namque parabilem amo venerem,  
facilemque.*

Lib. I. Sat. 2.

*Tu cum projectis insignibus, annulo equestri,  
Romanoque habitu, prodis ex judice Dama  
Turpis, odoratum caput obscurante lacerna,  
Non es quod simulas? metuens induceris, atque  
Altercante libidinibus tremis ossa pavore.*

Lib. II. Sat. 7.

(2) *Ad res veneras intemperantior traditur.  
Nam speculato cubiculo scorta dicitur habuisse dis-  
posita, ut quocumque respexisset, ibi imago con-  
cubitus referretur.*

(3) *Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.*

Lib. I. Ep. 19.

à cette aimable liqueur (1). Quoiqu'il  
tourne en ridicule les leçons de cuisine

Ff 4

(1) . . . *Sic tu sapiens finire memento  
Tristitiam, vitæque labores  
Molli, Plance, mero . . . . .*

Lib. I. Ode 7.

*Nullam, Vane, sacra vite prius severa arborem, . .*

Ibid. Ode 8.

*Tu spem reducis mentibus anxiiis,  
Viresque, & addis cornua pauperi,  
Post te neque iratos tremensi  
Regum apices, neque militum arma.*

Lib. III. Ode 21.

*Narratur & prisce Catonis*

*Sæpe mero caluisse virtus,*

Ibid,

*Nardi parvus onyx eliciet cadum,  
Qui nunc Sulpicii accubat horreis,  
Spes donare novas largus, amaraque  
Curarum eluere efficax.*

Lib. IV. Ode 12.

*Illic omne malum vino, cantuque levato.*

Epod. 13.

*Quid non ebrietas designat? operata recludit,  
Spes jubet esse ratas, in prælia trudit inermem,  
Sollicitis animis onus eximit, addocet artes.  
Fæcundi calices quem non fecere disertum?  
Contractâ quem non in paupertate solutum?*

Lib. I. Ep. 5.

que donnoient les Épicuriens intempérans, & qu'il veuille nous faire croire qu'il se contente de chicorées & de mauves (1), il ne laissoit pas de courir avec empressement aux soupers délicats de Mécène (2),

*Ad mare cum veni, generosum & lene requiro,  
Quod curas abigat, quod cum spe divite manet  
In venas, animumque meum, quod verba ministrat,  
Quod me Lucanæ juvenem commendet amicæ.*

Ep. 15. Ibid.

(1) *Nec sibi cænarum quivis temere arroget artem,  
Ni prius exacta tenui ratione saporum.*

Lib. II. Sat. 4.

. . . . . *Me pascunt olivæ,  
Me cichorea, levesque malvæ. . . .*

Lib. I. Ode 31.

(2) . . . . . *Si nusquam es forte vocatus  
Ad cænam, laudas securum olus : ac velut usquam  
Vinctus eas, ita te felicem dicis, amasque,  
Quod nusquam tibi sit potandum : jufferit ad se  
Mæcenas serum sub lumina prima venire  
Convivam, nemon? oleum feret ocys? ecquis  
Audit? cum magno blateras clamore, furisque.*

Lib. II. Sat. 7.

*Nimirum hie ego sum, nam tuta & parvula laudo,  
Cum res deficiunt, satis inter vilia fortis :  
Verum ut quid melius contingit & unctius, idem  
Vos sapere, & solos ajo bene vivere, quorum  
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.*

Lib. I. Ep. 15.

& prouvoit quelquefois par son exemple que les plus honnêtes gens ne sont pas à l'abri des indigestions (1). C'est ainsi qu'à la honte de la philosophie, il suivoit ses penchans naturels, ou si vous aimez mieux, ce génie qui naît & meurt avec l'homme dont la garde lui a été confiée (2).

Notre poète connoissoit parfaitement ses défauts. Il se fait souvent lui-même son procès avec plus de rigueur que ne l'eût pu faire son plus cruel ennemi. Vous êtes passionné pour la femme d'autrui: quand vous êtes à Rome, vous ne parlez que des champs; êtes-vous à la campagne? ah, rien n'est tel que d'être à Rome. Vous

Ff 5

(1) *Nil ego, si ducor libo fumante, tibi ingens  
Virtus atque animus canis responsat opimis.  
Obsequium ventri mihi perniciosius est, cur?  
Tergo plector enim. Qui tu impunitior, illa,  
Quæ parvo sumi nequeunt, cum obsonia captas?  
Namque inamarefcunt epulæ sine fine petita,  
Illusque pedes vitiosum ferre recusant  
Corpus.*

Lib. II. Sat. 7.

(2) *Seit genius, natale comes qui temperat astrum,  
Natura Deus humana.*

Lib. II. Ep. 2.

ne sauriez être une heure avec vous-même. Vous êtes incapable de faire un bon usage de votre temps; vous vous faites ombrage à vous-même, & vous vous fuyez. Vous cherchez à noyer dans le vin, ou à dissiper par le sommeil, la mauvaise humeur qui vous ronge. Voilà une partie des reproches qu'il se fait adresser par son esclave (1). Il faisoit souvent des retours sur lui-même dans le dessein de se corriger, & il ne désespéroit pas d'en venir à bout, avec le temps, par les libres remontrances d'un ami sincère, par ses propres réflexions. Quand il étoit au lit, ou qu'il se promenoit seul sous les portiques, il se disoit à lui-même: ceci seroit mieux; en faisant telle chose je ne m'en repentirois pas: en

(1) *Te conjux aliena capit, meretricula Davum. . .  
Romæ rus optas: absentem rusticus urbem  
Tollis ad astra levis.*

. . . . *Adde quod idem  
Non horam tecum esse potes, non otia recte  
Ponere; teque ipsum visas, fugitivus, & erro,  
Jam vino quærens, jam somno fallere curam:  
Frustra, nam comes atra premit, sequiturque  
fugacem.*

Lib. II, Ep. 7.

agissant ainsi je serois plus agréable à mes amis: ce trait d'un tel lui fait peu d'honneur; serois-je bien aise de me trouver dans le même cas (1)? Cette candeur & cette ingenuité lui font pardonner ses fautes; on lui pardonne même, comme à Montaigne, de parler de soi.

Mais combien ne se fait-il pas aimer par ses bonnes qualités? Scrupuleux observateur des lois de l'amitié, devoir expressément recommandé par Épicure, qui le regardoit comme un des principaux de la Morale, il ne voyoit rien de comparable à un bon ami (2). Il regardoit comme

(1) . . . . . *Mediocribus, & queis  
Ignoscas, vitiis tensor. Fortassis & isthinc  
Largiter abstulerit longa ætas, liber amicus,  
Consilium proprium; neque enim, quum lectulus  
aut me  
Porticus excepit, desum mihi, rectius hoc est,  
Hoc faciens vivam melius, sic dulcis amicis  
Occurrat: hoc quidam non belle: num quid  
ego illi  
Imprudens olim faciam simile? hoc ego mecum  
Compressis agito labris.*

Lib. I. Sat. 4.

(2) *Nil ego contulerim jucundo sanus amico.*

Lib. I. Sat. 3.

un crime odieux de divulguer les propos échappés dans la liberté de la table, ou dans le feu de la conversation; tandis que bien des gens le regardent comme une gentillesse. Vous aimez à mordre, se fait-il objecter, c'est un penchant malin qui vous entraîne. Quelle preuve en avez-vous? répond-il, appuyé du témoignage d'une conscience sans reproche. Citez-moi quelqu'un de ceux avec qui j'ai vécu. Celui qui déchire son ami absent, qui ne le défend pas quand on parle mal de lui, qui se pique de bel-esprit, & cherche à faire rire aux dépens d'autrui, qui invente des choses qu'il n'a point vues, qui ne fau- roit taire un secret confié; voilà ce qu'on peut appeller un caractère dangereux, un homme dont on doit se défier ( 1 ). Vous

(1) . . . . . *Ludere gaudes,  
Inquis, & hoc studio pravus facis. Unde petitum  
Hoc in me jadis? est auctor quis denique eorum,  
Vixi cum quibus? Absentem qui rodit amicum,  
Qui non defendit, alio culpante, solutos  
Qui captat risus hominum, famamque dicasis;  
Fingere qui non visa potest, commissa tacere  
Qui nequit, hic niger est, hunc tu, Romane caveto.*

Lib. L Sat. 4.

avez souvent, dit-il ailleurs à son protecteur Mécène, loué ma modestie & ma retenue. Je vous ai, en votre présence, appelé mon père & mon roi; & votre absence ne m'a pas fait changer de langage (1).

Il étoit admirateur zélé des grands hommes de son temps, sans en excepter même ses rivaux, qu'il louoit avec la même franchise que s'ils eussent été morts depuis long-temps. Quels éloges ne donne-t-il pas au gracieux & poli Tibulle (2)? Il témoigne une tendresse particulière pour Valgius, qui a marché de si près sur les traces

(1) *Sæpe verecundum laudasti, rexque patetque*

*Audisti coram, nec verbo parcius absens.*

Lib. II. Ep. 7.

(2) *Albi, ne doleas plus nimio, memor*

*Immitis Glyceræ, neu miserabiles*

*Decantes elegos . . .*

Lib. I. Ode 33.

*Albi, nostrorum sermonum candidè judex . . .*

*Non tu corpus eras sine pectore. Dii tibi  
formam,*

*Dii tibi divitias dederunt, artemque fruendi.*

Lib. I. Ep. 4.

d'Homère (1). Il exalte Virgile & Varius, autant pour la bonté & la droiture de leur cœur, que pour la beauté de leur génie poétique (2). Il cite ce beau trait tiré d'un poëme que Varius avoit composé à l'honneur d'Auguste: que Jupiter, qui veille sur vous & sur Rome, nous laisse toujours douter si vous aimez plus le peuple que le peuple ne vous aime (3). Quelle

(1) . . . . *Nec Armeniis in oris,  
Amice Valgi, flat glacies iners  
Mensès per omnes . . . . .*

Lib. II. Ode 9.

*Valgius, & probet hæc Octavius optimus: . . . . .*

Lib. I. Sat. 10.

*Valgius, aeterno prior non alter Homero.*

Tibull.

(2) *Plotius, & Varius Sinuessæ, Virgiliusque  
Occurrunt, animæ, quales neque candidiores  
Terra tulit, neque quis me sit devinctior alter.*

Lib. I. Sat. 5.

*Et neque dedecorant tua de se judicla, atque  
Munera, quæ dantis summa cum laude tulerunt  
Dilecti tibi Virgilius, Variusque poetæ.*

Lib. II. Ep. 1.

(3) *Tene magis saluum velit, an populum tu,  
Serrvet in ambiguo, qui consultis & tibi & urbi,  
Jupiter . . . . .*

Lib. I. Ep. 16.

manière plus fine & plus délicate de louer un auteur? A l'égard des poètes qui attachés à un genre d'écrire très-éloigné de celui d'Horace, travailloient avec succès pour la Scène, il les compare à des enchanteurs dont les illusions peuvent nous transporter, à leur gré, tantôt à Athènes, tantôt à Thèbes, & inspirer au cœur humain les passions qu'il leur plaît (1). L'émulation est le caractère des grands génies: la gloire de leurs rivaux les aiguillonne; mais ils ne connoissent pas les lâches sentimens d'une basse envie, qui n'est le partage que de ceux qui sentent leur peu de mérite (2). Ils vous maudissent, dit un poète Anglois, comme les Nègres maudis-

(1) *At ne forte putes me, quæ facere ipse recusam,  
Quum recte traudent alii, laudare muligne;  
Ille per extentum funem mihi posse videtur  
Ire poeta, meum qui pectus inaniter angit,  
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,  
Ut magus, & modo me Thebis, modo pœnit*  
: *Athenis.*

Lib. II. Ep. 1.

(2) *Envy, to which th' ignoble mind's a slave,  
Is emulation in the learn'd, or brave. . . .*  
Pope, *Essay on Man. Ep. 2.*

fent le Soleil, parce qu'il leur noircit la peau (1).

Il est vrai qu'Horace se moque de la troupe vulgaire des poètes de son temps, qui à force de s'encenser les uns les autres, se croient à la fin dignes des plus grands éloges; qui se donnent réciproquement les noms d'Alcée, de Callimaque, & de Mimnerme; & qui, si vous leur refusez vos louanges, s'admirent eux-mêmes, & se pavanent dans leurs ouvrages (2). Il ne fréquentoit ni les assemblées des grammairiens, ni les académies, pour mendier des applaudissemens, & briguer les suffrages des prétendus gens de lettres (3). Mais il écou-

(1) *They cursed thee, as Negroes do the sun,  
Because thy shining glories blacken'd them.*

(2) *Discedo Alcæus puncto illius: ille meo quis?  
Quis, nisi Callimachus? Si plus adposcere visus,  
Fit Mimnermus, & optivo cognomine crescit...  
Ridentur mala qui componunt carmina: verum  
Gaudent scribentes, & se venerantur, & ultro,  
Si taceas, laudant quicquid scripsere, beati.*

Lib. II. Ep. 2.

(3) *Scire velis, mea cur ingratus opuscula lector  
Laudet, ametque domi, premat extra limen iniquus.*

il écoutoit & lisoit ces rares écrivains qui, comme lui, ont contribué à faire du siècle d'Auguste un siècle d'or. Il prenoit même leur défense quand on les attaquoit. C'est une opinion assez généralement reçue chez les habiles critiques que la troisième Satyre du premier Livre n'a d'autre but que de défendre Virgile contre les petits maîtres Romains, qui railloient cet homme divin aussi grand dans son espèce que l'empire de Rome, parce qu'il étoit un peu colérique, que ses cheveux toujours mal peignés, sa robe mal trouffée, & ses souliers trop larges le rendoient peu propre à la société de gens de ce caractère (1).

*Non ego ventosæ plebis suffragia venor  
Impensis cænarum, & tritæ munere vestis.*

Lib. I. Ep. 19.

(1) *Iracundior est paulo, minus aptus acutis  
Naribus horum hominum; rideri possit eo quod  
Rusticius tonsò toga desluit, & male laxus  
In pede calceus hæret. At est bonus, ut melior vir  
Non alius quisquam, at tibi amicus, at ingenium ingens*

*Inculto latet hoc sub corpore . . .*

Voyez les notes de Dacier sur cet endroit.

Volume III.

Gg

Ce qui doit encor surprendre d'avantage, c'est qu'étant poète de profession, il savoit à tant de belles qualités de l'ame allier la prudence la plus consommée. Quoique fort au-dessus des superstitions & des préjugés qui régnoient alors parmi le peuple, ainsi qu'on peut le voir par la manière dont il s'exprime en parlant familièrement à ses amis (1), il montre cependant dans ses Odes, qu'on peut regarder comme étant faites pour le public, un grand zèle, & un profond respect pour la Religion (2). Il savoit que le devoir d'un bon citoyen est de ne pas toucher aux fondemens de l'état; il avoit trop bien fait ce calcul philosophique dont nous avons parlé, pour sacrifier sa fortune à une raille-

(1) Dans la troisième Satyre du second Livre, il met la superstition au rang des vices qu'il appelle maladies de l'ame, & il la caractérise par l'épithète de *triste*.

*Quisquis*

*Ambitione mala aut argenti pallet amore;*

*Quisquis luxuria, tristive superstione,*

*Aut alio mentis morbo calet* . . . . .

Voyez aussi Lib. I. Ode II. & Lib. II. Ep. 2.

(2) Lib. I. Ode 21.

rie hors de saison , à un bon mot déplacé , & bien moins encore à un traité , à un ouvrage en forme , qui attaqué la religion du pays. Il étoit trop sage pour s'exposer à l'infamie , au bannissement , à la prison , en faveur d'une secte qui ne promet aucune récompense après la mort.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'avec un fonds si riche , avec des mœurs si aimables & si douces , qui relevoient encore l'éclat de ses talens , il ait eu l'avantage de plaire aux grands de Rome , & de se concilier leur amitié. Voici les principaux dont nous trouvons les noms dans ses écrits : Pollion , que Virgile a aussi célébré (1) , & qui partisan de Jules-César , ensuite de Marc-Antoine , ne s'acquit pas moins de gloire par les lauriers dont il se couvrit en subjuguant les Dalmates , que par ceux qu'il cueillit sur le Parnasse (2) : Jules Antoine , fils du Triumvir , amateur de la Poésie , pour lequel Horace composa sa

G g 2

(1) Eglogue IV.

(2) Livre II. Ode 1.

belle Ode sur Pindare (1) : Lollius, guerrier distingué, qui ayant perdu, en Germanie, l'aigle de la cinquième légion, reprit ses avantages, & répara cette perte plus heureusement que ne fit depuis Varus (2) : le célèbre Messala Corvinus, qui occupa tant de fois la Muse de Tibulle, & dont la prudence, la droiture & l'éloquence furent sans égales dans un siècle si fécond en grands hommes (3) : les Pisons, qui comptoient le Roi Numa Pompilius au nombre de leurs ancêtres, & auxquels il adressa son Art poétique : Munatius Plancus, dont il nous reste tant d'élégantes lettres à Cicéron, & qui au nom de tout l'Empire donna à Octave le nom d'Auguste (4) : Agrippa, qui embellit Rome de fontaines & d'édifices somptueux, dont les restes font encore aujourd'hui le principal ornement de cette ville ; auquel la défaite de Sexte Pompée valut la couronne Ros-

(1) Livre IV. Ode 2.

(2) Dacier, note 32 sur l'Ode 9 du Livre III.

(3) Id. note 7 sur l'Ode 21 du Livre III ;  
& sur la Satyre 10 du Livre I.

(4) Id. sur l'Ode 7 du Livre I.

trale, & qui par la victoire d'Actium soumit l'Orient à Octave, & lui assura l'empire de l'univers.

C'est avec de tels personnages qu'il passa sa vie, & ils s'accommodoient d'autant mieux de son commerce, que son tempérament doux & modéré ne l'éloignoit pas moins de la basse flatterie qui se borne à être l'écho des autres, que de cette grossièreté superbe qui sur les sujets les plus légers fait naître les disputes les plus cruelles (1). Exempt de passions violentes (2), il ne

G g 3

(1) *Alter in obsequium plus æquo pronus, & imi  
Derisor læti, sic nutum divitis horret,  
Sic iterat voces, & verba cadentia tollit,  
Ut puerum sævo credas dictata magistro  
Reddere, vel partes mimum tractare secundas.  
Alter rixatur de lana sæpe caprina,  
Propugnat nugis armatus: scilicet, ut non  
Sit mihi prima fides, & vere quod placet, ut non  
Acriter elatrem, pretium ætas altera sordet.*

Lib. I. Ep. 18.

(2) . . . *Nos convivia, nos prælia virginum  
Sedis in juvenes unguibus acrium  
Cantamus vacui, sive quid urimur,  
Non præter solitum leves.*

Lib. I. Ode 6.

demande aux Dieux pour toute grâce que de lui conserver, encore dans sa vieillesse, le goût des études qui rendoient sa jeunesse heureuse (1). Il savoit merveilleusement se faire à l'humeur de ceux avec qui il vivoit (2), & il cherchoit moins à briller lui-même qu'à faire briller l'esprit des autres. Il n'avoit pas la fureur de réciter ses vers, défaut qui n'est que trop ordinaire aux poètes, & qui les rend si importuns; il attendoit qu'on l'en priât, & qu'on eût la curiosité de l'entendre (3).

Quel poète cependant eût pu le faire plus hardiment, & avec moins de risque?

(1) . . . *Frui paratis, & valido mihi  
Latoe donnes, & precor, integra  
Cum mente, nec turpem senectam  
Degere, nec cithara carentem.*  
Ode 31. *ibid.*

(2) *Nec tua laudabis studia, aut aliena reprendes,  
Nec quum venari volet ille, poemata panges. . .  
Consentire suis studiis qui crediderit te,  
Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum;*  
Lib. I. Ep. 18.

(3) *Non recito cuiquam, nisi amicis, idque coactus,  
Non ubivis, coramve quibuslibet.*  
Lib. I. Sat. 4.

Outre ses Odes, qui malgré l'extrême variété des sujets sont pourtant toutes écrites du style qui leur est propre, il s'étoit encore attaché à un autre genre de poésie: je parle des Satyres & des Épîtres, auxquelles il donne le nom de Discours, & qui sont peut-être encore au-dessus de ses ouvrages Lyriques. Il s'y proposa de perfectionner ce que Lucilius avoit comme ébauché; ainsi que Virgile avoit mis la dernière main aux ébauches d'Ennius: & il le fit avec le même succès. Il y a des gens qui prétendent que si on veut atteindre au sommet du Pinde, on doit ne s'adonner qu'à un seul genre, & n'en jamais sortir. Nos cerveaux, disent-ils, ressemblent aux différens terroirs, dont chacun est propre à une production particulière, à l'exclusion de toute autre; de sorte qu'on feroit très-mal de semer du blé où il faut planter la vigne. Ils confirment leur as-

Gg 4

*Ut proficiscentem docui te sæpe, diuque,  
Augusto reddes signata volumina, Vinni,  
Si validus, si latus erit, si denique posset.*

Lib. I. Ep. 13.

fertion par l'exemple des Grecs, qui ont si fort excellé dans toutes les Sciences & dans tous les Arts, & que nous reconnoissons encore pour nos maîtres. Homère s'en est tenu au poëme Épique, Sophocle à la Tragédie, Aristophane à la Comédie; Démosthène se contenta de primer dans l'Art oratoire; & quelque nombreux que soient les ouvrages de Platon, on n'y trouve que des Dialogues philosophiques.

Tout cela est incontestable; mais il n'est pas moins vrai que les Romains furent plus hardis que les Grecs; & l'on ne peut certainement pas donner à leur hardiesse le nom de témérité. Soit que l'esprit guerrier, qui dans tous les temps fit le caractère dominant des Romains, donnât plus d'élévation à leur courage; soit que leur climat plus froid, où plus tempéré, causât dans leur sang, & dans leurs esprits, ce degré d'agitation qui permet de s'occuper de plus de choses; on ne sauroit disconvenir que plusieurs d'entr'eux n'ayent également réussi dans divers genres. Sans parler de Virgile, dont le front est orné d'une triple couronne, ne vit-on pas, peu de

temps avant lui, Cicéron réunissant l'Éloquence, la Philosophie, & l'art du Dialogue? Jules-César, qu'on peut avec justice regarder comme le premier des écrivains, dans le temps même qu'il s'occupoit de la conquête du monde, ne fut-il pas tout à la fois excellent historien, bon poète, grammairien exact, astronome si profond que Ptolomée a cru devoir le citer, avec éloge, dans son grand ouvrage de l'Almageste? Mais, sans remonter si haut, la plupart de nos auteurs du seizième siècle n'étoient-ils pas orateurs, aussi bien que poètes, & cela en plus d'une langue? Milton, un des meilleurs politiques de l'Angleterre, n'a-t-il pas été l'Homère? Il n'est pas encore décidé si Racine avoit plus de talent pour la Tragédie que pour la Comédie: & qui nous dira, si l'on doit plus d'applaudissemens à la prose noble & correcte de l'Histoire de Charles XII, ou aux vers magnifiques & harmonieux de la Henriade?

Après qu'Horace, nourri de la poésie Lyrique des Grecs, l'eût portée au plus haut degré chez les Latins, il entreprit, comme on l'a déjà insinué, de perfectionner

le genre de Lucilius, qui étoit jusqu'alors le seul Satyrique renommé, & de plus il introduisit dans la Poësie une autre nouveauté, le genre épistolaire.

Dacier, qui a tant travaillé sur notre poëte, qui l'a traduit, commenté, éclairci, prétend que les Satyres & les Épîtres ne font qu'un corps, & qu'il y a entr'elles une liaison essentielle. Selon lui, le but d'Horace a été de nous donner un cours de Morale entier, d'après lequel on pût régler sa conduite. Or pour pouvoir connoître la vérité, & pratiquer la vertu, il faut commencer par déraciner les préjugés & les vices. Ainsi il regarde les deux premiers Livres, qui portent proprement le nom de Satyres, comme préparatoires, & il leur donne le nom de purifications ou de purgations; au lieu qu'il donne aux Épîtres celui d'enseignemens: ce qui est conforme, dit-il, à la pratique des bons médecins, qui ne permettent jamais au malade de prendre des viandes solides, avant qu'ils n'ayent chassé du corps toutes les mauvaises humeurs: c'étoit aussi la méthode de Socrate, qui,

comme médecin de l'ame, ne donnoit aucune leçon à ses disciples, sans les y avoir auparavant préparés ( 1 ).

Cette idée plaira sans doute à bien des gens; parce que tout ce qui est systématique, & a quelque apparence de liaison, flatte toujours notre imagination. Mais je ne sais si elle plaira à ceux qui se sont familiarisés avec Horace. Quoique la passion dominante de ce poëte fût d'écrire, & de faire des vers, il n'en faisoit que lorsque la fantaisie lui en prenoit, sans se gêner, sans se plier au caprice d'autrui, sans en avoir formé le dessein long-temps auparavant, comme font les auteurs de profession. Ce qui le prouve assez, c'est qu'en effet tant ses Satyres que ses Épîtres sont écrites selon les occasions qui se présentoient. Dans l'une il raconte une aventure un peu singulière qui lui est arrivée, ou dont il a été témoin ( 2 ); dans l'autre

(1) Remarques sur le titre des Épîtres. Tome II. édit. in 4to. Hambourg, 1733.

(2) *Ibam forte viâ sacrâ (sicut meus est mos).*  
Lib. I. Sat. 9.

il veut se défendre contre ses censeurs ou ses envieux (1) : tantôt il s'excuse auprès de ses amis (2), tantôt il recommande un homme pour qui il s'intéresse (3), ou il demande des nouvelles de quelqu'autre (4) :

- Egressum magna me excepit Aricia Romæ.*  
Ibid. Sat. 5.
- Proscripti regis Rupill' pus atque venenum.*  
Ibid. Sat. 7.
- Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum.*  
Ibid. Sat. 8.
- Ut Nasidieni juvit te cæna beati. . . .*  
Lib. II. Sat. 8.
- (1) *Non quia, Mæcenas, Lydorum quicquid Etruscos.*  
Lib. I. Sat. 6.
- Nempe incomposito dixi pede currere versus. . .*  
Ibid. Sat. 10.
- Prisco si credis, Mæcenas doctæ, Cratino . . . .*  
Lib. I. Ep. 19.
- (2) *Prima dicte mihi, summa dicende Camæna.*  
Ibid. Ep. 1.
- Quinque dies tibi pollicitus me rure futurum. . .*  
Ibid. Ep. 7.
- Flore, bono claroque fidelis amice Neroni.*  
Lib. II. Ep. 2.
- (3) *Septimius, Claudî, nimirum intelligit unus,*  
Lib. I. Ep. 9.
- (4) *Juli Flore, quibus terrarum militet oris. . .*  
Lib. I. Ep. 3.

tantôt il écrit, parce qu'on l'y a excité (1); en un mot, il composoit suivant les circonstances où il se trouvoit. Outre cela, le second livre des Épîtres n'a aucun rapport à la Morale, il ne roule que sur la Critique & la Littérature. On en peut dire autant de la quatrième & de la dixième Satyre du premier Livre. Il ne s'agit pas non plus de Morale dans la cinquième, septième, huitième & neuvième Satyre du même Livre, ni dans la quatrième & huitième du second: si bien que l'idée de Dacier doit être mise au rang des imaginations bizarres où se laissent aller les commentateurs, qui à force de considérer un objet, & d'y tenir longtemps les yeux attachés, finissent par le voir tout de travers.

Il est pourtant vrai que si Horace n'a pas eu le dessein formel de faire un traité de Morale complet, il l'a pourtant fait sans y penser: il n'est point d'homme de

*Celso gaudere, & bene rem gerere Albinovano.*

Ibid. Ep. 8.

(1) *Cum tot sustineas & tanta negotia solus.*

Lib. II. Ep. 1.

quelque condition & de quelque âge qu'il soit, qui ne trouve d'excellentes règles de conduite dans les Discours de ce poëte.

Horace entreprit donc d'orner & d'embellir le style de Lucilius. Il a des vers aussi recherchés & , pour ainsi dire, aussi filés, que le sont certains vers de nos poëtes Italiens. Le célèbre Abbé Lazzarini, qui se connoissoit si bien en Poësie, auroit mis de ce nombre le vers suivant :

*Prima dicte mihi, summa dicende Camœna.*

Dans ce style, il faut encore d'autres vers, qui n'ayent rien de relevé, & où il paroisse au contraire un air négligé ; à peine doit on y sentir le nombre & la cadence. Au reste ils demandent une grande variété, beaucoup de grâce & de délicatesse, afin que la manière de s'exprimer adoucisse ce qu'il peut y avoir de trop dur, & de trop amer dans l'instruction.

Quelques-uns de ses Discours sont écrits en forme de Dialogue. Le premier, du second livre, par exemple, est un entretien entre Horace & le Jurisconsulte Trébatius, d'un style si pur, si fin, si plaisant & si

enjoué, qu'Alexandre Pope, qui a voulu l'imiter, est resté bien loin de son original; quoiqu'on ne sauroit nier que dans les productions que cet auteur a données sous le nom de Dialogues, il n'y ait plus d'aifance, & de légéreté, que dans ses ouvrages précédens, & qu'il n'y en a dans la fameuse Satyre de Boileau contre les Femmes, où s'il est permis de lui appliquer un de ses vers, on voit en effet

*Le bœuf pressé de l'aiguillon  
Tracer à pas tardifs un pénible fillon.*

On ne trouve pas, dans les Satyres d'Horace, cette bile noire, ce style aigre de Juvénal, qui déchire & mord jusqu'au sang; ni cette sévérité outrée de Perse, qui affecte de ne jamais parler de la vertu que d'un front sourcilleux. Notre poète est un philosophe aimable, un Socrate élégant, qui donne un coup de fouet en passant, & comme sans y songer (1), qui in-

(1) *Cætera de genere hoc adeo, sunt multa, loquacem*

*Delassare valent Fabium.*

Lib. I. Sat. 1.

struit en badinant, & guérit sans employer  
que les remèdes les plus doux (1). Cette  
espèce

*Quin etiam illud*

*Accidit, ut cuidam testes, caudamque salacem  
Demeteret ferrum, jure omnes. Galba negabat.*

*Ibid. Sat. 2.*

*Deprendi miserum est: Fabio vel judice vincam.*

*Ibid.*

*Numquid Pomponius istis*

*Audiret graviora, pater si viveret?*

*Ibid. Sat. 4.*

*Servius Oppidus Canusi duo prædia dives  
Antiquo censu, natis divisse duobus  
Fertur, & hæc moriens pueris dixisse vocatis  
Ad lectum: postquam te talos, Aule, nucesque  
Ferre sinu laxo, donare & ludere vidi;  
Te, Tiberi, numerare, cavis abscondere tristem;  
Extimui, ne vos ageret vesania discors,  
Tu Nomentanum, tu ne sequerere Cicutam.*

*Lib. II. Sat. 3..*

*Ire domum, atque*

*Pelliculam curare jube: sis cognitor ipse,  
Persta atque obdura, seu rubra canicula findet  
Infantes statuas, seu pingui tentus omaso  
Furius hybernas cana nive conspuet alpes.*

*Ibid. Sat. 5.*

(1) *Quamquam ridentem dicere verum*

*Quid vetat? ut pueris olim dant crustula blandi*

*Doctores, elementa velint ut discere prima.*

*Lib. I. Sat. I.*

espèce de Satyre est bien délicate, & presque inimitable: elle suppose un grand fonds d'esprit & de savoir, mais par dessus tout beaucoup de politesse, & d'usage du monde.

Pour y réussir, Horace avoit besoin de loisir, & d'une entière liberté: cette dernière lui devint encore plus nécessaire, lorsqu'avançant en âge, sa santé l'obligea de passer les hivers sous le ciel tempéré de Tarente. Il prit donc le parti d'en user plus librement avec ses amis, c'est-à-dire, avec Mécène qui se faisoit un plaisir de l'appeller de ce nom. Il eut même le courage de refuser l'offre que lui fit alors Auguste de le prendre pour secrétaire, & de l'admettre à sa table: en quoi l'on ne fait ce que l'on doit le plus admirer, ou la hardiesse philosophique de notre poëte, ou la modération & la bonté de l'Empereur, & de son favori.

Il est moralement sûr que les lettres qu'Horace auroit écrites en qualité de secrétaire d'Auguste, se seroient perdues; au lieu que nous avons l'Épître qu'il écrivit à Auguste. Elle nous apprend bien des particularités curieuses: nous y voyons sur-

tout ce qu'Horace pensoit, & en tant qu'écrivain, & en tant qu'homme de lettres.

Dès avant le siècle d'Auguste, Rome enrichie des dépouilles des nations, & en particulier de celles des Grecs, en avoit aussi reçu les Arts, l'Érudition, & la Philosophie. Mais malgré cela, le peuple ne jugeoit pas toujours sagement; &, comme dit un philosophe, on peut mettre au rang du peuple beaucoup de personnes de condition. Former le goût d'une nation n'est pas l'ouvrage d'un jour; il faut bien du temps pour qu'il parvienne seulement à la médiocrité. L'Italie avoit alors en faveur des anciens le même préjugé qu'elle a encore aujourd'hui. Il étoit décidé qu'on ne pouvoit l'emporter sur les auteurs qui avoient paru dans les temps où les Romains commencèrent à s'appliquer aux Lettres. On regardoit ces écrivains comme des esprits privilégiés, & le vernis de l'antiquité sembloit produire sur les productions de l'esprit le même effet que sur les médailles, qu'il rend plus précieuses aux yeux des connoisseurs. On croyoit que les Muses elles-mêmes avoient dicté la loi des

douze Tables, les anciens traités de paix, & les livres des Pontifes (1): on admire ces vieux monumens avec d'autant plus de zèle qu'on les entendoit moins (1). En un mot, les Italiens avoient dès lors leur quatorzième siècle, & la plupart jugeoient des livres comme des vins, non

Hh 2

- (1) *Sed tuus hic populus, sapiens, & justus in uno  
Te nostris ducibus, te Grajis anteferendo,  
Cætera necquaquam simili ratione, modoque  
Æstimat, & nisi quæ terris semota, suisque  
Temporibus defundâ videt, fastidit & odit.  
Sic fautor veterum, ut tabulas peccare vetantes,  
Quas bis quinque viri sanxerunt, fœdera regum  
Vel Gabiis, vel cum rigidis æquata Sabinis,  
Pontificum libros, annosa volumina vatum  
Diçitet Albano Musas in monte locutas.*

Lib. II. Ep. 1.

..... *Adeo sanctum est vetus omne poema.*

Ibid.

*Author's, like coins, grow dear as they  
grow old.*

*It is the rust we value, not the gold.*

Pope, dans l'imitation qu'il a faite de cette  
Épître d'Horace.

- (2) *Jam Saliare Numæ carmen qui laudat, & illud,  
Quod mecum ignorat, solus vult scire videri.*

Lib. II. Ep. 1.

par leur bonté, mais par leur vieillesse (1). Horace n'étoit pas homme à se laisser aller au torrent. Examinant les auteurs, non d'après l'opinion du peuple, qui pense quelquefois sainement, & qui souvent se trompe, mais d'après les règles invariables du vrai, il trouvoit dans les anciens poëtes du *Latium* des expressions surannées, des termes durs, un style rampant & négligé (2). Il soutenoit qu'il étoit ridicule de ne pas approuver un ouvrage par la seule raison qu'il est nouveau (3); que les louanges qu'on donnoit aux anciens, tiroient leur source de l'envie, qui n'exalte les

(1) *Si meliora dies, ut vina, poemata reddit....*

Ibid.

(2) *Interdum vulgus recte videt, est ubi peccat.*

*Si veteres ita miratur, laudatque poetas,*

*Ut nihil anteferat, nihil illis comparet, errat.*

*Si quædam nimis antique, si pleraque dure*

*Dicere credit eos, ignave multa fatetur,*

*Et sapit, & mecum facit, & Jove judicat aquo.*

Ibid.

(3) *Indignor quicumque reprehendi, non quia crasse*

*Compositum, illepideve putetur, sed quia*

*nuper.*

Ibid.

morts que pour rabaisser les vivans (1). La hardiesse qu'il avoit de blâmer certains écrits depuis longtemps en possession d'être regardés comme des ouvrages divins, le mettoit souvent aux prises avec des demi-savans. Quelque solides que fussent les raisons qu'il alléguoit, on ne l'écoutoit pas; parce qu'on est naturellement attaché aux jugemens qu'on a une fois portés, ou plutôt parce qu'on croit honteux d'être instruit par de jeunes gens, & de se dédire, dans un âge avancé, de ce qu'on a cru dans sa jeunesse (2).

Le poëte qu'Horace avoit le plus particulièrement censuré, étoit Lucilius, qui avoit acquis une grande réputation dans la

H h 3

(1) *Ingeniis non ille favet, plauditque sepultis;*  
*Nostra sed impugnat, nos, nostraque lividus odit.*

Ibid.

(2) *Recte necne crocum, floresque perambulet Attæ*  
*Fabula, si dubitem, clament periisse pudorem*  
*Cunâi pene patres, ea quum reprehendere coner,*  
*Quæ gravis Æsopus, quæ doctus Roscius egit :*  
*Vel quia nil rectum, nisi quod placuit sibi, ducunt ;*  
*Vel quia turpe putant parere minoribus, & quæ*  
*Imberbes didicere, senes perdenda sateri Ibid.*

Satyre, dont il passoit pour l'inventeur. Cet écrivain avoit beaucoup de sel, & plaisantoit agréablement; mais son style étoit dur, peu clair, négligé, & extrêmement diffus. On voit, par les fragmens qui nous en restent, qu'il s'abandonnoit trop à la facilité de sa veine. Or Horace n'est pas satisfait que Lucilius le fasse rire quelquefois; & effectivement si cette qualité suffisoit, Arlequin seroit un des meilleurs auteurs classiques. Il n'admire pas cette rapidité avec laquelle il dictoit en une heure une tirade de deux-cens vers; le temps ne fait rien à l'affaire, dans les ouvrages d'esprit. Il voudroit que ce poète eût plus de précision dans son style, plus de choix dans ses termes, plus de variété dans ses tours; qu'avec moins de pédantisme il eût répandu dans ses ouvrages plus de grâce & de légèreté (1). Horace étoit d'autant plus

(1) *Hinc omnis pendet Lucilius; hosce sequutus  
Mutatis tantum pedibus numerisque, facetus,  
Emunctæ naris, durus componere versus.  
Nam fuit hoc vitiosus: in hora sæpe ducentos,  
Ut magnum, versus dictabat, stans pede in uno.  
Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.*

en droit de demander ces qualités, qu'il les possédoit dans le degré le plus éminent. On voit dans ses écrits, nourris de science, un style toujours pur, égal quoique varié, plein de grâces & d'heureuses hardiesses, délicat & aisé; en un mot, un style à lui, qui n'est point imité, & qui par là même est inimitable (1).

## Hh 4

*Garrulus, atque piger scribendi ferre laborem;  
Scribendi recte, nam ut multum, nil moror . . .*

Lib. I. Sat. 4.

*Nempe incomposito dixi pede currere versus  
Lucill: quis tam Lucill fautor inepte est,  
Ut non hoc fateatur? . . . Ib. Sat. 10.  
Ergo non satis est risu diducere ridum  
Auditoris, & est quædam tamen hic quoque virtus.  
Est brevitæte opus, ut currat sententia, nec se  
Impediat verbis lassas onerantibus aures:  
Et sermone opus est modo tristi, sæpe jocoso,  
Defendente vicem modo rhetoris atque poetæ,  
Interdum urbani parentis viribus, atque  
Extenuantis eas consulto. Ridiculum acri  
Fortius & melius magnas plerumque secat res.*

Ibid.

(1) Sane, si recte rem perpendamus, omnis oratio aut laboriosa, aut affectata, aut imitatrix, quamvis alioquin extellens, nescio quid servite olet, nec sui juris est. Tuum autem di-

Si Lucile avoit eu le bonheur de naître dans l'heureux siècle d'Auguste, lorsque les Romains s'étoient polis par la lecture des Grecs, il auroit retranché, ajoute Horace, tout ce qui est au-delà du beau; il auroit mieux limé ses ouvrages, & se feroit souvent gratté la tête, & rongé les ongles jusqu'au vif (1). Cette critique, toute juste & toute raisonnable qu'elle est, fut regardée comme un sacrilège littéraire, & comme s'il avoit profané les cendres sacrées des morts. La populace des poètes s'éleva contre lui. Mais content de l'approbation des Quintilius, des Tucca, en un mot, du petit nombre des connoisseurs, il mépri-

*cenâdi genus vere regium est, profluens tamquam  
a fonte, & nihilo minus, sicut naturæ ordo po-  
stulat, rivis diductum suis, plenum facilitatis fe-  
licitatisque, imitans neminem, nemini imitabile.*  
Baco, in Opere de dignit. & augm. Scient.  
Lib. I.

(1)

*Sed ille*

*Si foret hoc nostrum fato dilatus in ævum,  
Detereret sibi multa, recideret omne, quod ultra  
Perfèdum traheretur, & in versu faciendo  
Sape caput scaberet, vivos & roderet unguis.*

Ibid.

soit les cris & les croassemens des Pantilius & des Fannius (1). Au rang de ces juges éclairés étoient les Pisons, auxquels il adresse la fameuse Épître qui contient des réflexions si sensées sur l'Art poétique, & qu'on a, à juste titre, nommé le code du bon goût. Il fait voir dans cet ouvrage la même liberté, & dit hardiment ce qu'il pense. Il ne fait aucune façon de traiter de bonnes gens les anciens qui avoient applaudi aux plaisanteries de Plaute, comme si elles étoient assaisonnées de sel Attique (2); cette censure tombe directement sur Cicéron, qui à cet égard jugeoit précisément

Hh 5

(1) *Men' moveat cimex Pantilius? aut crucier, quod  
Vellicet absentem Demetrius? aut quod ineptus  
Fannius Hermogenis lædat conviva Tigelli?  
Plotius, & Varius, Macenas, Virgiliusque,  
Valgius, & probet hæc Oðavius optimus, atque  
Fuscus, & hæc utimam Viscorum laudet uterque.*

Lib. I. Sat. 10.

(2) *At nostri proavi Plautinos & numeros, &  
Laudavere sales, nimium patienter utrumque,  
Ne dicam stulte, mirati, si modo ego & vos  
Scimus inurbanum lepido seponere dicto,  
Legitimumque modum digito callemus & aure.*

In Arte Poët.

comme les anciens (1). Il y auroit sans doute de la témérité à décider entre deux hommes tels que Cicéron & Horace; mais il semble après tout que le favori de Mécène, le courtisan d'Auguste, devoit mieux s'entendre en fine plaisanterie, & en urbanité, que l'orateur de la République, dont la principale occupation étoit de parler au peuple, & qui aimoit si fort à goguenarder. En effet, quelque soin que prenne Quintilien de justifier Cicéron (2), on fait qu'il n'étoit ni difficile ni délicat en ces fortes de matières: au lieu qu'Horace, à en juger du moins par ses écrits, ne devoit guères goûter ces jeux de mots dont Plaute farcit ses Comédies, ni ces étranges gro-

(1) *Duplex enim est jocandi genus: unum illiberale, petulans, flagitiosum, obscœnum; alterum elegans, urbanum, ingeniosum, facetum, quo genere non modo Plautus noster, & Atticorum antiqua comœdia, sed etiam philosophorum Socraticorum libri referti sunt, Cic. de Offic. Lib. I.*

(2) *Nam mihi videtur M. Tullius, cum se totum ad imitationem Græcorum contulisset, affinxisse vim Demosthenis, copiam Platonis, jucunditatem Isocratis. Quint. Lib. X. Cap. 1.*

tesques qu'il donne pour des portraits; comme, par exemple, cette bourse que son Avare coud à sa bouche en se couchant, pour ne pas perdre son haleine (1). Des traits si chargés sont bien au-dessous de ceux de Molière, qui ne perd jamais la nature de vue, & dont je suis persuadé qu'Horace auroit parlé dans les mêmes termes que Despréaux, l'imitateur d'Horace, en parla devant Louis XIV: ce prince lui demanda un jour quel étoit celui de tous les beaux-esprits de France qui avoit le plus contribué à illustrer son règne: Sire, répondit Despréaux sans balancer, c'est Molière.

Guidé uniquement par la Philosophie, qui est l'arbitre du goût, & de tous les arts, Horace ne se bornoit pas à blâmer les défauts des poètes de sa nation. Quoiqu'il proposât les Grecs comme les modèles les

(1) Str. *Quin cum is dormitum, sollem sibi obstringit ad gulam.*

Congr. *Cur?* Str. *Ne quid animæ forte amittat dormiens.*

Congr. *Etiarne obturat inferiorem gutturem, Ne quid animæ forte amittat dormiens.*

In *Aulularia*. Act. II. Sc. 4.

plus excellens (1), quoiqu'il regardât Homère (2) comme le plus grand des poëtes, il ne laissoit pas de trouver bien des

(1) . . . . . *Vos exemplaria Græca*

*Nocturna versate manu, versate diurna.*

In Arte poet.

(2) *Non si priores Mæonius tenet*

*Sedes Homerus. . . . .*

Lib. IV. Ode II.

*Trojani belli scriptorem, maxime Lolli,  
Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi,  
Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile,  
quid non,*

*Plenius ac melius Chryssippo & Crantore dicit.*

Lib. I. Ep. 2.

*Nec sic incipies, ut scriptor Cyclicus olim:  
Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.  
Quid dignum tanto feret hic promissor hiatus?  
Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.  
Quanto rectius hic, qui nil molitur inepte?  
Dic mihi, Musa, virum, captæ post tempora Trojæ  
Qui mores hominum multorum vidit, & urbes.  
Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem  
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat,  
Antiphatem, Scyllamque, & cum Cyclope Char-  
rybdim.*

*Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri,  
Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.  
Semper ad eventum festinat, & in medias res,  
Non secus ac notas, auditorem rapit, & quæ*

ehofes à reprendre dans leurs ouvrages (1). Peut-être n'approuvoit il pas que ce poète annonçât d'avance, & plus d'une fois, le dénouement de l'action principale, qu'il fît tenir à ses héros de si longs discours au fort de la mêlée, ni qu'il s'attachât trop fervilement aux détails épisodiques de son poëme, où il paroît comme le géographe & le généalogifte de la Grèce: écueils que Virgile a sagement évités, le dernier surtout, par la manière judicieuse dont il fait entrer l'histoire de Rome dans le récit des

*Desperat tractata nitescere posse, relinquit;  
Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,  
Primo ne medium, medio ne discrepet inum.*

In Arte poetica.

(1) *Tu nihil in magno doctus reprehendiſſi Homero?*

Lib. I. Sat. 10.

. . . *Quandoque bonus dormitat Homerus.*

In Arte poet.

*Neque id statim legenti perſuaſum ſit, omnia, quæ  
magni auctores dixerint, utique eſſe perfectæ.  
Nam & labuntur aliquando, & oneri cedunt, &  
ingeniorum ſuorum voluptati; nec ſemper inten-  
dunt animum, & nonnumquam fatigantur; quum  
Ciceroni interdum dormire Demofthenes, Ho-  
ratio etiam Homerus ipſe videatur. Quintil.  
Inſt. Orat. Lib. X. Cap. 1.*

actions d'Énée. Mais pour deviner au juste les pensées d'Horace, il faudroit être un second Horace.

Dans son Épître à Auguste, après avoir attaqué cette espèce de culte superstitieux que la plupart des sçavans de son siècle rendoient aux anciens, il se moque agréablement de la manie qu'avoient alors les Romains d'écrire, & de faire des vers. On n'auroit pas cru avoir de l'esprit si l'on ne s'étoit pas montré dans la carrière poétique : à la moindre occasion, on voyoit pleuvoir des Odes, des Élégies, des Chansons (1). Le mal étoit que la plupart n'avoient ni les con-

(1) *Mutavit mentem populus levis, & calet uno  
Scribendi studio. Pueri, patresque severi  
Fronde comas vinâi cœnant, & carmina dicant.  
Ipse ego, qui nullos me affirmo scribere versus,  
Invenior Parthis mendacior, & prius orto  
Sole vigil calamum, & chartas, & serinia posco:  
Navem agere ignarus navis timet: abrotu-  
num ægro*

*Non audet, nisi qui didicit, dare; quod medi-  
corum est,*

*Promittunt medici, traçant fabrilia fabri.  
Scribimus indocti, doctique poemata passim.*

Lib. II. Ep. 1.

noissances ni les talens nécessaires. Pourquoi ne ferois-je pas des vers? disoit-on hautement: ne suis-je pas un homme comme il faut? n'ai-je pas du bien & de la naissance (1)? Il semble que dès ce temps-là les gens de qualité fussent tout sans avoir jamais rien appris (2). Une foule d'ignorans prétendoient puiser dans la source d'Hippocrène, sans faire attention qu'il faut s'y être préparé par une étude sérieuse, sans songer à la vaste science qui brille dans le père de la Poësie, dans les Grecs qui l'ont suivi, dans Virgile, & dans Horace même.

(1) *Ludere qui nescit, campestribus abstinet armis;  
Indoctusque pilæ, discive, trochive quiescit,  
Ne spissæ risum tollant impune coronæ.  
Qui nescit, versus tamen audet fingere, quidni?  
Liber & ingenuus, præsertim census equestrem  
Summam nummorum, vitioque remotus ab omni.  
In Arte poet.*

(2) *Qui studet optatam cursu contingere metam,  
Multa tulit, fecitque puer, sudavit & alfit,  
Abstinit Venere & vino. Qui Pythia cantat  
Tibicen, didicit prius, extimuitque magistrum.  
Nunc satis est dixisse: ego mira poemata pango.  
Occupet extremum scabies: mihi turpe relinqui est.  
Et, quod non didici, sane nescire fateri.*

*Ibid.*

Il en est ainsi des orateurs. Celui qui dispo-  
 soit à son gré des esprits de la Grèce, &  
 dont on a dit qu'il avoit le tonnerre sur la  
 langue, avoit toujours à ses côtés le fa-  
 meux Anaxagore, surnommé *l'Esprit* par ex-  
 cellence. Cicéron avoue que toute son  
 éloquence, il la devoit, non aux écoles  
 des Rhéteurs, mais à ses promenades dans  
 l'Académie (1). L'Art Oratoire, ou l'Art  
 poétique, peuvent bien enseigner la manière  
 de disposer le sujet qu'on doit traiter; mais  
 il n'y a que la science & l'étude qui puis-  
 sent nous apprendre ce qu'on doit dire sur  
 les devoirs du général d'armée, ou sur  
 celui du citoyen, sur la culture des terres,  
 sur le mouvement des planètes. Pour bien  
 écrire, dit notre poète, il faut un sens  
 droit, c'est là le principe, & la source;  
 on peut l'acquérir dans l'école de Socrate:  
 & quand on a bien conçu, & bien digéré  
 son

(1) *Ego autem & me sape nova videri dicere  
 intelligo, cum pervetera dicam, sed inaudita ple-  
 risque: & fateor me oratorem, si modo sim, aut  
 etiam quisumque sim, non ex rhetorum officinis,  
 sed ex Academia spatiis extitisse. In Oratore.*

son sujet, on ne manque ni d'expression ni d'ordre: les termes viennent d'eux mêmes se placer sous la plume (1). On raconte une chose assez singulière de l'ingénieur Steele, qui a eu tant de part aux quatre ouvrages périodiques qui parurent de son temps à Londres, savoir *l'Anglois*, le *Tuteur* ou le *Mentor*, le *Spéctateur*, & le *Babillard*. Le jour qu'il entra au parlement pour la première fois, il voulut y faire briller son éloquence; mais comme il s'agissoit d'une matière dont il n'étoit pas bien instruit, il échoua: ce qui fit dire très-spirituellement à Mylady Montaigu,

- (1) *Scribendi recte sapere est & principium & fons.*  
*Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ,*  
*Verbaque provisam rem non invita sequentur.*  
*Qui didicit patriæ quid debeat, & quid amicus,*  
*Quo sit amore parens, quo frater amandus,*  
*& hospes,*  
*Quod sit conscripti, quod judicis officium, quæ*  
*Partes in bellum missi ducis: ille profecto*  
*Reddere personæ scit convenientia cuique.*  
 In Arte poet.

Et vers. le commencement

*Cui lecta potenter erit res,*  
*Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.*

Volume III.

I i

que pour peu que l'Anglois eût consulté son *Mentor*, il auroit appris que le *Spéctateur* devoit précéder le *Babillard*. Cela se rapporte assez à ce que disoit un ancien philosophe, que personne ne parloit plus éloquemment de la Lyre que celui qui en jouoit bien. La même raison exige qu'un poëte ait un grand fonds d'érudition & de science, afin qu'il puisse s'exprimer à propos, & ne rien dire qui ne satisfasse & n'instruise le lecteur. C'est à quoi, à l'exemple des anciens, se sont principalement étudiés le Dante, Pope, Haller, Metastasio, Milton. Enfin le premier des poëtes de nos jours n'est il pas, en même temps, le plus savant des poëtes?

Pour moi, dit Horace, semblable à l'abeille qui va, sans relâche, dans les forêts, & le long des ruisseaux, butiner le suc des plus belles fleurs, je compose mes vers avec soin (1). Par où il entend,

(1) . . . *Ego apis Matinæ*  
*More, modoque,*  
*Grata carpentis thyma per laborem*  
*Plurimum, circa nemus, uvidique*

fans doute, l'étude qu'il faisoit de la Philosophie, qui est le véritable miel de la Poësie: & telle est, dit-il dans un autre endroit, la force de la science, qu'une pièce où il y a des sentimens & des mœurs, quoique d'ailleurs mal écrite, sera mieux reçue que des riens bien écrits, & des vers harmonieux vuides de choses (1).

Dans l'Épître à l'Empereur, dont nous avons parlé, il relève aussi le mauvais goût de son siècle, qui faisoit que peu de poëtes vouloient s'exposer à travailler pour le théâtre. Le bruit des spectateurs étoit si grand qu'il ne craint pas de le comparer au mugissement de la mer. Sans faire attention ni à la conduite de la pièce, ni au

I i 2

*Tiburis ripas, operosa parvus  
Carmina fingo.*

Lib. IV. Ode 2.

(1) *Respicere exemplar vitæ, morumque jubebo  
Doctum imitatore, & veras hinc ducere voces,  
Interdum speciosa locis, morataque recte  
Fabula, nullius Veneris, sine pondere & arte,  
Valdius oblectat populùm, meliusque moratur,  
Quam versus inopes rerum, nugæque canoræ.*

In Arte poet.

style, la plupart n'avoient de curiosité que pour les décorations, & pour la pompe du spectacle: & comme aujourd'hui on ne garde le silence que pendant les ballets, alors on n'étoit tranquille, que lorsque pour intermède on montroit sur le théâtre quelque animal étranger, qu'on donnoit quelque combat, qu'on faisoit paroître des Rois prisonniers, des vases, des trophées, des statues, & des chars de triomphe. Il arrivoit souvent que dès qu'un acteur se présentoit sur la scène, on se récrioit, on battoit des mains. Qu'a-t-il dit? demande Horace: Rien encor. A quoi applaudissez-vous donc? A la magnificence de l'habit, au bon goût de la broderie, à la bonne grâce du casque (1).

(1) *Sape etiam audacem fugat hoc, terretque  
poëtam,*

*Quod numero plures, virtute & honore minores,  
Indoçi, stolidique, & depugnare parati,*

*Si discordet eques, media inter carmina poscunt  
Aut ursum, aut pugiles: his nam plebecula  
gaudet.*

*Verum equitis quoque jam migravit ab aure  
voluptas*

*Omnia ad incertos oculos, & gaudia vana.*

Voilà quel étoit le caractère de ce siècle que nous appellons le Siècle d'or, le siècle des Sciences & des Arts. Parce que nous n'en voyons que les vers d'Horace & de Virgile, le portique du Panthéon, les beaux médaillons d'Auguste, quelques pierres gravées par Dioscoride & par Solon,

## Ii 3

*Quattuor aut plures aulae premuntur in horas,  
Dum fugiunt equitum turmae, peditumque catervae.  
Mox trahitur manibus regum fortuna retortis :  
Effeda festinant, pilenta, petorruta, naves :  
Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.  
Si foret in terris, videret Democritus, seu  
Diversum confusa genus panthera camelo,  
Sive elephas albus populi converteret ora :  
Spectaret populum ludis attentius ipsis,  
Ut sibi praebentem mimo spectacula plura.  
Scriptores autem narrare putaret asello  
Fabellam furdo, nam quae pervincere voces  
Evalueret sonum, referunt quem nostra theatra ?  
Garganum mugire putes nemus, aut mare  
Tuscum ;*

*Tanto cum strepitu ludi spectantur, & artes,  
Divitiæque peregrinae, quibus oblitus actor,  
Quum stetit in scena, concurrat dextera laeva.  
Dixit adhuc aliquid ? nil sane. Quid placet ergo ?  
Lana Tarentino violas imitata veneno.*

Lib. II. Ep. 1.

nous nous imaginons que le bon goût étoit général, & que la réalité répondoit en tout à l'apparence. Nous nous y trompons d'autant plus aisément qu'en matière de Belles-Lettres il n'y a que les écrits des bons auteurs qui soient venus jusqu'à nous, les autres ayant été engloutis dans la vaste mer du temps, si j'ose me servir de cette expression. Mais ces mêmes auteurs dont les ouvrages se sont conservés, nous avertissent de ne pas avoir de leur siècle une plus haute idée qu'ils n'en avoient eux-mêmes. On dit proverbialement qu'il n'y a point de héros qui le soit pour son valet de chambre: ne pourroit-on pas dire aussi qu'il n'est point de siècle d'or pour un contemporain? Voyez le portrait que nous fait Platon des demi-savans & des Sophistes qui avoient la vogue du temps de Périclès & de Philippe. Dans tout l'éclat du fameux siècle de Léon X, Marc-Antoine Flaminio écrivoit à Messire Louis Carlini, que pour peu qu'on évitât les termes barbares, & les expressions monacales, on passoit pour écrire en bon Latin. De là vient, ajoute-t-il, que nous voyons non seule-

ment le vulgaire, mais encore des gens qu'on regarde comme doctes & judicieux, admirer le style d'Erasme, de Mélanchthon & de quelques-uns de nos Italiens qui n'ont jamais su, & ne sauront peut-être jamais, ce que c'est que la beauté, la propriété, l'élégance, la pureté, & l'abondance de la langue Latine (1). Serlio fait les mêmes plaintes que Vitruve faisoit autrefois : il assure que, de son temps, il y avoit beaucoup de gens qu'on appelloit architectes, qui employoient mal à propos la chaux & la pierre, qui ne savoient pas ce qu'ils faisoient ; ce qui n'étoit pas surprenant, puisqu'ils n'avoient aucune connoissance des règles, & qu'ils ne prenoient pour guide que l'autorité d'autrui, ou leur propre goût, & le seul plaisir des yeux (2).

Ii 4

(1) Lettre de M. Antoine Flaminio à Messire Louis Carliuo.

(2) Serlio, au commencement du Livre I.

*Cum autem animadverto, ab indoctis & imperitis tantæ disciplinæ magnitudinem jacari, & ab his, qui non modo Architecturæ, sed omnino ne fabricæ quidem notitiam habent, non possum*

Ainsi, à juger d'après Horace, on ne comptoit pas moins de poètes insipides qui étoient le fléau du siècle d'Auguste, qu'il n'y en avoit, selon Despréaux, qui déshonoroient l'heureux siècle de Louis XIV.

Dans tous les temps, la nation des poètes a été importune, superbe, opiniâtre. Ils ont eu la folle vanité de se figurer que les princes étoient obligés de les appeler auprès d'eux, & de les combler de bienfaits, en récompense de l'immortalité qu'ils leur promettent. Auguste, dégouté, de leur conduite, n'avoit pas grande opinion d'eux, quoiqu'il eût lui-même composé des vers; il les regardoit comme des gens absolument inutiles à l'état.

*non laudare patres familias eos, qui litteraturæ fiducia confirmati, per se ædificantes ita judicant: si imperitis sit committendum, ipsos potius digniores esse ad suam voluntatem, quam ad alienam, pecuniæ consumere summam. Itaque nemo artem ullam aliam conatur domi facere, uti sutrinam, vel fullonicam, aut ex cæteris, quæ sunt faciliores, nisi Architecturam; ideo quod qui profitentur, non arte verâ, sed falso nominantur architecti. Vitruv. in Procæmio Libri VI.*

Horace dit en leur faveur bien des choses spirituelles, & avec sa grâce ordinaire il prend la défense des poètes auprès d'un prince qui leur est redevable d'une partie de sa gloire (1).

Au reste, ce n'étoit pas la seule chose en quoi le siècle d'Auguste ressembloit au nôtre. La plupart des gens de lettres avoient embrassé sur la Langue un système qui est assez universellement reçu parmi nous. On ne voyoit que Puristes, & gens scrupuleusement attachés aux mots; c'étoient les ennemis déclarés d'Horace, comme dans tous les temps ils l'ont été des meilleurs écrivains.

Ils vouloient qu'on regardât comme morte une langue encore vivante, & qui étoit dans la bouche de tout le monde. Ils faisoient difficulté de se servir d'autres termes que de ceux qu'on trouvoit dans les auteurs qui avoient écrit dans un siècle

Ii 5

(1) *Scribimus indocti, doctique poemata passim,  
Hic error tamen, & levis hæc insania quantas  
Virtutes habeat, sic collige. . . . .*

Lib. II. Ep. 1.

moins éclairé que celui d'Auguste. Selon eux, il n'étoit permis à personne d'enrichir la langue d'un seul mot, & ils censuroient tout écrivain qui pour exprimer une nouvelle idée, auroit inventé un nouveau signe. Horace s'élève, avec force, contre cette espèce de secte qui prétendoit resserrer l'esprit des autres dans les bornes de leur pédanterie. Il fait voir que l'usage est le seul maître & le seul souverain des langues vivantes: qu'un écrivain doit se soumettre à ses décisions, sans s'arrêter aux livres anciens; comme dans les états on ne se règle pas sur les anciens testamens des princes: qu'on agira sagement en adoptant les mots que l'usage aura successivement introduits; qu'il est même permis d'en faire de nouveaux, pourvu que le lieu où on les place, les rende intelligibles, qu'ils ayent de l'analogie avec ceux qui sont déjà reçus, & que surtout ils soient nécessaires. Il faut d'abord, pour cela, qu'un auteur possède parfaitement la langue dans laquelle il écrit, qu'il en connoisse le génie & la portée: sans quoi les mots nouveaux qu'il hazarde, seroient

plutôt une preuve de son ignorance que de la pauvreté de la langue. Mais s'il a des lumières & du jugement, il saura, dans l'occasion, faire un juste choix entre les termes d'un usage commun, & ceux qui sont un peu surannés. Sa veine féconde sera en état d'enrichir sa patrie, soit en créant des expressions nouvelles, soit en faisant revivre quelques-unes de celles que leur ancienneté a fait passer de mode. Par ce moyen il donnera à son style cet air de grandeur, & de majesté qui sied si bien au langage poétique. Eh, quoi, continue Horace, refusera-t-on à Virgile & à Varius la liberté qu'on a accordée à Cécilius & à Plaute? Pourquoi me blâmera-t-on si je glisse dans mes écrits quelque terme nouveau, tandis qu'on élève jusqu'aux nues Ennius & Caton, qui en ont inventé un si grand nombre, & en ont accçu la richesse de notre langue ( 1 )?

(1) *In verbis etiam tenuis, cautusque ferendis,  
Dixeris egregie, notum si callida verbum  
Reddiderit junctura novum. Si forte necesse est  
Indiciis monstrare recentibus abdita rerum,  
Fingere cinctutis non exaudita Cethegis.*

Après une décision si bien motivée, & qui part d'un juge si éclairé, osera-t-on encore critiquer les écrivains qui ont intro-

*Continget, dabiturque licentia sumpta pudenter,  
Et nova, factaque nuper habebunt verba fidem, si  
Græco fonte cadant parce detorta. Quid autem  
Cæcilio, Plautoque dabit Romanus ademptum  
Virgilio, Varioque? Ego, cur acquirere pauca  
Si possim, invideor, quum lingua Catonis & Enni  
Sermonem patrium ditaverit, & nova rerum  
Nomina protulerit? Licuit, semperque licebit  
Signatam præsentem nota procudere nomen.  
Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos,  
Prima cadunt, ita verbarum vetus interit ætas,  
Et juvenum ritu florent modo nata, vigentque.  
Debemus morti nos, nostraque, sive receptus  
Terra Neptunus classes Aquilonibus arcet,  
Regis opus; sterilisve diu palus, aptaque remis  
Vicinas urbes alit, & grave sentit aratrum:  
Seu cursum mutavit iniquum frugibus amnis,  
Doctus iter melius. Mortalia facta peribunt,  
Nedum sermonum stet honos, & gratia vivax.  
Multa renascentur, quæ jam cecidere, cadentque,  
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus,  
Quem penes arbitrium est & jus & norma lo-  
quendi.*

In Arte poet.

*Obscurata diu populo bonus eruet, atque  
Proferet in lucem speciosa vocabula rerum,  
Quæ præcis memorata Catonibus, atque Cethegis*

duit des mots nouveaux dans la langue Italienne? Cette critique d'ailleurs ne retomberoit-elle pas sur le Dante, qui a pris la même liberté, & que l'on reconnoît avoir par là reculé les bornes de notre langue?

La même délicatesse de jugement portoit Horace à blâmer ceux qui méloient des mots Grecs avec des mots Latins, & coupant, pour ainsi dire, une langue par l'autre, croyoient avoir merveilleusement embelli leur style. Horace ne pouvoit souffrir cette affectation, puérilité facile, qui

*Nunc situs informis premit, & deserta vetustas.  
Adsciscet nova, quæ genitor produxerit usus,  
Vehemens, & liquidus, puroque simillimus amni,  
Fundet opes, Latiumque beabit divite lingua.*

Lib. II. Ep. 2.

*Inimicare* est un mot forgé par Horace. Voyez Dacier & Sanadon dans leurs notes sur le vers, & *miseras inimicat urbes*, de l'Ode 15. du Livre IV. *Consuetudo vero certissima loquendi magistra, utendumque planè sermone, ut nummo, cui publica forma est.* Quintil. Instit. Orat. Lib. I. Cap. 6. *Usitatis (verbis) tutius utimur: nova, non sine quodam periculo fingimus. Audendum tamen, namque, ut Cicero ait, etiam quæ primo dura visa sunt, usu molliuntur.* Id. ibid. Lib. I. Cap. 5.

fait ressembler un écrivain aux habitans de la frontière de deux états voisins, lesquels parlent deux langues différentes, sans en avoir une à eux. Le pis est que ce mélange fait perdre aux écrits ce beau naturel dont un auteur ne doit jamais s'écarter (1). C'est donc avec raison qu'Horace blâmoit Lucilius d'avoir farci ses vers de Grec : & l'Horace François s'est très-justement moqué de Ronfard (2) pour le même sujet.

(1) *Et magnum fecit, quod verbis Græca Latinis  
Miscuit. O feri studiorum! quæne putetis  
Difficile & mirum Rhodio quod Pitholeonti  
Contigit! At sermo lingua concinnus utraque  
Suavior, ut Chio nota si commista Falerni est.  
Quum versus facias, te ipsum percontor, an et quum  
Dura tibi peragenda rei sit causa Petilli:  
Scilicet oblitus patriæ patrisque Latini,  
Quum Pedius causas exsudet Poplicola, atque  
Corvinus, patriis intermiscere petita  
Verba foris malis, Canusini more bilinguis.*

Lib. I. Sat. 10.

*Such labour'd nothings in so strange a stile.  
Amaze th'unlearn'd, and make the learned smile.*

Pope, Essay on Criticism.

(2) Comparez ces vers de Lucilius,

Mais s'il n'approuvoit pas ce mélange de Grec & de Latin, il n'approuvoit guères non plus que l'on composât en Grec. Il avoit succombé lui même à cette tentation; mais son Apollon ou, pour mieux dire, son discernement naturel l'en détourna bientôt. Sans parler de la folie qu'il y auroit eu à vouloir augmenter les bataillons des poètes Grecs (1), pourquoi

*Quo me habeam pado, tamen etsi haud quæri,  
docebo.*

*Quando in eo numero mansi, quo maxima nunc est  
Pars hominum, ut periisse velis, quem nolueris,  
quum*

*Visere debueris. Hoc nolueris & debueris te,  
Si minu deleat, quod ἄτεχνον ἰσοκράτειον est  
ὀχληρῶδεςque simul totum ac συμμειραικῶδες  
Non operam perdo.*

avec les suivans de Ronfard,

*Ah! que je suis marry que la langue Françoisse  
Ne peut dire ces mots, comme fait la Grégeoisse:  
Ocymore, dyspotme, o'igochronien;  
Certes, je les dirois du sang Valésten.*

Tombeau, ou Épitaphe de Marguerite de France, & de François I.

(1) *Atque ego, quum Græcos facerem natus  
mare citra*

*Versiculos, vetuit me tali voce Quirinus,*

écrire dans une langue étrangère, qu'on ne possède jamais à fond, où l'on marche toujours à pas comptés, avec crainte, & dans des entraves? pourquoi abandonner la langue qu'on manie à son gré, qui nous est familière, où rien ne gêne l'imagination? Comment Horace auroit-il pu, dans une langue dont il ne connoissoit pas si bien le génie que celui de la langue Latine, hazarder mille expressions nouvelles & hardies, qui font comme des efforts ou des éclairs d'un esprit libre? *Lancer ses désirs contre le temps qui fuit avec rapidité (1): le vulgaire boit le chant d'une oreille avide (2): les vins fumeux*  
ren-

*Post mediam noctem visus, quum somnia vera:  
In sylvam non ligna feras insanius, ac si  
Magnas Græcorum malis implere catervas.*

Lib. I. Sat. 10.

(1) *Quid brevi fortes jaculamur ævo  
Multa?*

Lib. II. Ode 16.

(2) *Utrumque sacro digna silentio  
Mirantur umbræ dicere, sed magis  
Pugnas, & exactos tyrannos  
Densum humeris bibit aure vulgus.*

Ibid. Ode 13.

rendent le palais sourd aux mets délicats (1); ce sont là des façons de parler qu'il eût rejetées aussitôt que conçues; car il ne pouvoit pas être sûr que le Grec les comportât comme fait le Latin. Il en est de même de notre Dante. S'il eût continué son poëme en Latin, comme il l'avoit commencé, y verrions-nous ces expressions vives, fortes, nerveuses, qui ont donné une nouvelle vigueur à notre Poësie. On n'oseroit, dans une langue étrangère, fût-elle vivante, introduire des tours de phrase auxquels elle n'est pas accoutumée: on ne sauroit la détourner de sa route ordinaire; il ne vous est permis que de suivre: toute votre gloire se réduit à bien imiter; & Horace faisoit des imitateurs le cas que la raison veut qu'on en fasse (2).

(1) . . . . . *Vertere pallor*  
*Tum parochi faciem, nil sic metuentis, ut acres*  
*Potiores, vel quod maledicunt liberius, vel*  
*Fervida quod subtile exfurdant vina palatum.*  
 Lib. II. Sat. 8.

(2) *O imitatores, servum pecus, ut mihi saepe*  
*Bilem, saepe jocum vestri fecere tumultus!*  
 Lib. I. Ep. 19.

Il rioit de ceux qui semblables à des teignes qui rongent toujours le même livre, bornoient leur lecture & leur application à un ou à deux auteurs: il les croyoit hors d'état de juger sainement des ouvrages d'esprit, & de jamais rien produire eux-mêmes qui meritât d'être lu (1). Il louoit au contraire ceux qui osoient se frayer de nouvelles routes, & dédaignoient de puiser dans les sources communes (2). Lui-même, saisissant l'esprit des auteurs qu'il trouvoit les plus conformes à son goût, sans pourtant s'affujettir à leur ton

(1) *Illi, scripta quibus Comædia prisca viris est,  
Hoc stabant, hoc sunt imitandi, quos neque pulcher  
Hermogenes unquam legit, neque simius iste  
Nil præter Calvum, & doctus cantare Catullum.*  
Lib. I. Sat. 10.

(2) *Quid Titius Romana brevi venturus in ora?  
Pindarici fontis qui non expalluit haustus,  
Fastidire lacus, & rivos ausus apertos,  
Ut valet? ut meminit nostri? Fidibusne Latinis  
Thebanos aptare modos studet, auspice Musa?*  
Lib. I. Ep. 3.

*Nil intentatum nostri liquere poetæ,  
Nec minimum meruere decus vestigia Græca  
Ausu deserere, & celebrare domestica facta.*

In Arte poet.

& à leur marche (1), il s'ouvrit une nouvelle carrière, & fut admirablement accommoder son style à tous les sujets qu'il avoit à traiter. Aussi le montrait-on comme le plus beau génie de son siècle (2).

Mais ce fut là aussi la principale source de l'envie & du dépit que concut contre lui cette race poétique qui prend si aisément feu, comme il la caractérise lui-

Kk 2

(1) *Libera per vacuum posui vestigia princeps :  
Non aliena meo pressi pede. Qui sibi fudit,  
Dux regit examen. Parios ego primus Iambos  
Ostendi Latio, numeros animosque sequutus  
Archilochi, non res & agentia verba Lycamben.  
Ac ne me foliis ideo brevioribus ornes,  
Quod timui mutare modos, & carminis artem.  
Temperat Archilochi Musam pede mascula  
Sappho,*

*Temperat Alcaeus, sed rebus & ordine dispar :  
Nec focerum quærit, quem versibus oblinat atris,  
Nec sponsæ laqueum famoso carmine nectit.  
Hunc ego non alio dictum prius ore Latinis  
Vulgavi fidicen. Juvat immemorata serentem  
Ingenuis oculisque legi, manibusque teneri.*

Lib. I. Ep. 19.

(2) *Et monstror digitis prætereuntium.*

Lib. IV. Ode 3.

même (1). De là les traits perfides qu'il eut à effuyer de la part des Pantilius, des Fannius, des Démétrius (2), engeance qui ne fera jamais détruite.

La sublimité & la variété de son génie, la célébrité de son nom, l'empressement avec lequel les plus grands Seigneurs le recherchoient (3), lui suscitoient tous les jours quelque nouvelle tracasserie (4); car comme il l'a si bien dit lui-même, l'envieux sèche par l'embonpoint d'autrui (5). On

(1) *Multa fero, ut placem genus irritabile vatum.*

Lib. II. Ep. 2.

(2) ● *Aut crucier, quod  
Vellitet absentem Demetrius.*

Lib. I. Sat. 10.

*Mihi parva rura, &  
Spiritus Grajæ tenuem Camænæ  
Parca non mendax dedit, & malignum  
Spernere vulgus.*

Lib. I. Ode 16.

(3) *Per totum hoc tempus subjedior in diem & horam  
Invidiæ: noster ludos conspexerat una,  
Luserat in campo, Fortunæ filius, omnes.*

Lib. II. Sat. 6.

(4) *Invidia accrevit, privato quæ minor esset.*

Lib. I. Sat. 4.

(5) *Invidus alterius macrescit rebus opimis.*

Lib. I. Ep. 2.

faisoit courir le bruit qu'il étoit homme à sacrifier à un bon mot la réputation de son meilleur ami (1): les railleries les plus innocentes devenoient dans sa bouche des crimes énormes (2): s'il n'alloit pas, ainsi que les autres poètes, réciter ses ouvrages en public, & qu'il s'excusât sur ce qu'ils n'étoient pas dignes d'être entendus; il se moque de nous, disoit - on aussitôt; il réserve ses chef-d'œuvres pour les oreilles de Jupiter: plein de la bonne opinion qu'il a de lui-même, il croit qu'il n'appartient qu'à lui de faire couler dans les vers le

Kk 3

(1) *Fœnum habet in cornu, longe fuge: dummodo risum*

*Excusiat sibi, non hic cuiquam parcet amico.*

Lib. I. Sat. 4.

(2) *Sape tribus lætis videas cœnare quaternos,  
E quibus unus avet quavis aspergere cunctos,  
Præter eum, qui præbet aquam: post hunc  
quoque potus,*

*Condita cum verax aperit præcordia Liber.*

*Hic tibi comis & urbanus, liberque videtur,*

*Insesto nigris. Ego si risi, quod ineptus*

*Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum,*

*Lividus & mordax videor tibi?*

Ibid.

miel poétique (1). Quel parti prenoit alors Horace? Quelquefois il menacoit ses envieux de les diffamer chez les races futures; il leur montrait son esprit comme une épée prête à sortir du fourreau (2). Mais le plus souvent les Muses lui donnoient le même conseil qu'elles donnèrent depuis au Dante, de laisser dire & de continuer à les suivre. Un homme sage va son

(1) . . . . . *Spiffis indigna theatris*  
*Scripta pudet recitare, & nugis addere pondus,*  
*Si dixi: rides, ait, & Jovis auribus ista*  
*Servas: fidis enim manare poetica mella*  
*Te solum, tibi pulcher . . . . .*

Lib. I. Ep. 19.

(2) *An si quis atro dente me petiverit,*  
*Inultus ut flebb puer?*

Epod. 6.

. . . . . *Sed hic stylus haud petet ultro*  
*Quemquam animantem, & me veluti custodiet*  
*ensis*

*Vagina tectus; quem cur distringere coner*  
*Tutus ab infestis latronibus! ô pater, & rex,*  
*Jupiter, ut pereat positum rubigine telum,*  
*Nec quisquam noceat cupido mihi pacis. At ille,*  
*Qui me commóvit (melius non tangere clamo)*  
*Flebit, & insignis tota cantabitur urbe.*

Lib. II. Sat. 1.

chemin, sans s'embarraffer du bruit que font les cigales (1). Il fait que le seul moyen d'éviter l'envie, ce seroit de n'avoir aucun mérite, & de ne rien faire de grand. Il n'ignore pas d'un autre côté que le vrai moyen de faire taire les calomniateurs & les médifans, c'est de ne leur point répondre.

Au reste, sa sagesse lui faisoit tirer un grand avantage de l'envie même qu'on lui portoit; c'étoit de le rendre encore plus circonspect & plus attentif sur lui-même, de lui faire corriger & limer ses ouvrages avec plus de soin, & ne rien épargner pour atteindre à ce degré de perfection qui brave la Critique, & l'injure des temps (2).

K k 4

(1) *Ad hæc ego naribus uti  
Formido, & luctantis acuto ne fecer ungui,  
Displicet iste locus, clamo, & diludia posco.  
Ludus enim genuit trepidum certamen, et iram;  
Ira truces inimicitias, & senebre bellum.*

Lib. I. Ep. 20.

(2) *Sæpe stylum vertas, iterum quæ digna legi sint,  
Scripturus; neque, te ut miretur turba, labores,  
Contentus paucis lætoribus . . . .*

Lib. I. Sat. 19:

C'est ce qu'ont compris les meilleurs écrivains de tous les siècles. On fait que notre Pétrarque travailloit extrêmement ses ouvrages, & mettoit un temps infini à les polir. Quoique Cicéron fût fort pour parler sur le champ, il recommençoit plus d'une fois les ouvrages qu'il croyoit devoir lui faire honneur, & envoyant à Atticus je ne fais quel traité de philosophie qu'il avoit refondu, il en sera, dit-il, plus clair, plus concis, & meilleur (1). Virgile étoit si difficile à contenter sur ses propres écrits, que peu satisfait de son Énéide, il avoit ordonné dans son testament de la brûler; ce qui, selon un ancien, eût été livrer Troie aux flammes une seconde fois. Quelques talens qu'un écrivain ait reçu de la Nature, il faut, dans les ouvrages d'esprit, ainsi que dans toutes les grandes entreprises, de la patience & de la réflexion; il faut les retoucher & les corri-

*Sic raro scribis, ut toto non quater anno  
Membranam possas, scriptorum quæque retexens.*

Lib. II. Sat. 3.

(1) *Multo tamen hæc erunt splendidiora,  
breviora, meliora.* Cic. ad Atticum. Lib. XIII.  
Ep. 13.

ger. Les Romains, qui possédèrent ces vertus, au souverain degré, dans ce qui regardoit les affaires publiques, ne les possédoient pas également en qualité d'écrivains. Nés, dit Horace, avec un génie grand, élevé, & doué d'une hardiesse heureuse, ils craignent les ratures, & s'imaginent qu'il est honteux d'effacer (1).

Pour lui, il étoit d'un caractère bien différent. Il aimoit à effacer, & soumettoit volontiers ses ouvrages au jugement d'autrui. Indépendamment de l'amour propre, qui nous aveugle quelquefois, on voit, de sens rassis, bien des choses qu'on n'a pas apperçues dans le feu de la composition. Combien de fois le lecteur ne trouve-t-il pas de la confusion & de l'obscur-

Kk 5

(1) *Tentavit quoque rem, si digne vertere posset,  
Et placuit sibi, natura sublimis & acer,  
Nam spirat tragicum satis, & feliciter audet:  
Sed turpem putat in scriptis, metuisque lituram.*

Lib. II. Ep. 1.

*Nec virtute foret, clarisve potentius armis  
Quam lingua Latium, si non offenderet unum  
Quemque poetarum timæ labor & mora. . . .*

In Arte poet.

rité, dans ce qui paroît à l'auteur clair, & traité avec la méthode la plus exacte? Speron Speroni, un des meilleurs critiques qu'ait produit le seizième siècle, si peu fécond en savans de ce genre, dit qu'il est à propos de communiquer nos ouvrages même à gens moins éclairés que nous. Car, dit-il, l'auteur passe des pensées aux expressions, c'est-à-dire qu'il commence par ce qui lui est connu; le lecteur, au contraire, va de l'expression à la pensée, qu'il ne peut concevoir que par l'expression. Il blâme fort le Trissin, qui se croyant l'homme du monde le plus habile, ne lisoit ses écrits que pour se faire admirer, & jamais pour demander conseil. Il faut sur toute chose demander, avec franchise, un conseil sincère à ses véritables amis, & se bien persuader qu'il n'est point d'espèce d'ennemis plus dangereux que les flatteurs (1): ils approuvent tout; à chaque vers ils s'écrient, cela est beau, cela est divin: ils battent des mains, & vous prodiguent les plus grands éloges: ce sont des

(1) *Pessimum inimicorum genus laudantes.*

Tacit.

mets qui flattent le palais, mais qui dérangent l'estomac. Les vrais amis ressemblent aux médecins qui par des remèdes amers vous rétablissent la santé. Tels étoient le rigide Tarpa, bibliothécaire d'Auguste, & le sévère Quintilius, dont Horace & Virgile ont si tendrement déploré la perte (1). Quand on lisoit quelque production à ce dernier, il reprenoit les vers foibles & durs, effaçoit les expressions basses & triviales, retranchoit les ornemens pompeux mais superflus: ceci, disoit-il, est obscur, ou équivoque; il faut s'exprimer plus-clairement; cela, il faut le changer. Si on ne se rendoit pas à la raison, & qu'on voulût se justifier, il ne disoit plus mot, & laissoit l'auteur s'admirer à son gré, & chérir son ouvrage sans crain-

(1) . . . . *Si quid tamem olim*

*Scripseris, in Metii descendat iudicis aures,*

*Et patris, & nostras . . . .*

In Arte Poet.

*Ergo Quintilium perpetuus sopor*

*Urguet, cui Pudor, & Justitiæ soror*

*Incorrupta Fides, nudaque Veritas*

*Quando ullum invenient parem?*

Lib I. Ode 24.

dre de rival (1). Ce qu'Horace nous dit dans son Art poétique, fait bien voir qu'il avoit appris de Quintilius l'art de faire

(1) *Tu, seu donaris, seu quid donare velis cui,  
 Nolito ad versus tibi factos ducere plenum  
 Latitiæ, clamabit enim: pulchre, bene, recte:  
 Pallefcet super his, etiam stillabit amicis  
 Ex oculis rorem: saliet, tundet pede terram.  
 Ut qui conduci plorant in funere, dicunt  
 Et faciunt prope plura dolentibus ex animo; sic  
 Derisor vero plus laudatore movetur.  
 Reges dicuntur multis urgere culullis,  
 Et torquere mero, quem perspexisse laborent,  
 An sit amicitia dignus. Si carmina condes.  
 Nunquam te fallant animi sub vulpe latentes.  
 Quintilio si quid recitares, corrige, sodes,  
 Hoc ajebat, & hoc; melius te posse negares  
 Bis, terque expertum frustra; delere jubebat,  
 Et male tornatos incudi reddere versus.  
 Si defendere delictum, quam vertere malle,  
 Nullum ultra verbum, aut operam sumebat  
 inanem,  
 Quin sine rivali teque & tua solus amares.  
 Vir bonus & prudens versus reprehendet inertes,  
 Culpabit duos, incomptis allinet atrum  
 Transverso calamo signum; ambitiosa recidet  
 Ornamenta, parum claris lucem dare coget;  
 Arguet ambiguè dictum, mutanda notabit  
 Fiet Aristarchus.*

In Arte poet.

difficilement des vers: & une Épitre qu'il composa dans le temps que son esprit étoit dans sa plus grande maturité, nous montre qu'il étoit pour lui même un censeur encor plus sévère que ne l'étoit Quintilius (1). Le génie & l'étude, la nature &

. . . . *Calidum scis ponere fumen*  
*Scis comitem horridulum trita donare lacerna,*  
*Et verum, inquis, amo; verum mihi dicite de me.*  
 Perf. Sat. 1.

(1) *At qui legitimum cupiet fecisse poema,*  
*Cum tabulis animum censoris sumet honesti:*  
*Audebit, quæcumque parum splendoris habebunt,*  
*Et sine pondere erunt, & honore indigna ferentur,*  
*Verba movere loco, quamvis invita recedant,*  
*Et versentur adhuc intra penetralia Vestæ.*  
*Obscurata diu populo bonus eruet, atque*  
*Proferet in lucem speciosa vocabula rerum,*  
*Quæ priscais memorata Catonibus atque Cethegis,*  
*Nunc situs informis premit, ac deserta vetustas;*  
*Adsciscet nova, quæ genitor produxerit usus.*  
*Vehemens & liquidus, puroque simillimus amni*  
*Fundet opes, Latiumque beabit divite lingua.*  
*Luxuriantia compestet, nimis aspera sano*  
*Lavabit cultu, virtute carentia tollet:*  
*Ludentis speciem dabit, & torquebitur, ut qui*  
*Nunc Satyrum, nunc agrestem Cyclopa movetur.*  
 Lib. II. Ep. 2.

L'Art se réunissoient dans Horace (1). A la patience que demande une correction sévère il joignoit une imagination heureuse & aisée, & ce jugement exquis qui découvre des différences dans les choses qui paroissent le plus se ressembler, cet esprit fin qui voit des ressemblances dans les choses qui semblent différer du tout au tout. Il possédoit, au plus haut degré, cette qualité de l'esprit la plus subtile & la plus volatile, qui anime tous les ouvrages de génie, & qu'on appelle le sel de la raison : & ce sel se raffinoit encore dans le commerce des grands, & dans ce qu'on nomme la bonne compagnie. Ce n'est que dans les grandes villes ; où les sciences sont généralement répandues, où il y a, pour ainsi dire, une collision d'esprit, où la politesse réciproquement se prend & se donne ; où la quantité des belles choses qu'on voit, nous rend délicats & difficiles ; où les idées

(1) *Natura fieret laudabile carmen, an arte,  
Quæsitum est. Ego nec studium sine divite vena,  
Nec rude quid proficit, video ingenium. Alterius sic  
Altera poscit opem res, & conjurat amice.*

*In Arte poet.*

se redressent sur les lumières de la plus fine Critique ; ce n'est, dis-je, que dans les grandes villes que l'Atticifine & l'Urbanité ont fixé leur domicile. Ce sont comme autant de laboratoires de l'esprit : on y acquiert cette justesse & ces grâces si nécessaires pour parler devant les honnêtes gens, devant l'élite du genre-humain.

Ce fut par le concours heureux de tant de causes que l'ancienne Italie produisit un Horace, comme un concours de causes à peu près semblables avoit donné un Homère à l'ancienne Grèce. Ce dernier parut dans les circonstances les plus favorables à la composition d'un poème Épique. La Grèce entière étoit alors agitée par les plus grandes passions (1), auxquelles l'autorité limitée des chefs laissoit un libre cours. Ce fut dans les temps les plus propres à former un poète aimable & gracieux qu'on vit naître Horace : La politesse de l'esprit, & l'urbanité étoient alors parvenues, en Italie, à leur plus haut point. Et comme Virgile a dit qu'il n'étoit pas

(1) Voyez Blackwell, *Essay on the life, and writings of Homer.*

moins difficile d'ôter un vers à Homère que d'arracher la massue des mains d'Hercule, on pourroit aussi avancer qu'il n'est pas plus aisé d'ôter un vers à Horace, que d'enlever la ceinture de Vénus. Aussi voyons-nous que tous les autres poètes Latins ont été heureusement imités par les modernes, du moins autant que le permet la grande difficulté d'écrire dans une langue morte: le docte & tendre Catulle semble revivre dans les élégies de quelques-uns de nos poètes du seizième siècle, dans celles du Bassani, & surtout dans celles de Zannotti: on trouve dans les deux poèmes de Stay le reflet des couleurs dont Lucrèce a peint la Philosophie: Fracastor égale la majesté de Virgile, & Bembo a dit qu'il y a dans la Siphilide des vers dictés par le même génie qui inspira ce poëte (1). Il n'en est pas de même d'Horace. En vain Flaminio, Sarbievius (2),

&

(1) *Lettres de Bembo*. Vol. III. Liv. V. Lett. 2.

(2) „ Le poëte (Matthias Casimir Sarbievius „ ou Sarbievski, Jésuite Polonois, mort à quarante- „ cinq ans, en 1640) a passé pour un Lyrique du

& quelques autres ont-ils essayé d'allier dans leur style la force & la délicatesse, l'élégance de l'expression & la naïveté du sentiment, pour parvenir à cette élévation, cette finesse, ce sel & ces autres qualités qui caractérisent le plus aimable des poètes. Horace, que depuis tant de siècles tout le monde lit, que tant de gens étudient, & que personne n'a encore imité, occupe encore seul le rang que ses talens poétiques lui ont acquis.

„ premier ordre : en sorte même que Grotius a  
 „ dit de lui : *non solum æquavit, sed interdum*  
 „ *superavit Flaccum*, ce qui est néanmoins un  
 „ peu fort. Sarbiévius a peut-être autant d'élé-  
 „ vation qu'Horace ; mais il n'a ni ses grâces, ni  
 „ sa clarté, ni son ton philosophique, ni son ta-  
 „ lent de dire les choses les plus obligeantes sans  
 „ fadeur, sans appareil, sans bassesse : ajoutez le  
 „ style, qui est sûrement très-bon & très-La-  
 „ tin ; au lieu que nous aurions besoin de ga-  
 „ rants pour assurer la même chose du poète Po-  
 „ lonois, ainsi que de tous les Latins modernes “.  
 Tel est le langage que tiennent ses propres confrères, les savans Journalistes de Trévoux, à l'occasion d'une nouvelle édition des Poésies de cet auteur, que donna à Paris le fameux Barbou. *Mémoires pour l'histoire des Sciences & des Arts...* Janvier 1759. Vol. II. pag. 368 & 369.

Volume III

LI

Après avoir passé sa vie, tantôt dans le commerce du monde, tantôt dans l'étude de la Philosophie, mais toujours dans le sein des plaisirs; ami de tout ce qui est beau, &, ce qui est encore bien plus rare, ami de lui-même (1); après avoir dompté l'envie, autant qu'il est possible à un homme vivant (2), il mourut à l'âge de 57 ans, environ un mois après Mécène, qui l'avoit recommandé à Auguste comme un

(1) . . . . . *Quid te tibi reddat amicum.*

Lib. I. Ep. 18.

(2) . . . . *Invidiaque major*

*Urbes relinquam . . . . .*

Lib. II. Ode 20.

*Romæ principis urbium*

*Dignatur soboles inter amabiles*

*Vatum ponere me choros:*

*Et jam dente minus mordeor invido.*

*O testudinis aureæ*

*Dulcem quæ strepitum, Pieri, temperas!*

*O mutis quoque piscibus*

*Donatura cynci, si libeat, sonum!*

*Totum muneris hoc tui est,*

*Quod monstror digitis prætereuntium*

*Romæ fidicen lyra:*

*Quod spiro & placeo, si placeo, tuum est.*

Lib. IV. Ode 3.

autre lui-même (1). Horace voulut que la postérité fût informée de quelques particularités de sa vie, & fût quel étoit son caractère. En s'adressant à son Livre, qu'il publia à l'âge de 44 ans, il lui ordonne de dire à ses lecteurs que sans naissance, & avec peu de biens, il s'étoit élevé au-dessus de sa condition; qu'il avoit eu le bonheur de plaire aux grands hommes qui s'étoient le plus distingués & dans la paix, & dans la guerre; qu'il étoit d'une humeur prompte, mais facile à s'appaiser; qu'il craignoit le froid, & s'accommodoit fort de l'été, & du séjour des pays chauds; qu'il étoit de taille médiocre, & avoit commencé à blanchir de bonne heure (2),

L1 2

(1) Voyez Suétone.

(2) *Quum tibi sol tepidus plures admoverit aures,  
 Me libertino natum patre, & in tenui re,  
 Majores pennas nido extendisse loqueris,  
 Ut quantum generi demas, virtutibus addas:  
 Me primis urbis belli placuisse, domique,  
 Corporis exigui, præcanum, solibus aptum,  
 Irascei celerem, tamen ut placabilis essem.  
 Forte meum si quis te percontabitur annum,  
 Me quater undenos sciat implevisse Decembres,*

ce que Petrarque & Newton eurent de commun avec lui. Nous apprenons aussi, par ses écrits, qu'il étoit sujet à avoir mal aux yeux (1), d'une santé très-délicate, & d'une complexion foible (2), comme sont d'ordinaire les personnes qui ont beau-

*Collegam Lepidum quo duxit Lollius anno.*

Lib. I. Ep. 20.

. . . . . *Quicquid sum ego, quamvis  
Infra Lucill censum, ingeniumque, tamen me  
Cum magnis vixisse invita fatebitur usque  
Invidia. . . . .*

Lib. II. Sat. 1.

*Quin ubi se a vulgo & seena in secreta remdrane  
Virtus Scipiadae, & mitis sapientia Lali,  
Nugari cum illo, & distincti ludere, donec  
Decoqueretur olus, soliti.*

Ibid.

(1) *Hte oculis ego nigra meis collyria lippus  
Illinere, . . . . .*

Lib. I. Sat. 5.

*Lusum it Maenas, dormitum ego, Virgiliusque,  
Namque pila lippis inimicum & ludere crudis.*

Ibid.

(2) *Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti  
Maenas veniam, dum ficus prima, calorque  
Designatorem decorat liâoribus atris. . . . .*

Lib. I. Ep. 3.

*Quæ sit hyema Velia, quod cælum, Vals, Salerni,*

coup d'esprit. Quand il se présentoit, pour la première fois, devant quelque grand personnage, il avoit l'air timide & embarrassé (1). Il parloit peu, & n'aimoit pas à perdre le temps à disputer, surtout avec des gens qui avoient les poumons meilleurs que lui (2). Il aimoit la Peinture, comme font tous les hommes de goût (3). Ayant l'ame noble & généreuse, il pouvoit quelquefois sa dépense

## L1 3

*Quorum hominum regio, & qualis via; nam  
mihi Bajas*

*Musa supervacuas Antonius. . . . .*

Ep. 15. ib.

(1) *Ut veni coram, singultim pauca locutus,  
Infans namque pudor prohibebat plura profari.*

Lib. I. Sat. 6.

(2) *Dii bene fecerunt; inopis me, quodque pusilli  
Finxerunt animi, raro & perpauca loquentis.  
At tu conclusas hircinis follibus auras  
Usque laborantes, dum ferrum molliat ignis,  
Ut mavis, imitare.*

Sat. 4. ib.

(3) *Vel cum Pausiaca torpes, insane, tabella,  
Qui peccas minus atque ego, quum Fulvi, Ru-  
tubaque,  
Aut Placidejani contento poplite miror*

trop loin (1). Son amour pour les Muses, & pour la liberté, lui faisoit aimer le séjour de la campagne (2). Quoiqu'il n'abusât pas de sa qualité de poëte, & qu'il n'eût pas la fureur de se rendre importun

*Prælia rubrica picta aut carbone, velut si  
Re vera pugnent, seriant, vitentque moventes  
Arma viri? Nequam & cessator Davus; at ipse  
Subtilis veterum iudex & callidus audis.*

Lib. II. Sat. 7.

(1) *Accipe primum  
Aedificas, hoc est, longos imitaris, ab imo  
Ad summum totus moduli bipedalis, & idem  
Corpore majorem rides Turbonis in armis  
Spiritus & incessum. Qui ridiculus minus illo?  
An quodcumque facit Macenas, te quoque  
verum est*

*Tanto dissimilem, & tanto certare minorem?*

Et plus bas

*Non dico horrendam rabiem. Jam desine cultura  
Majorem censu.*

Ibid. Sat. 3.

(2) *O rus, quando ego te aspiciam? quandoque licebit  
Nunc veterum libris, nunc somno & inertibus  
horis,*

*Ducere sollicitæ jucunda oblivæ vita?*

Lib. II. Sat. 6.

*Urbis amatorem Fuscum salvere jubemus,  
Ruris amatores.*

par la lecture de ses écrits ( 1 ); il cédoit quelquefois à ce désir si naturel aux auteurs de paroître aux yeux du public. C'est ce qu'on voit dans l'Épître qu'il adresse à son Livre, à qui il détaille les périls où il s'expose en devenant public, & qu'il traite de petit effronté ( 2 ). Mais dans le fond, les beaux - esprits, quelque judicieux qu'ils soient, font d'ordinaire à l'égard de l'impression comme les filles à l'égard du mariage : après avoir bien considéré les embarras de l'état conjugal & les inconvéniens attachés à la qualité d'auteur, les unes prennent un mari, & les autres vont se faire imprimer.

Voici à peu près le caractère d'Horace; où parmi beaucoup de belles qualités

## Ll 4

& ensuite

*Tu nidum servas, ego laudo ruris amœni  
Rivos, & musco circumlita saxa, nemusque.*

Lib. I. Ep. 10.

(1) *Indoctum, doctumque fugat recitator acerbus.  
Quem verò arripuit, tenet occiditque legendo,  
Non missura cutem, nisi plena cruoris hirudo.*

In Arte poet.

(2) *Odisti claves & grata sigilla pudico.*

Lib. I. Ep. 20.

on apperçoit quelques défauts (1). Tel paroît dans ses écrits, & tel vit encore parmi nous ce poëte qui transporté du noble orgueil qu'inspirent le mérite & les talens (2), prédit qu'il ne mourroit pas tout entier, que l'éclat de sa réputation augmenteroit d'âge en âge, que son nom seroit éternel, & dureroit autant que Rome & le Capitole (3). Le temps a déjà détruit le Capitole, & les vers d'Horace sont dans la bouche de tout le monde.

(1) *Atqui si vitis mediocribus, ac mea paucis  
Mendosa est natura, alioqui recta (velut si  
Egregio inspersos reprendas corpore naves)  
Si neque avaritiam, neque sordes, ac mala lustra  
Objiciet vere quisquam mihi : purus & insons  
(Ut me collaudem) si vivo, & carus amicis,  
Causa fuit pater his.* Lib. I. Sat. 6.

(2) *Sume superbiam  
Quasitam meritis.* Lib. III. Ode 30.

(3) *Non omnis moriar : multaque pars mei  
Vitabit Libitinam. Usque ego postera  
Crescam laude recens, dum Capitolium  
Scandet cum tacita virgine Pontifex.* Ibid.

Fin du troisième Volume.



# T A B L E.



ESSAIS SUR DIVERS SUJETS p. 3

SUR LA NÉCESSITÉ D'ÉCRIRE EN SA  
PROPRE LANGUE. p. 5

SUR LA LANGUE FRANÇOISE. p. 31

SUR LA RIME. p. 71

SUR LA DURÉE DES RÈGNES DES  
ROIS DE ROME. p. 119

SUR LA BATAILLE DE ZAMA. p. 159

SUR L'EMPIRE DES INCAS. p. 181

SUR LA QUESTION: pourquoi les grands  
génies paroissent ensemble, & fleuris-  
sent dans le même temps. p. 215

L1 5

**SUR LA QUESTION:** Si les différentes  
qualités des peuples viennent de l'in-  
fluence du Climat, ou de la Législation.  
p. 255

**SUR LE PAGANISME.** p. 287.

**SUR DESCARTES.** p. 323.

**SUR LE COMMERCE.** p. 387

**SUR HORACE.** p. 407









